ALBERT GABRIEL
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT
DIRECTEUR DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE DE STAMBOUL

MONUMENTS TURCS D'ANATOLIE

TOME DEUXIÈME

AMASYA-TOKAT-SİVAS

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE TURC DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

PARIS
E. DE BOCCARD, ÉDITEUR
LIBRAIRE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME
1, RUE DE MÉDICIS (VIe)
1934

BRITISH INSTITUTE
F Folio
ANKARA
563
OF ARCHÆOLOGY

PRÉFACE

Comme je l'annonçais dans la préface du tome Ier (1), *j'étudie dans le présent volume les monuments turcs des vilayets d'Amasya, de Tokat et de Sivas* (Fig. a). *Le volume suivant,*

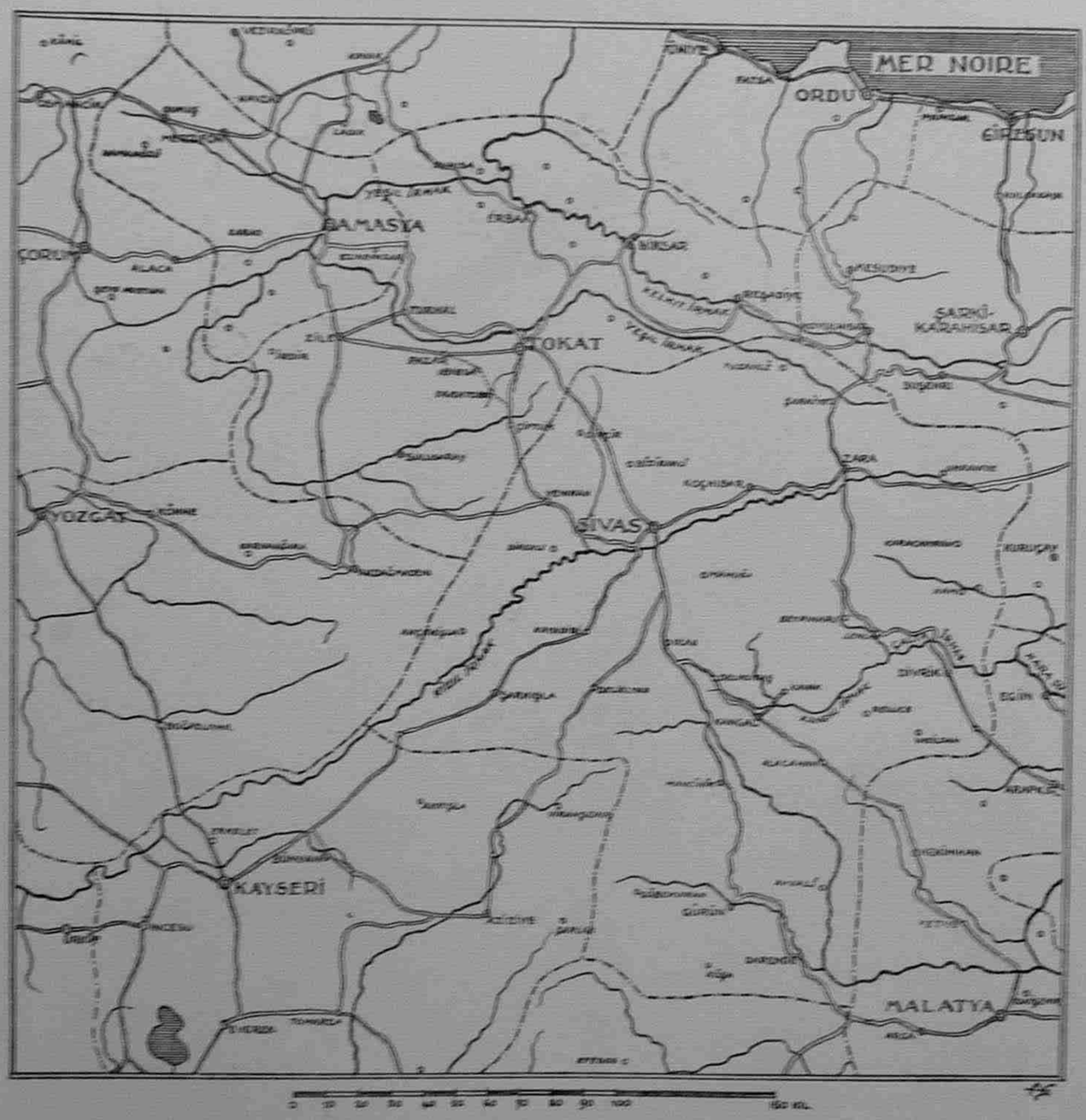

Fig. a. — Vilayets d'Amasya, de Tokat et de Sivas.

(1) *Monuments turcs d'Anatolie*, t. I, Paris, 1930, p. II.

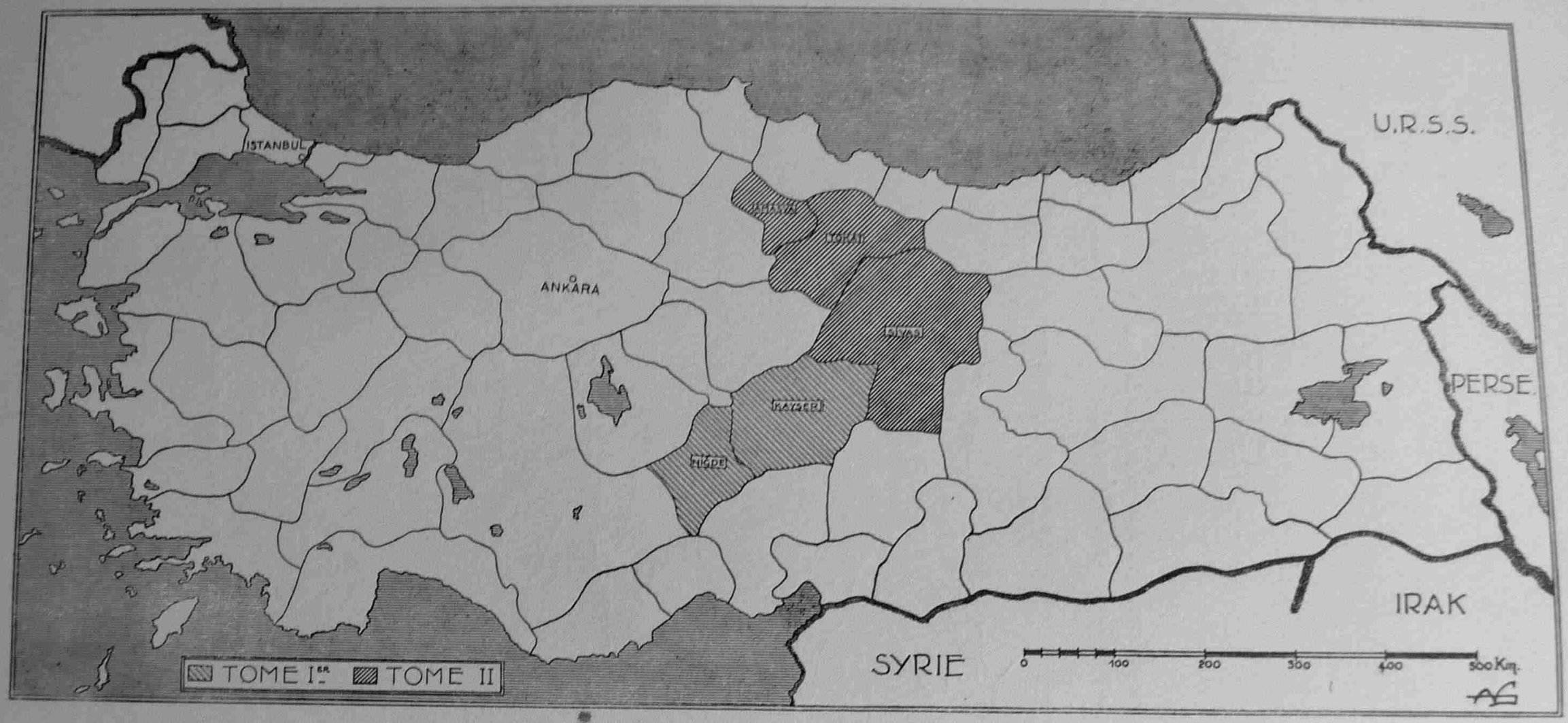

Fig. b. — Vilayets d'Anatolie.

dont les éléments, depuis longtemps rassemblés, sont déjà en partie mis en œuvre, sera consacré aux vilayets de l'Anatolie centrale et comprendra entre autres celui de Konya (1).

J'ai été très sensible à l'accueil réservé à mon travail par les milieux intellectuels turcs et je tiens à remercier publiquement tous ceux qui ont bien voulu le signaler à l'attention de leurs compatriotes. On a regretté toutefois que le caractère de cet ouvrage s'opposât à une large diffusion et on a souhaité d'en voir publier, sous une forme plus facilement accessible, les éléments essentiels. J'ai la ferme intention de répondre à ce désir.

Il me sera permis de signaler que le Gouvernement turc, loin de se désintéresser des antiquités nationales, s'efforce d'en assurer la protection et la conservation. Certes, la besogne se heurte à de nombreuses difficultés dont certaines critiques systématiques ne semblent pas tenir compte (2). *La création d'un service régulier des monuments historiques et la formation d'un personnel compétent sont des œuvres de longue haleine, mais des édifices ont déjà été restaurés et libérés de servitudes fâcheuses* (3). *Chaque année, une somme importante, prévue au budget, sera consacrée à l'entretien des monuments et un programme a été élaboré qui permettra de développer les chantiers suivant les ressources financières.*

Stamboul, Juillet 1933.

(1) D'autre part, j'ai été autorisé par le Gouvernement turc à circuler librement dans les vilayets orientaux, où j'ai pu, avec la collaboration de M. J. Sauvaget, relever de nombreux monuments inédits. Nos études feront l'objet d'une publication spéciale qui paraîtra prochainement et qui s'étendra aux vilayets de Malatya, Urfa, Harput, Diyarbekir, Mardin, Bitlis.

(2) Il est compréhensible que ces remarques malveillantes irritent les Turcs qui, par ailleurs, sont généralement disposés à admettre les observations sensées, basées sur la connaissance des faits. C'est ainsi que certaines critiques formulées dans le premier volume de cet ouvrage furent très favorablement accueillies à Ankara : Hamid Zubeyr Bey, directeur des Antiquités, les citait *in extenso* dans une publication récente et s'associait sans réserves à mes conclusions (*Tarih abidelerimizi koruyalim*, Ankara, 1932, p. 28-29).

(3) J'ai pu constater moi-même les restaurations accomplies à la *Gök Medrese* de Tokat (Cf. inf., p. 96) et à la *Yeshil Medrese* de Brousse. Depuis peu, on a restauré de même et transformé en musées la *Timarkhane* d'Amasya et la *Médressé de Khuand* à Kayseri (Cf. L. Delaporte, *Revue hittite et asianique*, 1932, p. 201 sq. et pl. 19).

CHAPITRE PREMIER

AMASYA
HISTOIRE ET TOPOGRAPHIE

I. — ÉTAT ACTUEL

Amasya occupe le fond d'une étroite vallée où, entre deux chaînes de massifs rocheux, coulent les eaux rapides du Yeshil Irmak ou *Fleuve vert*, l'antique *Iris* (Pl. I et III, 1 ; fig. 1) (1). Décrivant une ample courbe, il traverse la ville dans sa plus grande dimension, de l'Est à l'Ouest. Son cours, endigué entre des quais, est régularisé par des barrages que surmontent parfois des moulins en pan de bois et en pisé, juchés sur de hauts pilotis ; et, le long des berges, des norias rustiques distribuent l'eau alentour (Pl. II) (2).

(1) Le plan de situation de la fig. 1, ainsi que le plan détaillé de la ville (fig. 4) ont été établis en utilisant les relevés récents du cadastre municipal.

Les plans d'Amasya publiés jusqu'à ce jour ne sont que des croquis sommaires à petite échelle. Celui qu'a dessiné FONTANIER (*Voyages en Orient*, II, p. 232) n'a qu'un lointain rapport avec la réalité. La carte de VINCKE (Berlin, 1854) et surtout le carton au 100.000e de BARTH (*Reise von Trapezunt nach Scutari*, ds. *Petermanns Mittheilungen*, Ergänzungsheft, 1860, planche hors-texte) sont beaucoup plus exacts.

Amasya a été visité par de nombreux voyageurs : on en trouvera la liste dans l'index bibliographique qui accompagnera le dernier volume de la présente publication. Dans certaines relations figurent des vues d'ensemble de la ville, mais elles sont, en général, sans valeur documentaire : les gravures anciennes, notamment, sont trop grossièrement dessinées pour fournir un renseignement topographique précis. C'est ainsi qu'en 1647, LA BOULLAYE LE GOUZ s'est borné à tracer une silhouette rudimentaire de la colline du Château : quelques maisons, une mosquée et une roue hydraulique représentent la ville elle-même (*Voyages et observations du sieur de La Boullaye le Gouz*, p. 67). — Voir également : OUSELEY, *Travels in various countries of the East*, III, pl. LXXVIII ; MOLTKE, *Briefe*, éd. HIRSCHFELD (1911), p. 212 ; HAMILTON, *Researches in Asia Minor* (frontispice du tome I) ; PERROT, *Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie*, pl. 70 et 71 ; VAN LENNEP, *Travels in little known parts of Asia Minor*, I, p. 87 ; VON DER NAHMER, *Vom Mittelmeer zum Pontus* (Frontispice) ; CUMONT, *Voyage dans le Pont*, p. 150 ; BANSE, *Die Türkei* (éd. 1915), fig. 18 ; W. J. CHILDS, *Across Asia Minor* (Frontispice).

(2) Ces roues hydrauliques sont signalées déjà par ABOULFÉDA (*Géogr.*, trad. REINAUD, II, p. 138) et par IBN BATOUTAH (*Voyages*, éd. DEFRÉMERY, II, p. 292).

Sur la rive gauche, les maisons sont resserrées en une bande étroite, entre le fleuve et les parois abruptes des rochers à la base desquels furent creusés les célèbres tombeaux hellénistiques, sépultures des Rois du Pont. Au sommet du mamelon le plus élevé, apparaissent les vestiges de la citadelle qui, de tout temps, commanda la place et le défilé.

Amasya se développe plus largement sur les pentes douces de la rive droite où les constructions s'étagent en amphithéâtre jusqu'au pied des collines qui bordent la vallée. C'est là que furent bâtis la plupart des monuments turcs, mosquées, médressés, tombeaux, et que se groupèrent, autour des bazars, les quartiers les plus prospères de la Cité. Malheureusement, ceux de l'Est, ravagés par un violent incendie en 1331 (1913) ne sont plus aujourd'hui qu'un vaste champ de décombres (1). La ville a subi, en outre, de fréquents tremblements de terre qui n'ont pas laissé d'endommager certains monuments historiques (2) : plusieurs d'entre eux furent remaniés ou reconstruits, d'autres ont disparu (3).

Cependant, malgré ces désastres, Amasya possède encore d'importants édifices d'époques diverses. A côté des tombeaux antiques (4), les médressés seldjoukides et les mosquées ottomanes nous sont parvenues en assez bon état et offrent, les unes et les autres, plus d'un détail intéressant pour l'histoire de l'art turc (5).

(1) A Amasya, comme dans la plupart des villes d'Anatolie, les maisons sont généralement en pan de bois : d'où la gravité des incendies et leur fréquence. Il en fut toujours ainsi : pendant la première nuit de son séjour à Amasya, Ghislain de Busbek fut témoin d'un grand incendie *(magnum incendium)*. Il relate à ce sujet comment les Janissaires s'employaient à démolir et surtout à piller les maisons environnantes (*Augerii Gislenii Busbequii legationis turcicae epistolae quatuor*, éd. Paris, 1589, fol. 38 v°).

(2) Cf. inf., p. 39, les dégats causés par le tremblement de terre de 1079 (1668) à la Mosquée de Sultan Bayezid.

(3) C'est le cas de ceux que contenait le Château. Dans la ville elle-même, on ne retrouve pas trace des « *Saraylar* » qui d'ailleurs, comme nous le verrons plus loin, étaient légèrement construits. Mais il ne semble pas qu'on puisse noter la disparition totale d'édifices religieux importants, et la plupart de ceux que signale EVLIYA TSHELEBI subsistent encore (*Seyahatname*, II, p. 184 sq.). Du reste, en 1554, Amasya ne possédait que onze mesdjids (DERNSCHWAM, *Reysebuch*, éd. BABINGER, p. 220) : il ne s'agit là, sans doute, que des mosquées principales *(djami)* aussi nombreuses aujourd'hui qu'alors. — Au sujet des édifices secondaires détruits, voir HUSAMEDDIN, *Amasya tarihi* I, passim.

(4) Outre les cinq grands tombeaux creusés dans le roc qui reçurent les dépouilles mortelles des ancêtres de Mithridate, beaucoup d'autres sépultures sont dispersées dans la colline (CUMONT, *Voyage dans le Pont*, p. 159-165. — Cf. PERROT, *Exploration de la Galatie*, p. 367 sq. ; G. DE JERPHANION, *Mélanges d'archéologie anatolienne*, p. 5 sq.).

Il ne reste pas trace des autres monuments antiques : Sanctuaire de la Grande-Mère, Cathédrale de Saint-Basile, Basilique de Saint-Théodore, hospices et couvents byzantins. Sans doute leurs matériaux furent-ils remployés dans la construction des édifices seldjoukides et ottomans (CUMONT, *op. cit.*, p. 165-166) ; mais on observera également que le niveau de la ville antique, dans le voisinage des berges du fleuve, est à cinq ou six mètres au-dessous du sol actuel et que, dans la hauteur de ce remblai, subsistent vraisemblablement des éléments de constructions anciennes (G. DE JERPHANION, *op. cit.*, p. 41).

Selon DERNSCHWAM (*éd. cit.*, p. 220), il existait encore, en 1554, « deux belles églises anciennes », situées à droite et à gauche, en entrant dans la ville. Une troisième s'élevait auprès de l'endroit où il demeura.

(5) En 1861, G. PERROT déplorait « l'état de délabrement et de dégradation » des monuments, ce qui prouve en passant que l'ancien régime se souciait fort peu de leur entretien. Il ajoute : « Tous les monuments de l'époque seljoukide *(sic)*, de beaucoup les plus originaux et les plus élégants, sont abandonnés ; ils ne peuvent plus passer que pour des ruines ». (PERROT, *op. cit.*, p. 374). L'exagération est manifeste.

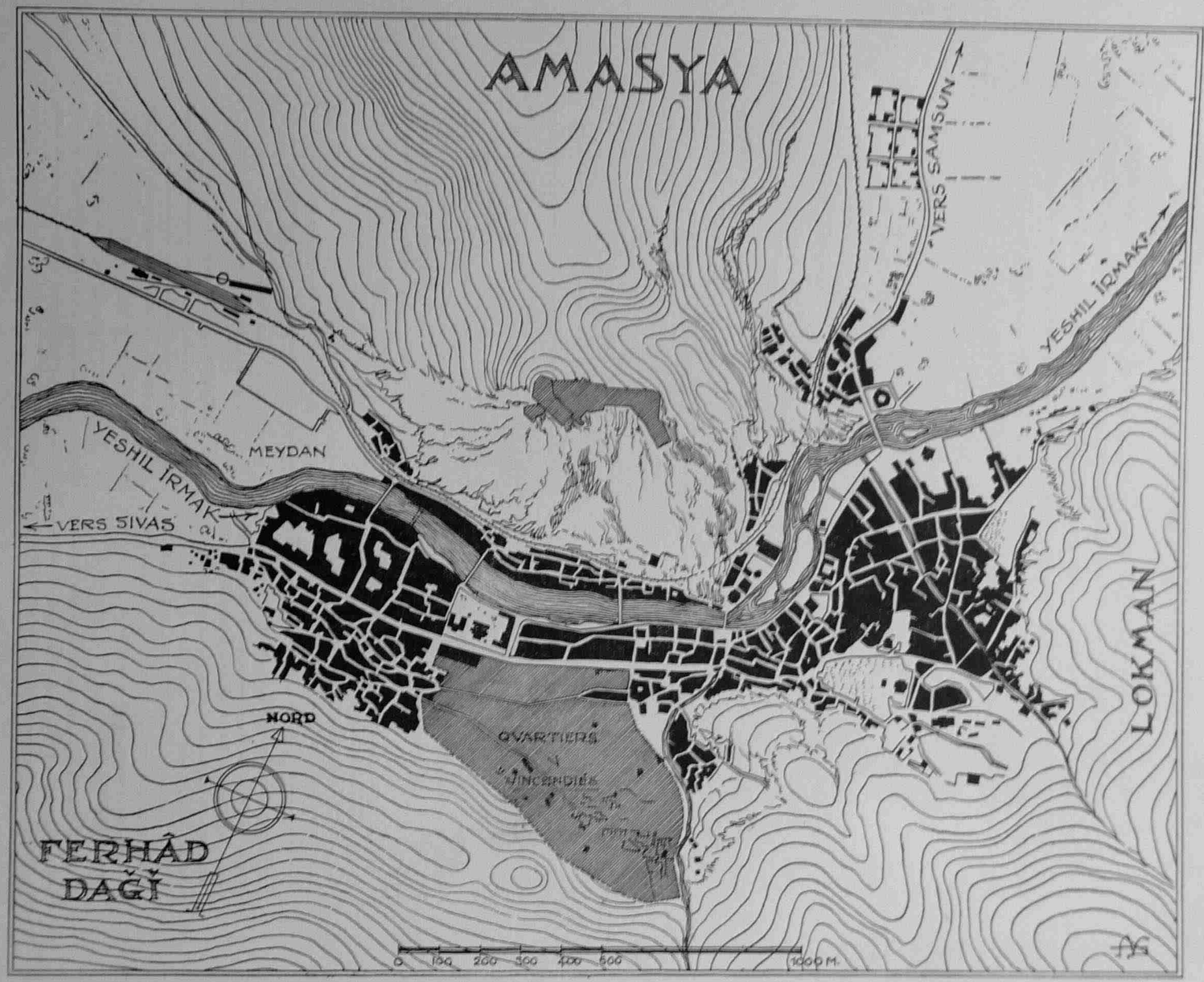

Fig. 1. — Amasya : Plan général.

Tous ces témoins du moyen âge et du début des temps modernes évoquent le passé brillant et les fastes glorieux d'une ville qui, selon le mot d'un de ses fils les plus illustres, était prédestinée par la nature à devenir une grande cité (1). Déchue aujourd'hui de son ancienne splendeur (2), elle reste accueillante et pleine d'un charme paisible avec son fleuve aux eaux vertes, ses rochers couleur d'ardoise striés de veines ocrées et ses vergers fameux où mûrissent les pommes les plus renommées de toute la Turquie.

II. — HISTOIRE (3)

La ville turque d'Amasya (آماسیه) a gardé, sans déformation, son nom antique, Ἀμάσεια (4), qu'elle reçut sans doute à une époque reculée. La colline qui porte la citadelle dut, en effet, être occupée, à cause de sa valeur stratégique, par les premiers habitants de la contrée et la fondation de la ville elle-même remonte certainement à une date très ancienne. Capitale des Rois du Pont, puis chef-lieu d'une province romaine, *Amaseia* devient, après Dioclétien, la métropole civile et religieuse du Diospont et, à partir du VIIIe siècle, elle compte parmi les forteresses du thème Armeniakon (5). Les Arabes l'occupent temporairement en 712 (6), mais c'est seulement après l'invasion seldjoukide qu'elle est définitivement détachée de l'empire.

L'histoire de la conquête turque de la région du Pont est assez obscure. On peut admettre toutefois, avec Hezarfenn, qu'*Amaseia* fut assiégée et prise par Melik Danishmend Ghazi (7). Ce qui est certain, c'est que la ville est au pouvoir des Danishmendides au début du XIe siècle (8) et qu'elle y demeure jusqu'au jour où leurs territoires sont réunis

(1) « ... κατεσκεύασται δὲ θαυμαστῶς προνοίᾳ τε καὶ φύσει, πόλεως τε ἅμα καὶ φρουρίου παρέχεσθαι χρείαν δυναμένη ». (STRABON, *Geographica*, XII, 3, 39).

(2) Le dernier recensement officiel (1927) lui attribue 12.824 habitants (*Umumî nüfus tahriri*, II, p. 11). D'après CUINET, le chiffre de sa population se serait élevé, à la fin du XIXe siècle, à 30.000 habitants (*La Turquie d'Asie*, I, p. 741).

(3) Sur l'histoire de la ville dans l'antiquité, voir PAULY-WISSOWA, *Realencycl.*, s. v. *Amaseia*, I_2, p. 1743 ; ANDERSON, CUMONT, GRÉGOIRE, *Recueil des Inscr. gr. et lat. du Pont et de l'Arménie* (*Studia Pontica*, III), p. 109 sq.

Pour l'histoire de la ville turque, voir les sources citées plus bas. — L'article de C. HUART, ds. *Encycl. de l'Islam*, s. v. *Amasia*, I, p. 329, est absolument nul.

(4) Il peut prêter, en turc, à un jeu de mots obscène, comme le note déjà LA BOULLAYE LE GOUZ : « Amasia..., lequel nom ie ne veux tourner en françois pour l'honnesteté qui me le deffend... » (*Voyages et observations*, p. 66). Il est bien difficile d'admettre avec MORDTMANN que si le nom antique a subsisté, c'est précisément à cause de cette signification indécente (*Anatolien*, éd. BABINGER, p. 90-91).

(5) *Studia Pontica*, III, p. 112-113. — Les monuments d'Amaseia furent, entre temps, restaurés par Justinien (PROCOPE, *De aedif.*, III, 7).

(6) BROOKS, *The Arabs in Asia Minor*, ds. *J. H. S.*, XVIII, 1898, p. 193.

(7) HEZARFENN, dans CASANOVA, *Numismatique des Danichmendites*, p. 25 (tirage à part de la *Revue numismatique*, 1894 à 1896). Cependant, d'après le même auteur, la ville avait déjà été conquise par Ahmed Danishmend (*Ibid.*, p. 22).

(8) En 1001, Raymond de Toulouse, ayant pris Ankara et Kanğrï, marche sur Amasya, mais il est battu par les Turcs (ANNE COMNÈNE, dans *Historiens des Croisades, Hist. grecs*, I_2, p. 71-72).

au sultanat de Konya par Kïlïdj Arslan II (1). Lors du partage de 588 (1193) entre les onze fils du sultan, Amasya échoit à Nizameddin Arghun Shah (2), bientôt dépossédé par son frère Rukneddin, prince de Tokat, qui réunit sous sa seule autorité tous les territoires du royaume. Selon Mustawfi, la ville aurait été reconstruite par Alaeddin, peut-être à la suite de quelque tremblement de terre, mais l'épigraphie ne confirme point le fait (3). Sous ce même sultan, en 629, elle est attribuée en fief à Bereket, un des chefs des réfugiés du Khovarezm (4).

Conquise par les Mongols, la ville reste, sous leur suzeraineté, un des principaux centres de l'Anatolie (5). Elle fait partie des domaines d'Eretna et de ses descendants (6), mais l'un d'eux, Eretnaoghlu Ali Bey, qui possède Amasya est supplanté dans cette ville par l'émir Hadjï Shadgeldi (7). Après la mort du dernier Eretnide, la lutte pour la possession d'Amasya est engagée entre Shadgeldi, auquel s'est allié Emir Ahmed, et Kadï Burhaneddin (8). Shadgeldi est tué dans un combat et Kadï Burhaneddin prend le titre de sultan, mais Amasya reste au pouvoir d'Emir Ahmed qui, soutenu par les Ottomans, se réfugie dans la citadelle et y résiste longtemps. Après sa défaite, Bayezid Yïldïrïm reprend la lutte pour son propre compte, triomphe de Kadï Burhaneddin et, en 795 (1392), Amasya, ainsi que les autres territoires du vaincu, passe entre ses mains (9).

Les villes de la région montagneuse du Pont ne furent point occupées par Timur (10). Après la bataille d'Ankara et la capture de Bayezid, son fils Mehmed — le futur Mehmed Ier — accompagné du grand vizir Bayezid Pasha, parvient à s'enfuir et à gagner la forteresse d'Amasya (11). C'est de là qu'il part, après la retraite de l'armée mongole, pour aller combattre contre ses frères Isa et Süleyman (12). Désormais, la ville ne cessera plus d'appartenir à l'empire reconstitué par Mehmed Ier.

Bâtie dans un site magnifique (13) et placée sur une des grandes routes qui unissaient

(1) Nicetas Chtoniate (Bonn), p. 159.

(2) Ibn Bibi, ds. Houtsma, *Recueil de textes seldjoukides*, IV, p. 5.

(3) Le Strange, *The Lands of the eastern Caliphate*, p. 146. — Hadjï-Khalfa signale seulement la restauration du Château, par Alaeddin (*Djihan-Numa*, dans Vivien de Saint-Martin, *Descr. de l'Asie Mineure*, II, p. 682).

(4) Ibn Bibi, *éd. cit.*, IV, 191 sq.

(5) Ibn Batoutah, éd. Defrémery, II, 292.

(6) Sur Eretna et les Eretnides, voir *Encycl. de l'Islam*, s. v. *Artena* et surtout Van Berchem-Halil Edhem, *C. I. A.*, III, p. 41 sq. (V. l'index de ce dernier ouvrage, s. v. *Eretna*).

(7) Aziz ibn Ardashir Astarabadi, *Bezm ve rezm* (Édit. de l'Institut de turcologie de Stamboul), p. 100-101 et 137-140.

(8) *Ibid.*, p. 225 ; p. 235-236.

(9) Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, I, p. 308-309.

(10) On ne saurait admettre comme véridique la tradition, rapportée par certains chroniqueurs, selon laquelle Timur aurait été contraint de lever le siège de la place après sept mois d'efforts inutiles. (Hammer, *op. cit.*, I, p. 313).

(11) Hammer, *op. cit.*, II, p. 125-126.

(12) *Ibid.*, p. 130 sq.

(13) C'est la beauté du site qui a donné naissance à la légende de Ferhâd, constructeur d'Amasya ; et la campagne d'Amasya, chez les poètes turcs, sert de cadre aux aventures amoureuses de Ferhâd et Shirin. Une des collines qui domine la ville, au sud, est nommée, aujourd'hui encore, *Ferhâd daghï* (Fig. 1).

la Mésopotamie à la mer Noire (1), Amasya a joué, à toutes les époques, un rôle de premier plan (2). On la surnomma, dès le moyen âge, la *Bagdad de Roum* (3) et, sous les Ottomans, les princes et les sultans lui témoignèrent une faveur spéciale. Le séjour qu'y fit, comme gouverneur, le fils de Mehmed II, Bayezid, le futur Bayezid II, ajouta encore au prestige de la Cité. Süleyman le Magnifique lui-même y résida fréquemment et c'est là qu'il reçut, entre autres, le Flamand Augier Ghislain de Busbek, ambassadeur de Ferdinand Ier (4). Des sheikhs célèbres, des poètes, des historiens sont nés et ont vécu à Amasya qui fut considérée jusqu'à une date récente comme un des principaux centres intellectuels de l'Anatolie (5).

III. — TOPOGRAPHIE

Strabon nous a laissé une description singulièrement précise de sa ville natale : elle était protégée par une puissante citadelle bâtie au sommet des rochers qui tombent à pic sur l'Iris ; deux longs murs se détachant de la forteresse, à l'Est et au Sud, descendaient jusqu'au fleuve et se raccordaient aux remparts qui, suivant la rive gauche, fermaient le circuit fortifié (6).

On rapprochera du texte de Strabon le début du passage qu'Evliya Tshelebi a consacré à Amasya : on y retrouve la citadelle, « forteresse supérieure, si élevée qu'elle semble perdue dans une nuée bleue » et la ville proprement dite, « forteresse inférieure, entourée d'un mur de faible hauteur, située sur le bord du Tozanlï (7) qui passe au milieu de la ville » (8).

Ainsi, la ville turque conserva jusqu'au XVIIe siècle les dispositions d'ensemble de la métropole hellénistique. Les restes actuels du Château sont ceux de l'« *ashaghï ḳale* » d'Evliya et s'élèvent sur les deux hauteurs jumelles (συμφυεῖς) signalées par Strabon, « ἀλλήλαις πεπυργωμέναι παγκάλως ». Les remparts qui bordaient le fleuve ont entièrement disparu (9) ;

(1) Cf. TAESCHNER, *Das anatolische Wegenetz nach osmanischen Quellen*, I, p. 199 sq. ; p. 212 sq. ; p. 231 sq.

(2) « ... la ville d'Amâsyâ, l'une des villes des philosophes, célèbre par sa beauté, par l'abondance de ses eaux, par ses vignes et ses vergers... » (ABOULFÉDA, *Géogr.*, trad. REINAUD, II, p. 138).

(3) HADJÏ KHALFA, *Djihan Numa*, édit. cit., II, p. 682.

(4) Cf. sup., p. 4, n. 1.

(5) En 1861, G. PERROT pouvait encore écrire : « Amassia est l'Oxford de l'Anatolie : sur une population d'à peu près vingt-cinq mille âmes, il y a deux mille *softas* ou étudiants, partagés entre dix-huit *médressés* ou collèges (*Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure*, p. 433).

(6) « Ἥτρα γὰρ ὑψηλὴ καὶ περίκρημνος κατερρωγυῖα ἐπὶ τὸν ποταμόν, τῇ μὲν ἔχουσα τὸ τεῖχος ἐπὶ τῷ χείλει τοῦ ποταμοῦ καθ' ὃ ἡ πόλις συνῴκισται, τῇ δ' ἀνατρέχον ἑκατέρωθεν ἐπὶ τὰς κορυφάς ». (STRABON, *Géogr.*, XII, 3, 39).

(7) Le mot *Tozanlï* est aujourd'hui encore la désignation populaire du Yeshil Ïrmak.

(8) EVLIYA TSHELEBI, *Seyahatname*, II, p. 184-185.

(9) Sans doute furent-ils démolis lorsqu'on bâtit les maisons qui bordent la rive gauche du fleuve. Les soubassements de certaines d'entre elles sont peut-être les restes de l'ancienne muraille (Cf. pl. II bis, 1).

Sur l'existence de ce rempart aux différentes époques, il ne saurait subsister le moindre doute : « Une personne qui a visité Amâsyah, rapporte que c'est une grande ville entourée d'un mur et munie d'une citadelle... » (ABOULFÉDA, *Géogr.*, trad. REINAUD, II, p. 138). — « Amasia... a un mur et un fort que Kieï-Kubad le Seldjouki fit rebâ-

de ceux qui escaladaient la colline, il ne reste que quelques pans de mur au Sud du Château et des traces à peine distinctes parmi les rochers de l'Est. On peut vérifier toutefois que le circuit fortifié, jalonné par ces divers éléments, renfermait, comme le dit Strabon, *les Palais et les Tombeaux des Rois* (1) : les chambres sépulcrales creusées dans les rochers

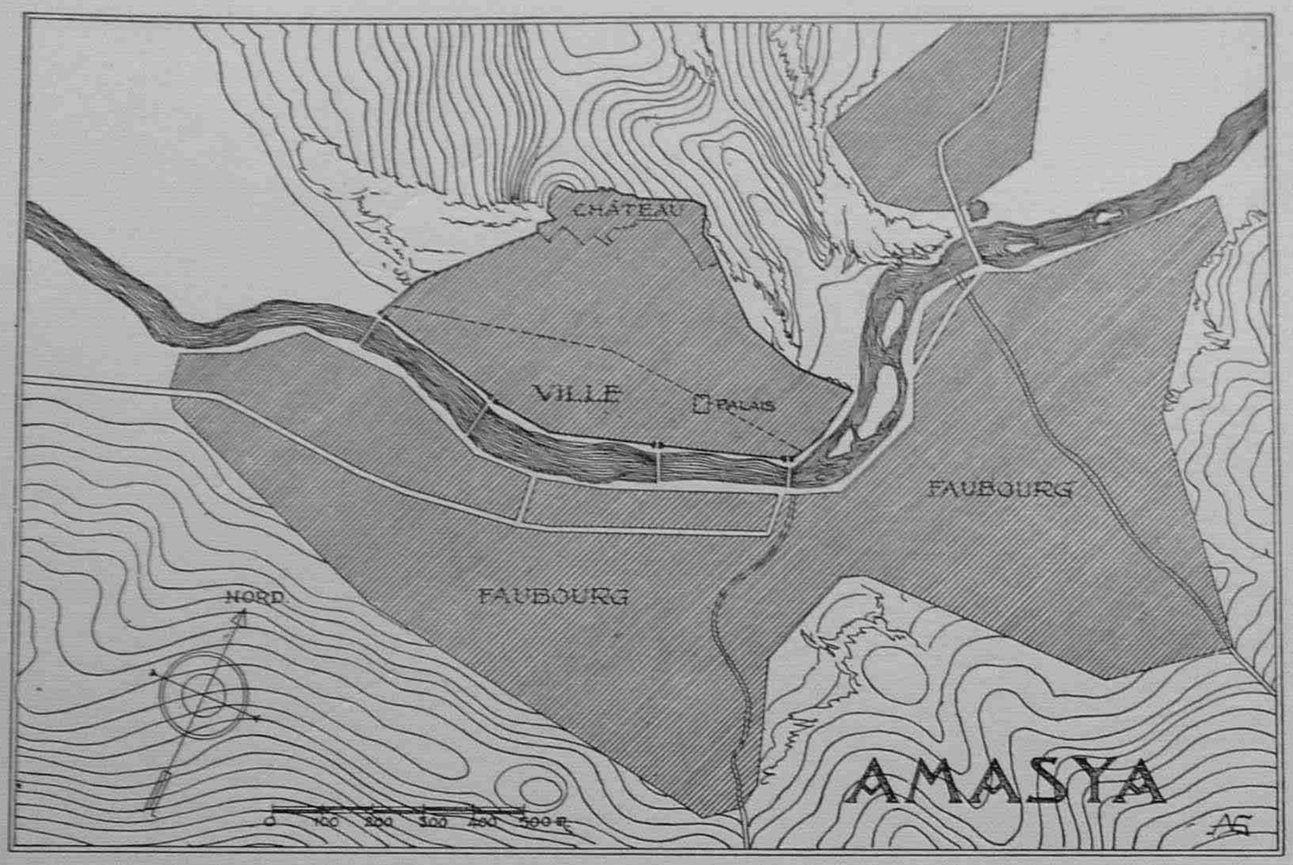

FIG. 2. — AMASYA AU MOYEN AGE : Plan restitué.

sont encore intactes et les substructions du *Palais des Rois* forment, à flanc de colline, une terrasse spacieuse que soutiennent des murs de bel appareil (2).

Strabon signale, en outre, le faubourg, τὸ προάστειον, réuni par un premier pont à la ville elle-même, par un second à la rase campagne (3). On en peut déduire que le faubourg s'étendait sur la rive droite de l'Iris. Sans doute était-il, dès l'antiquité, plus important que la ville elle-même. Il en fut ainsi, en tout cas, au moyen âge, comme l'atteste la dispersion

tir. » (OTTER, *Voyage en Turquie et en Perse*, II, p. 334). — Une partie de ce mur subsistait encore lors du passage de FONTANIER, en 1826 : « La ville est encore placée comme elle l'était du temps de Strabon ; seulement, les maisons qui étaient construites sur la citadelle inférieure n'existent plus, et l'on y trouve que des ruines. Les murs qui entouraient cette citadelle et bordaient le fleuve sont en partie debout... » (FONTANIER, *Voyages en Orient*, II, p. 233).

(1) « ... ἐν δὲ τῷ περιβόλῳ τούτῳ βασίλεια τ' ἐστὶ καὶ μνήματα βασιλέων... » (STRABON, *op. et loc. cit.*).

(2) Sur l'utilisation de ce palais à l'époque turque, voir inf., p. 64.

(3) « ... ἐπέζευκται δὲ γέφυρα τῷ ποταμῷ μία μὲν ἀπὸ τῆς πόλεως ἐπὶ τὸ προάστειον, ἄλλη δ' ἀπὸ τοῦ προαστείου πρὸς τὴν ἔξω χώραν... » (STRABON, *op. et loc. cit.*).

des monuments historiques. Quant aux ponts, leur nombre et leur situation ont varié suivant les époques.

Evliya Tshelebi énumère les portes de la ville et les ponts correspondants (1) : « La forteresse inférieure a trois portes : *Karanlïk kapï* (2), près d'*Altshak köprü* (3), au Sud ;

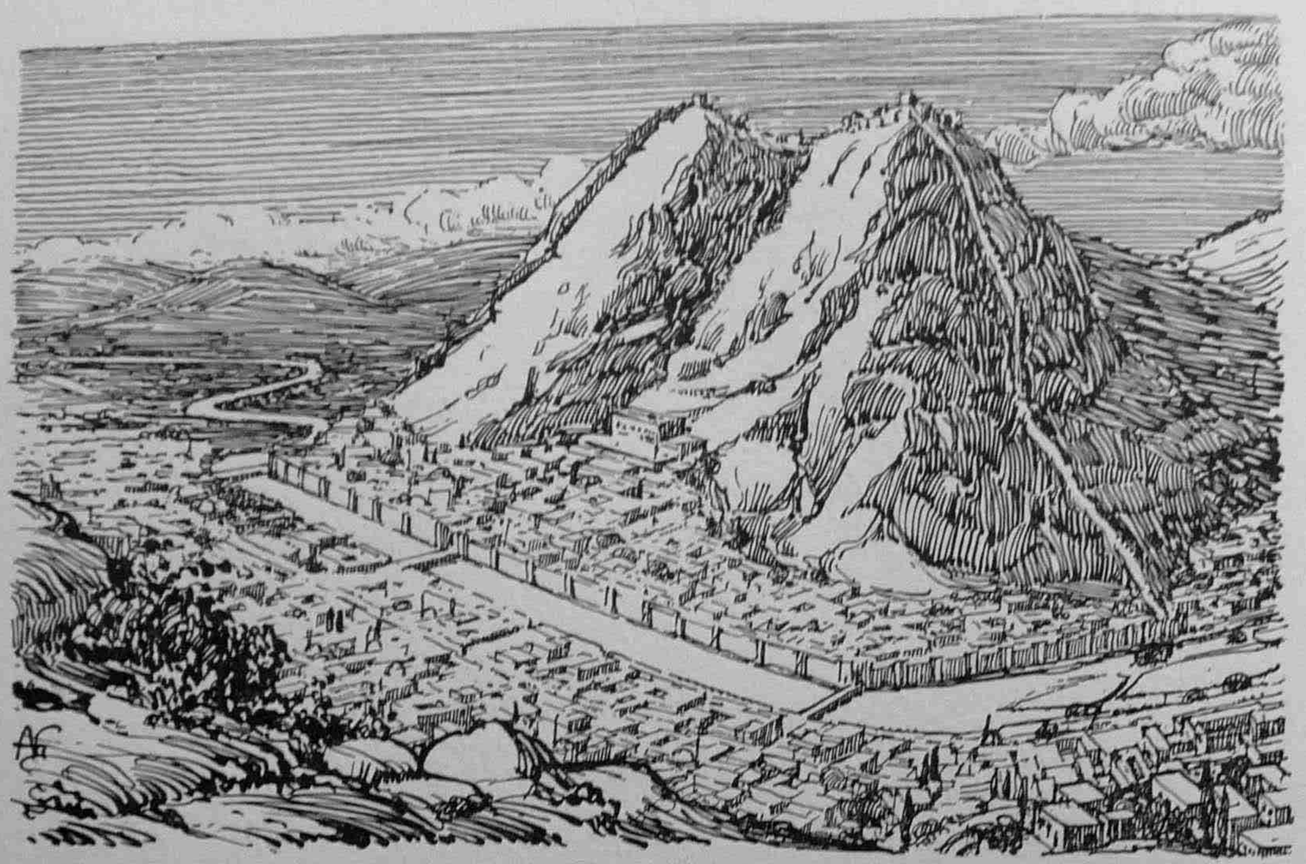

FIG. 3. — AMASYA : Restitution perspective

Ma'denos kapïsï (4), au Sud également, d'où l'on va à *Bayezid Khan koprüsü ; Meydan kapïsï*, à l'Ouest, en face du grand pont de bois d'où l'on va à *Gök medrese* (5). A l'Est, se trouve *Serkiz köprüsü kapïsï* qui conduit à *Gharibler djamii* » (6). Les trois pre-

(1) EVLIYA TSHELEBI, *op. cit.*, II, p. 185.

(2) Cette porte a été démolie en 1281 (1864). Richement décorée, elle était construite en marbre noir (HUSAMEDDIN, *Amasya tarihi*, I, p. 56) : d'où son nom de *Karanlïk kapï, la porte sombre.*

(3) *Altshak köprü = le pont bas.* Cf. inf., p. 11.

(4) *Madenos, Magdinos* ou *Maydanos kapïsï* = la porte du persil (?). — Cette désignation résulte sans doute de la corruption d'un nom ancien. (Cf. HUSAMEDDIN, *op. cit.*, I, p. 56-57). Le pont s'appelle aujourd'hui *Maydanos köprüsü.* Construit d'abord en bois, il fut rebâti en pierre en 890 et restauré en 1031, 1063, 1130, 1241, 1281 H. (*Ibid.*, p. 92).

(5) Ces indications permettent de fixer l'emplacement du *Meydan (Place)* situé sur la rive gauche du fleuve (Cf. fig. 1) : il correspond à l'*Ok meydan*, signalé par DUPRÉ, « où l'on s'exerce à la lutte et à tirer de l'arc. » (*Voyage en Perse*, I, p. 34-35). — Le pont s'appelle encore *Meydan köprüsü* (HUSAMEDDIN, *op. cit.*, p. 91).

(6) *Gharibler djamii = Mosquée des étrangers.* — Je n'ai pu recueillir, au sujet de cet édifice, aucune information.

miers ponts ont conservé leurs noms (1) ; le quatrième est nommé maintenant *Hükûmet köprüsü* (Pl. II *bis*, 2), parce qu'il débouche devant le *Konak*, mais on l'appelait autrefois *Helkis (?) köprüsü*, ce qui, peut-être, n'est qu'une corruption de *Serkiz köprüsü* (2). De tous ces ponts, seul *Altshak köprü* est, sans aucun doute, de fondation ancienne : le tablier de bois actuel est porté sur des piles de maçonnerie implantées sur l'extrados des arches plein cintre d'un pont antique (Pl. II *bis*, 1) (3). Fort vraisemblablement, ce pont primitif correspond à celui qui, selon Strabon, reliait la ville au faubourg. Il existe aussi, à l'Ouest de la ville, un cinquième pont non signalé par Evliya et nommé *Kush köprüsü* (Pl. II, 2) (4). A en croire la tradition populaire, il daterait de l'époque seldjoukide. Sous sa forme actuelle, il est évidemment de construction assez récente, mais il fut probablement reconstruit sur l'emplacement d'un pont plus ancien, dont la fondation devait remonter à l'antiquité : et c'est là, sans doute, qu'il faut situer le pont qui, au temps de Strabon, conduisait du faubourg dans la campagne (5).

Le schéma ci-contre (Fig. 2) donne le plan de situation de la ville turque et de son faubourg, aussi bien sous les Seldjoukides que sous les Ottomans. A quelques détails près — nombre des ponts et emplacement des portes, — il s'applique également à la ville hellénistique. Quant à la restitution perspective (Fig. 3), elle répond à l'aspect qu'Amasya dut conserver sans grand changement à travers les siècles (6).

(1) Voir inf., p. 12, la nomenclature des ponts avec le renvoi à leur emplacement sur la fig. 3.

(2) *Serkiz* est une déformation de Σέργιος, *Serge*. Le quartier voisin est appelé aujourd'hui *Helkis mahallesi*. — Le pont fut reconstruit en 690, 800, 880, 1014 et 1054 (HUSAMEDDIN, *op. cit.*, p. 93).

(3) Il a été signalé fréquemment par les voyageurs, entre autre par HAMILTON (*Researches in Asia Minor*, I, p. 370), TOZER (*Turkish Armenia*, p. 27), CUMONT (*Voyage dans le Pont*, p. 148), G. DE JERPHANION (*Mélanges d'archéologie anatolienne*, p. 41 et pl. VIII, 2).

(4) *Kush köprüsü = le Pont de l'oiseau.* — On dit aussi *Kush köprü* (HUSAMEDDIN, *op. cit.*, p. 94), mais la dénomination ancienne paraît avoir été *Kundj köprüsü* (كنج), *le Pont du coin*.

(5) En 1809, DUPRÉ vit cinq ponts, deux en bois, trois en pierre. « L'un de ces derniers, dit-il, est assez beau. On a employé parmi les pierres qui ont servi à le construire des morceaux de corniches, de bas-reliefs et de tronçons de colonnes de marbre cannelées » (*Voyage en Perse*, I, p. 33-34). Il s'agit là, peut-être, du pont appelé *Sultan köprüsü*, situé à cent mètres environ de *Meydan köprüsü* et dont Sultan Mes'ud Seldjuki avait jeté les fondements. Détruit par le tremblement de terre de 718, reconstruit d'abord en bois, il fut réédifié en pierre par Shadgeldi Pasha, en 776. Ruiné à nouveau par un tremblement de terre, il fut emporté par le fleuve en 1241 (1825). Hadjï Yusuf Agha le rétablit en 1244, mais il fut détruit peu après. On en voit encore des traces dans le lit du fleuve (HUSAMEDDIN, *op. cit.*, p. 91-92). Dupré put donc voir le pont construit par Shadgeldi Pasha, en 876 (1471-72).

Au pont du Tersakan Su, affluent de gauche du Yeshil Ïrmak en aval d'Amasya, F. CUMONT note également de nombreux remplois (*Voyage dans le Pont*, p. 148 et fig. p. 147). Selon HUSAMEDDIN, ce pont remonterait à l'époque de Sultan Mes'ud ; un autre, d'une seule arche, qui franchit la même rivière à l'embranchement de la route de Merzifon, est appelé *Tsheltik köprüsü, le Pont de la rizière*. Il existait dès 812 (1409), mais il a été reconstruit plusieurs fois (HUSAMEDDIN, *op. cit.*, p. 96-97).

(6) La ville turque paraît s'être développée surtout vers le Nord, le long de la route de Samsun. Les quartiers de cette région *(Shamiler mahallesi, Tatar mahallesi, Ihsaniye mahallesi)* remontent vraisemblablement à l'époque ottomane.

Sur les hauteurs qui dominent la ville, vers le Sud et l'Est, on observe quelques vestiges de constructions de date indéterminée. Il est vraisemblable que, sur les sommets qu'elles occupent, des châteaux turcs furent bâtis sur l'emplacement d'ouvrages antiques. Les noms, déformés, sont probablement d'origine grecque : *Balos (?) kalesi*, appelé aussi *Gümüshlüzade köshkü ; Zemendo (?) kalesi ; Kelkis (?) kalesi* (HUSAMEDDIN, *op. cit.*, p. 60).

IV. — NOMENCLATURE DES ÉDIFICES

Les édifices sont cités dans l'ordre suivant : partant du Château, je parcours les quartiers de la rive gauche, de l'Ouest à l'Est, puis franchissant le pont *a*, j'énumère les monuments de la rive droite rencontrés successivement en allant de l'Est vers l'Ouest. Les chiffres renvoient aux numéros indiqués sur le plan (Fig. 4).

1. Château.
2. Restes de courtines.
3. Mesdjid.
4. Enderun djamii *(Loh minare)*.
5. Bülbül khatun djamii.
6. Mesdjid.
7. Palais des Rois du Pont.
8. Traces de courtines (?).
9. Tour de l'Horloge
10. Konak.
11. Belediye.
12. Mosquée.
13. Kapï aghasï medresesi.
14. Mosquée de Bayezid Pasha.
15. Misafirkhane.
16. Hamam.
17. Shirvanlï djamii.
18. Tughrakiye medresesi *(Emplacement)*.
19. Mosquée de Mehmed Pasha.
20. Tïmarkhane.
21. Medressé de Pir Ilyas *(Ashaghï Pirler)*.
22. Turbé de Pir Ilyas *(Yukarï Pirler)*.
23. Orta mekteb.
24. Hôpital militaire.
25. Sofular djamii.
26. Gümüshlüzade djamii.
27. Pazar djamii.
28. Saradjkhane djamii.
29. Kilerï Süleyman Agha djamii.
30. Tashkhan.
31. Burmalï Minare.
32. Fethiye djamii.
33. Hamza Bey djamii.
34. Mosquée.
35. Tsheribashï djamii.
36. Uzun Yol djamii.
37. Khalkalï Dede türbesi.
38. Fondations de Sultan Bayezid.
39. Shehzade türbesi.
40. Shehzadeler türbesi.
41. Tombeau dit Sultan Mes'ud türbesi.
42. Mesdjid.
43. Mesdjid.
44. Mesdjid.
45. Khalifet Ghazi türbesi.
46. Shadgeldi türbesi.
47. Mosquée en bois.
48. Gök medrese djamii.
49. Turumtay türbesi.
50. Mosquée de Yürgüdj Pasha.
51 Gare.
52. Mosquée.
53. Turbé.

Ponts

a) Kush köprüsü *(Kundj koprüsü) (En pierre)*.
b) Hükûmet köprüsü *(Helkis koprüsü) (En bois)*.
c) Altshak köprü *(En bois, sur un pont antique en pierre)*.
d) Maydanos köprüsü *(En bois)*.
e) Sultan köprüsü *(Détruit : traces dans le lit du fleuve)*.
f) Meydan köprüsü *(En pierre et brique)*.

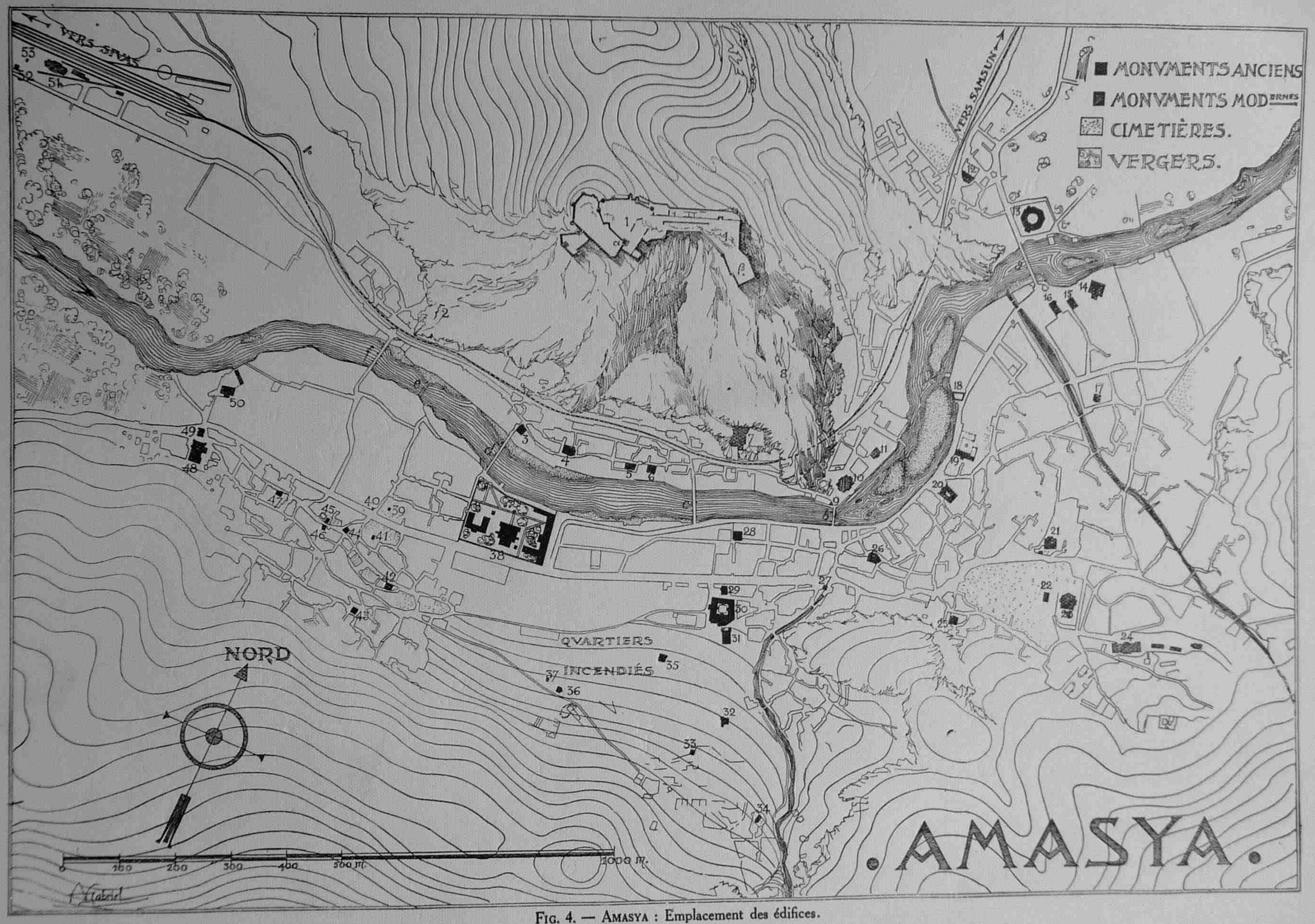

FIG. 4. — AMASYA : Emplacement des édifices.

CHAPITRE II

MONUMENTS D'AMASYA

I — CHATEAU

La forteresse hellénistique fut transformée par les Byzantins, puis aménagée successivement par les Seldjoukides et par les Ottomans. Au XVIe siècle, le Château d'Amasya était en bon état : « In colle, qui editissimus Amasiae imminet, arx est non contemnenda » (1); il contenait, outre la garnison, une population assez importante ; un commandant y résidait (2). Evliya Tshelebi le visite, au XVIIe siècle : « C'est, dit-il, une forteresse pentagonale, possédant un palais de style ancien, des dépôts de munitions et des citernes, mais sans marché *(tsharshĭ)*, ni bazar (3) ». On y voyait alors une mosquée bâtie par Bayezid Yĭldĭrĭm et « une prison extraordinaire *(aghrebi gharâ'ib)* semblable au puits de l'enfer ». Il est évident que cette prison correspond au passage souterrain, taillé dans le roc, signalé par de nombreux voyageurs (4).

Le Château fut abandonné à une date indéterminée, sans doute vers la fin du XVIIIe siècle (5). Ce n'est plus aujourd'hui qu'un champ de ruines où, parmi les murs écroulés,

(1) BUSBEK, *Legationis turcicae epistolae quatuor*, Paris 1589, f° 38, verso.

(2) DERNSCHWAM l'appelle le « *purggraf* » (*Tagebuch*, éd. BABINGER, p. 220).

(3) EVLIYA TSHELEBI, *Seyahatname*, II, p. 184. — Le voyageur donne en outre les détails suivants : « Le pourtour [de la citadelle] est de neuf mille soixante pas... ; elle possède quarante et une tours *(kule)* et huit cents créneaux *(beden)*... » Il ajoute : « (307) kadar laklarĭ (?) (الاقلرى) vardĭr ». Je ne puis traduire le mot *laklarĭ*, suspect, qui provient peut-être d'une lecture erronée du manuscrit.

Le chiffre attribué au pourtour du Château — 9.060 pas *(adĭm)* — s'il n'est pas fantaisiste, donnerait à l'unité de mesure une valeur voisine de $0^{m},10$, mais il serait aventureux de vouloir déduire des chiffres d'Evliya des indications de cet ordre.

(4) Sur ces « tunnels à escaliers » de la région pontique, l'étude la plus récente est celle de G. DE JERPHANION, qui contient la bibliographie du sujet (*Mélanges d'archéol. anatolienne*, p. 24 sq.). On y trouvera la description des trois tunnels d'Amasya. Celui du Château s'ouvrait dans la partie Ouest, en α de notre fig. 4.

(5) En 1808, il était déjà fort délabré (MORIER, *Voyage en Perse*, II, p. 143). Cependant, en 1844, on y voyait encore des flèches et des débris d'armures (VAN LENNEP, *Travels in little known parts of Asia Minor*, I, p. 88).

émergent des tours et des pans de courtines de dates diverses (Fig. 5). On reconnaît aisément les constructions d'origine antique (1), mais il serait difficile de restituer le plan du Château aux différentes époques : tout au plus peut-on suivre le tracé de l'enceinte médiévale. Elle englobait les deux mamelons situés l'un à l'Est, l'autre à l'Ouest, où s'élevèrent, dès l'antiquité, les tours maîtresses de la défense (2). Deux portes donnaient accès au Château : la première à l'Ouest, qu'on distingue à peine ; l'autre à l'Est, dont les principaux éléments sont encore en place (Fig. 5).

Il faudrait déblayer les ruines pour retrouver l'emplacement des édifices construits par les Turcs à l'intérieur de l'enceinte. Auprès de la Mosquée de Bayezid Yïldïrïm, signalée

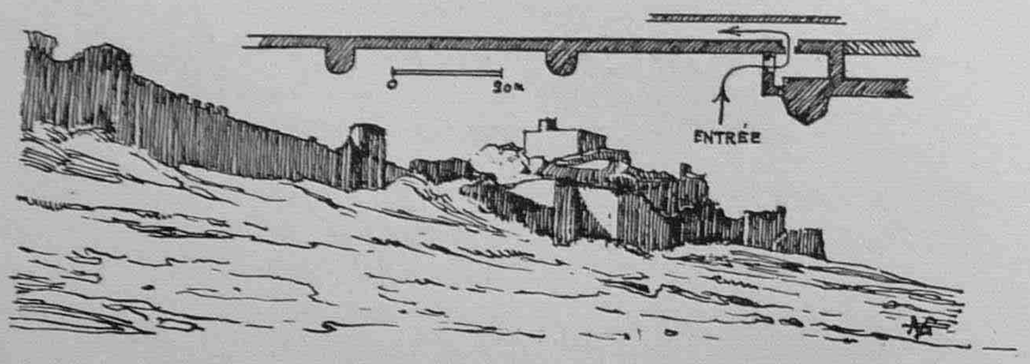

Fig. 5. — Le Chateau : Murs de l'Est.

par Evliya Tshelebi (3), une médressé fut bâtie en 890 par Kara Ahmed Agha ; son fils, Mustafa Pasha, y adjoignit une école en 917. Le Château possédait également un imaret, un couvent de Khalvetis et deux bains : l'un d'eux avait été fondé par Shemseddin Shadgeldi Pasha (4).

II — MOSQUÉES

Période seldjoukide : *Burmalï minare djamii*, construit vers 640 (1242) ; *Gök medrese djamii*, construit vers 675 (1276).

Période ottomane : *Mosquée de Bayezid Pasha*, 822 (1419) ; *Mosquée de Yürgüdj Pasha*, 834 (1430) ; *Mosquée de Sultan Bayezid*, 891 (1486) ; *Mosquée de Mehmed Pasha*, 891 (1486) ; *Mosquée du Bazar* et nombreuses mosquées secondaires (5).

(1) Voir notamment F. Cumont, *Voyage dans le Pont*, p. 152 sq. et fig. p. 154 et 155.

(2) Pour tracer le schema du Château (Fig. 4), j'ai utilisé le relevé de F. Cumont (*Op. cit.*, p. 158, hors-texte).

(3) Je n'en ai pas retrouvé trace, mais Husameddin Bey signale qu'à la fin du XIXe siècle, on pouvait voir encore une partie du mihrab et le soubassement du minaret. Cette mosquée aurait été construite sur l'emplacement d'une *Eglise Saint-André*, fondée par Andronicus Comnène (Husameddin, *Amasya tarihi*, I, p. 69).

(4) Tous ces renseignements ont été puisés aux archives de l'evkaf (Husameddin, *op. cit.*, p. 69-70). — En β (Fig. 4), s'ouvre une vaste citerne : peut-être faisait-elle partie du palais de Kïlïdj Arslan IV, signalé par Husameddin (*Op. cit.*, p. 70).

(5) Evliya signale 240 mihrabs : ce chiffre, peut-être exagéré, devait comprendre, en tout cas, jusqu'au plus modeste des oratoires (*Seyahatname*, II, p. 186).

BURMALI MINARE DJAMII (Vers 640 H.)

(Pl. X, 1, 2)

Burmalï minare djamii ou plus simplement *Burmalï minare* doit son nom à l'aspect de son minaret dont le fût est torse *(burmalï)* : on ignore aujourd'hui quelle était la désignation primitive du monument, mais il semble bien qu'on puisse l'identifier à *Mahkeme djamii (Mosquée du Tribunal)* que signale Evliya Tshelebi (1). Selon Husameddin Bey, l'édifice fut endommagé par un tremblement de terre en 999 H, puis incendié en 1011. On le restaura et on y accola un minaret de bois. Après un nouvel incendie, survenu en 1143, il fut l'objet d'une seconde restauration et c'est alors qu'on éleva le minaret torse qui nous est parvenu (2).

La mosquée, aujourd'hui désaffectée (3), comprend un vaisseau couvert de trois coupoles, *c*, *d*, *e*, et bordé, à l'Est, au Nord et à l'Ouest, d'une sorte de déambulatoire, *f*, *b*, *g*, voûté en berceau. (Fig. 6). La coupole *e*, sur pendentifs, couvre une surface carrée. Les deux autres, *c* et *d*, s'élèvent sur des travées barlongues : les calottes sont raccordées aux formerets par une combinaison de pendentifs et de pénétrations cylindriques. Dans le déambulatoire, des arcs doubleaux sont bandés entre les points d'appui et les murs extérieurs. Des fenêtres hautes, en arc brisé, largement ébrasées, sont percées dans les murs Est et Ouest : de petites baies s'ouvrent dans les calottes des coupoles.

Dans l'angle Nord-Est, un escalier de pierre *p*, *p'*, à deux volées, conduisait à la salle supérieure de la turbé *t* et aussi, sans doute, à une tribune de bois couvrant l'espace *b*, *b'*, *b''*. Le couloir d'accès *n* du minaret débouche au même niveau que le palier *p'* et atteste l'existence de cette tribune, qui peut-être régnait sur toute l'étendue du déambulatoire, en *f* comme en *g*.

La turbé *t* contient deux étages de salles voûtées. Sur le palier *p*, s'ouvre la porte de la salle supérieure, octogonale, éclairée par trois fenêtres et voûtée d'une coupole hémisphérique. Au-dessous, dans la hauteur du soubassement de la turbé, est ménagé un caveau voûté auquel conduit une porte percée sous le palier *p*. On y pouvait voir encore, en 1928, huit cercueils contenant des corps momifiés qui, depuis lors, ont été transportés

(1) *Seyahatname*, II, p. 187. — « On y voit des squelettes intacts dans leur cercueil ; ... son minaret est en bois ». Des corps momifiés étaient encore en place dans le caveau de la turbé, il y a peu de temps et, entre 1011 et 1143, la mosquée ne posséda qu'un minaret de bois (Voir inf.). Or, EVLIYA visita Amasya vers 1056 (Cf. *Encycl. de l'Islam*, s. v. *Ewliya*). Le voyageur ajoute, il est vrai, que « la mosquée est couverte en bois », mais il est fréquent que des mosquées voûtées soient couvertes d'une charpente et d'un toit de tuiles placés au-dessus des voûtes pour éviter les infiltrations. Voir, par exemple, la couverture des ailes dans *Khatuniye djamii* de Tokat, pl. XX, 2.

(2) HUSAMEDDIN, *Amasya tarihi*, I, p. 116-117 (d'après les archives de l'evkaf). Entre temps, en 1098, on construisit quatre cabinets d'aisances sur la route, auprès de la mosquée, et le fondateur attribua à leur entretien les revenus de quatre boutiques.

(3) Lors de mon dernier séjour à Amasya, elle servait d'entrepôt pour les instruments aratoires appartenant à la Banque agricole.

au Musée *(Médressé de Sultan Bayezid)* (1). Quant à la salle supérieure, vide aujourd'hui, elle fut construite pour recevoir, suivant l'usage, les cénotaphes des personnages dont les corps étaient déposés dans le caveau. Plus tard, on y installa une bibliothèque (2).

D'après les archives de l'evkaf, le minaret actuel fut élevé après l'incendie de 1143 : le fait est vérifié, d'ailleurs, par l'implantation du soubassement et le manque de liaison avec les murs voisins de la mosquée. Soubassement et fût à torsades sont soigneusement appareillés en assises régulières, à joints serrés.

La façade Nord de la mosquée et les pans de la turbé où l'on relève quelques marques d'appareil ⋀, ∠ sont également construits en assises régulières, mais les murs latéraux et le mur de fond de la salle de prière sont bâtis en maçonnerie de moellon. La turbé, aujourd'hui arasée au niveau de la corniche, devait être couverte d'une pyramide octogonale en pierre, que j'ai restituée sur la coupe (Fig. 7).

Le décor se limite à quelques éléments très sobres : bandeaux, corniches, encadrements de fenêtres, voussures alvéolées (Pl. X, 1). Le portail — dont l'axe ne correspond pas à celui de la salle de prière — comprend deux piédroits moulurés où sont creusées deux niches latérales et que réunit une voussure en arc brisé (Pl. X, 1) : au-dessus de la porte d'entrée, en arc surbaissé, est percée une petite fenêtre qu'entoure l'inscription de fondation de l'édifice.

A l'intérieur, murs et voûtes, recouverts aujourd'hui d'épais enduits et de couches répétées de badigeon, semblent avoir été toujours entièrement nus. Seul le mihrab témoigne d'un souci d'ornementation. Il comprend une niche en carène, alvéolée, flanquée de colonnettes d'angle. Elle est encadrée d'un revêtement céramique formé de quatre rangs de carreaux carrés, bleu turquoise. Au sommet de ce cadre, dans l'axe du motif, un petit cartouche rectangulaire contient l'inscription : « *Œuvre de Muḥammad, fils de Maḥmûd, al-Errani* ». Il s'agit là d'un « maître » originaire de la province d'Erran, en Perse (3), dont on ne saurait fixer avec certitude le rôle exact. Ce fut peut-être l'architecte de la mosquée, mais il est possible également qu'il se soit borné à exécuter la décoration sculptée du mihrab ou même à fabriquer et à mettre en place les carreaux de faïence qui l'entourent.

L'inscription placée au-dessus de la porte donne les noms des fondateurs et celui du sultan régnant (4) :

« *A élevé cette construction — puisse Allâh la bénir — sous le règne du sultan très considérable, Ghiyâth al-dunyâ wal-dîn Abû l-fatḥ Kaikhusrau, fils de Kaiḳubad, fils de Kaikhusrau, l'associé du prince des croyants — qu'Allâh perpétue sa souveraineté —, son constructeur et*

(1) Deux de ces corps, celui d'un petit-fils de Hulagu Khan et celui d'un émir d'Amasya, nommé Ishbogha Noyin (?), auraient été dans leur position primitive. Les autres, provenant d'un autre endroit, auraient été transportés dans cette turbé en 1271 (1854-55) (HUSAMEDDIN, *op. cit.*, p. 193).

(2) C'est en 1147 (1734) que Hadjî Osman Faik Efendi transforma la salle supérieure de la turbé en bibliothèque (*Ibid.*, p. 117).

(3) BARBIER DE MEYNARD, *Dict. géogr. de la Perse*, p. 17. — *Erran* est aussi le nom d'une forteresse près de Kazwin *(Ibid.)*.

(4) HUSAMEDDIN, *op. cit.*, I, p. 116 ; ISMAIL HAKKI, *Kitabeler*, p. 99.

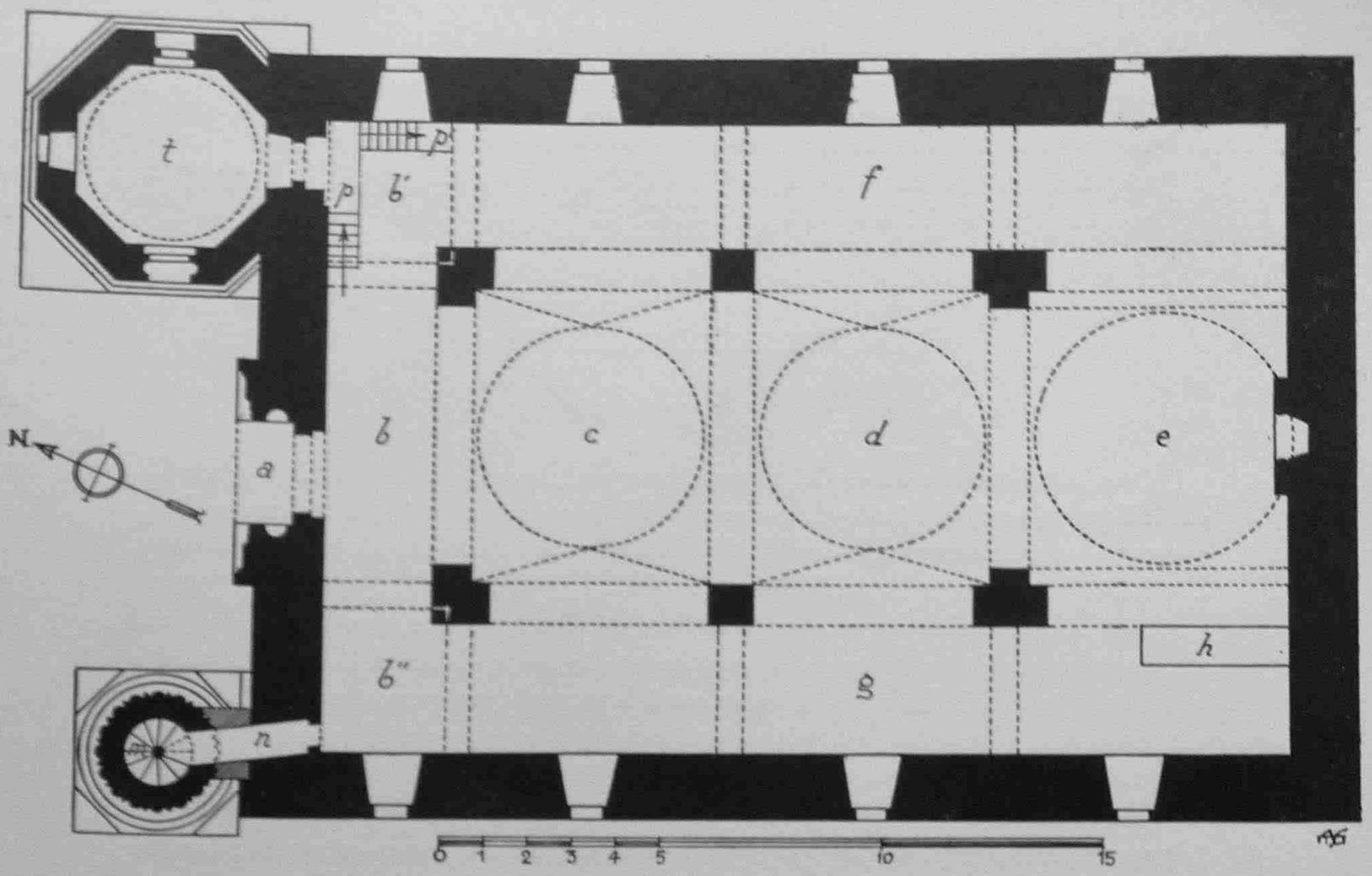

FIG. 6. — BURMALI MINARE : Plan.

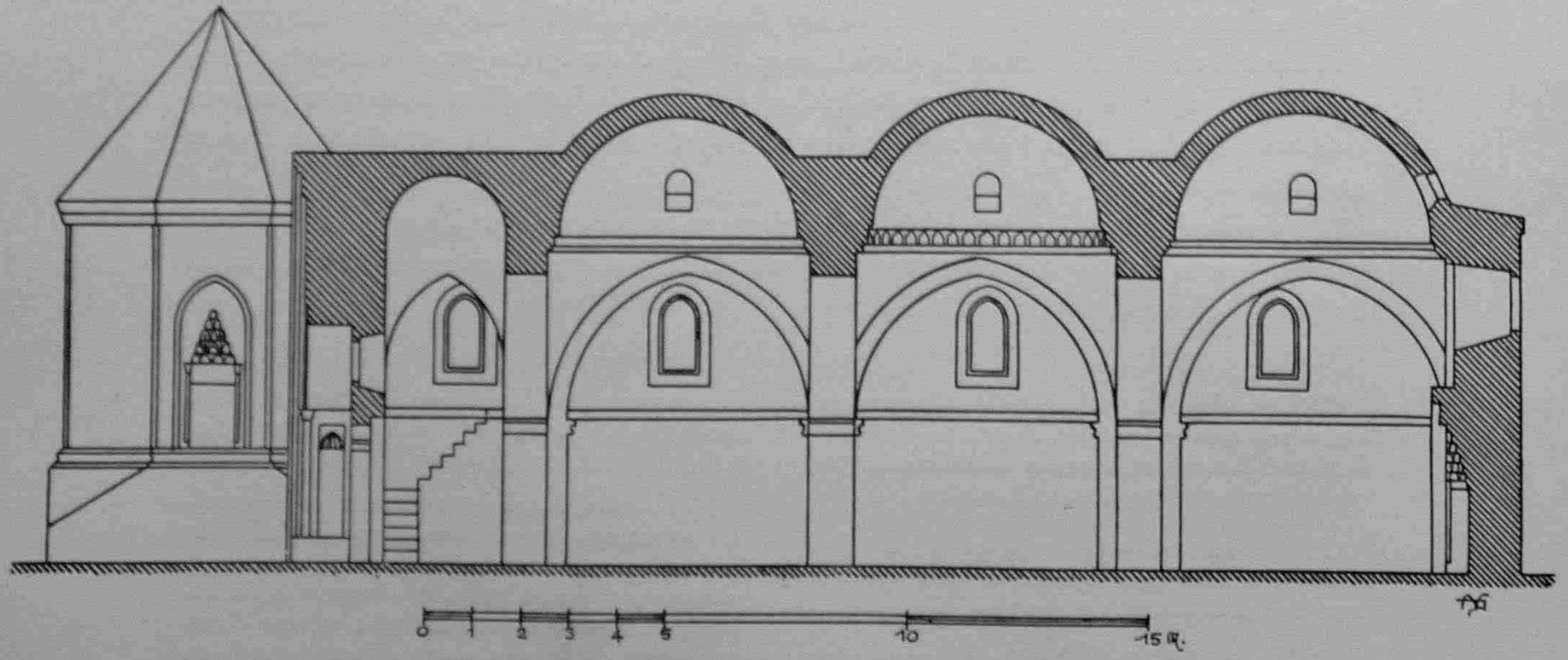

FIG. 7. — BURMALI MINARE : Coupe longitudinale.

celui qui l'a constituée wakf, l'humble serviteur, le grand veneur Farrukh et son frère Yûsuf le trésorier (al-khâzin). Puisse Dieu leur pardonner ainsi qu'à tous les musulmans ».

Le sultan nommé dans l'inscription est Ghiyaseddin Kaikhusrau II : la mosquée fut donc édifiée entre 634 et 644 H. (1237-1247) (1).

GÖK MEDRESE DJAMII (VIIe s. H.)

(Pl. VIII, 1, 2, 3 ; Pl. IX, 1, 2)

On désigne sous le nom de *Gök medrese djamii* ou, plus simplement, de *Gök medrese* (2), un édifice, aujourd'hui désaffecté, qui servait à la fois de médressé et de mosquée (3). Il couvre une surface rectangulaire de 35[m],50 de longueur sur 19 mètres de largeur moyenne. Une importante turbé y est contiguë au Nord-Est.

Le monument, situé sur un terrain en forte déclivité, présente, dans le sens du grand axe, une série d'emmarchements dont rend compte la coupe ci-contre (Fig. 9). Il semble bien que l'espace *b*, *i*, *i'*, n'ait point appartenu à la mosquée proprement dite. C'était plutôt une sorte de vestibule placé entre la salle de prière et les salles *c* et *d* qui constituaient la médressé.

L'espace *b* devait être couvert d'une calotte sphérique qui a entièrement disparu et qui était supportée par quatre encorbellements triangulaires plans, encore en place. Selon une information recueillie sur le lieu même, cette calotte était percée, à la clé, d'une large ouverture circulaire (4).

J'ai figuré en pointillé, sur le plan, les projections des différentes voûtes : *g*, *i-i'*, *j-j'*, *k-k'*, *n-n'* sont des calottes sur pendentifs, sur plan carré ou légèrement barlong. Les espaces *f* et *h* sont couverts de calottes hémisphériques, reposant sur quatre encorbellements triangulaires. L'espace *e* est voûté en étoile. Les voûtes *m*, *m'* résultent d'une combinaison de quatre pendentifs dont les intersections se projettent sur le plan suivant deux droites parallèles aux axes.

Le mihrab est une simple niche cylindrique, sans aucun décor. Quatre fenêtres sont percées dans le mur Est, dans le tympan des voûtes. Deux autres s'ouvrent de part et d'autre du porche d'entrée.

(1) La vakfiye fut établie par Pervâne beg qui donna son nom au quartier. Il était le gendre du fondateur Farrukh et le neveu *(biraderzade)* du grand Pervâne (HUSAMEDDIN, I, p. 115).

(2) *Gök medrese* = *La médressé bleue*, ainsi nommée à cause des briques et des carreaux émaillés qui décorent la turbé.

(3) Un *djami (djami')* dont une partie sert de *medrese* est souvent appelée *medrese (madrasa)*. Cf. sur ce sujet l'article de J. PETERSEN, s. v. *masdjid*, ds. *Encycl. de l'Islam*, en particulier § 4, p. 407 sq.

(4) Si cette information est exacte, et je le croirais volontiers, elle confirme ce que je disais plus haut au sujet de la séparation entre la mosquée proprement dite et les salles réservées à l'enseignement. Une vasque était placée sans doute au-dessous de l'oculus, comme il est de règle en pareil cas.

La turbé comprend deux étages : un caveau actuellement vide, voûté en berceau, dans lequel étaient déposés les corps (1). On y accédait par l'escalier droit *r*. Au-dessus, dominant de deux mètres le sol *b*, la salle *t* renferme encore sept cénotaphes (2). De l'extérieur, l'escalier *s* conduisait directement à cette salle, de plan carré, voûtée d'une coupole portant sur une ceinture triangulée à douze pans. Les parois sont recouvertes, sur deux mètres de hauteur, d'un lambris de carreaux de faïence bleu turquoise. Même décor dans les écoinçons de l'arcade qui s'ouvre vers la mosquée. Dans la frise triangulée, des briques ordinaires se mêlent à des briques émaillées blanches et bleu-turquoise.

C'est là le seul décor qu'il y ait lieu de signaler à l'intérieur de l'édifice. Les murs sont recouverts d'enduits et de badigeon, et il est impossible de préciser quel était le mode exact de construction. A l'extérieur, les murs Sud, Est et Ouest ont été grossièrement restaurés, mais peut-être étaient-ils, dès l'origine, bâtis en moellon. Par contre, la façade Nord et la turbé, en majeure partie conservées dans leur état primitif, sont d'un travail extrêmement soigné (Pl. VIII).

La façade est tout entière construite en assises régulières, aux joints serrés. Sous le porche d'entrée, l'appareil des murs et du berceau offre une succession de bossages en légère saillie. Des bancs de pierre sont encore en place de part et d'autre du passage. L'arcade de tête du porche et son archivolte moulurée, les fenêtres de la façade, avec leurs voussures alvéolées, sont d'un style sobre mais élégant. Aux angles Nord-Est et Nord-Ouest, des contreforts cylindriques reposent sur des soubassements de section carrée.

La turbé est implantée suivant un rectangle, et ses murs, dans la hauteur de la mosquée, sont appareillés en assises de calcaire (Pl. IX). Au-dessus, s'élève un tambour octogonal en brique, coiffé d'une pyramide également en brique, en partie détruite aujourd'hui, dont la section était une étoile à huit pointes (3). Dans la frise qui se développe au sommet du tambour et dans le tympan des arcades en carène qui se détachent sur chacune des faces, des briques émaillées, noir-manganèse et bleu-turquoise, sont disposées en dessins variés qui tranchent sur le fond brun-rouge des briques ordinaires.

Bien que l'édifice présente aujourd'hui un aspect délabré, il a gardé, en somme, tous ses éléments essentiels. Seule, la partie supérieure du mur de façade a été remaniée au cours d'une restauration maladroite qui, sans doute, a fait disparaître une corniche de couronnement analogue à celle qui subsiste au sommet du soubassement de pierre de la turbé. (Voir la restitution, fig. 10).

Il résulte de l'examen de certains détails que la mosquée était couverte d'une terrasse continue à deux pentes, sur laquelle faisaient saillie les calottes des coupoles. S'il est vrai,

(1) Ces corps, momifiés, étaient encore en place il y a peu de temps. « Plusieurs étaient recouverts d'armures de mailles de fer » (G. DE JERPHANION, *Mélanges d'archéol. anatolienne*, p. 72, n. 1).

(2) Trois autres cénotaphes sont disposés au niveau du sol *b*, deux en *i* et un en *i'*.

(3) KER PORTER signale, à l'entrée de la ville, les ruines d'une église chrétienne transformée en mosquée, dont le style rappelle celui d'une église d'Ani. Il s'agit vraisemblablement de *Gök Medrese :* la pyramide qui couronne la turbé se retrouve en effet dans de nombreuses églises d'Arménie et de Géorgie. (KER PORTER, *Reisen in Georgien, Persien, Armenien*, Weimar 1883, II, p. 681).

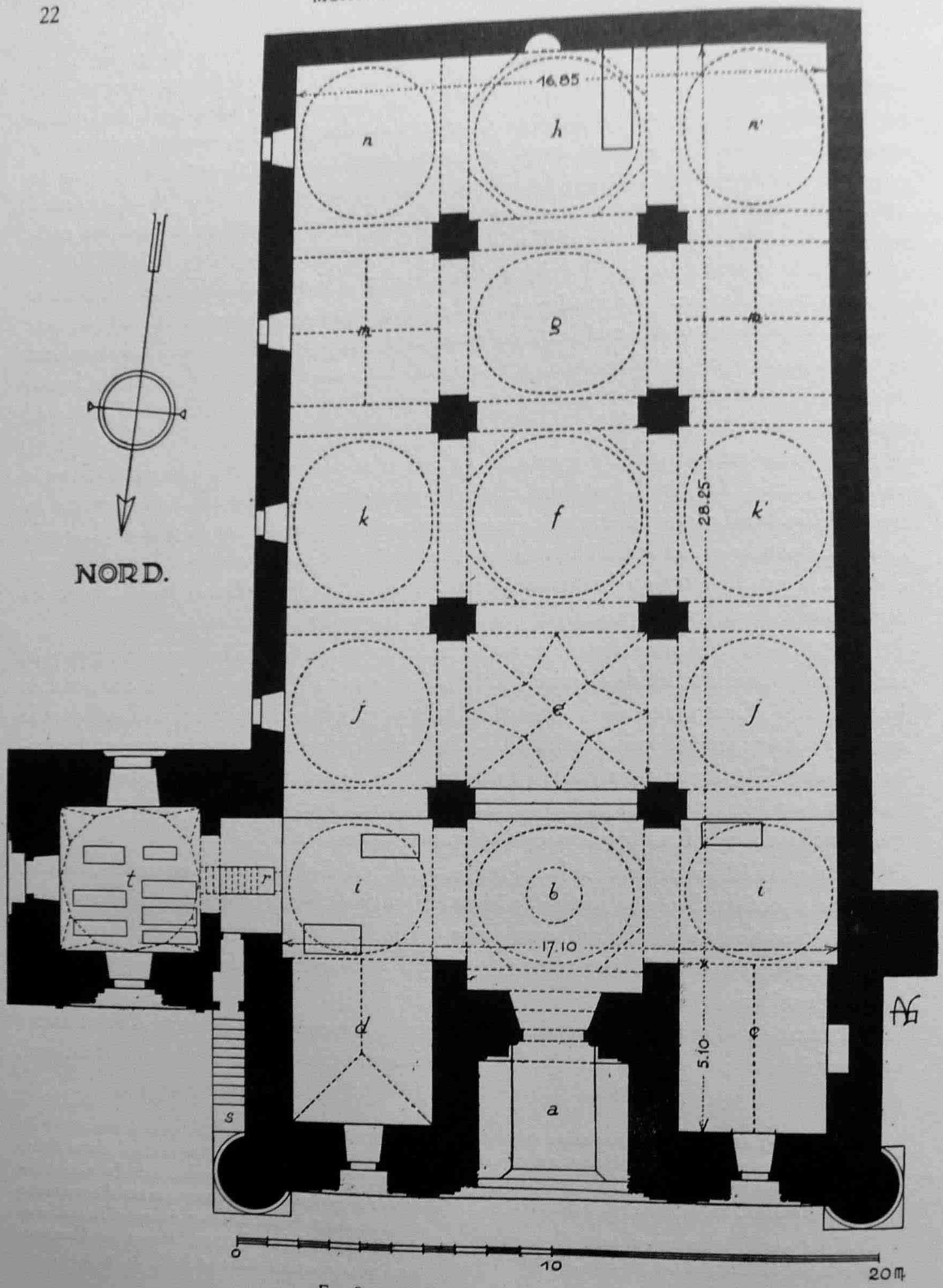

FIG. 8. — GÖK MEDRESE DJAMII : Plan.

comme le dit Evliya, que l'édifice possédait au XVIIe siècle une couverture de plomb (1), celle-ci datait sans doute d'une restauration ottomane : il est probable que, primitivement, l'extrados des voûtes était apparent ou enduit de mortier et que les parties planes des toitures étaient simplement recouvertes de terre.

L'état actuel permet encore de juger de la réelle valeur artistique du monument : les planches VIII et IX montrent la clarté d'une composition où le décor ne joue qu'un rôle discret et où l'effet monumental résulte de l'équilibre des volumes, de la franche opposition de l'ombre et de la lumière.

Le monument, anépigraphe (2), est appelé communément *Turumtay djamii* ou *Turumtay medresesi*. Le voisinage de la *Turbé de Turumtay* (3) pourrait être l'origine de cette désignation, mais on observera que

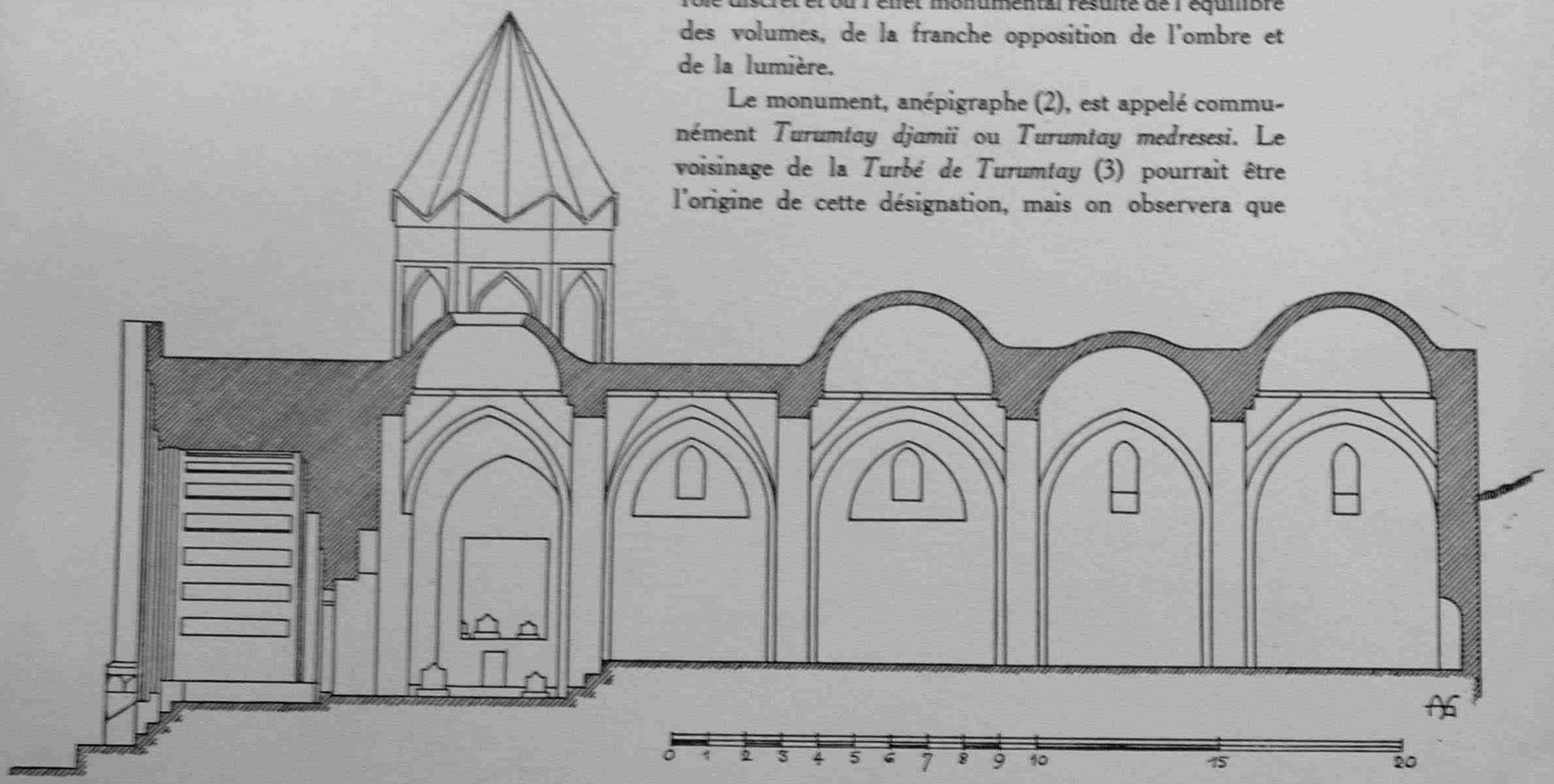

FIG. 9. — GÖK MEDRESE DJAMII : Coupe longitudinale.

Gök medrese et la *Turbé de Turumtay*, implantées suivant le même axe, ne sont séparées l'une de l'autre que par la largeur de la rue. Il est donc plausible d'attribuer la fondation de la mosquée à ce même Turumtay qui, comme le relate une inscription, bâtit la turbé

(1) « Gök medrese djamii est couvert en plomb et sans minaret ». (EVLIYA TSHELEBI, *op. cit.*, II, 187).

(2) L'inscription de fondation a disparu. Celle qui subsiste, au-dessus de la porte d'entrée, indique que l'édifice fut restauré par Gürdjüzade Mehmed Nedjib Bey en 1316 (1898). (HUSAMEDDIN, *Amasya tarihi*, I, p. 164). Sur le vantail de bois de la porte, on lit : « *Œuvre de Abû Muslim Kalindjar* (?) ». (*Ibid.*, p. 163). HUSAMEDDIN BEY voit dans cette inscription la signature de l'architecte : ce serait plutôt celle du menuisier.

(3) Voir inf., p. 59.

Fig. 10. — Gök medrese djamii : Restitution.

en 665 (1266-67) (1). Cette date s'accorde d'ailleurs avec le caractère général aussi bien qu'avec les détails de *Gök medrese* dont on peut fixer la construction à la seconde moitié du VIIe siècle H. (XIIIe s.) (2).

MOSQUÉE DE BAYEZID PASHA (817-822 H.)

(Pl. IV, 1, 2)

PLAN ET VOUTES. — La mosquée comprend une salle de prière, des annexes réparties en masses symétriques par rapport au grand axe et, au Nord, un portique de cinq travées (Fig. 10).

Des deux coupoles qui couronnent la salle de prière, la première, *d*, est portée sur quatre encorbellements triangulaires. A la base de la calotte, règne une frise décorée de facettes triangulaires et percée de petites baies plein cintre. Le lanterneau actuel paraît de date assez récente. Il fut élevé sans doute sur les bords d'un oculus auquel devait correspondre, au niveau de la salle, une vasque ou une fontaine. L'architecture ottomane du début du XVe siècle nous a laissé plusieurs exemples d'un tel dispositif. Les encorbellements triangulaires qui supportent la seconde coupole, *e*, sont décorés de facettes disposées en étoiles. Au-dessus, un tambour circulaire est percé d'ouvertures plein cintre.

La coupe (Fig. 11) fera comprendre l'arrangement du vestibule et du porche. Celui-ci, *c*, flanqué de niches méplates, est couvert d'une voussure alvéolée (3). Dans la coupole du vestibule, *b*, la calotte est divisée en fuseaux rayonnants, succession de saillies et de cavités de section triangulaire. La travée d'axe du portique *a* est couverte d'une coupole à quatre rangées d'alvéoles. Dans chacune des travées adjacentes *n* et *o*, la calotte est lisse, alors que dans les travées extrêmes, elle est décorée, soit de rais circulaires *(p)*, soit de

(1) « En 665, le gouverneur d'Amasya, Emir Sayfeddin Turumtay, a construit la mosquée qui contient la médressé » (HUSAMEDDIN, *op. cit.*, p. 163). — L'auteur n'indique pas la source de cette information.

(2) « Cette mosquée, dit G. DE JERPHANION, est une ancienne église à trois nefs. Lorsqu'on l'a convertie en mosquée, on l'a dotée d'un beau portail de style seldjoukide » (*Mélanges d'archéol. anatolienne*, p. 72, n. 1). Affirmations gratuites, et d'ailleurs inadmissibles.

DUPRÉ (*Voyage en Perse*, I, p. 34) l'appelle le *Guiok-medressé*, ou *Collège céleste*, donnant ainsi au mot *Gök* le sens de Ciel.

Il semble bien que BARTH considère la turbé comme un *observatoire* : « ... ein mit Farbenplatten geschmückter Thurm..., der allem Anschein nach eine Art Observatorium war. » (BARTH, *Reise von Trapezunt nach Scutari*, p. 31), mais on aimerait à connaître les raisons qui justifièrent une telle identification. On la retrouve dans MORDTMANN : « Seldschukische Altertümer befinden sich vorzüglich am Westende der Stadt, wo die Medresse (Gök Medresse, d. h. das blaue Gymnasium) und ein Observatorium gebaut war, beide sind jetzt verfallen. » (*Anatolien*, éd. BABINGER, p. 95). A ce propos, F. BABINGER (*Ibid.*, n. 68) rappelle la tour « seldjoukide » décrite et dessinée par DERNSCHWAM (*Tagebuch*, éd. cit., p. 209), mais celle-ci s'élevait *au milieu de la ville* (Cf. inf., p. 65, n. 7).

(3) Signalons un menu détail : des consoles demi-circulaires, en saillie sous les niches, permettaient de se déchausser commodément avant de franchir le seuil de la porte de la mosquée.

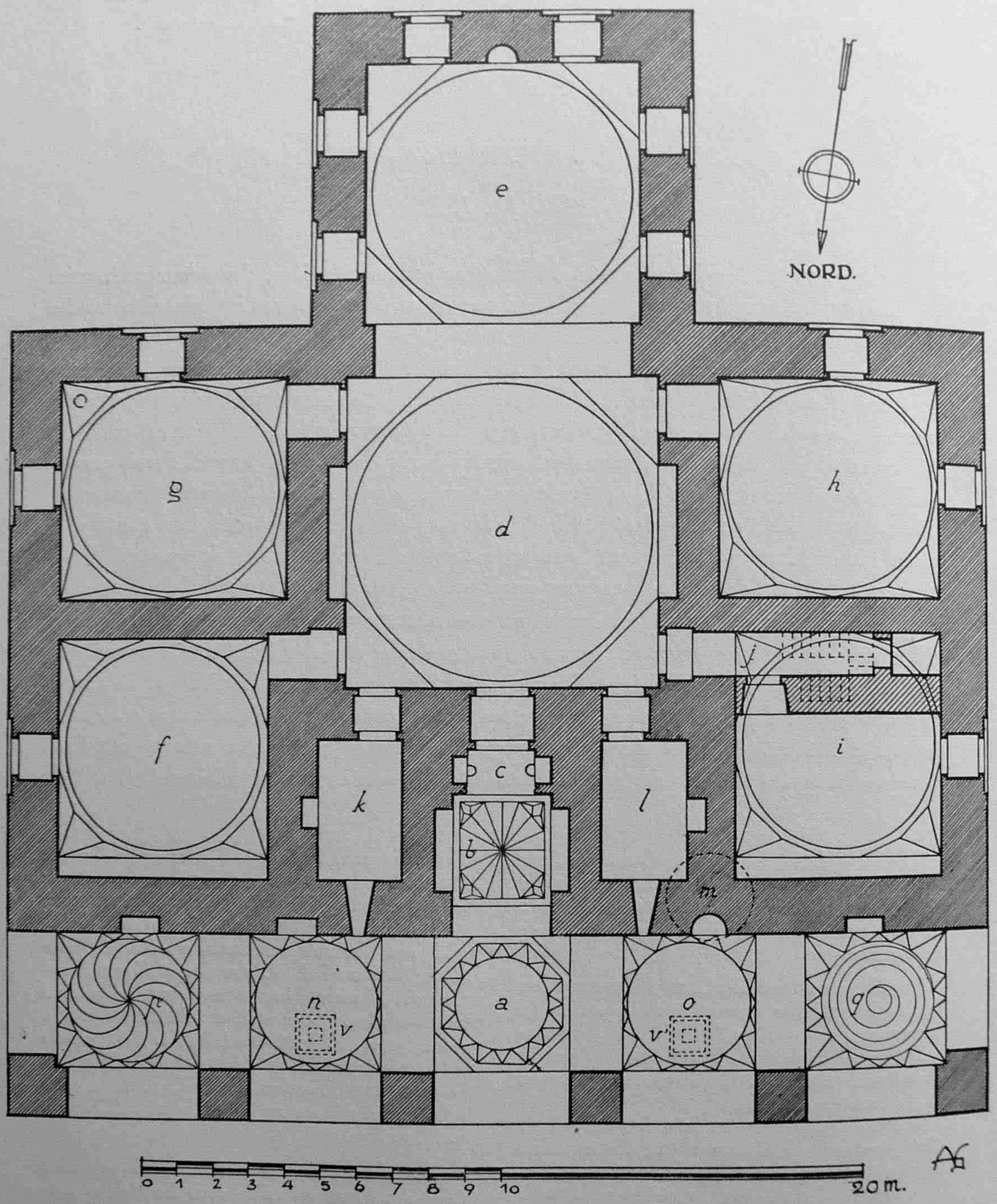

FIG. 11. — MOSQUÉE DE BAYEZID PASHA : Plan.

gradins en spirale *(q)*. Le passage du carré au cercle, en *n*, *o*, *p*, *q*, est assuré par des frises triangulées à seize pans.

Le dallage de marbre du portique, de part et d'autre de l'entrée, est élevé d'un mètre au-dessus du sol et répond à un *son djema'at yeri*, muni de mihrabs : en *v* et *v'* sont aménagées de petites vasques carrées où viennent boire les oiseaux.

Les salles annexes, réparties à l'Est et à l'Ouest de la salle de prière (*f*, *g*, *h*, *i*) servaient,

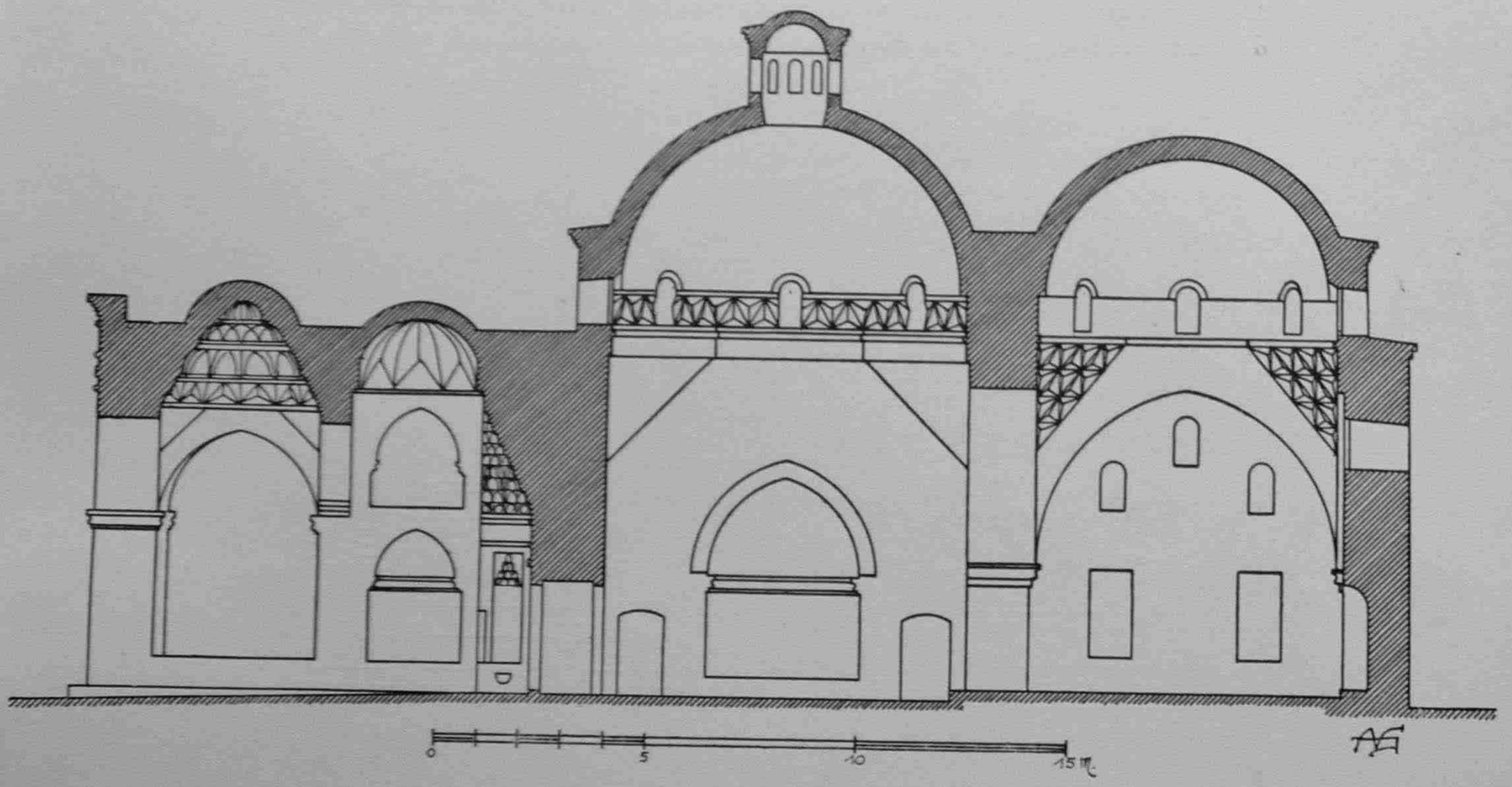

FIG. 12. — MOSQUÉE DE BAYEZID PASHA : Coupe.

au moins en partie, de médressé. Elles sont également couvertes de coupoles sur frises triangulées à douze pans *(g, h)* ou à seize pans *(i, f)*.

Un escalier à volées droites a été installé après coup dans un couloir *j*, pris sur la salle *i*. A l'escalier fait suite une série d'emmarchements qui conduisent au-dessus de la voûte *i*, jusqu'au minaret *m* : vu sa situation et l'absence d'un mode d'accès direct, le minaret semble bien avoir été construit postérieurement à la mosquée.

Au-dessus des pièces de service *k* et *l* situées de part et d'autre du porche, règne un étage de petites salles largement ouvertes sur le vestibule.

CONSTRUCTION ET DÉCOR. — A l'intérieur, l'appareil des murs et des voûtes est masqué par des enduits et des badigeons. Les éléments décoratifs se réduisent à quelques moulures

et aux motifs signalés dans les voûtes. Dans la salle *h*, un manteau de cheminée et des niches nombreuses rappellent le dispositif semblable des salles annexes de Yeshil Djami, à Brousse. A Amasya comme à Brousse, l'ensemble est recouvert d'un épais enduit de plâtre abondamment décoré de moulures, de cadres et d'ornements en relief. Dans les niches, on rangeait les volumes qui constituaient la bibliothèque de la médressé (1).

Plusieurs fenêtres de la salle de prière ont conservé leurs vitraux anciens (Fig. 13). A des panneaux de plâtre ajourés où de menus fragments de verre, aux tons vifs, dessinent des fleurs, des bouquets et des vases, sont juxtaposées des vitres de couleurs claires, main-

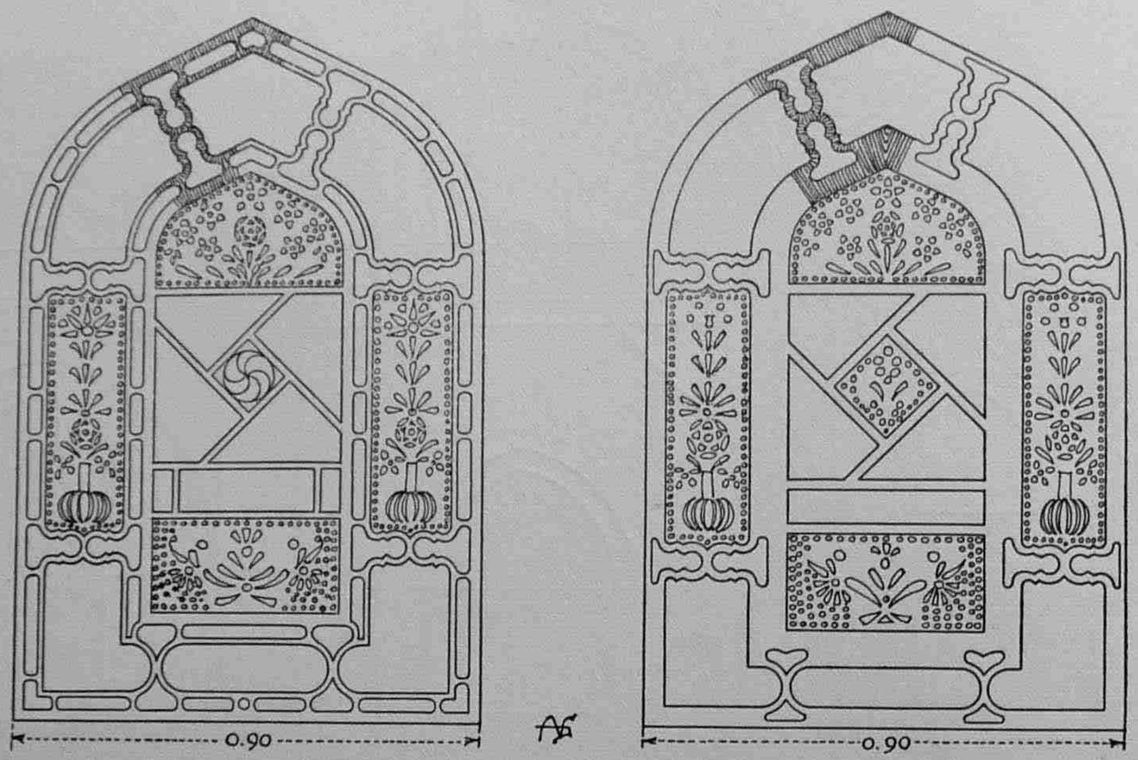

FIG. 13. — MOSQUÉE DE BAYEZID PASHA : Vitraux.

tenues dans les compartiments d'un châssis de plâtre. On trouve donc dans ces vitraux l'association de deux procédés : le premier est utilisé dans tous les pays musulmans, notamment en Égypte et en Syrie *(ḳamariya)*, le second semble spécifiquement ottoman et les mosquées de Stamboul en gardent de nombreux exemples du XVIe et du XVIIe siècle.

A l'extérieur, les murs du Sud, de l'Est et de l'Ouest sont composés, jusqu'aux linteaux des fenêtres, d'assises régulières de calcaire (Fig. 14). Au-dessus, dans l'appareil de la maçonnerie, le moellon alterne avec des arases de brique. Quant au portique, il est traité

(1) Je n'ai pas figuré ces détails sur le plan : l'encombrement de la salle *h* par toutes sortes d'objets hétéroclites rendait un relevé impossible. Les salles *f* et *g* étaient utilisées comme dépôts de farine, et il me fut difficile d'y avoir accès. Il se peut que mon relevé présente quelques inexactitudes dans le détail.

de manière beaucoup plus riche : les piliers sont appareillés jusqu'à la naissance des arcs en hautes assises de calcaire jaunes et rouges ; les moulures de l'imposte, la face externe des arcades, les archivoltes, la paroi des écoinçons et la corniche sont de marbre blanc ou rouge (Pl. IV). D'après l'intrados des arcades, on se rend compte que le marbre est employé

FIG. 14. — MOSQUÉE DE BAYEZID PASHA, vue du Sud.

comme revêtement en dalles d'épaisseur variable (8 centimètres dans les arcs), dissimulant une maçonnerie de moellon.

INSCRIPTIONS ET DATE. — On relève, dans la Mosquée de Bayezid Pasha, plusieurs inscriptions (1) :

1° Au portail d'entrée, au-dessus des niches latérales et de l'arc surbaissé de la porte, on lit l'inscription suivante : « *A construit cet édifice béni sous le règne du grand sultan, le roi des rois, le vénéré Sultan Muḥammad, fils du Sultan Bayezid Khan, qu'Allâh perpétue son règne, le grand émir, le vizir respecté Bayezid Pasha, qu'Allâh glorifie sa condition, au mois de muḥarram 817* » (Mars-avril 1414) (2).

2° Sur la porte de bois elle-même, parmi les ornements : « *Œuvre du maître (ustâdh) Mustafa, le menuisier (nadjdjâr)* ».

3° Sur la face extérieure du pilier du portique, à droite de la travée d'axe, une inscription de deux lignes est gravée sur une plaque de marbre blanc. Ce marbre est lui-même encastré dans l'assise rouge qui règne au-dessous du bandeau mouluré placé à la naissance des arcades : « *Le « mi'mar » de cet édifice fut Ya'ḳûb, fils de Abdullâh, un des mamelouks de*

(1) HUSAMEDDIN, *Amasya tarihi*, I, p. 111 ; ISMAIL HAKKI, *Kitabeler*, p. 112.

(2) Bayezid Pasha qui, après la capture de Bayezid Yildirim, avait accompagné le prince impérial, Mehmed, dans sa fuite à Amasya, devint le grand vizir du sultan.

Bayezid Pasha, que Dieu magnifie la splendeur de sa condition et fasse exécuter ses commandements, en l'an 822 » (1419).

4° Sur le pilier de gauche, occupant une position symétrique par rapport à la précédente : « *Œuvre du pauvre serviteur, le maître* (al-mu'allim) *Zayn ad-dîn, fils de Zakariyâ* ».

5° Sous le portique, sur les piédroits de l'arcade qui précède la porte :

a) A droite : « *Œuvre du pauvre serviteur qui a besoin de la clémence d'Allâh le grand, le maître (al-mu'allim) Abû Bakr fils... b)* A gauche : « *de Muḥammad, surnommé Ibn Mushaymish le Damasquin* (1), *qu'Allâh ait pitié de lui...* (mots illisibles) ».

6° Résumé de la vakfiye de la mosquée. Les caractères de l'inscription se détachent en relief sur les rinceaux des archivoltes et des bandeaux qui décorent les faces extérieures du portique. Dans la partie la mieux conservée, à l'Ouest (Pl. IV, 2), on distingue une quatrième signature : « *Mi'mar Fighan* (?) *Tughan, fils de Abdullâh, esclave de Bayezid Pasha* », mais cette lecture reste fort douteuse (2).

Quelle que soit la leçon adoptée, on voit que deux *mi'mar*, Yakub et Tughan, et deux *mu'allim*, Zayn al-dîn et Abû Bakr, prirent part à la construction de l'édifice, mais on manque d'éléments pour fixer les attributions exactes de chacun d'eux. Il semble bien que le *mi'mar* ait été un administrateur, chargé surtout d'un contrôle général des travaux, alors que le *mu'allim* était un *maître d'œuvres*. Rien n'autorise, en tout cas, à comparer les fonctions respectives de ces personnages à celles qu'assument aujourd'hui l'architecte et l'entrepreneur (3).

En même temps que la mosquée, Bayezid Pasha fonda, au Nord-Est, une *misafirkhane* (hôtellerie) et un hamam, en ruines aujourd'hui. Il fit graver un extrait de la vakfiye sur un rocher voisin de Kush köprüsü *(Kundj köprüsü)*. Ce texte, d'une lecture très difficile, est daté de zulhidjdje 820 (janvier 1418). Il contient l'énumération de différents biens dont les revenus devaient servir à l'entretien de la mosquée et de ses dépendances (4).

(1) C'est ce même Abû Bakr qui construisit la *Médressé de Mehmed II* à Merzifon. Cf. inf., p. 73. — Selon HUSAMEDDIN, deux autres architectes originaires de Damas auraient travaillé à Amasya. Ils portaient tous deux le même nom : Shemseddin Ahmed Shamî, et pour les distinguer on donna au second le nom de *Shamidje*. L'auteur ne cite pas les sources de cette information (*Amasya tarihi*, I, p. 149).

(2) C'est la lecture proposée par ISMAIL HAKKÎ (*Kitabeler*, p. 113). Peut-être pourrait-on lire *Kaghan Tughan*, comme me l'a suggéré M. P. WITTEK.

(3) Il est vrai qu'aujourd'hui les fonctions du *mi'mar (mimar)* sont exactement celles de notre *architecte*, mais il semble bien qu'au moyen âge et même au XVe siècle, ce terme n'implique aucune connaissance technique : l'émir qui fit construire le grand pont de Tokat est désigné sous le nom de *mi'mar* (Cf. inf., p. 106-107).

Notons que la signification d'un troisième terme : *ustâdh* (turc : *ustâd*) est elle-même assez vague. Il désigne, dans certains cas, un *tailleur de pierre* ou un *maître-d'œuvres* (Cf. inf., les signatures de la *Gök medrese* de Sîvas et de la *Grande Mosquée* de Divrik. — Cf. *C. I. A*, III, n°s 11, 33 et p. 61). A Niğde, le constructeur de la *Mosquée d'Alaeddin* est appelé également *ustâdh* (Voir *Monuments turcs d'Anatolie*, t. I, p. 122). Cependant, ici, à la *Mosquée de Bayezid Pasha*, on lit, sur le vantail de la porte : « *Al-ustâdh... al nadjdjâr* ». Il s'agit donc d'un *maître-ouvrier*, et le mot est fréquemment employé dans ce sens, qu'il s'agisse du travail du marbre, du bois, du métal, etc. La signification de *mu'allim* ne paraît pas plus précise (Cf. VAN BERCHEM, *C. I. A. I. Le Caire*, Index, s. v. *ustâdh* et *mu'allim*).

(4) HALIL EDHEM BEY a bien voulu me communiquer une photographie de cette vakfiye, inédite, qui comprend huit lignes (Long. 3 mètres ;

On peut interpréter de la manière suivante les dates différentes fournies par les textes : la mosquée fut fondée en 817 et sa vakfiye fut gravée sur le rocher après l'achèvement de la salle de prière par le *mu'allim* Abû Bakr, en 820. Il est possible que la date de 822 qui figure sur la face extérieure du portique soit celle de l'achèvement de cette partie de la construction exécutée après coup par le *mu'allim* Zayn al-dîn, mais on pourrait supposer qu'entre ces deux *maîtres d'œuvres*, les travaux aient été répartis de toute autre manière et qu'ils aient travaillé en même temps à la construction de l'ensemble. Sur le rôle exact de chacun des deux *mi'mar*, on en est réduit à des hypothèses (1).

MOSQUÉE DE YÜRGÜDJ PASHA (832 H.)

(Pl. V, 1, 2, 3)

La salle de prière, rectangulaire, est voûtée de deux coupoles (Fig. 15 et 16). Celle qui s'élève devant le mihrab, *c*, est aveugle et retombe sur quatre formerets en arc brisé. Dans la seconde coupole, *b*, les pendentifs sont surmontés d'un tambour qui, à l'extérieur, est de section octogonale et qui, sur sa paroi interne, cylindrique, est décoré d'une arcature. Quatre fenêtres plein cintre sont percées suivant les diamètres inclinés à 45° sur l'axe.

Dans le mur Nord, où s'ouvre la porte d'entrée, est ménagée une tribune desservie par un escalier droit. Les deux salles *d* et *e* étaient réservées à l'enseignement. Elles sont voûtées, chacune, d'une coupole hémisphérique reposant sur une frise triangulée à douze pans.

Au Nord, la salle de prière est précédée d'un porche largement ouvert, *a*. Il est flanqué, à l'Est, d'une salle carrée *f*, dont la coupole retombe sur une frise triangulée à seize pans. L'espace symétrique, à l'Ouest, est voûté d'une coupole sur pendentifs et s'ouvre largement sur le parvis suivant deux arcades brisées. Trois tombes, dont celle de Yürgüdj Pasha, s'alignent sous la coupole.

La construction est robuste, mais des plus simples, et l'appareil extérieur des murs atteste de nombreux remplois de calcaire et de marbre blanc (Pl. V, 1). Seul, le porche témoigne d'une recherche décorative. Son arcade (Pl. V, 2) est formée de deux quarts de cercle raccordés entre eux, à la clé, par une plate-bande. A la naissance, chacun des arcs retombe sur un motif comprenant une niche alvéolée dont les piédroits sont soutenus par deux fines consoles chantournées (Pl. V, 3) ; un décor floral en bas-relief, remplissant un

haut. 1m,12). Il me signale qu'à la cinquième ligne, il est question d'un bien (?) situé *près de la papeterie (ḳâghïdkhâne)*. Ce serait, d'après le savant historien, la plus ancienne mention qui soit faite d'une papeterie à l'époque ottomane.

M. J. SAUVAGET, auquel j'ai soumis ce texte, l'a lu en partie. A la septième ligne, il est question de *trois pièces de terre sises dans le Meydan... du bain... et du menzil...* Il s'agit là sans doute du bain et de la misafirkhane fondés par Bayezid Pasha auprès de sa mosquée. A la huitième ligne, on lit : « *Wakf du fondateur susdit qui est le vizir Bayezid Pasha, zulhidjdje* 820 ».

(1) A chacun des noms correspond peut-être une phase différente des travaux, mais il se pourrait également qu'un des *mi'mar* ait été subordonné à l'autre, et l'on pourrait faire, au sujet des deux *mu'allim*, une supposition analogue.

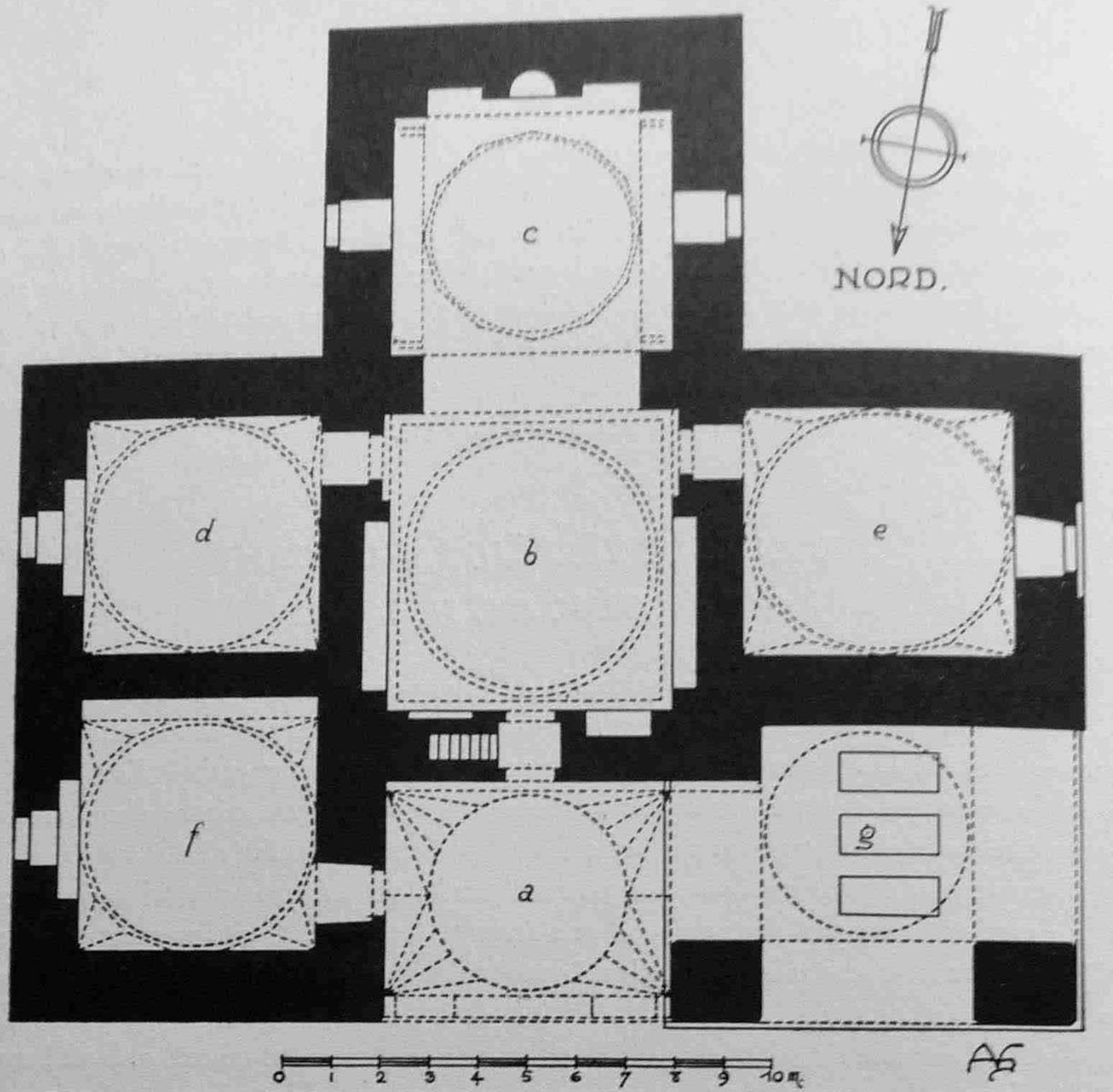

FIG. 15. — MOSQUÉE DE YÜRGÜDJ PASHA : Plan.

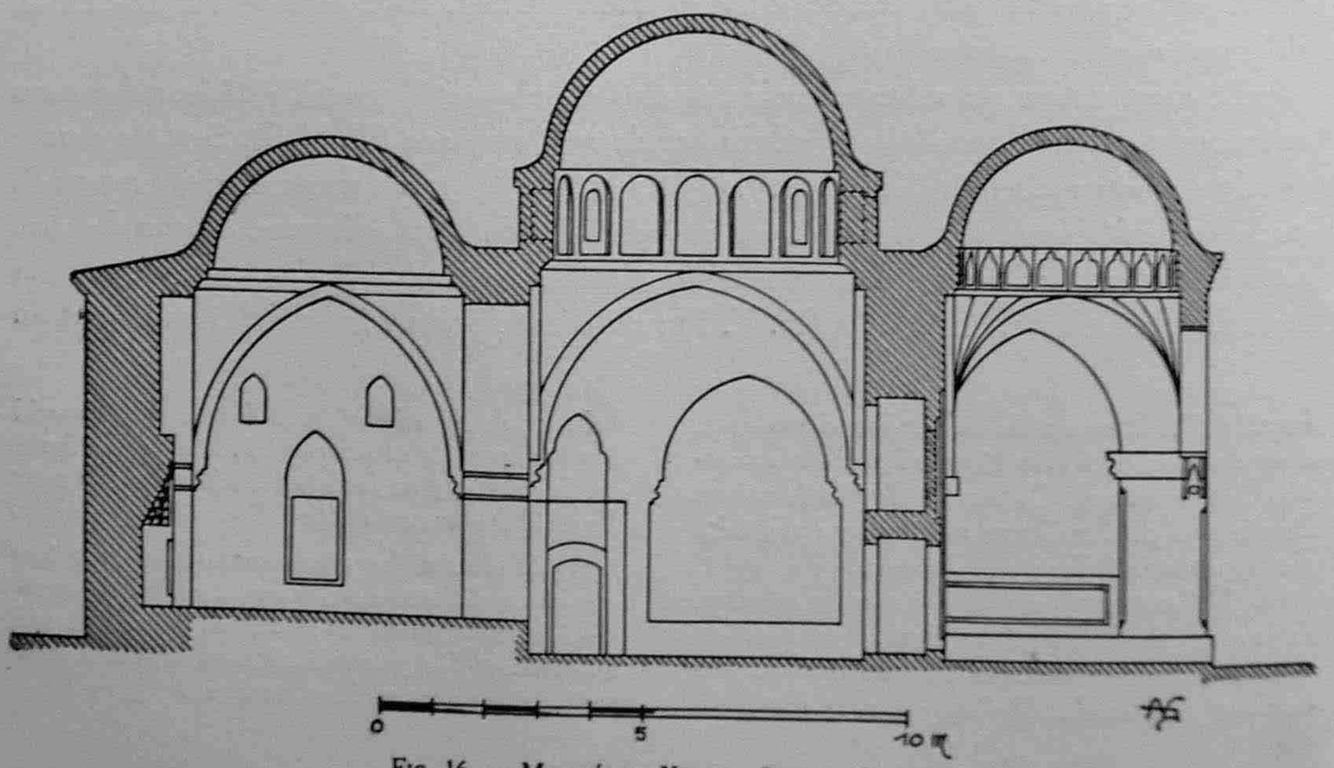

FIG. 16. — MOSQUÉE DE YÜRGÜDJ PASHA : Coupe.

médaillon, est sculpté entre les deux consoles découpées dans le marbre rouge, alors que la niche et la moulure qui la surmonte sont taillées dans le marbre blanc. Même opposition dans l'arcade du porche et dans les arcs surbaissés des portes dont les claveaux, chantournés, sont alternativement blancs et rouges (1).

La surface du porche, barlongue, est couverte d'une coupole hémisphérique dont la base circulaire se raccorde au rectangle au moyen de deux pénétrations et de quatre pendentifs à facettes convergentes.

Sous le porche, au-dessus de la porte latérale, un panneau d'arabesques florales, incisées dans le plâtre, se détache sur le nu du mur. L'ornement est réchampi en vert clair sur fond rouge. Un panneau d'arabesques géométriques exécutées suivant la même technique, surmonte la porte d'entrée de la salle de prière. Il repose sur une plaque de marbre rouge où se lit l'inscription suivante, en trois lignes (2) :

« *C'est lui l'Éternel. A construit cet édifice béni qui est destiné aux pauvres et aux indigents, sous le règne du grand sultan, le grand khakan, Ghiyâth al-dunya wal-dîn Abû l-fatḥ, le sultan Murad Khan, fils du défunt sultan Muḥammad connu sous le nom d'Ibn Osman — que Dieu éternise son empire — le grand émir, le vizir respecté Djelal al-dawla wal-dîn Yürgüdj Pasha, fils de Abdullâh al-Atabeki en 832, au commencement du mois de muḥarram* » (octobre 1428) (3).

Yürgüdj Pasha fut un des vizirs du sultan Mehmed Ier (4). Destinée aux pauvres, sa fondation devait remplir l'office d'un imaret. Il est possible que dans la pièce qui s'ouvre à gauche du porche, en entrant, on ait distribué des aumônes aux indigents, mais d'autres bâtiments, situés au Nord de la mosquée, semblent avoir été spécialement réservés à cet usage (5). Une petite médressé, comprenant quatre cellules desservies par un portique, s'élevait dans le même enclos que la mosquée (6). Ces constructions annexes, remaniées, sont sans valeur architecturale.

MOSQUÉE DE SULTAN BAYEZID (891 H.)

(Pl. VI, 1, 2; Pl. XVIII, 4)

Les diverses fondations de Sultan Bayezid, groupées sur une vaste terrasse qui borde la rive droite du Yeshil Irmak, étaient encore debout il y a quelques années. Il ne subsiste plus maintenant que la médressé et la mosquée. Celle-ci n'est pas seulement le plus impor-

(1) L'opposition entre les matériaux de couleur différente a été accentuée, récemment sans doute, par un badigeon rouge brique.

(2) Halil Edhem, *Yürgüdj Pasha ve evladîna ait bir katsh kitabe*, dans *T. O. E. M.*, II, p. 530 sq. ; Husameddin, *Amasya tarihi*, p. 164 ; Ismail Hakkî, *Kitabeler*, p. 116.

(3) G. Perrot date la « Mosquée de Yurgitch-pacha des premiers temps de la conquête musulmane » (*Exploration de la Bithynie*, I, p. 374-75).

(4) Hammer l'appelle *Yourkedj Pacha* (*Hist. de l'empire ottoman*, II, 261). — Sur le personnage, voir Husameddin, *op. et loc. cit.*, et surtout l'article de Halil Edhem, cité plus haut. On y trouvera, p. 531, l'inscription funéraire de Yürgüdj Pasha.

(5) Husameddin, *op. cit.*, p. 165.

(6) Une inscription date cette médressé de 834 (1430).

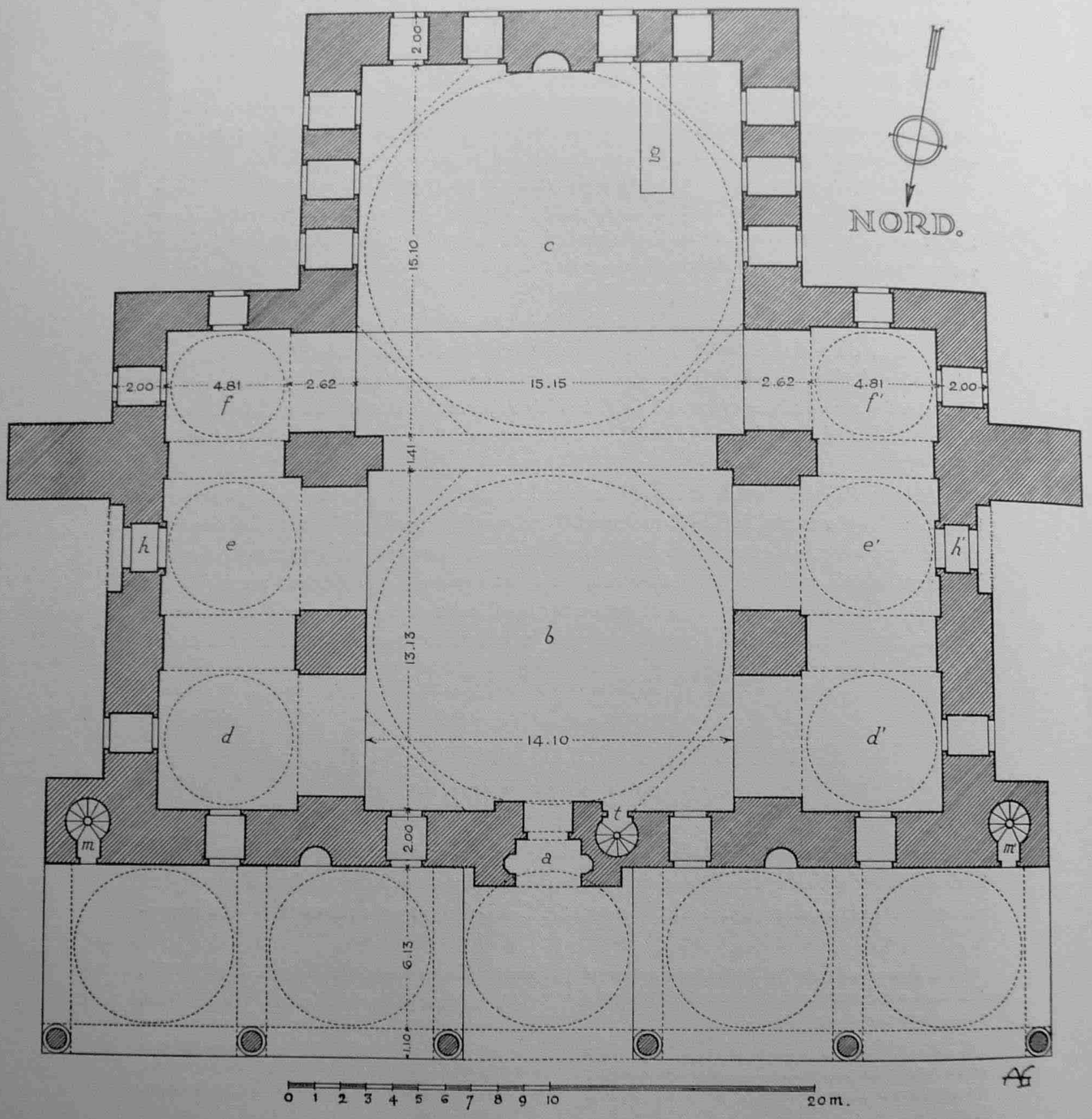

Fig. 17. — Mosquée de Sultan Bayezid : Plan.

tant des édifices d'Amasya : elle peut compter parmi les œuvres les plus caractéristiques de l'architecture ottomane. Fort bien entretenue, elle est encore en excellent état (1).

PLAN. — La mosquée comprend (Fig. 17 et 18) :

1° Un portique de cinq travées de coupoles sur pendentifs ;

2° La salle de prière proprement dite, couverte de deux coupoles, *b*, *c* ;

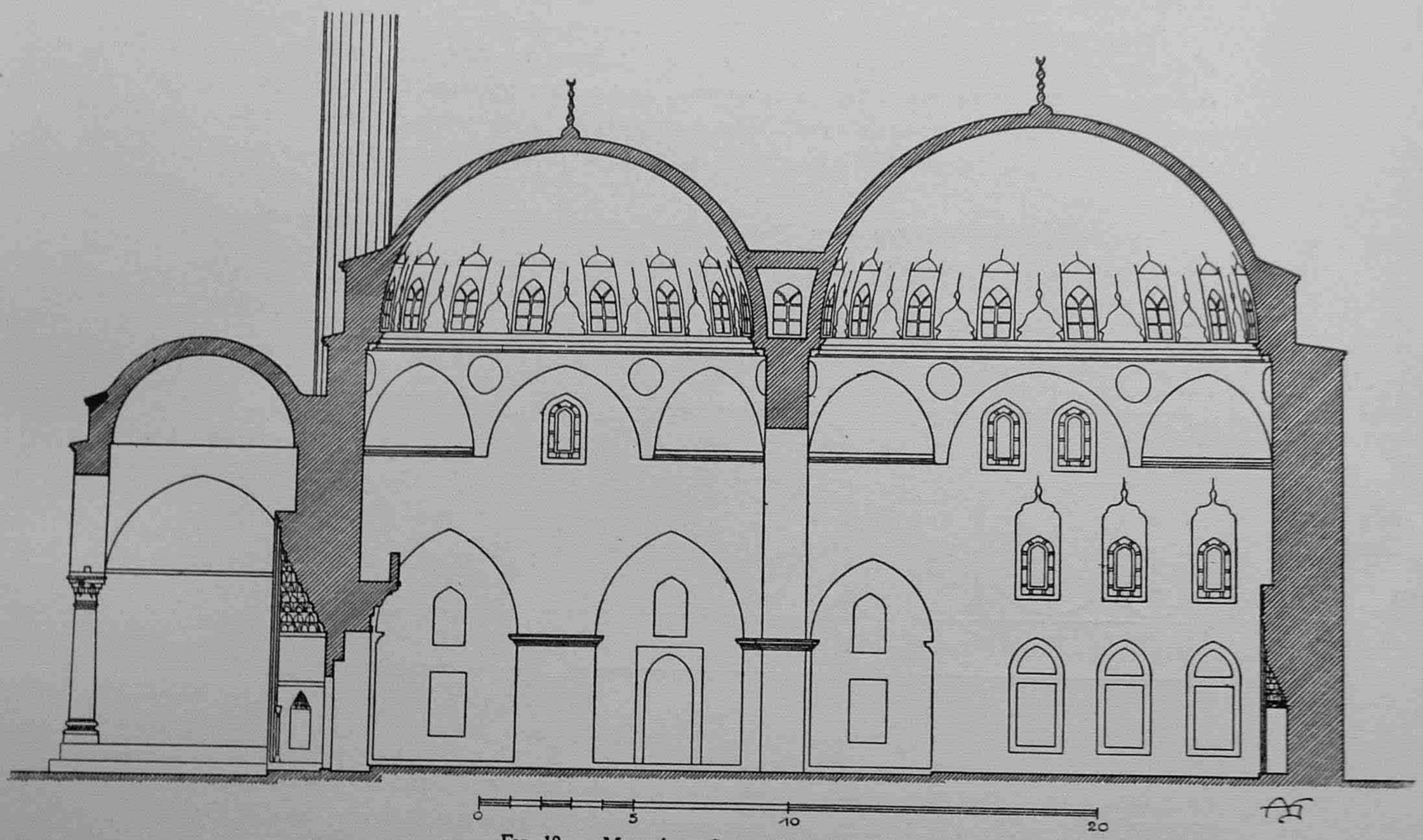

FIG. 18. — MOSQUÉE DE SULTAN BAYEZID : Coupe.

3° Deux bas-côtés symétriquement disposés par rapport au grand axe. Chacun des bas-côtés est voûté de trois coupoles *d*, *e*, *f* et *d'*, *e'*, *f'* : *d*, *d'*, *e*, *e'*, sur plan carré, sont égales entre elles ; *f* et *f'*, sur plan légèrement barlong, couvrent des surfaces plus réduites.

On pénètre dans la salle de prière par le portail principal *a*, qui s'ouvre sous la travée

(1) EVLIYA attribue à la mosquée 100 pieds de longueur sur 100 pieds de largeur (*Seyahatname*, II, p. 386). HUSAMEDDIN indique 180 pieds de long et autant de large (*Amasya tarihi*, I, p. 126), et ISMAIL HAKKI en conclut que l'édifice fut sans doute agrandi (*Kitabeler*, p. 125). Or, la mosquée mesure dans œuvre, 30 mètres × 30 mètres. L'indication fournie par Evliya est donc très exacte et répond à un pied *(ayak)* de trente centimètres.

d'axe du portique. En outre, deux portes latérales sont ménagées en *h* et *h'*, suivant l'axe transversal des coupoles *e* et *e'*. Les massifs des minarets *m* et *m'*, en saillie sur le mur extérieur, s'alignent avec les faces latérales du portique. Deux puissants contreforts neutralisent, à l'Est et à l'Ouest, la poussée du doubleau bandé entre les deux grandes coupoles. Des fenêtres sont percées dans les murs extérieurs, à trois niveaux superposés. Sur la face de l'entrée est disposée une tribune à laquelle on accède par un escalier *e*.

A ne considérer que la répartition des coupoles dans le vaisseau axial et dans les bas-côtés, on constate une disposition particulière qui s'écarte sensiblement des exemples connus, appartenant au même type monumental. Les raisons qui furent alléguées pour justifier la différence de diamètre entre les deux coupoles *b* et *c* me paraissent difficilement acceptables (1). J'en proposerai d'autres, sans dissimuler le caractère hypothétique de mon interprétation.

L'origine de toute composition architecturale est une idée simple qui s'exprime en un schéma linéaire. La mosquée turque de la fin du XVe siècle juxtapose couramment à la salle

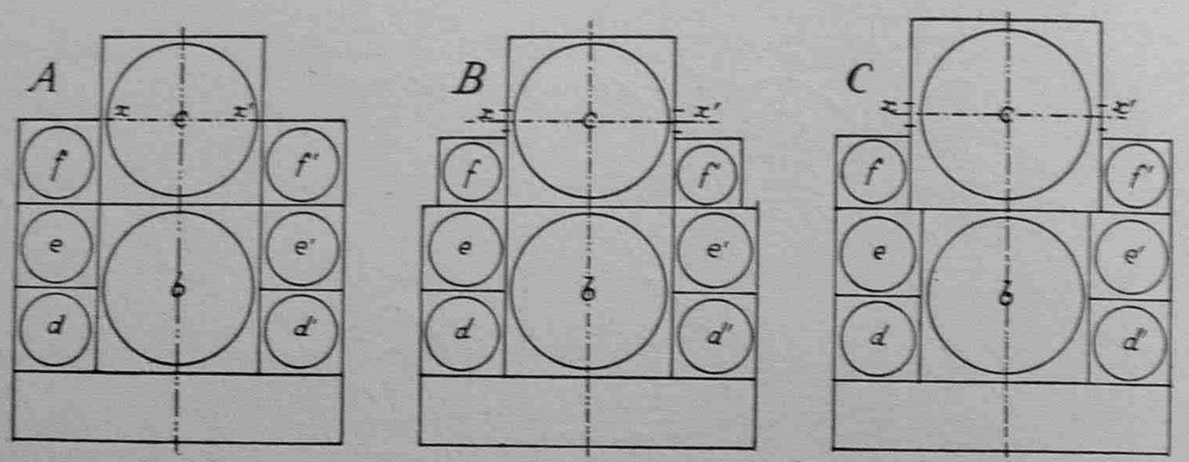

FIG. 19.

de prière, à deux coupoles égales, des annexes Est et Ouest qui servent de médressés (Fig. 19, *A*). Ici (Fig. 17), la coupole *b*, légèrement ovale, couvre un rectangle de 13^m^,13 sur 14^m^,10. La coupole *c* correspond à une surface très voisine d'un carré, exactement 15^m^,30 sur 15^m^,10. Il est certain que l'architecte s'efforça de faire disparaître la séparation brutale entre la salle et les annexes au bénéfice de l'échelle et de l'unité de la composition. Le tracé *A* (Fig. 19) eût été, à cet égard, satisfaisant, mais en l'adoptant, on ne pouvait percer des baies éclairant directement le vaisseau qu'au delà de l'axe transversal *x*-*x'* de la seconde coupole, et on conçoit aisément que le constructeur ait tenu à ouvrir des fenêtres

(1) G. DE JERPHANION, *Mélanges d'archéologie anatolienne*, p. 44 sq. — Si l'architecte, en adoptant ce plan singulier, eut pour objet, comme le croit G. DE JERPHANION, de développer le plus possible le mur du mihrab, il faut constater qu'il obtint un résultat bien médiocre. Ce mur mesure 15^m^,15, alors qu'un tracé régulier, sans encoche, lui eût donné 14^m^,10. — Voir dans l'atlas, la vue intérieure de la mosquée, pl. XXI.

suivant cet axe. Pour cela, il fallait ramener vers le Nord les murs Sud des bas-côtés et, par conséquent, réduire la surface des coupoles extrêmes. En implantant l'édifice suivant le schéma *B*, on eût obtenu le résultat désiré, mais le plan ainsi tracé eût manqué d'homogénéité en présentant à l'extérieur de nombreux redans. Pour grouper les divers éléments en un tout organique, on était conduit à repousser vers l'extérieur les coupoles *f* et *f'* : on devait donc augmenter légèrement le diamètre de la coupole *c*, suivant le schéma *C* qui fut définitivement adopté.

Construction. — La construction, honnête et robuste, est conçue suivant des formules simples. A l'extérieur, les murs épais sont appareillés en assises réglées de calcaire et, à l'intérieur, recouverts d'enduits. Les voûtes sont construites en briques : les calottes du vaisseau retombent sur des trompes d'angle en quart d'arc-de-cloître ; les coupoles des bas-côtés et du portique sont formées de calottes sur pendentifs. Partout, à la base des calottes, règne, à l'extérieur, un tambour octogonal, appareillé en pierre, qui réduit la surface visible de l'extrados des voûtes. Cette surface est recouverte de feuilles de plomb, ainsi que le reste des toitures (1).

Les minarets, à une seule *sherefe*, sont appareillés en pierre. Dans le détail, ils offrent, de l'un à l'autre, quelques légères différences : le fût du minaret Est est formé d'un faisceau de moulures cylindriques, alternativement gris-blanc et rouge ; au minaret Ouest, des plaques de terre cuite rougeâtre sont incrustées dans les vingt facettes du fût, suivant des dessins géométriques (2).

Décor. — Il est très sobrement distribué. A l'extérieur, les grands nus de maçonnerie sont couronnés par des corniches ou des bandeaux moulurés. Seul, le portique présente un aspect de richesse, avec ses fûts de marbre de provenance antique et ses chapiteaux alvéolés. Le portail de marbre, conçu suivant la formule traditionnelle (Pl. XVIII, 4), est d'une exécution particulièrement soignée. Des panneaux de faïence surmontent les fenêtres qui s'ouvrent sous le portique.

A l'intérieur, même sobriété. Le mihrab et surtout le minber (Pl. VI, 2), largement traité, sont des travaux de marbrerie qui attestent à la fois le goût et l'habileté des artisans. Çà et là, quelques éléments polychromes : les tympans des fenêtres inférieures sont revêtus de panneaux de faïence et des inscriptions religieuses s'y détachent en lettres blanches, sur un fond d'outremer qu'encadre une bordure verte. Les motifs peints qui tranchent sur le badigeon blanc du mur, le long des arcs et autour des fenêtres, datent d'une époque

(1) Aux quatre angles du mur qui limite le vaisseau axial, s'élèvent, au-dessus du plan des toitures, quatre petites tourelles de maçonnerie coiffées chacune d'une demi-sphère recouverte de plomb. Un tel dispositif est fréquent dans les grandes mosquées de Stamboul : son rôle est de charger les angles et d'en augmenter la stabilité.

(2) Ces minarets furent reconstruits, au moins en partie, après le tremblement de terre de 1079 (Voir inf., p. 39), mais ils appartenaient à la fondation primitive. La construction de la mosquée a été attribuée à Bayezid Yïldïrïm, par Glück et Diez (*Die Kunst des Islams*, p. 542) qui considèrent les minarets comme une adjonction postérieure. Ces auteurs ont sans doute puisé leurs informations, touchant la date de la mosquée, dans G. Perrot qui, une fois de plus, confond Bayezid Yïldïrïm avec Bayezid II (*Explor. de la Bithynie*, p. 375.)

récente mais sont, comme couleur et comme dessin, d'un aspect discret. Sans doute reproduisent-ils approximativement les éléments du décor primitif.

Les baies inférieures sont munies de grilles et de volets aux panneaux ouvragés, assemblés suivant des arabesques géométriques. Les fenêtres supérieures ont gardé leurs vitraux du même type que ceux de la mosquée de Bayezid Pasha (1).

DATE. — Bayezid, prince impérial, avant de devenir le sultan Bayezid II, était vali d'Amasya. Il avait fait vœu d'y construire une mosquée s'il accédait un jour au trône et il tint sa promesse (2).

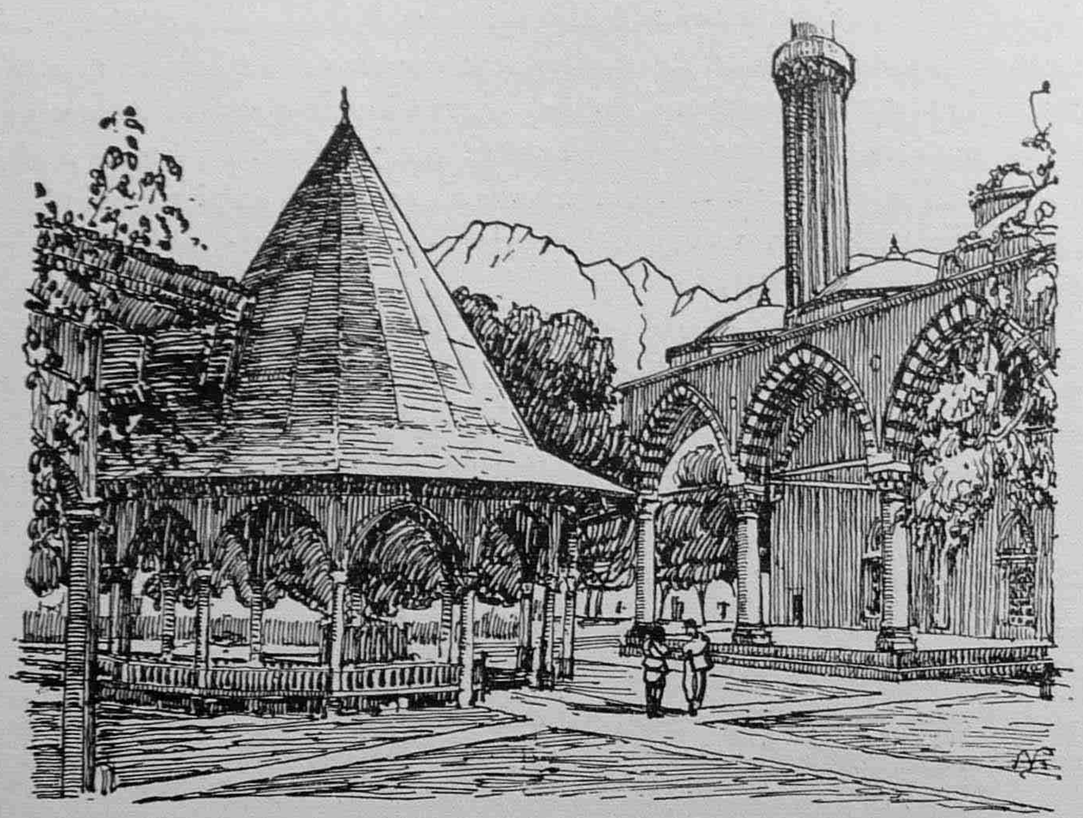

FIG. 20. — MOSQUÉE DE SULTAN BAYEZID : Portique et shadîrvan.

Sur les faces latérales du portail principal et au-dessus de la porte elle-même se développe une longue inscription qui donne le nom du *Sultan Bayezid, fils de Sultan Muḥammad, fils de Murad Khan*. Selon ce texte, la mosquée « *fut achevée, avec l'aide d'Allâh, au mois de redjeb de l'année 891* » (juin 1486) (3). Il semble difficile, en l'absence de textes explicites, de fixer exactement la date à laquelle fut ouvert le chantier (4).

(1) EVLIYA TSHELEBI (*Seyahatname*, II, p. 187) signale ces vitraux : « *Ruzenlerinde münevver djamlarî vardîr* ».

(2) « *Amasyada hükûmet ettim* » (*Ibid.*, p. 186). — Cf. HUSAMEDDIN, *op. cit.*, I, p. 128-129.

(3) HUSAMEDDIN, *op. cit.*, I, p. 129-130 ; ISMAIL HAKKÎ, *Kitabeler*, p. 125-126.

(4) La dernière ligne donne la signature du calligraphe, 'Ali, fils de Mazîd. Les deux lignes précédentes formeraient un chronogramme d'où l'on déduirait que la construction dura cinq années : cette interprétation du texte paraît fantaisiste, mais le fait en lui-même est plausible, et on peut admettre que Bayezid fonda la mosquée et ses dépendances dès son avènement au trône, en 886.

AUTRES CONSTRUCTIONS DE SULTAN BAYEZID. — En même temps que la mosquée, le sultan fit bâtir les édifices voisins : la médressé qui s'élève à l'Ouest et qui nous est parvenue et, à l'Est, un groupe de constructions démolies depuis peu.

La médressé répond au type bien connu des grandes médressés ottomanes, groupant autour d'une cour rectangulaire les cellules pour les étudiants que domine, dans l'axe, un mesdjid. J'en ai figuré le plan dans le schéma d'ensemble (Fig. 21) (1).

Quant aux bâtiments de l'Est, il est fort regrettable qu'on les ait détruits sans raison sérieuse (2). Les quelques murs restés debout, lors de mon dernier passage à Amasya (1930), ne permettaient point un relevé détaillé et ne pouvaient donner que les limites de l'implantation des constructions placées en bordure de l'enceinte. Elles comprenaient de nombreux services, entre autres un *imaret* où l'on distribuait des vivres et des aumônes aux indigents (3), une *école pour les calligraphes* et une *école primaire*. A l'époque de la fondation remontent également le grand *shadĭrvan* placé dans l'axe de la mosquée, au Nord, et le mur d'enceinte qui limitait une surface de 160 mètres de longueur sur 100 mètres de largeur. Six portes y étaient percées : deux au Nord, deux au Sud, une à l'Est, l'autre à l'Ouest. Les travaux durèrent cinq ans et Shehzade Ahmed, fils du sultan et vali d'Amasya, fut chargé d'en assurer l'exécution (4).

CONSTRUCTIONS POSTÉRIEURES. — La Mosquée de Sultan Bayezid subsista intacte jusqu'en 999. Cette année-là, un tremblement de terre endommagea le portique qui fut réparé aussitôt. En 1079, un séisme ruina les coupoles, jeta à terre la partie supérieure du minaret Ouest et fit pencher le minaret Est. Les dépendances eurent également à souffrir et la restauration des bâtiments dura une année (5).

Dans la suite, diverses fondations pieuses vinrent enrichir et compléter l'œuvre de Bayezid II. En 1197, Hadjĭ Ali Agha fit aménager vers le fleuve, au Nord-Est, une distribution d'eau chaude et l'endroit fut appelé *Sĭdjak su* : l'eau était chauffée dans une chambre spéciale et distribuée au public par une série de robinets. Les revenus d'une vigne assuraient l'entretien des installations. En 1227, Aishe Khatun fit élever un second *shadĭrvan* que Hadjĭ Ali Agha dota des revenus d'une boutique. Un *kar sebili* (distribution de glace ou de neige) doté de six boutiques, fut fondé par Kiatibzade Seyid Hadjĭ Osman Agha, en 1236. Plus tard, en 1258, une *muvakkitkhane* (lieu où l'on règle les montres), une *kitabkhane* (bibliothèque), enfin un troisième *shadĭrvan* s'ajoutèrent aux donations précédentes (6).

PLAN D'ENSEMBLE. — Le plan ci-contre (Fig. 21) et la perspective (Fig. 22) donnent la restitution de l'ensemble des bâtiments. A vrai dire, on n'y observe pas cette science

(1) Au temps d'EVLIYA, plus de trois cents *hafĭz* (chantres du Coran) étaient attachés à la *Médressé de Sultan Bayezid* (*Seyahatname*, II, p. 188).

(2) On a donné comme prétexte la nécessité d'élargir la route suivant le nouveau plan de reconstruction des quartiers incendiés.

(3) L'imaret est signalé par EVLIYA TSHELEBI (*Op. cit.*, II, 188). C'était le mieux doté de tous ceux d'Amasya : deux fois par jour, avec une grande régularité, on y donnait à manger aux pauvres.

(4) HUSAMEDDIN, *op. cit.*, I, p. 126, 128.

(5) *Ibid.*, p. 130.

(6) *Ibid.*, p. 131.

des groupements qui présida plus tard à l'édification des mosquées impériales de Stamboul. Ici, il y a plutôt juxtaposition que composition proprement dite, mais l'un des mérites de l'architecte, et non des moindres, est précisément d'avoir adopté cette libre répartition d'édifices le long de la vaste terrasse qui borde le fleuve (1). C'est elle qui donne à l'ensemble son unité et qui, mieux que toute combinaison architecturale, nécessairement artificielle, forme le lien qui unit entre eux les différents bâtiments. Sur cette esplanade, des massifs

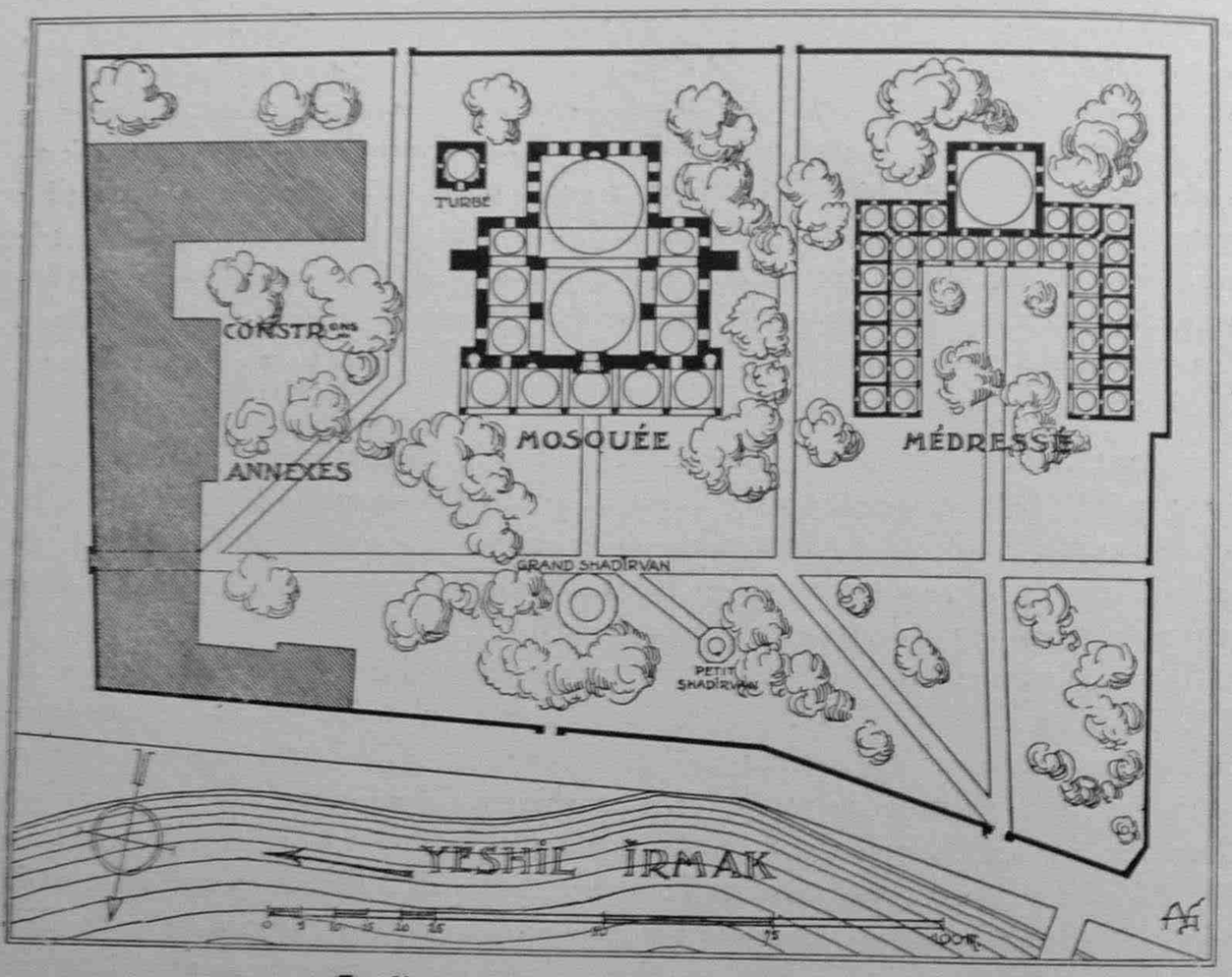

FIG. 21. — LES CONSTRUCTIONS DE SULTAN BAYEZID.

d'arbres sont dispersés autour des fontaines d'ablutions : les portiques sont noyés dans l'ombre des frondaisons épaisses, alors que vers le sommet des feuillages plus légers échancrent les arêtes vives de la pierre et tempèrent la sécheresse des volumes géométriques. On découvre les bâtisses par fragments, on les devine à travers les arbres. Nulle part, elles n'imposent brutalement leur présence. Elles restent, comme il convient, subordonnées à la nature.

(1) F. CUMONT fixe en cet endroit l'emplacement du sanctuaire de la Grande-Mère, situé περὶ τὰς ὄχθας τοῦ ποταμοῦ, d'après GREG. NYSS., *De S. Theodoro mart.*, p. 736 (MIGNE) (CUMONT, *Voyage dans le Pont*, p. 165).

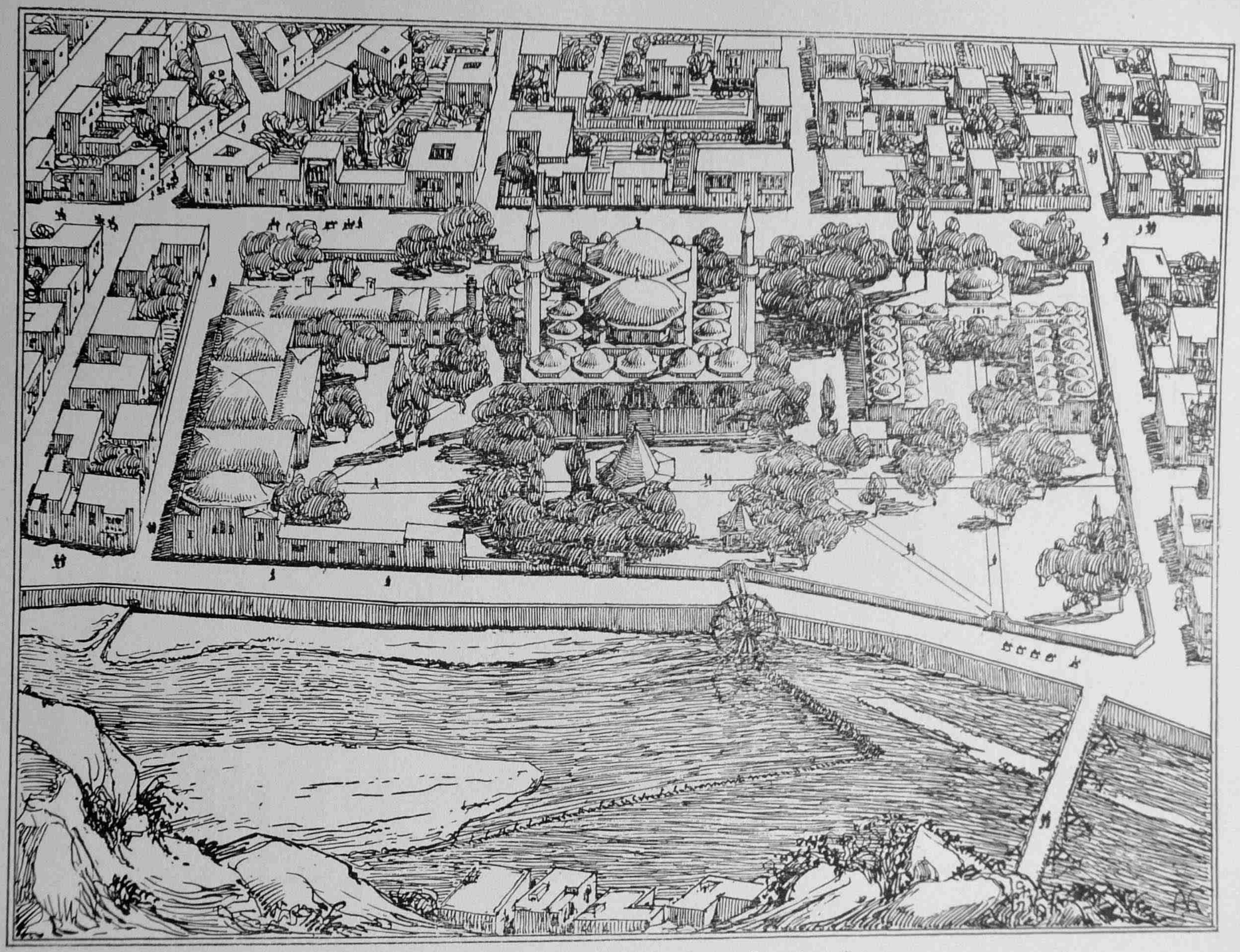

FIG. 22. — LES CONSTRUCTIONS DE SULTAN BAYEZID : Perspective restituée.

MOSQUÉE DE MEHMED PASHA (891 H.)

(Pl. VII, 1, 2)

A l'Ouest, elle est séparée de la rive du Yeshil Irmak par la chaussée qui longe le fleuve et, au Nord, son portique donne sur une petite place où s'élève aujourd'hui un shadırvan moderne. La médressé, bâtie en face de la mosquée, a été ruinée par un tremblement de terre et démolie : il n'en reste pas le moindre vestige (1).

Le portique de la mosquée (Fig. 23) comprend six travées couvertes de coupoles sur pendentifs qui retombent sur sept points d'appui de section octogonale à chapiteaux alvéo-

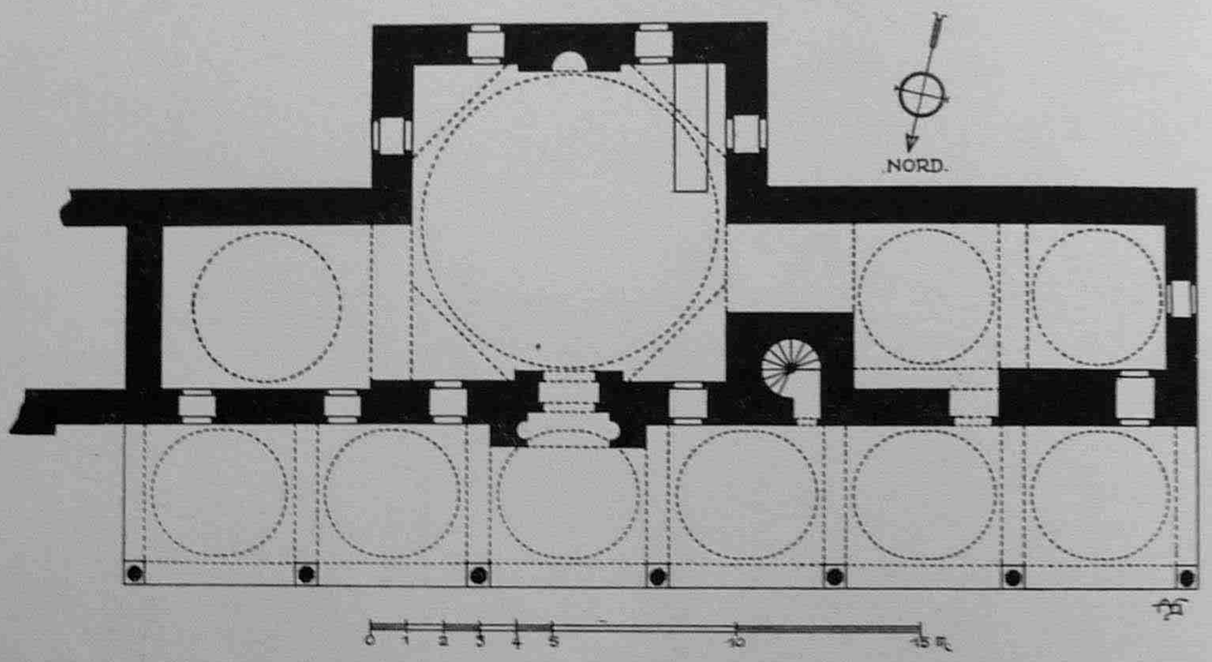

Fig. 23. — Mosquée de Mehmed Pasha : Plan.

lés. La quatrième travée, à partir de la route, correspond à l'axe de la salle de prière. Celle-ci, carrée, couverte d'une coupole sur trompes hémisphériques, est flanquée de deux salles annexes, voûtées de coupoles sur pendentifs, qui servaient à l'enseignement : toutes les coupoles sont aveugles et l'éclairage est assuré par des fenêtres rectangulaires pratiquées dans les murs, à des niveaux divers, au-dessous de la naissance des voûtes.

Au Nord-Ouest de la salle de prière s'élève le minaret : étant donné son implantation et la dissymétrie actuelle des ailes de l'édifice, on pourrait supposer que les annexes ont été ajoutées après coup, mais l'homogénéité de l'ensemble contredit cette hypothèse. Il faut

(1) Elle est signalée par Evliya, immédiatement après celle de Sultan Bayezid (*Seyahatname*, II, p. 188).

admettre plutôt que la médressé aujourd'hui disparue était reliée à la mosquée par des portiques qui rétablissaient l'équilibre de la composition (1).

La construction est quelque peu négligée et l'appareil des murs irrégulier. Toutes les coupoles devaient être, à l'origine, recouvertes de plomb : les tuiles creuses qui, actuellement, couvrent trois d'entre elles à l'extrémité Ouest du portique remontent sans doute à une restauration moderne (2).

Le portail de marbre, très simple, est composé de deux piédroits où sont creusées des niches demi-cylindriques et que réunit une voussure en berceau brisé. Le seul élément décoratif que renferme la mosquée est son minber de marbre qui vaut autant par sa composition que par la richesse des ornements et les qualités du travail (Pl. VII, 2).

Une inscription de deux lignes, gravée au-dessus de la porte, donne la date de la construction : 891 (1486) (3) et le nom du fondateur, Mehmed Pasha. Ce Mehmed Pasha fut adjoint au prince impérial, Shehzade Ahmed, gouverneur d'Amasya (4).

MOSQUÉE DU BAZAR (IXe s. H.)

(Pl. XVIII, 1)

Elle répond au type des mosquées ottomanes dont on trouve dans toute l'Anatolie de très nombreux exemples (Plan,

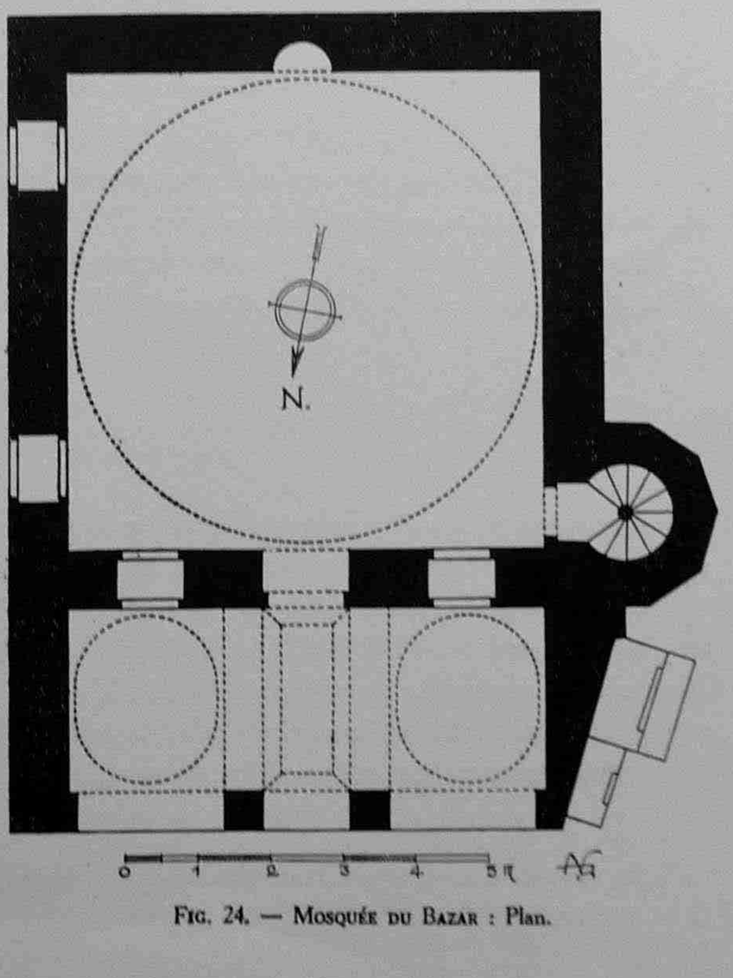

FIG. 24. — MOSQUÉE DU BAZAR : Plan.

(1) La pièce contiguë à la mosquée, au-delà du portique, à l'Est, est une turbé : ce serait, d'après ISMAIL HAKKÎ (*Kitabeler*, p. 127), le tombeau du père de Mehmed Pasha.

(2) EVLIYA *(Op. et loc. cit.)* cite cet édifice parmi les médressés couvertes de plomb *(Kurshunlu)*.

(3) ISMAIL HAKKÎ (*Kitabeler*, p. 127) corrige la date de 900, donnée précédemment par HUSAMEDDIN *(Amasya tarihi*, I, p. 168-169*)*.

(4) Ce Mehmed Pasha, général de Bayezid II, fut chargé par le sultan de la tutelle du jeune prince qui, officiellement, occupait le poste de gouverneur d'Amasya. C'est pourquoi HAMMER (*Hist. de l'Empire ottoman*, IV, p. 29) écrit que « Mohammed-Pacha, fils de Khirzbeg, [était] gouverneur d'Amassia ». Cf. ISMAIL HAKKÎ, *op. cit.*, p. 127.

fig. 24). La salle de prière, carrée, est voûtée d'une coupole hémisphérique, sur frise triangulée, et précédée d'un portique de trois travées : la travée d'axe, plafonnée, est plus étroite que les travées latérales, voûtées de coupoles (Pl. XVIII, 1). Le minaret de brique flanque la salle de prière au Nord-Ouest : son fût, cylindrique, repose sur un soubassement polygonal.

Les murs sont en moellon, les arcs et les voûtes en brique. La coupole seule est recouverte de plomb ; pour le reste de la toiture, on a employé la tuile creuse. L'unique décor de l'édifice est la frise qui règne au-dessus des arcades du portique, sur toute la longueur

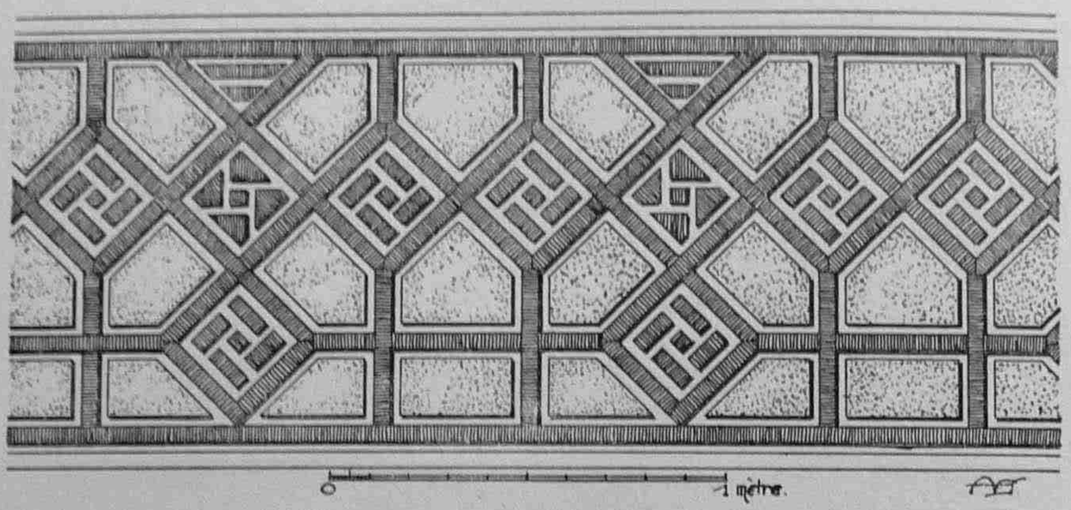

Fig. 25. — Mosquée du Bazar : Décor.

de la façade. Cette frise tire son effet ornemental du jeu des moellons et des briques disposés suivant des dessins géométriques (Fig. 25).

La mosquée n'est pas datée, mais d'après le type du plan et le caractère de la frise de la façade, on peut fixer la construction à la première moitié du IXe siècle de l'Hégire (XVe s. J.-C.).

MOSQUÉES DIVERSES

Des autres mosquées dispersées à travers la ville, aucune n'offre un intérêt particulier : sous leur forme actuelle, elles remontent toutes à l'époque ottomane.

La *Mosquée de Kilerî Süleyman Agha* (Pl. XVIII, 2) dont le porche comprend deux travées, est datée de 890 (1485) (1). *Gümüshlü Oghlu djamii* qui porte la même date, semble avoir été remaniée. *Saradjkhane djamii (Mosquée du marché des selliers)* fut construite sans doute vers la même époque : la salle de prière, plus large que profonde, est voûtée de deux coupoles entre lesquelles s'élève le minaret.

(1) On l'appelle communément *Kilerî Süleyman Agha djamii*, mais elle fut fondée par Kilerî Selim Agha (Ismail Hakkî, *Kitabeler*, p. 124).

Il suffira de citer les mosquées en ruine du quartier incendié *(Hamza Bey djamii, Bali Bey djamii, Tsheribashi djamii)* qui répondaient toutes à un type banal. La *Mosquée de la Conquête (Fethiye djamii)*, ancienne église byzantine convertie en mosquée lors de la conquête turque, fut détruite par l'incendie de 1913 : il n'en reste debout qu'une abside et quelques pans de murs (Fig. 26) (1).

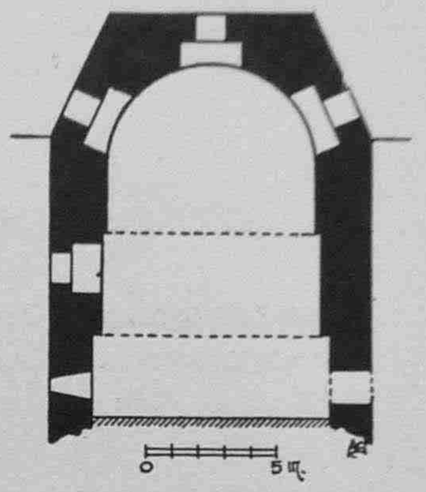

FIG. 26. — FETHIYE DJAMII.

Shirvanlï djamii, dans le quartier de Bayezid Pasha, fut bâti en 1310 (1892) suivant le type traditionnel des mosquées ottomanes à une coupole (2). Dans le quartier de *Gök medrese*, une salle de prière aménagée au premier étage, au-dessus d'un passage public, présente l'aspect d'une maison de bois (Pl. XVIII, 3). Parmi les mosquées de la rive gauche, on peut citer *Bülbül Khatun djamii* (3), voûté de deux coupoles disposées suivant un grand axe et flanquées de bas-côtés symétriques. Avec son porche de cinq travées, la construction, bien que fort modeste, reproduit les dispositions générales de la *Mosquée de Sultan Bayezid*. Dans le même quartier, *Enderun djamii* est une pauvre bâtisse, plafonnée, de fondation très ancienne

FIG. 27. — MOSQUÉE ET TURBÉ PRÈS DE LA GARE.

(1) Selon HUSAMEDDIN, l'église fut transformée en mosquée en 510, subit diverses réparations et fut pourvue, en 1300 (1882), d'un minaret de pierre. On découvrit alors une inscription qui attribuait la fondation de l'église à Hélène, fille de Phokas (?) (*Amasya tarihi*, p. 154-155).

(2) HUSAMEDDIN, *op. cit.*, I, p. 112.

(3) Bülbül Khatun était une des femmes de Sultan Bayezid. La vakfiye de la mosquée, datée de 915 (1509), signale également l'imaret et l'école construits dans le voisinage (HUSAMEDDIN, *op. cit.*, p. 134).

mais souvent remaniée (1). On la désigne sous le nom de *Logh minare* à cause de la forme trapue (لوغ) de son minaret de brique. Au Nord-Ouest de la ville, un groupe de constructions comprend une mosquée, une médressé, une école primaire, une zaviye, deux hamams et plusieurs fontaines. Cet ensemble, entouré de murs, fut fondé par Khaireddîn Khizir Pasha en 870 (1465-66) (2).

III — MÉDRESSÉS ET COUVENTS

PÉRIODE SELDJOUKIDE : *Timarkhane*, 708 (1308) (3).

PÉRIODE OTTOMANE : *Couvent de Pir Ilyas*, 815 (1412) ; *Kapi Aghasi medresesi*, 894 (1488) ; *Kütshük Agha medresesi*, 900 (1494) (4).

TIMARKHANE (708 H.)

(Pl. XI, 1, 2, 3; Pl. XII; Pl. XIII)

Le terme de *Timarkhane* désigne aujourd'hui un asile d'aliénés (5), mais, à l'origine, il s'appliquait à un hôpital où l'on soignait toutes sortes de maladies, y compris les maladies mentales. Au reste, dans l'inscription placée au-dessus de la porte de la *Timarkhane* d'Amasya, l'établissement est appelé *dâr*

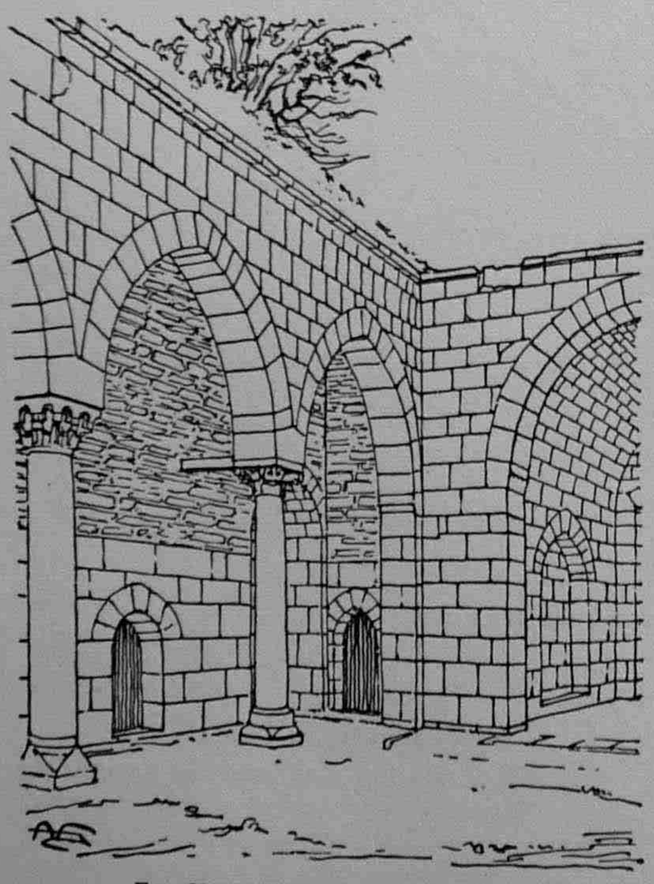

FIG. 28. — TIMARKHANE : La cour.

(1) Elle figure dans les textes de l'evkaf, dès 612, sous le nom de *Ghazi Bey djamii*, ce qui laisserait croire qu'elle fut fondée par les Danishmendides (HUSAMEDDIN, *op. cit.*, I, p. 121 sq.).

(2) *Ibid.*, p. 135.

(3) Parmi les médressés disparues, une des plus anciennes était *Tughrakiye medresesi*, démolie depuis peu (Emplacement : n° 18 du plan, fig. 4). Une inscription de quatre lignes, placée au-dessus de la porte, en attribuait la fondation à Hadji Tughrak, sous le règne de Kaikubad, fils de Kaikhusrau, en 631 (1234) (ISMAIL HAKKI, *Kitabeler*, p. 93).

(4) Parmi les quarante zaviyés citées par EVLIYA, figure une *léproserie (Meskinler tekkesi)*.

(5) C'est pourquoi G. PERROT signale le monument appelé « Timar-hané ou hôpital des fous..., assez bien conservé... » (*Exploration de la Bithynie*, I, p. 375). — On dit aussi *bimarkhane* (ISMAIL HAKKI, *op. cit.*, p. 101), terme qui figure sur nos planches XI-XIII.

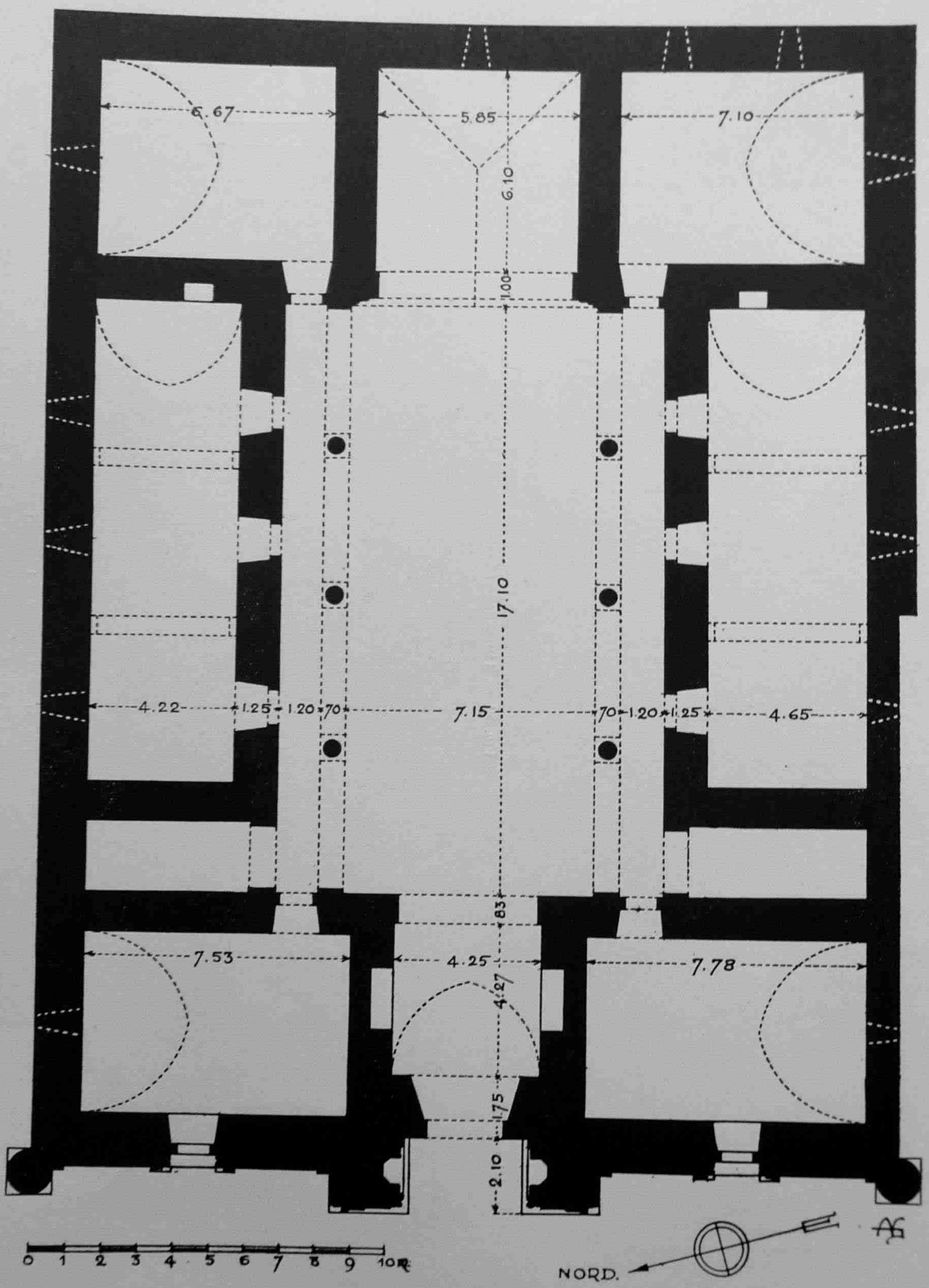

FIG. 29. — TIMARKHANE : Plan.

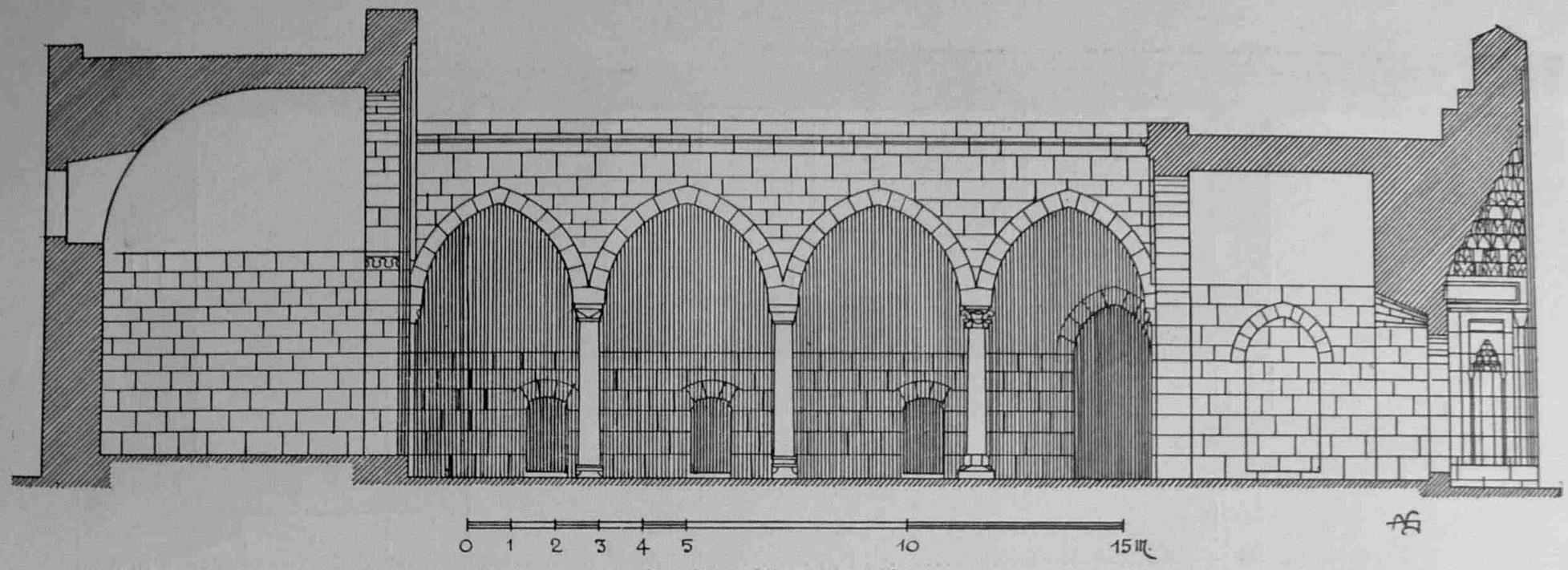

Fig. 30. — Timarkhane : Coupe.

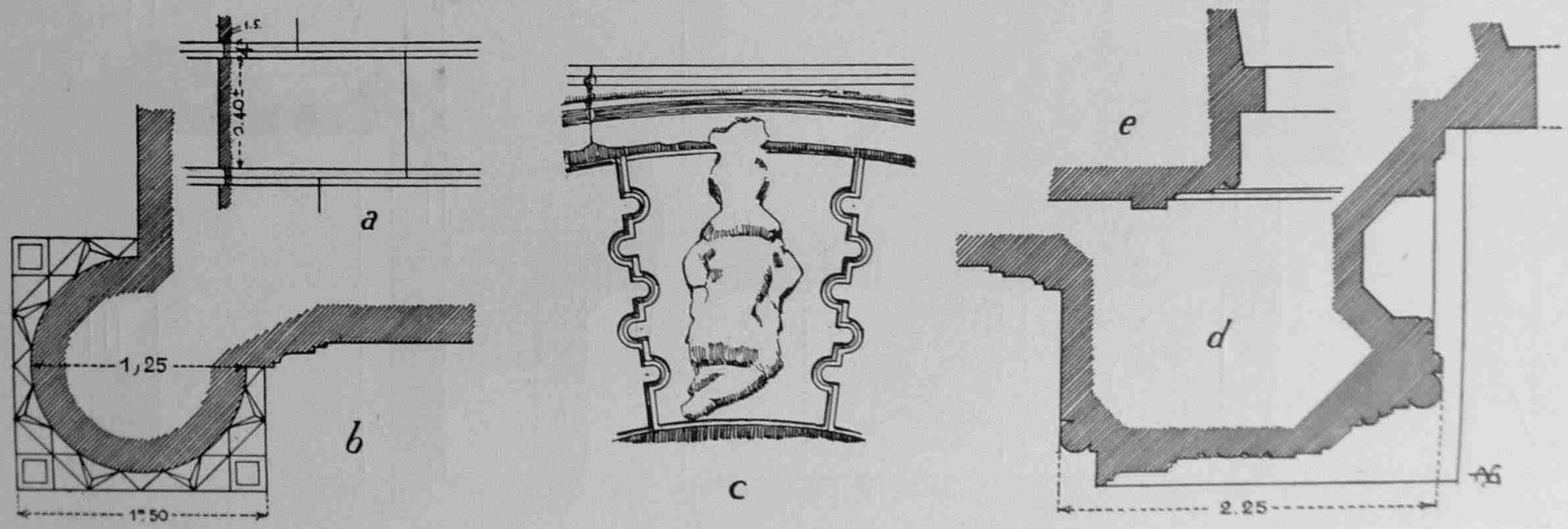

Fig. 31. — Timarkhane : Détails.

a : Appareil de la façade ; *b* : Plan du contrefort d'angle ; *c* : Clé de la porte d'entrée ; *d* : Plan du pylone du portail ; *e* : Plan d'une fenêtre.

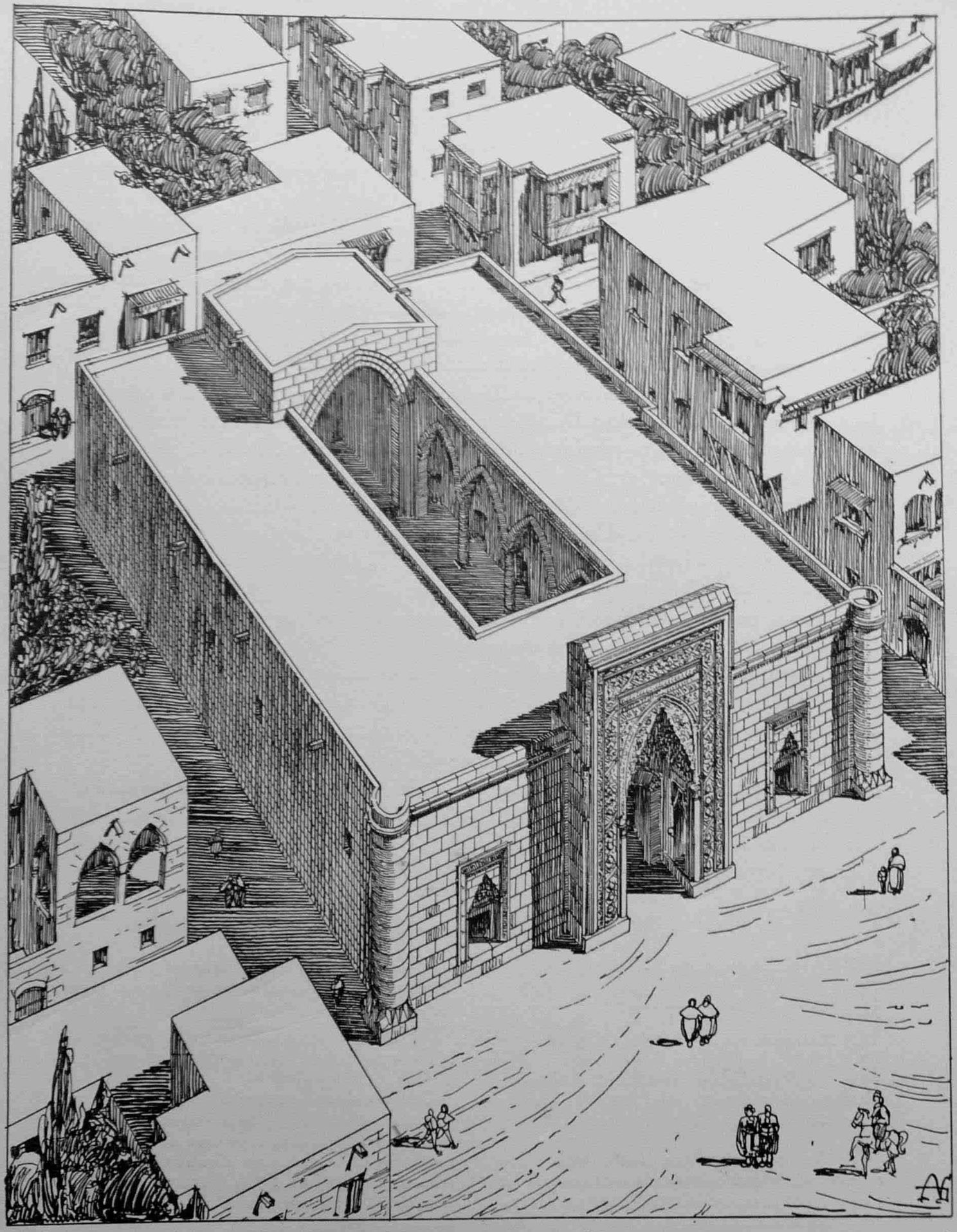

FIG. 32. — TIMARKHANE : Perspective restituée.

al-shifâ, maison de santé : on retrouve la même formule dans l'inscription de l'hôpital de Kaikawus, à Sivas (1) et dans celle de l'hôpital de Divrik, contigu à la Grande Mosquée (2). A Kayseri, c'est le mot *maristan* qui fut employé dans l'inscription de *Tshifte Medrese* appelée également *Shifaye medresesi* (3). Tous ces édifices étaient bâtis suivant le plan courant des médressés (4).

Il en est de même à l'hôpital d'Amasya où un vestibule et des salles de dimensions diverses, voûtées de berceaux brisés, sont groupés autour d'une cour rectangulaire. A l'Est s'ouvre le grand ivan, couvert d'un demi-arc-de-cloître ; au Nord et au Sud deux portiques de chacun quatre travées égales sont plafonnés à l'aide de larges dalles de calcaire (5). Seules, les salles qui flanquent l'entrée sont largement éclairées : les autres ne possèdent que d'étroites ouvertures indiquées en pointillé sur le plan (Fig. 28).

A l'intérieur, murs et voûtes, appareillés en assises régulières ou construits en moellons, sont nus, sans aucun décor. Dans l'ordonnance du portique, les chapiteaux ne portent que de simples moulures ou proviennent de monuments byzantins (Fig. 28 et 30) (6).

La façade, par contre, est richement décorée (Pl. XI). Le mur au milieu duquel s'élève le portail monumental est appareillé suivant des refends réguliers (Fig. 31, *a*). Les angles, au Nord-Ouest et au Sud-Ouest, sont flanqués de contreforts cylindriques à bases prismatiques. Deux fenêtres rectangulaires (Pl. XI, 3), décorées de voussures alvéolées et de cadres moulurés, sont percées dans le mur de façade de part et d'autre du porche.

Dans le porche monumental, à la haute voussure alvéolée, les piédroits (Pl. XII) et les niches latérales (Pl. XIII) offrent des exemples d'une sculpture ornementale habile et colorée qui peut compter parmi les décors les plus caractéristiques de l'art seldjoukide. On y remarque notamment les rinceaux des écoinçons des niches (Pl. XIII) qui rappellent certaines formules de l'Extrême-Orient. La clé de la porte d'entrée aujourd'hui mutilée, portait, semble-t-il, une figure humaine en bas-relief (Fig. 31, *c*).

Une inscription qui se développe au-dessus de la porte et des niches latérales indique que cet hôpital a été construit en 708 (1308-1309), sous le règne de Sultan Muḥammad Uldjaitu et de la princesse Yildiz, par Amber, fils de Abdullah (7). Le nom caractéristique d'*Amber* désigne vraisemblablement un eunuque de la princesse.

(1) Cf. inf., 3e partie, ch. II.

(2) Cf. inf., 3e partie, ch. III.

(3) *Monuments turcs d'Anatolie*, t. I, p. 60.

(4) Sur l'organisation des hôpitaux à l'époque islamique, voir AHMED ISSA BEY, *Histoire des Bimaristans*, Le Caire, 1928, p. 81 sq.

(5) C'est par erreur que BARTH parle d'une *salle décorée de huit colonnes* : la cour centrale fut toujours à ciel ouvert (BARTH, *Reise von Trapezunt nach Scutari*, p. 31).

(6) On relève quelques marques d'appareils, notamment sur les douelles des arcs du portique : E, <.

(7) ISMAIL HAKKI (*Kitabeler*, p. 102) a corrigé la lecture de HUSAMEDDIN (*Amasya tarihi*, I, p. 172).

C'est sans doute dans cet établissement qu'exerça Sherefeddin, médecin des hôpitaux d'Amasya, qui, en 870 (1465-66), écrivit un *Traité de chirurgie* illustré de dessins d'instruments et de schémas d'opérations (Dr A. SUHEYL, *Beş asirlik tibbi bir kitabimiz cerrahname*, dans *Belediye mecmuasi*, Istanbul, 1931).

COUVENTS DE PIR ILYAS (IXe s. H.)

(Pl. III, 2)

Deux monuments d'Amasya portent le nom de Pir Ilyas : ils sont situés à peu de distance l'un de l'autre, au milieu du cimetière qui s'étend au Sud-Est de la ville, sur la pente de la colline.

Le premier de ces monuments est appelé communément *Pir Ilyas türbesi* ou *Yukarï*

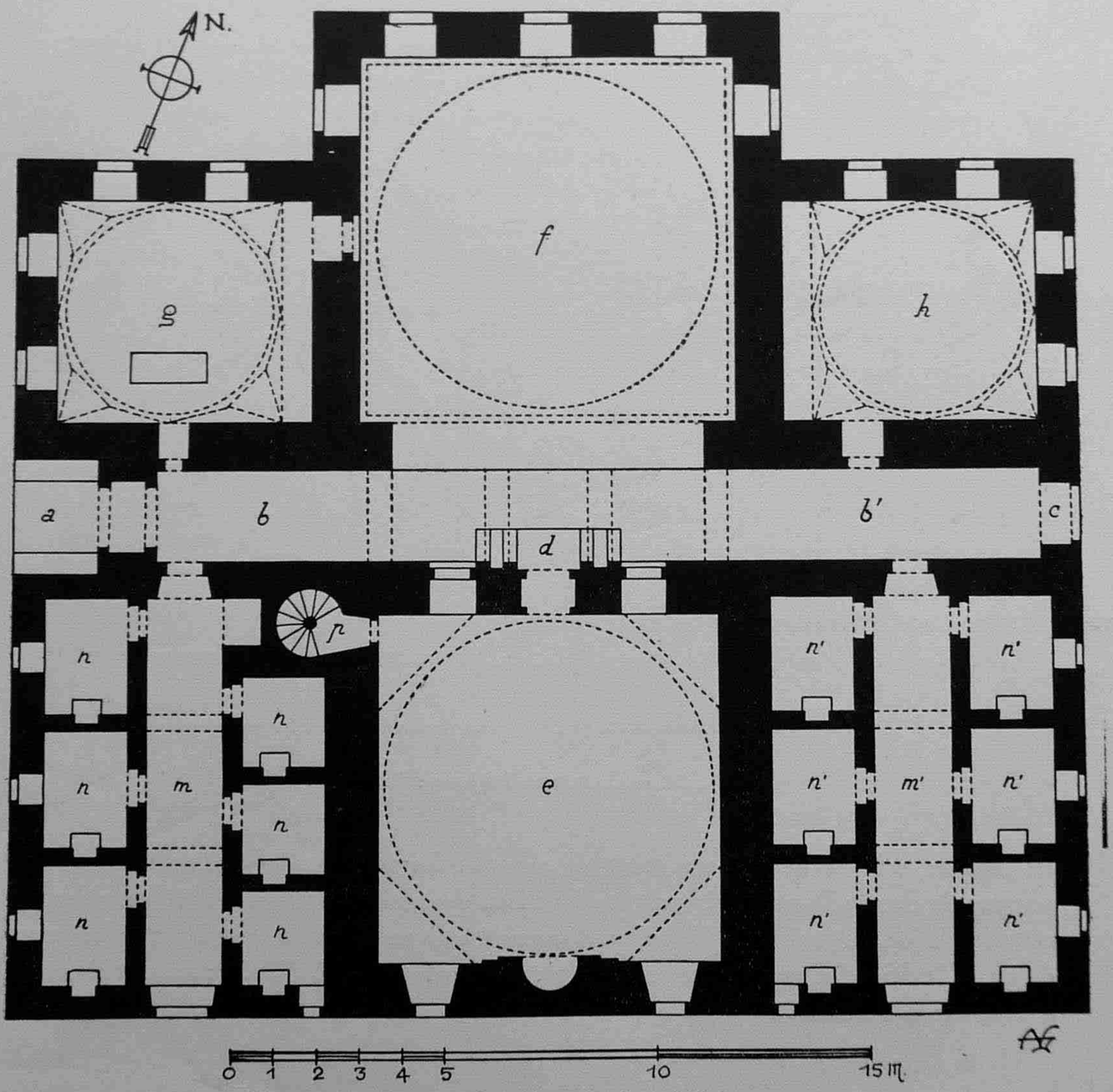

FIG. 33. — COUVENT DE PIR ILYAS : Plan.

Pirler (litt. : *les Pir d'en haut*). Il occupe l'emplacement d'un couvent fondé par Gümüshlüzade Ahmed Pasha en 887, qui ne comportait, à l'origine, qu'une seule cellule. En 890, le sultan Bayezid II y adjoignit une turbé, couverte d'une coupole, que flanquaient deux salles plus petites, voûtées de la même manière : la salle de l'Est était une mosquée pour

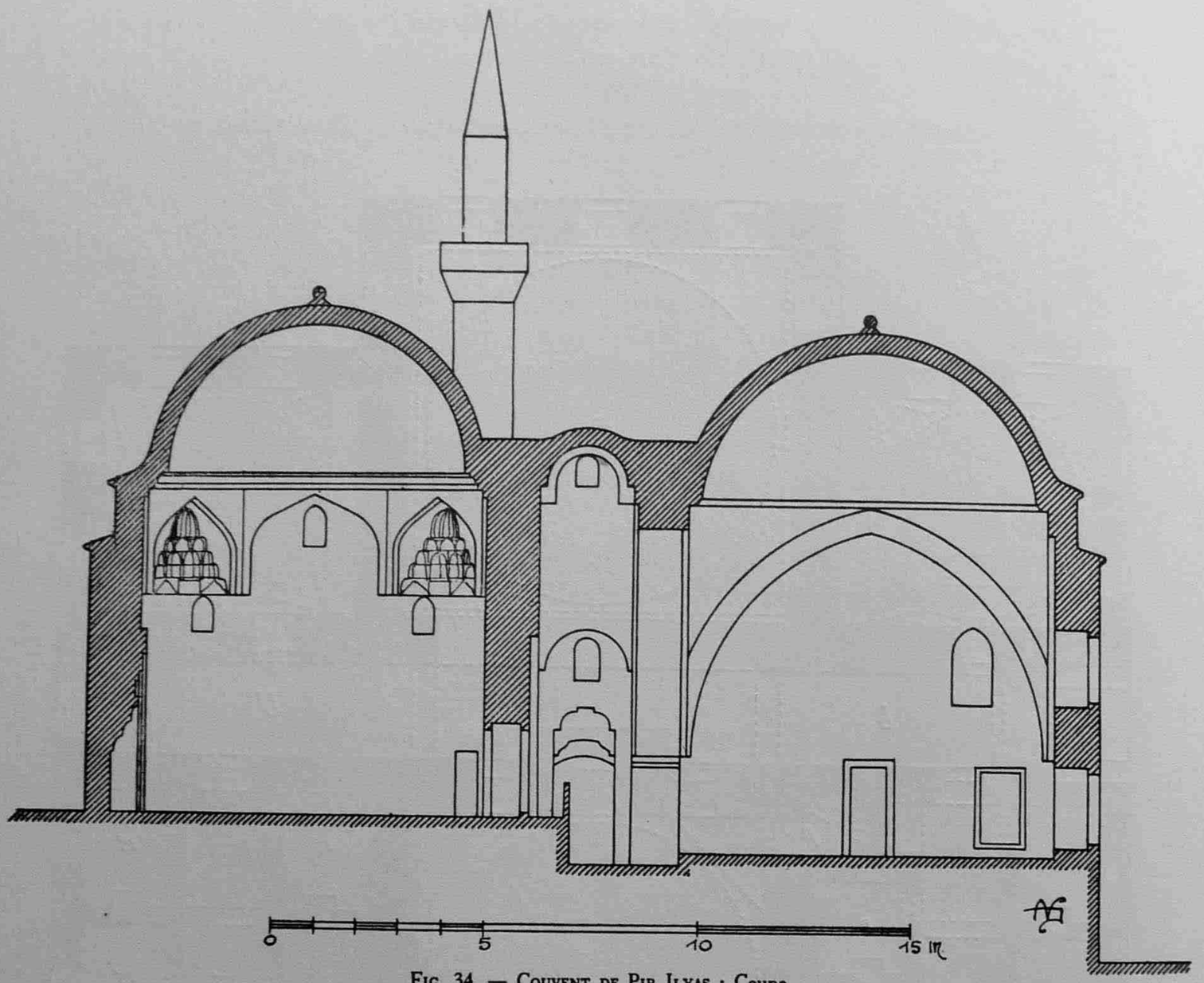

Fig. 34. — Couvent de Pir Ilyas : Coupe.

les femmes, celle de l'Ouest une mosquée pour les hommes. La vakfiye spécifie que les revenus de deux villages situés près de Merzifon devaient être consacrés à l'entretien de cette fondation. Réparé en 1100, puis endommagé à diverses reprises par les tremblements de terre, l'édifice fut reconstruit sous sa forme actuelle en 1313 (1895) : son architecture n'offre aucun intérêt (1).

(1) Husameddin, *op. cit.*, p. 188-189. — Cf. Ismail Hakkï, *Kitabeler*, p. 121.

En contrebas de *Yukarî Pirler* s'élève *Ashaghî Pirler (les Pir d'en bas)* appelé aussi *Pir Ilyas medresesi* ou *Yakub Pasha medresesi*. C'est là une désignation populaire : en fait, l'édifice, qui nous est parvenu en excellent état sous sa forme primitive, est un couvent *(tekke)* et non point une médressé. (Fig. 33 et 34).

Il est bâti sur un terrain en déclivité accentuée d'où la vue s'étend largement sur la vallée du Yeshil Irmak. L'ensemble répond à une composition originale, groupant les différentes salles de part et d'autre du couloir *bb'*. On y accède soit de l'Ouest par la porte principale, précédée d'un porche *a*, soit par la porte secondaire *c*, à l'Est. L'escalier *d* conduit à une salle de prière *e*, couverte d'une coupole sur trompe alvéolée. Un minaret *p* s'élève dans l'angle Nord-Ouest. En face de la mosquée, la salle *f* s'ouvre dans toute sa largeur sur le couloir. Elle est voûtée d'une coupole sur pendentifs et éclairée par de nombreuses fenêtres. Les deux salles, *g* et *h*, qui la flanquent à l'Est et à l'Ouest, sont couvertes l'une et l'autre de coupoles retombant sur des frises triangulées à douze pans. Des cellules, *n*, *n'*, sont réparties en deux groupes symétriques à l'Est et à l'Ouest de la mosquée : chacune d'elles possède une cheminée et s'ouvre sur un couloir, *m*, *m'*, voûté en berceau. Leur destination n'est pas douteuse : elles servaient de logement aux moines du tekké. La salle *g* est une turbé qui abrite le cénotaphe de Pir Djelaleddin Abdurrahman Sanî, arrière-petit-fils de Pir Ilyas Khalveti. La salle *h* était, d'après la vakfiye, réservée aux sheikhs du couvent (1). Quant à l'espace *f*, il servait sans doute de lieu de réunion lors des cérémonies auxquelles le public était admis.

La construction, robuste, est très simple. Les murs sont appareillés en assises alternées de moellon et de brique ; les coupoles, construites en brique, sont recouvertes de plomb ainsi que la toiture en appentis des ailes formées par les cellules.

Des deux inscriptions que renferme l'édifice, la première, en vers persans, est datée de 903 (1497) (2) ; la seconde, une exhortation à la prière, en turc, ne porte aucune date. D'après Husameddin Bey qui put prendre connaissance de la vakfiye, l'établissement fondé par Yakub Pasha en 815 (1412-1413) fut, dès l'origine, un *tekke de Khalvetîs* (3).

KAPÎ AGHASÎ MEDRESESI (894 H.)

L'édifice sert aujourd'hui d'école industrielle et il a subi quelques mutilations lorsqu'on y a installé les ateliers et leur outillage. En restituant les parties détruites, on obtient le plan ci-contre (Fig. 35). Les bâtiments sont répartis sur les huit faces d'une cour octogonale. Au Sud, dominant les constructions voisines, s'élève le mesdjid, couvert d'une coupole et flanqué, à l'Est et à l'Ouest, de deux annexes, *e*, *f*, voûtées de demi-coupoles (4).

(1) HUSAMEDDIN, *op. cit.*, p. 310-311.

(2) Cette date est celle de la mort de Djelaleddin Abdurrahman Sanî, enterré dans la turbé. Cf. *Kitabeler*, p. 122-123.

(3) HUSAMEDDIN, *op. cit.*, p. 188-190.

(4) C'est le *Büyük Agha mesdjidi* signalé par EVLIYA (*Op. cit.*, II, p. 187).

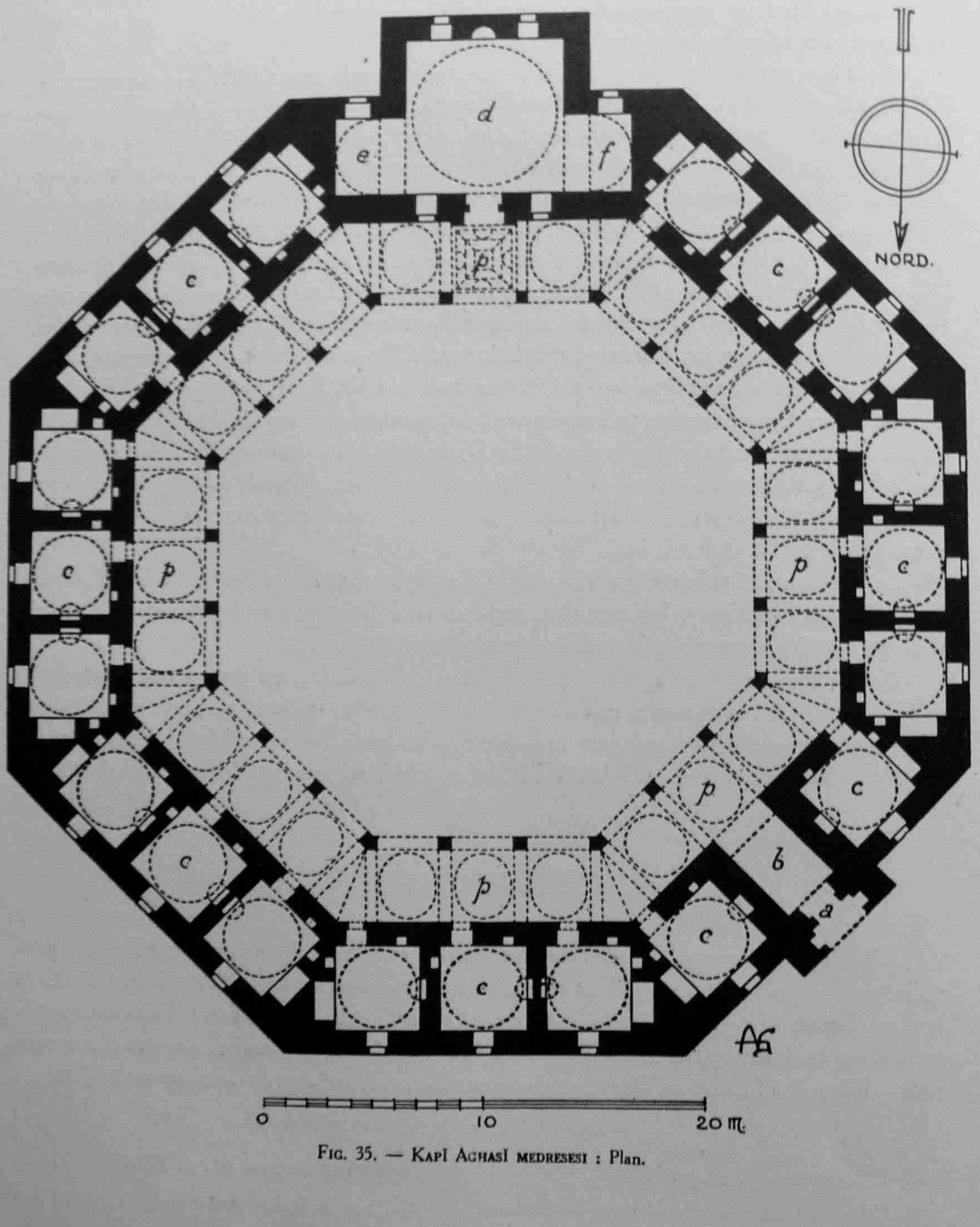

FIG. 35. — KAPÏ AGHASÏ MEDRESESI : Plan.

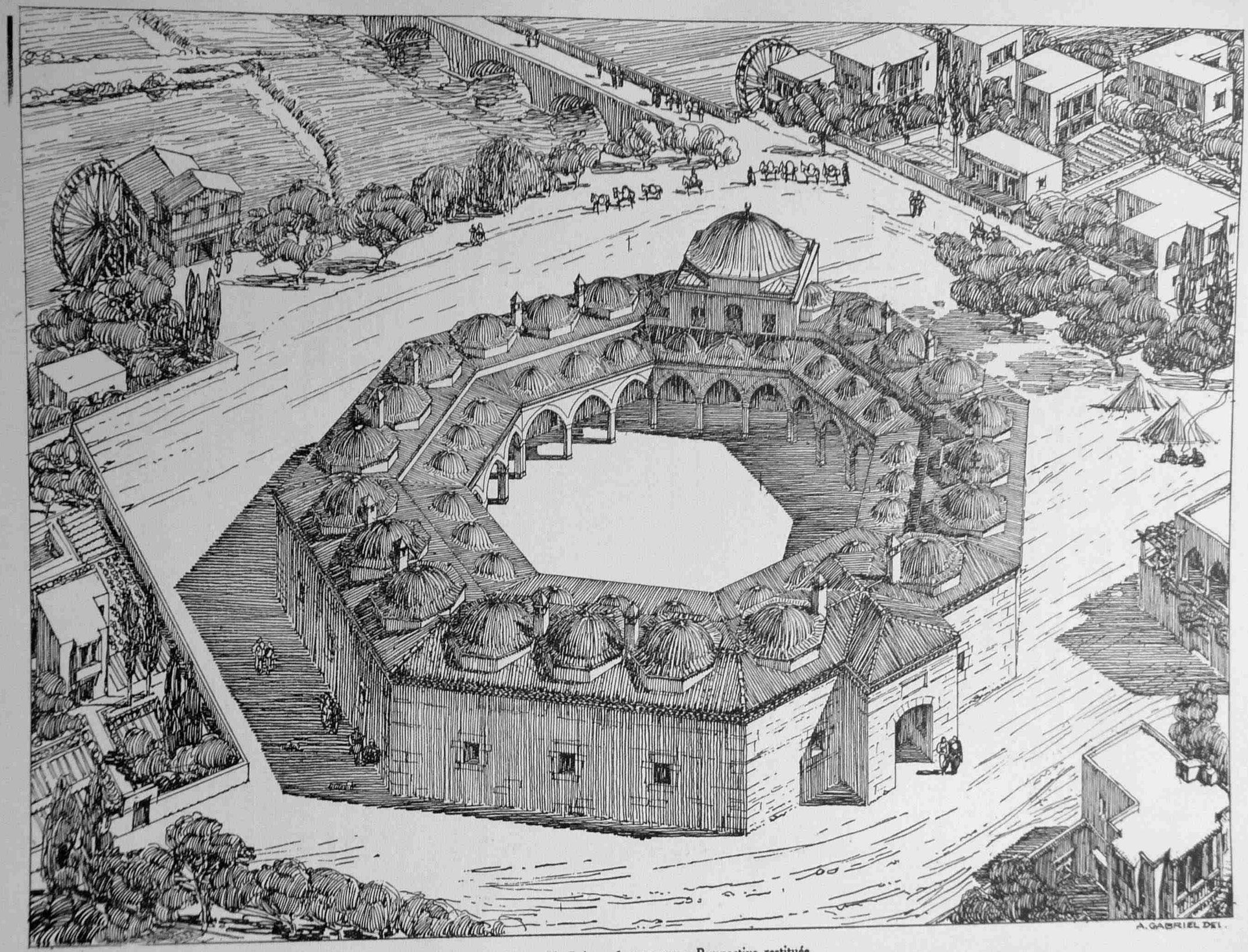

FIG. 36. — KAPI AGHASI MEDRESESI : Perspective restituée.

Dans la face Nord-Ouest est ménagée l'entrée de l'édifice (1). Deux piles, en saillie sur le mur extérieur et réunies par un arc brisé, précèdent la porte *a*, en arc surbaissé, qui s'ouvre sur le vestibule *b*. La voûte, en berceau brisé, est aujourd'hui détruite.

Sur les autres faces de la cour se développent les cellules *c* : on en compte trois par face courante et deux sur la face de l'entrée, de part et d'autre du vestibule. Chaque cellule, voûtée d'une coupole sur pendentifs, est munie d'une cheminée. Des niches de dimensions diverses sont creusées dans les murs.

Oratoire, vestibule et cellules s'ouvrent sur un portique continu, *p*, qui comprend trois travées sur chaque face. La travée qui correspond à l'axe de l'oratoire est couverte d'un arc-de-cloître avec plafond ; toutes les autres sont voûtées de coupoles sur pendentifs. Les points d'appui du portique, de section carrée, sont terminés par des chapiteaux alvéolés sur lesquels retombent des arcs brisés. Une perspective restituée (Fig. 36) fera comprendre les dispositions d'ensemble de la médressé et de ses abords (2).

Dans l'architecture islamique, l'implantation des édifices à cour centrale suivant un polygone peut être considérée comme exceptionnelle (3), et, en Anatolie, la *Médressé de Kapï Aghasï* est, à ma connaissance, un exemple isolé. Il est possible qu'on ait fait appel à un architecte étranger, originaire de la Perse ou de l'Irak mais ce n'est là qu'une hypothèse : la seule inscription que renferme l'édifice — cinq lignes en *sülüs* au-dessus de l'entrée — ne donne en effet que la date de la construction, 894 (1488), et le nom du fondateur, Hüseyn Agha, fils de ʿAbd al-Muʿîn (4). C'était le chef des eunuques blancs du Sérail, *Kapï Aghasï* ou *Büyük Agha* (5), d'où le nom de *Büyük Agha medresesi* sous lequel est parfois désignée la médressé.

KÜTSHÜK AGHA MEDRESESI (900 H.)

Cette médressé, bâtie dans le quartier de *Shamiler*, au nord de la route de Samsun, comprend (Fig. 37) : 1° Un mesdjid, *a* ; 2° Un groupe de cellules *c* réparties en trois ailes et desservies par un portique *p* ; 3° Une salle rectangulaire *d* qui semble postérieure.

(1) On a voulu, sans doute, disposer l'entrée de la médressé de manière qu'elle fût visible de la grand'route. C'est pourquoi la porte de l'édifice n'est pas dans l'axe de l'oratoire dont l'emplacement était déterminé par l'orientation.

(2) Actuellement, le mesdjid seul est couvert en plomb. Les coupoles des cellules et du portique sont recouvertes de tuiles , comme je l'ai indiqué sur le croquis. Mais il se peut que, primitivement, toutes les toitures aient été en plomb : l'édifice est rangé par Evliya parmi les médressés « kurshunlu » (*Op. cit.*, p. 187).

(3) Voir le caravansérail de Aminabad, entre Ispahan et Shiraz, dans P. Coste, *Monuments modernes de la Perse*, Paris, 1867, pl. 66. — Dans le texte (*Ibid.*, p. 45), l'auteur signale que cette disposition octogonale est rare. Il n'en a trouvé que trois exemples au cours de son voyage. Aucune indication de date. Cf. E. Diez, *Die Kunst der islamischen Völker*, fig. 236 et 249. — Le khan de Deibid est conçu suivant un plan analogue. (Texier, *Description de l'Arménie, de la Perse et de la Mésopotamie*, I, pl. 87, et II, p. 211).

(4) Ismail Hakkï, *Kitabeler*, p. 130.

(5) Sur les fonctions du *Kapï Aghasï*, voir Muradja d'Ohsson, *Tableau général de l'empire ottoman*, I, p. 307 sq. — Hüseyn Agha fit construire également le *Bedesten* d'Amasya (Cf. inf., p. 65) et la *Grande Mosquée* de Sunisa (Cf. inf., p. 118). — Son tombeau est situé dans le voisinage de Kütshük Aya Sofya, à Stamboul.

Le plan paraît évidemment incomplet : pour obtenir un tracé conforme à la tradition, il faudrait restituer un groupe de cellules, à l'Est (suivant le pointillé), de manière à obtenir une composition symétrique par rapport à l'axe du mesdjid. Il est possible que tel ait été le projet primitif et qu'on ait été contraint de ne l'exécuter qu'en partie seulement. Cependant, étant donné la déclivité du terrain en cet endroit, il se pourrait qu'on ait adopté à dessein cette disposition dissymétrique.

Portiques et cellules, voûtés de coupoles, n'offrent aucun détail particulier. Quant au mesdjid, il se compose d'une salle carrée, voûtée d'une coupole, et d'un portique de trois travées, suivant le type des petites mosquées ottomanes. Un minaret s'élève à l'angle Nord-Est.

Selon Husameddin Bey, la médressé fut fondée par le *Kütshük Kapï Aghasï* en l'année 900 (1494-95) (1).

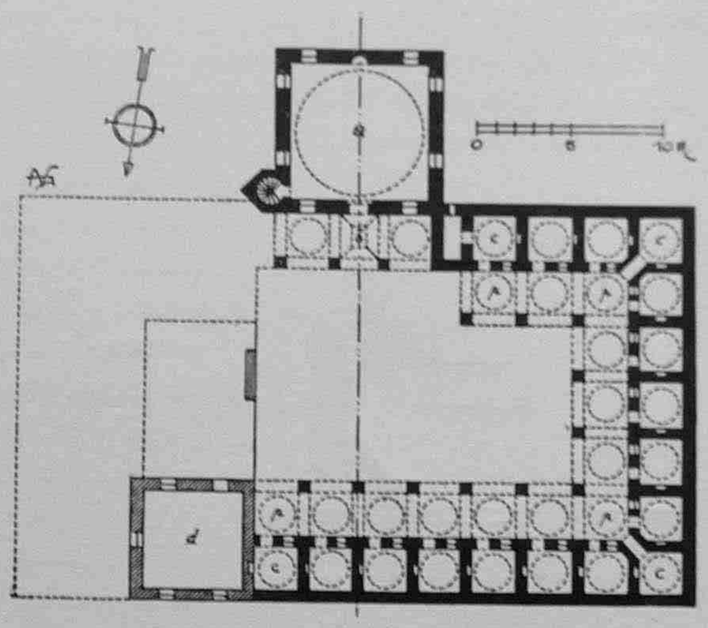

FIG. 37. — KÜTSHÜK AGHA MEDRESESI : Plan.

IV — TOMBEAUX

PÉRIODE SELDJOUKIDE : *Khalifet Ghazi türbesi*, 622 (1225) ; *Turumtay türbesi*, 677 (1278) ; Tombeau dit *Sultan Mes'ud türbesi*, s. d.

PÉRIODE OTTOMANE : *Shadgeldi Pasha türbesi*, 783 (1381) ; *Shehzade türbesi*, s. d. ; *Shehzadeler türbesi*, 813 (1410) ; *Khalkalï Dede türbesi*, 879 (1474) ; *Sheykhzade Osman türbesi*, 919 (1513).

TOMBEAU DE KHALIFET GHAZI (VIe s. H.)

(Pl. XIV, 1, 2)

On désigne sous le nom de *Khalifet Ghazi türbesi* (2) une turbé polygonale située dans le quartier de *Shamidje*. Elle est bâtie suivant le type courant des tombeaux seldjoukides : le soubassement, carré, correspond à un caveau voûté ; au-dessus, une salle octogonale, couverte d'une coupole hémisphérique, est coiffée d'une pyramide de pierre à huit pans

(1) HUSAMEDDIN, *Amasya tarihi*, p. 149 et 306.

(2) Forme populaire au lieu de *Khalfet Ghazi türbesi*.

(Pl. XIV, 1, 2). Ce tombeau est aujourd'hui en assez mauvais état : l'escalier qui devait conduire de la rue à la salle funéraire a disparu (1) ainsi que le revêtement extérieur de la pyramide. A l'intérieur, le caveau est en partie comblé. On y accédait par une trémie ménagée dans la voûte en berceau qui le couvrait. Selon la tradition, il aurait renfermé plusieurs corps momifiés.

La salle supérieure contient un sarcophage de marbre de $0^{m},90 \times 2^{m},15$, décoré d'Amours ailés soutenant des guirlandes et alternant avec des têtes de Méduse. Aux angles, se détachent des têtes de béliers. L'ouvrage paraît remonter au début de l'ère chrétienne (2).

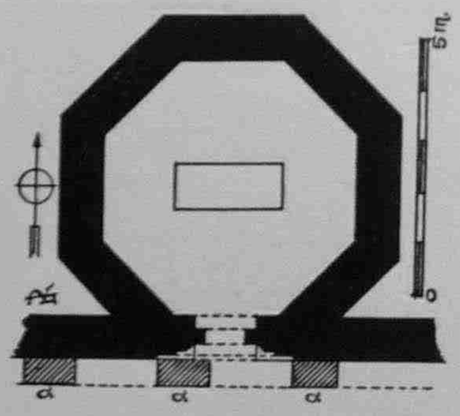

FIG. 38. — TOMBEAU DE KHALIFET GHAZI.

La façade de la turbé, vers la rue, est décorée d'arabesques, d'étoiles, de disques en creux et en saillie. Les lettres qu'on distingue malaisément dans l'archivolte semblent bien ne remplir qu'un rôle décoratif. Si elles ont une signification, elle ne peut être que religieuse et n'a aucun rapport avec la destination du tombeau.

Un édifice important, aujourd'hui en ruines, était contigu à la turbé, à l'Ouest. La façade sur la rue est en partie conservée et comprend une série d'arcades plein cintre à deux rouleaux, supportées par des piles de briques qui reposent elles-mêmes sur des orthostates de pierre de $1^{m},50$ de hauteur. Dans la maçonnerie, on a remployé de nombreux fragments d'origine antique, notamment dans les piédroits et dans le linteau moulurés de la porte d'entrée, ainsi que dans les consoles découpées qui la flanquaient. Sur ces consoles devait retomber un arc plein cintre, suivant un dispositif particulier de l'architecture byzantine.

Une inscription qui aurait appartenu à cet édifice, le désignait comme une médressé, fondée par l'émir Mubâriz al-dîn Khalîfa Alp, fils de Sulu, en l'année 606 (1209-10) (3). Il semble bien, d'après le mode de construction, qu'on ait utilisé un édifice byzantin et on peut se demander si l'inscription n'est pas postérieure à la fondation de la médressé. En tout cas, si, comme la tradition populaire en a conservé le souvenir, le tombeau

(1) Un tel escalier répond à une disposition courante dans les tombeaux de ce type, et il comprend généralement deux volées symétriques par rapport à l'axe de la porte. Ici, la présence des orthostates α, α,.. (Fig. 38) nécessitait une autre combinaison. On notera que ces orthostates ne sont pas réparties symétriquement par rapport à la porte de la turbé, ce qui semble bien indiquer que le tombeau repose sur des soubassements byzantins.

(2) CUMONT, *Voyage dans le Pont*, p. 169-170 et fig. p. 169. — La description de ce sarcophage, dans BORÉ, est d'une rhétorique savoureuse : « ... un tombeau sculpté avec un art et un goût qui rappellent les monuments de l'époque gothique... une femme, dormant du dernier sommeil, vêtue d'une robe ondoyante, est couchée sur le marbre à la façon des reines, des princesses et des baronnes de la belle église d'Inspruck... On l'appelle le *Sépulcre de la fille* » (BORÉ, *Correspondance et Mémoires d'un voyageur en Orient*, I, p. 309-310). G. PERROT, induit en erreur par certaines indications inexactes de BORÉ, a cherché vainement ce sarcophage dans la *Turbé de Turumtay* (*Exploration de la Bithynie*, I, p. 374).

(3) HUSAMEDDIN, *op. cit.*, I, p. 196-197. — ISMAIL HAKKÎ (*Kitabeler*, p. 94) reproduisant l'inscription publiée par Husameddin, corrige تولی en سولی : au lieu de 622, il a lu 606.

voisin est celui de Khalifet Ghazi, vizir du Danishmendide Melik Ghazi, il fut construit vers 540 (1145-46) (1) ; le caractère archaïque de l'ornementation de la façade, autant que le remploi d'un sarcophage antique, rendent vraisemblable une telle attribution.

TURBÉ DE TURUMTAY (677 H.) (2)

(Pl. XV, 1, 2; Pl. XVI, 1)

La salle funéraire, *c*, est située à deux mètres au-dessus du sol. Sa porte s'ouvre sur le palier, *b*, d'un escalier extérieur, *a*, appuyé sur la façade orientale (Fig. 40). Cette salle, aux murs nus, éclairée par quatre fenêtres, est voûtée d'un berceau brisé. Elle renferme neuf tombes de dimensions diverses (3). Les corps durent être déposés dans un caveau contenu dans la hauteur du soubassement. On y accédait sans doute par l'escalier, *d*, aujourd'hui impraticable, ménagé dans l'épaisseur du mur Ouest.

A l'extérieur, les

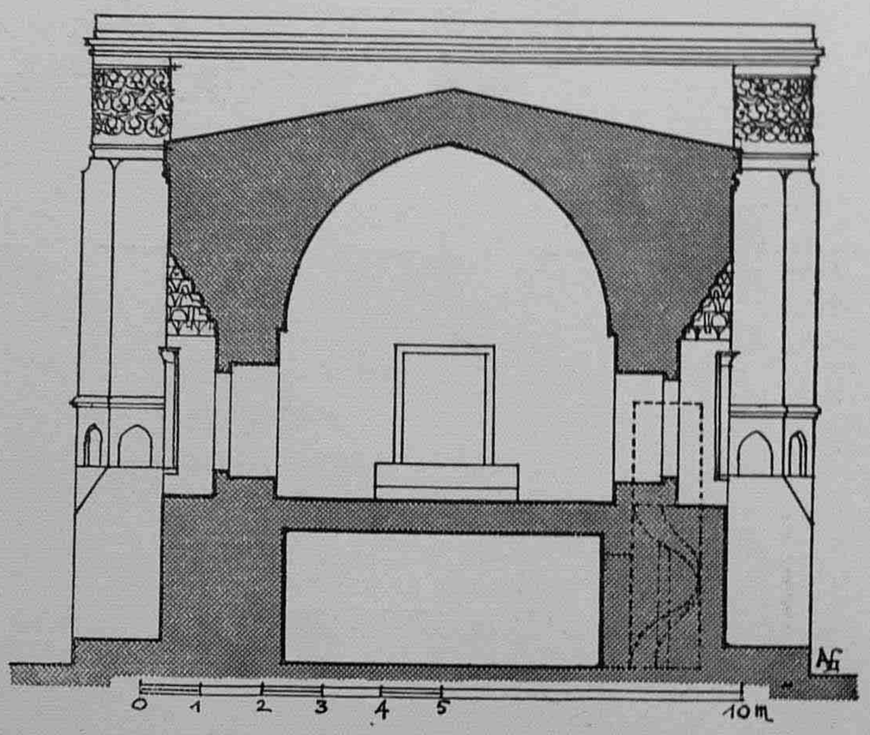

FIG. 39. — TURBÉ DE TURUMTAY : Coupe.

(1) On ignore la date de la mort du vizir, mais son souverain, Malik Ghazi, mourut, selon HEZARFENN, en 537 (1142-43). — On trouve, dans le même auteur, une indication précise au sujet des fondations du vizir, à Amasya : « ... Malek Ghâzî s'assit sur le trône du sultanat et nomma vizir Khalfet ibn Teguin. Ce Khalfet était intelligent et instruit. Son père, Teguin, avait été vizir de Malek Danichmend. C'est lui qui a fondé, à Amasia, le Khalfet (?) et la Medraseh » (CASANOVA, *Numismatique des Danichmendites*, p. 28-29).

(2) IBN BIBI écrit طرمطای ou طرمطی, et une seule fois طرنطای (HOUTSMA, *Recueil de textes seldjoucides*, IV, p. 267). Dans l'inscription traduite ci-après, le nom est écrit : طرمطای. — On l'appelle vulgairement *Kïlïdj Arslan türbesi*, sans doute parce que le nom de Kïlïdj Arslan figure dans l'inscription. — MORDTMANN qui n'en a lu que le début, attribue la fondation du tombeau à Kaikhusrau, fils de Kïlïdj Arslan (BARTH, *Reise von Trapezunt nach Scutari*, p. 31).

(3) Le sarcophage de Turumtay, le plus grand de tous, est en marbre noir. On y peut lire une épitaphe ainsi que sur les deux tombes, enduites de plâtre, de Tshelebi Ulu Beg ibn Tshelebi Mehmed et de Tshelebi Mehmed (ISMAIL HAKKÏ, *Kitabeler*, p. 95-96). Les autres inscriptions, signalées par HUSAMEDDIN (*Op. cit.*, p. 206), ne sont plus visibles aujourd'hui.

murs sont épaulés de contreforts rectangulaires et prismatiques (Pl. XV, 1). Les parties supérieures de l'édifice, ruinées, ont été grossièrement restaurées. Il est vraisemblable que, sur les faces latérales, les murs s'élevaient primitivement à la même hauteur que sur la façade méridionale et que l'édifice était couvert par une terrasse continue, rejetant les eaux pluviales vers les longs pans (Fig. 39). La toiture actuelle est moderne.

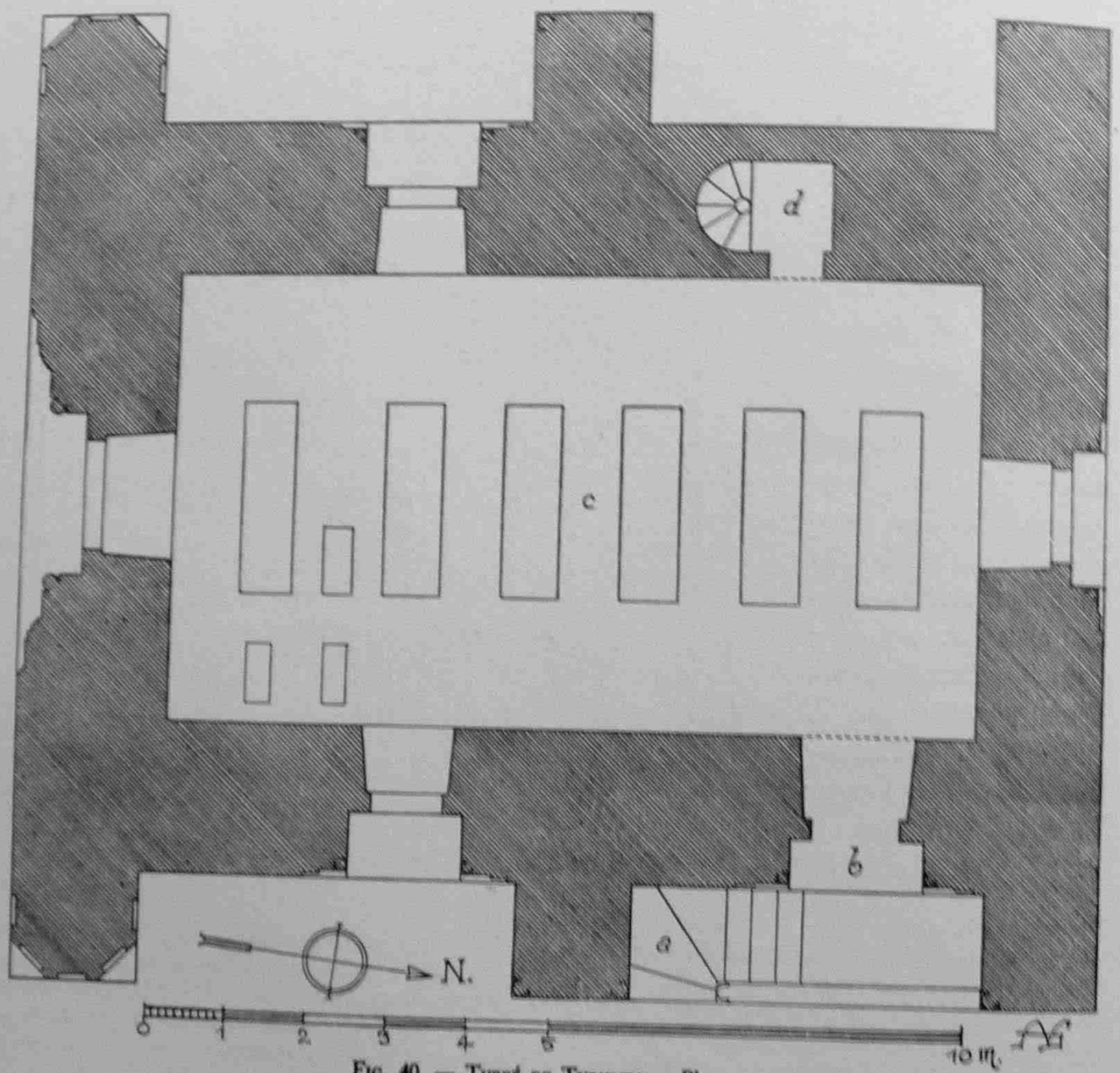

Fig. 40. — Turbé de Turumtay : Plan.

Le tracé de l'appareil et des profils témoigne d'une main-d'œuvre experte. Sur les parements extérieurs des murs on relève des marques d'appareil très nombreuses (Fig. 41).

Au sommet des murs et des contreforts de la façade méridionale se développe une riche ornementation florale (Pl. XV, 2). Des bordures de fines arabesques ou d'inscriptions coraniques mettent en valeur le modelé coloré des panneaux où de souples palmettes forment le thème principal de la composition.

Au-dessus de la fenêtre Nord, dans les tympans, est enchâssé un panneau de marbre qui porte l'inscription suivante en quatre lignes (Pl. XV, 2) :

« *A construit sous le règne du grand sultan Ghiyath al-dunyâ wal-dîn, Abû l-fatḥ Kaikhusrau, fils de Ḳilidj Arslan, qu'Allâh éternise sa souveraineté, l'humble serviteur qui a besoin de la clémence d'Allâh, Ṭurumṭay, fils de Abdullâh, qu'Allâh lui pardonne, en l'année 677* » (1).

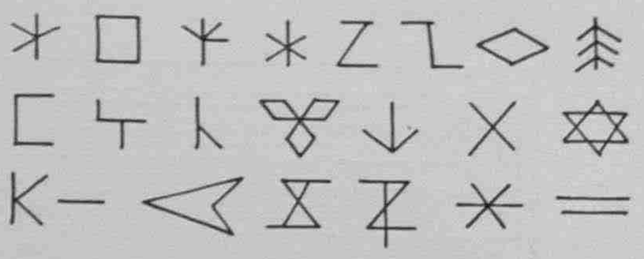

FIG. 41. — TURBÉ DE TURUMTAY : Marques d'appareil.

TOMBEAU DIT SULTAN MES'UD TÜRBESI (VIIIe s. H.)

(Pl. XVI, 2)

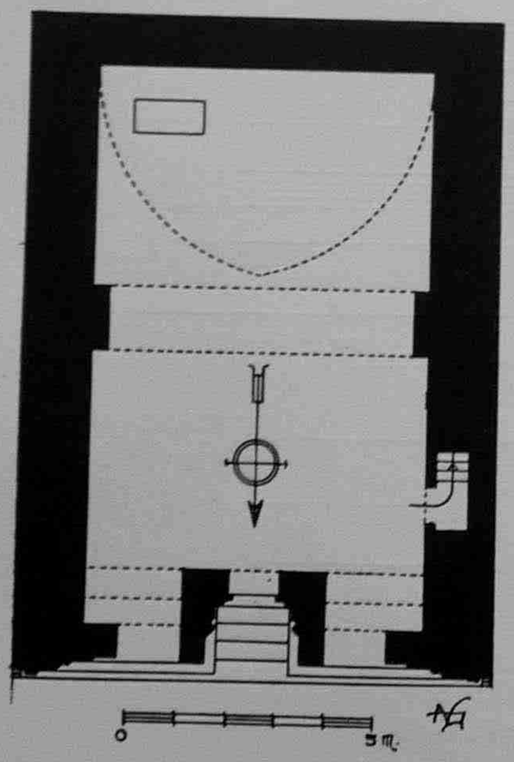

FIG. 42. — SULTAN MES'UD TÜRBESI.

Il est anépigraphe et ne renferme plus aujourd'hui qu'une pauvre tombe, sépulture d'un enfant (2). La construction est d'un type singulier dont je ne connais pas d'autre exemple : on y pourrait voir, avec raison, une adaptation des fameuses tombes hellénistiques creusées dans les rochers, sur l'autre rive du fleuve.

L'édifice, de plan rectangulaire, contenait un caveau inférieur et, au-dessus, une salle pour les cénotaphes (Fig. 42). Le caveau est aujourd'hui inaccessible mais on distingue encore, dans la paroi Ouest, l'amorce de l'escalier qui y conduisait. La salle supérieure est couverte d'un berceau brisé soutenu en son milieu par un fort doubleau.

La façade Nord (Pl. XVI, 2 et fig. 43) s'élève sur un soubassement mouluré : elle est décorée, à chaque angle, d'un cours de torsade et couronnée d'une corniche continue. Dans toute sa largeur se développe un arc surbaissé, retombant sur des

(1) HUSAMEDDIN, *Op. et loc. cit.* ; ISMAIL HAKKÎ, *Kitabeler*, p. 95. — Turumtay, élevé par Alaeddin Kaikubad, devint plus tard son écuyer *(imrahor = emirakhor)*.

(2) HUSAMEDDIN qui l'appelle *Sultan Mes'ud türbesi*, ne justifie par aucune preuve cette attribution (*Op. cit.*, p. 199). Il signale dans la turbé les tombes, dont une avec épitaphe, de deux filles de Yürgüdj Pasha. ISMAIL HAKKÎ (*Kitabeler*, p. 119) parle de trois tombes. Je n'en ai vu qu'une, sans inscription.

colonnettes engagées (1). La porte, en arc surbaissé, s'ouvre au fond d'une sorte de porche couvert d'un linteau qui forme le motif central de toute la composition. Les baies

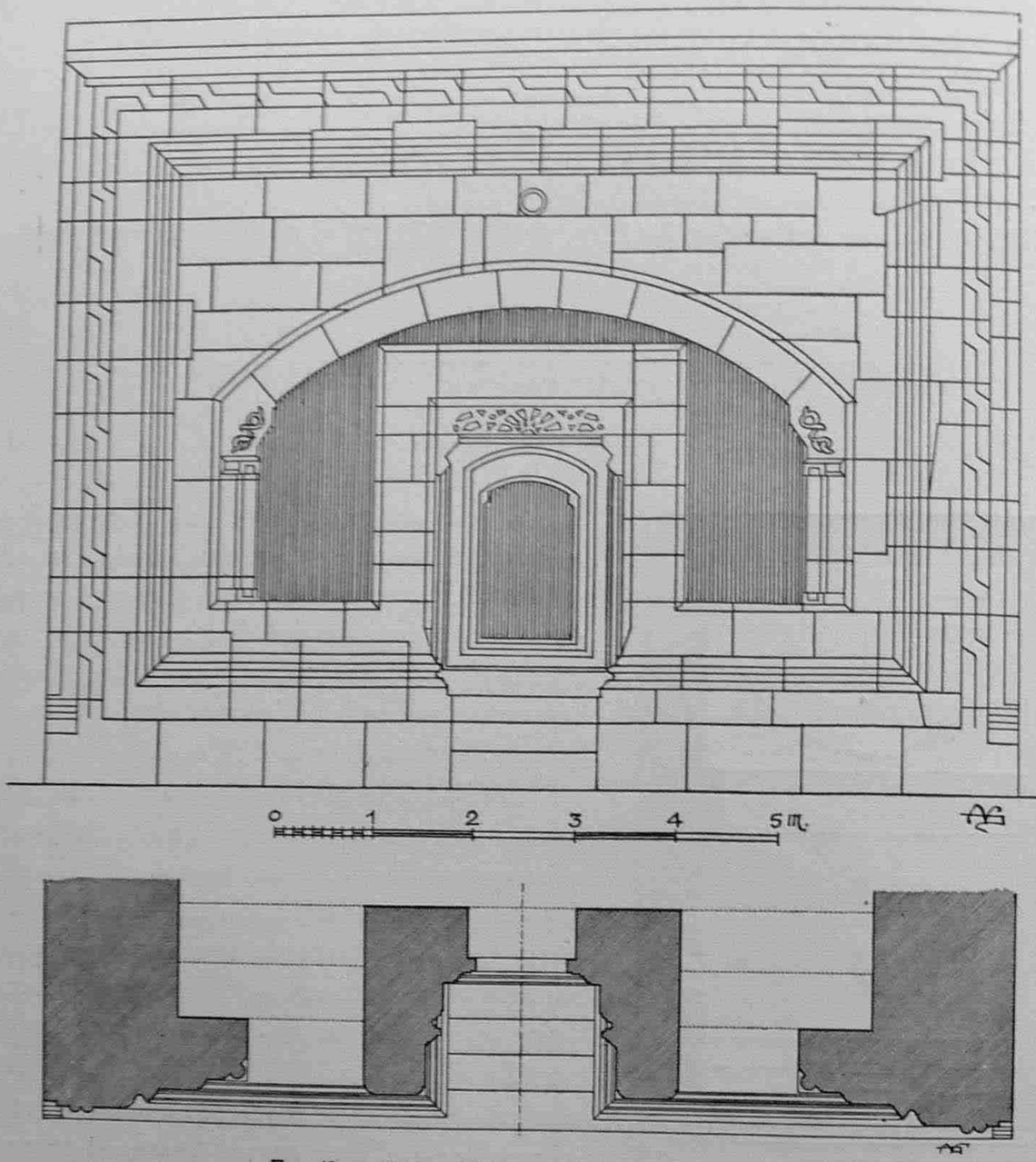

FIG. 43. — SULTAN MES'UD TÜRBESI : Façade Nord.

et les arcs de brique qui flanquent ce porche, datent d'un remaniement : il semble bien qu'on ait obturé en partie les ouvertures ménagées entre l'encadrement du porche et les piédroits de l'arc : le dispositif primitif devait répondre à la restitution ci-contre (Fig. 43).

(1) Les motifs sculptés au-dessus de ces colonnes dans les sommiers de l'arc sont des ornements et non point des inscriptions coufiques comme le dit HUSAMEDDIN (*Op. cit.*, p. 200).

La destination de la turbé est inconnue et sa date reste d'autant plus douteuse que le caractère original de la façade ne permet guère d'établir des comparaisons valables. Il semble bien, d'après certains détails, qu'on puisse faire remonter la construction de ce monument à la première moitié du VIIIe s. H. (XIVe s. J.-C.).

TOMBEAUX DIVERS

En face de la turbé de Khalifet Ghazi s'ouvre, sur la rue, un berceau brisé de 5^m,50 d'ouverture et 10 mètres de profondeur, grossièrement construit en moellon. L'arc de tête, qui, seul, était appareillé en pierre, s'est écroulé. Sous le berceau sont disposées huit tombes parmi lesquelles celle de Shadgeldi Pasha, datée de 783 (1381). Elles ont fourni diverses inscriptions funéraires (1).

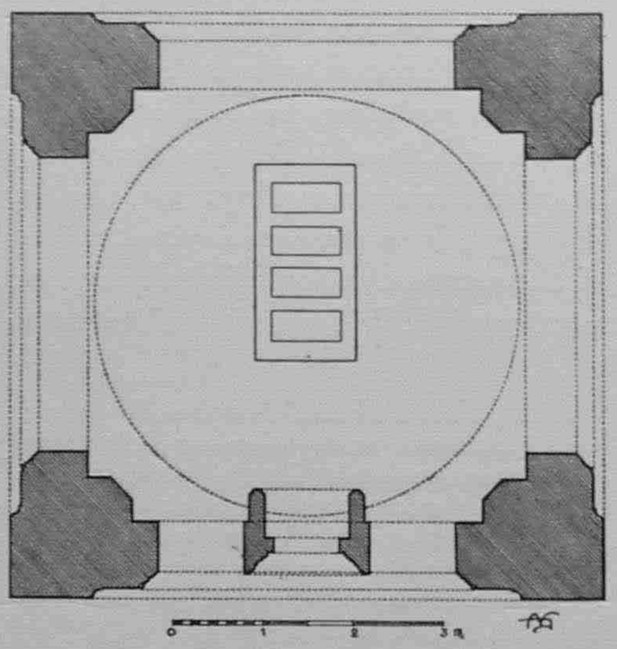

FIG. 44. — SHEHZADELER TÜRBESI.

Dans la turbé appelée *Shehzade türbesi*, une coupole reposant sur quatre piliers réunis par des arcs brisés abrite une tombe sans inscription qui était peut-être celle d'un fils de Bayezid (2).

Un autre tombeau, bâti suivant le même type (Fig. 44), mais plus important et plus soigné, est appelé *Shehzadeler türbesi* (3). Sous la coupole sont alignés quatre tombeaux, sépultures de princes de la famille impériale (4). On y accédait par une porte rectangulaire, formant un motif dans l'axe de la face Nord. Il est donc probable qu'une balustrade ou une clôture quelconque, dont il ne reste pas trace, fermait les arcades jusqu'à une certaine hauteur. Au-dessus de la porte, on lit l'inscription suivante : « *A ordonné la construction de ce tombeau béni, le grand Sultan, l'asile de l'Islam et des Musulmans, Sultan Muḥammad, fils de Bayezid, que Dieu éternise sa souveraineté, en l'année 813* » (1410) (5).

(1) HUSAMEDDIN, *op. cit.*, p. 201 ; ISMAIL HAKKÎ, *Kitabeler*, p. 106.

(2) HUSAMEDDIN, *op. cit.*, p. 202.

(3) On l'appelle aussi *Shahzadegân* (plur. persan) *türbesi*.

(4) Chaque tombe porte une épitaphe. D'après ISMAIL HAKKÎ, qui a corrigé les lectures de HUSAMEDDIN, les princes sont : Kasim, fils de Mehmed Ier (809) ; Mehmed, petit-fils de Bayezid Ier (825) ; Mehmed, arrière-petit-fils de Bayezid II (918) ; Mustafa, fils de Ahmed (919) (*Kitabeler*, p. 135 sq.). On remarquera que la turbé fut construite quatre ans après la mort de Kasim.

(5) Lecture et traduction de TEVHID BEY.

Le tombeau dit *Khalkalï Dede türbesi* (1) s'élève dans le terrain incendié, auprès de la mosquée appelée Tsheribashï mesdjidi. Il est du même type que les précédents. Sous la coupole repose Saru Khatun, petite-fille de Shadgeldi Pasha ; date : 879 (1474) (2).

Le mausolée de Sheykhzade Osman, construit près de la mosquée de Sultan Bayezid date de 919 (1513) : c'est une salle carrée, couverte d'une coupole, suivant une formule banale (3).

V — CONSTRUCTIONS CIVILES

On ne possède aucun renseignement sur les maisons d'Amasya à l'époque seldjoukide. Sans doute étaient-elles légèrement construites comme celles de l'époque ottomane qui, d'après les voyageurs du XVIe siècle, étaient d'une extrême simplicité (4).

Les princes et les hauts fonctionnaires eux-mêmes ne paraissent point avoir habité des demeures somptueuses. Peut-être résidèrent-ils, au début de l'occupation, dans le *Palais des Rois* qui, à l'époque ottomane, était transformé en un magasin militaire : c'est là qu'on fabriquait et qu'on réparait les tentes des armées impériales (5).

Les princes ottomans élevèrent un *saray* sur la rive droite du Yeshil Irmak. Il en subsista des restes significatifs jusqu'à une époque récente, et l'on en peut fixer la situation : elle correspond à celle de l'hôpital militaire actuel (6). Ce palais qu'on appelait *Beyler Sarayï* (7)

(1) De *khalka*, anneau. Au-dessus du caveau, deux pierres sont munies d'anneaux de fer à qui la croyance populaire attribue le pouvoir de faire marcher les enfants retardataires ou malades. Il suffit de passer le pied de l'enfant dans ces anneaux pendant la journée du samedi de trois semaines successives. (HUSAMEDDIN, *op. cit.*, p. 196 ; ISMAIL HAKKÏ, *Kitabeler*, p. 120).

(2) HUSAMEDDIN a vu, dans un cercueil ouvert, le corps momifié de la princesse, intact dans son linceul jauni (*Op. cit.* p. 195).

(3) ISMAIL HAKKÏ, *Kitabeler*, p. 130.

(4) « Ceterum nec domus nec plateae Amasianae pulchritudine ulla visendae sunt. Domus ex argilla, eadem fere ratione, qua in Hispania, edificatae. Quinimo ipsum domus tectum argillaceum planum est et sine ullo fastigio » (BUSBEK, *Legationis turcicae epistolae quatuor*, Paris 1589, f° 39). Le voyageur note l'usage du rouleau, fait d'une colonne antique, pour égaliser les terrasses, et la coutume de passer les nuits d'été sur ces toits. — On trouve des détails analogues dans DERNSCHWAM qui indique que le rez-de-chaussée des maisons sert d'écurie et que l'habitation occupe le premier étage (*Tagebuch*, éd. BABINGER, p. 208-209).

(5) DERNSCHWAM qui le visite au XVIe siècle, fournit, au sujet de cet édifice, des indications assez précises. A l'extérieur, il était en pierre, et à l'intérieur on avait employé la pierre, la brique et le bois. Le voyageur signale les caves creusées dans le rocher. Il a vu en activité les ateliers où l'on travaillait le bois et cousait la toile des tentes (*Op. cit.*, p. 218-19).

Au milieu du XIXe siècle, d'après PERROT, une « porte seldjoucide » subsistait encore *(Expl. de la Bithynie*, I, p. 383 ; située en O du plan de la pl. 75 (T. II)*)*. — En 1879, TOZER signale le *Château d'en bas*, en partie antique, en partie médiéval (*Turkish Armenia and Eastern Asia Minor*, p. 32-33).

(6) HUSAMEDDIN le situe avec précision au confluent des deux torrents qui descendent, l'un vers le *Quartier de Sofular*, l'autre vers le *Quartier de Bayezid Pasha* (*Op. cit.*, I, 49). Cette indication est confirmée par MORDTMANN (*Anatolien*, p. 95) qui vit les substructions du palais dans le voisinage de la maison Krug : cette maison est indiquée au n° 20 du plan de BARTH *(Op. et loc. cit.)*.

(7) Pour le distinguer, sans doute, du *Kïzlar sarayï* , voisin de *Altshak kōprü* (HUSAMEDDIN, *op. cit.*, I, p. 92), qui correspondait peut-être à l'antique *Palais des Rois*.

comprenait un harem, un selamlik, trois grands pavillons pour les Aghas, deux bains, deux cuisines, deux grands jardins possédant chacun un bassin de marbre. Au Sud-Ouest, une autre construction contenait les dépendances. Le tout était entouré de hauts murs de pierre.

En 1147, le *Saray* qui avait déjà subi de nombreuses réparations, fut en partie détruit par un tremblement de terre, et en 1241 un nouveau séisme acheva sa ruine (1).

Il semble bien que ces résidences des sultans et des princes impériaux aient été fort simples : d'après Dernschwam, la maison qu'habitait Mustafa, fils de Süleyman, construite en bois et en mortier de terre, ne différait guère d'une maison de paysan (2). La demeure du sultan, aux murs de brique cuite, gardait elle-même une apparence très modeste (3).

La ville possédait des bains nombreux, des bazars couverts, un *bedesten* daté de 888 (1483) (4) et des khans importants où on entreposait les marchandises et où logeaient les voyageurs (5). Un de ces khans nommé *Tashkhan (Le khan de pierre)*, construit en 1110 (1698-1699) (6), fut en partie détruit lors du dernier incendie (Pl. XVII, 1, 2). Il comprenait quatre ailes de bâtiments à deux étages, répartis autour d'une cour carrée. Les murs étaient constitués par des assises alternées de brique et de moellon ; les voûtes, berceaux et coupoles étaient en brique. Le plan répondait à un type courant des grands khans ottomans à deux étages (7).

(1) HUSAMEDDIN, *op. cit.*, I, p. 52-53.
EVLIYA signale *deux* palais pour le sultan, avec des jardins, *comme ceux du Paradis*, au bord du fleuve, où l'on trouvait des köshk, des arbres fruitiers et des fleurs de toutes sortes, entre autres des roses et des jacinthes. L'entretien en était assuré par un chef jardinier et cinquante aides (*Seyahatname*, II, p. 186). Auprès de la *Mosquée de Mehmed Pasha*, s'élevait le *Pasha Sarayĭ*. Toutes ces constructions étaient couvertes en tuiles *(Ibid.)*.

(2) DERNSCHWAM, *Tagebuch*, *éd. cit.*, p. 212.

(3) *Ibid.*

(4) Ce *bedesten* — on appelle ainsi le bazar où se vendent les objets précieux — était fermé de quatre portes de fer (EVLIYA, *op. cit.*, II, 189). Il avait été fondé par le *Kapĭ Aghasĭ* Hüseyn (ISMAIL HAKKĬ, *Kitabeler*, p. 123) qui fit bâtir également la *Büyük Agha medresesi* et la *Grande Mosquée* de Sunisa (Cf. sup., p. 56 et inf., p. 118).

(5) Un khan était réservé aux célibataires et aux étrangers. Ses portes étaient fermées chaque soir, et il était impossible d'y entrer ou d'en sortir pendant la nuit (EVLIYA, *op. cit.*, p. 189).

(6) ISMAIL HAKKĬ, *Kitabeler*, p. 123.

(7) Lors du passage de DERNSCHWAM, s'élevait, *au milieu de la ville*, une haute tour dont le fût cylindrique, en brique, décoré d'imbrications en zig-zag, reposait sur un soubassement octogonal. Elle se terminait par un balcon en encorbellement et par une lanterne coiffée d'un cône. Le voyageur allemand lui attribua une origine grecque (byzantine ?) et supposa qu'elle servait primitivement de clocher ; mais d'après le médiocre croquis qu'il a tracé de cette tour, il semble que c'était un minaret (*Tagebuch*, éd. cit., p. 209).

CHAPITRE III

MONUMENTS DU VILAYET D'AMASYA

Le vilayet d'Amasya est de faible étendue (Fig. 45) (1) : en dehors du chef-lieu et de la ville de Merzifon, il ne compte que des localités peu importantes qui ne possèdent aucun monument remarquable (2). Parmi les caravansérails qui jalonnent les routes principales, un seul, le khan d'Ezinepazar, mérite une brève notice (3).

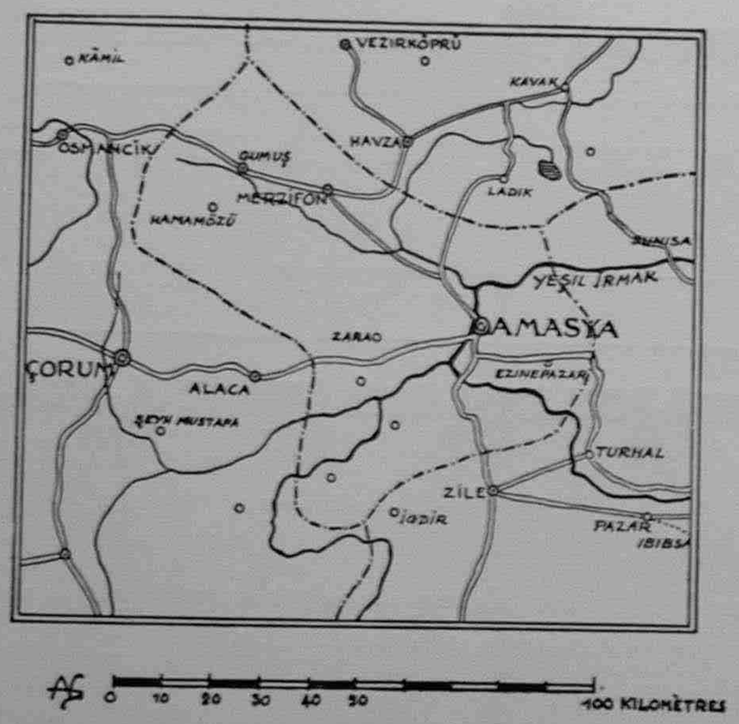

FIG. 45. — VILAYET D'AMASYA.

(1) Il ne comprend qu'une partie de l'ancien sandjak d'Amasya qui, sous l'administration impériale, était rattaché au vilayet de Sivas.

(2) Les villes d'Osmandjik et de Ladik, chef-lieux de cazas de l'ancien sandjak d'Amasya, appartiennent aujourd'hui, la première au vilayet de Tshorum, la seconde au vilayet de Samsun.

(3) Ce khan a été publié par G. DE JERPHANION, *Mélanges d'archéol. anatolienne*, p. 56-59, pl. XII, 1.

KHAN D'EZINEPAZAR

Ce khan est situé à 35 kilomètres d'Amasya, sur la route qui conduit à Tokat, à la hauteur du bourg d'Ezinepazar (1). Depuis longtemps abandonné et en partie enterré, il est

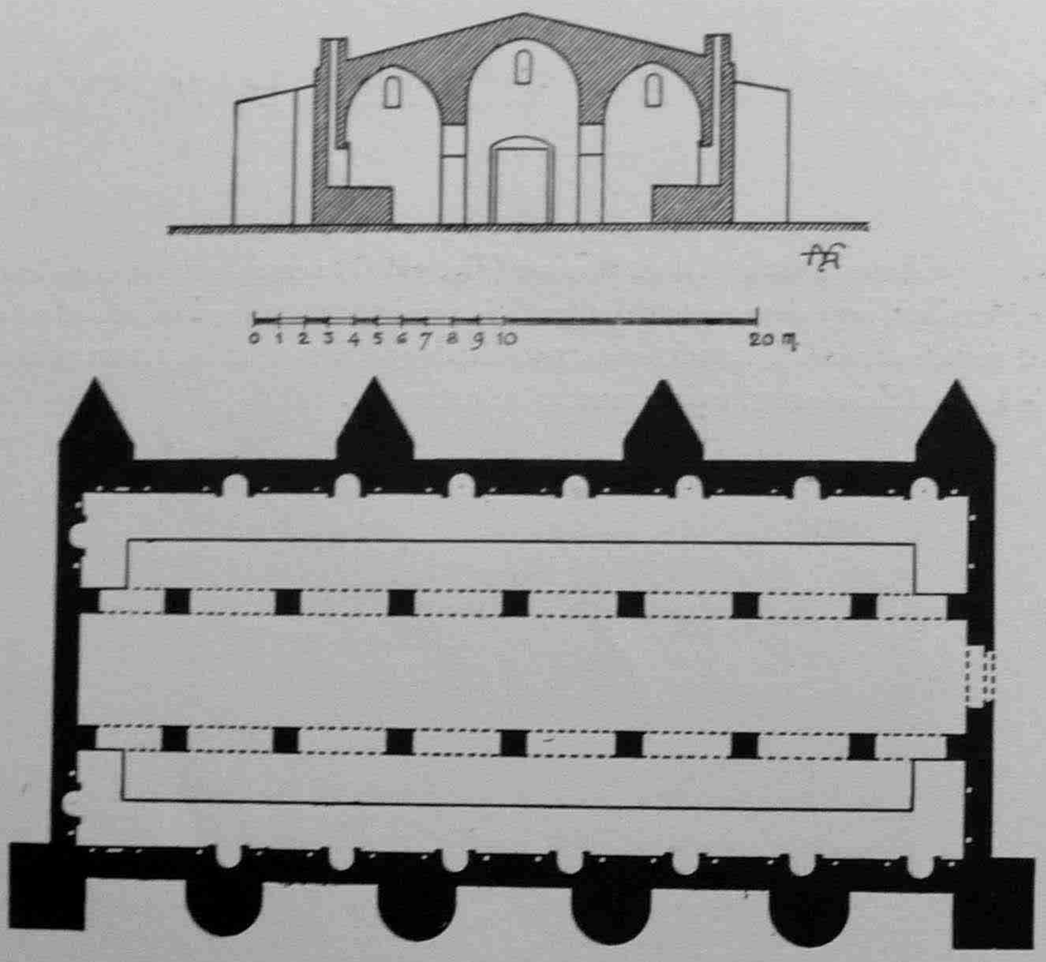

FIG. 46. — KHAN D'EZINEPAZAR.

encore en assez bon état. A défaut d'une réelle valeur architecturale, il présente, dans son aménagement, quelques particularités intéressantes (Fig. 46).

(1) C'est l'orthographe officielle du nom dont je ne connais pas la signification et qui fut souvent déformé. G. DE JERPHANION (*Op. cit.*, p. 59, n. 2) l'appelle *Inébazar* et considère ce mot comme une corruption de Yenibazar (?). EVLIYA TSHELEBI écrit آینه بازاری dont le sens serait : *marché du vendredi* (*Seyahatname*, V, p. 72). LA BOULLAYE LE GOUZ le signale sous le nom de « Aina Bazar, en français le marché du Mirouër » (*Voyages et Observations*, p. 68). Dans TAVERNIER, on trouve *Ainabazar* (*Les six voyages*, éd. de Paris, 1679, t. I, p. 10) : le *Ambazar* de l'éd. de Paris, 1712, I, p. 12, est évidemment une coquille. OUSELEY écrit « Inabazar ou Ingapazar *(Travels in various countries of the East)* (T. III, p. 491).

Le bâtiment, implanté suivant un rectangle de 37 mètres sur 16m,50 environ, est divisé en trois nefs parallèles par deux rangées de sept piliers rectangulaires (1 mètre × 1m,10). Des berceaux brisés sont bandés entre les piliers, parallèlement au grand axe, et reçoivent la retombée des berceaux continus qui couvrent chacune des nefs. Des banquettes de 1m,50 de hauteur règnent le long des murs où sont percées, à intervalles réguliers, des cheminées ou des niches. C'est sur ces banquettes que s'installaient les voyageurs alors que la nef médiane était réservée aux animaux.

La construction, robuste, est des plus simples, sans aucune ornementation. Les murs épais sont appareillés en assises de pierre jusqu'à la naissance des arcs qui, ainsi que les voûtes, sont construits en briques. Une terrasse à deux pentes rejette les eaux pluviales vers les longs côtés. De petites fenêtres hautes, percées dans les pignons sont, avec la porte d'entrée, les seules ouvertures qui laissent pénétrer à l'intérieur une faible lumière.

Une inscription gravée sur une plaque de marbre et encastrée au-dessus de la porte d'entrée, à l'extérieur, indique que le khan fut restauré en 1060 (1651) (1), mais la fondation doit remonter à l'époque seldjoukide (2). Il est peu probable que la salle qui subsiste ait été précédée d'une cour bordée de bâtiments : on en retrouverait au moins les traces et, d'ailleurs, il existe de nombreux exemples de khans comportant uniquement une salle (3).

MERFIZON (4)

La ville, située sur le bord d'une plaine fertile et bien cultivée, est un centre agricole très actif (5). D'aspect moderne et sans caractère bien marqué, elle ne compte que peu de monuments historiques (6).

(1) Ismail Hakkî, *Kitabeler*, p. 133-134. — Le khan fut restauré aux frais d'un certain Mehmed Tshavush.

(2) Il serait téméraire de conclure à son ancienneté d'après le mot *kadim* que contient l'inscription métrique de 1060 (1651), mais on observera que La Boullaye le Gouz qui visite le khan en 1647, le décrit comme « un vieil han ruiné par le temps », « Aladin, ajoute-t-il, en fut autrefois le Fundateur, comme les escrits temoignent qui furent apposez sur la Grande Porte, par le commandement de ce grand prince » (*Voyages et Observations*, p. 68). Ainsi, quatre ans avant la restauration, une inscription figurait au-dessus de la porte du khan en ruines : peut-être y lisait-on un autre nom que celui d' « Aladin », mais il est vraisemblable que ce texte datait de l'époque seldjoukide.

(3) Entre autres, un khan seldjoukide situé au nord de Bitlis, sur la route d'Ahlat : je le publierai prochainement.

(4) C'est l'orthographe actuelle : on a écrit également *Merzifûn* et *Mârzîuvân*.

(5) La population qui, à la fin du siècle dernier, était de 20.000 habitants (Cuinet, *Turquie d'Asie*, I, p. 759), était tombée en 1927 à 11.334 habitants (*Umumî nüfus tahriri*, II, p. 12).

(6) Il ne subsiste rien des églises signalées par certains voyageurs, notamment de « l'église magnifique » que fit construire Jean Zimiscès, au dire de Dupré qui ajoute : « Elle est encore très bien conservée et les Turcs l'ont convertie en mosquée » (*Voyage en Perse*, I, p. 31).

Il n'est pas admis sans conteste que Merzifon corresponde à Φαζημών (1), mais il est probable que, dès l'antiquité, une agglomération de quelque importance occupait déjà la colline qui domine la ville actuelle (2). Sur l'histoire de cette ville, à l'époque turque, on sait peu de chose (3) : vraisemblablement, elle subit le sort d'Amasya, et après avoir appartenu aux Danishmendides, elle fut rattachée au royaume seldjoukide et enfin, sous Bayezid Ier, aux possessions ottomanes.

Au temps d'Evliya Tshelebi, elle possédait une citadelle *(kale)*, 4.000 maisons, 41 quartiers, 74 mihrabs, de nombreuses écoles, des imarets et des couvents. Comme monuments marquants, le voyageur turc cite la mosquée dite *Djamii atik*, la *Mosquée* et la *Médressé de Murad II* et un hamam construit par Mehmed Ier (4).

Il ne reste pas trace de la citadelle qui couronnait la colline et qui, bâtie en *kerpitsh* (5), devait être un ouvrage assez faible. *Djamii atik* a été détruit par un incendie en 1320 (1902) (6). Quant à la *Mosquée de Murad II*, elle semble avoir subi de nombreuses transformations : peut-être l'inscription d'une seule ligne, en *sülüs*, gravée au-dessus de la porte, est-elle un des rares éléments qui aient appartenu à la construction primitive (7). On y lit : « *A ordonné la construction de cette mosquée, le grand sultan, Sultan Murad, fils de Muḥammad Khan, que son règne dure éternellement, l'année 830* » (1426-1427) (8).

La seule mosquée de Merzifon qui appelle une brève description n'était pas encore bâtie lors du passage d'Evliya : c'est celle que fonda, au centre de la ville, le grand vizir Kara Mustafa Pasha et qui porte son nom (9). La médressé attribuée par Evliya à Murad II (10) semble bien correspondre à la *Médressé de Mehmed II*, contiguë à la *Mosquée de Murad II*. Parmi les autres constructions anciennes, on notera deux élégantes fontaines, bien conservées et portant l'une et l'autre une inscription datée.

(1) Cumont (*Voyage dans le Pont*, p. 92 et 140) identifie *Phazimon* à Vezirköprü. Cependant, Ibn Bibi, parlant de Merzifon, écrit encore بازيمون (*Recueil de textes seldjoucides*, éd. Houtsma, IV, p. 292). — Ramsay, *Hist. Geography of Asia Minor*, p. 440, 446, 447, semble accepter l'identification Merzifon = Phazimon.

(2) Cumont, *Studia Pontica*, III, p. 162 et *Voyage dans le Pont*, p. 140-141. — Sur la légende de Sainte-Barbe, localisée par la tradition à Merzifon, voir *ibid.*, p. 141-142.

(3) Voir l'art. de F. Babinger dans *Encycl. de l'Islam*, s. v. *Merzifûn*.

(4) Evliya Tshelebi, *Seyahatname*, II, p. 396 sq.

(5) Mélange de boue et de paille hachée, séché au soleil.

(6) Halil Edhem, *T. O. E. M.*, 8e année, 1333, no 43, p. 42. — On l'appelait *Mosquée de Sultan Mehmed Ier*, mais, en fait, elle avait été construite par Pervâne, comme le prouve l'inscription publiée par Halil Edhem Bey *(Op. et loc. cit.)*. Peut-être avait-elle été restaurée par Mehmed Ier.

Sur ses murs étaient sculptées des croix (Cuinet, *Descr. de l'Asie Mineure*, I, p. 761). Babinger *(art. cit.)*, d'après cette même référence, parle de peintures chrétiennes.

(7) On l'appelle également *Yeni djami* par opposition à *Djamii atik* ou *Eski djami*. Après l'incendie de cette dernière mosquée, ses portes et son minber de bois furent transportés à la *Mosquée de Murad II* (Halil Edhem, *op. cit.*, p. 42).

(8) Lecture et traduction de Tevhid Bey.

(9) Mordtmann (*Anatolien*, *éd. cit.*, p. 87) signale trois mosquées, deux de Mehmed Ier et une de Mehmed II : ces attributions sont erronées.

(10) « Parmi les médressés, celle de Sultan Murad II a beaucoup de cellules. On y enseigne le hadith » (Evliya, *op. cit.*, II, 396).

MOSQUÉE DE KARA MUSTAFA PASHA (1077 H.)

La salle de prière, rectangulaire, comprend, au Sud, une partie carrée, couverte d'une coupole sur trompes, et, au Nord, trois divisions : dans l'axe, un passage voûté d'un berceau et d'un cul-de-four, et, de part et d'autre de ce passage, deux travées symétriques couvertes d'arcs-de-cloître avec plafonds (Fig. 47). A ces travées correspondent des tribunes de bois auxquelles on accède par deux escaliers aménagés dans le mur. La tribune Nord-Ouest conduit à l'escalier du minaret. Le portique de bois qui précède l'entrée est une adjonction moderne.

Dans cet édifice solidement construit, mais qui ne possède aucun élément décoratif, un seul détail à signaler : les trompes d'angle de la coupole, combinaisons assez maladroites de surfaces cylindriques.

La mosquée fut fondée par le vézir de Mehmed IV, Kara Mustafa Pasha, originaire de Merzifon (1). Au-dessus de la porte d'entrée, on lit l'inscription suivante en deux lignes : « *La construction de cette mosquée a eu lieu sous le règne de Sultan Muḥammad, fils de Sultan Ibrahim, par l'ordre du vézir qui a accompli de bonnes œuvres, Mustafa Pasha de Merzifon, en l'an 1077* » (1666-1667).

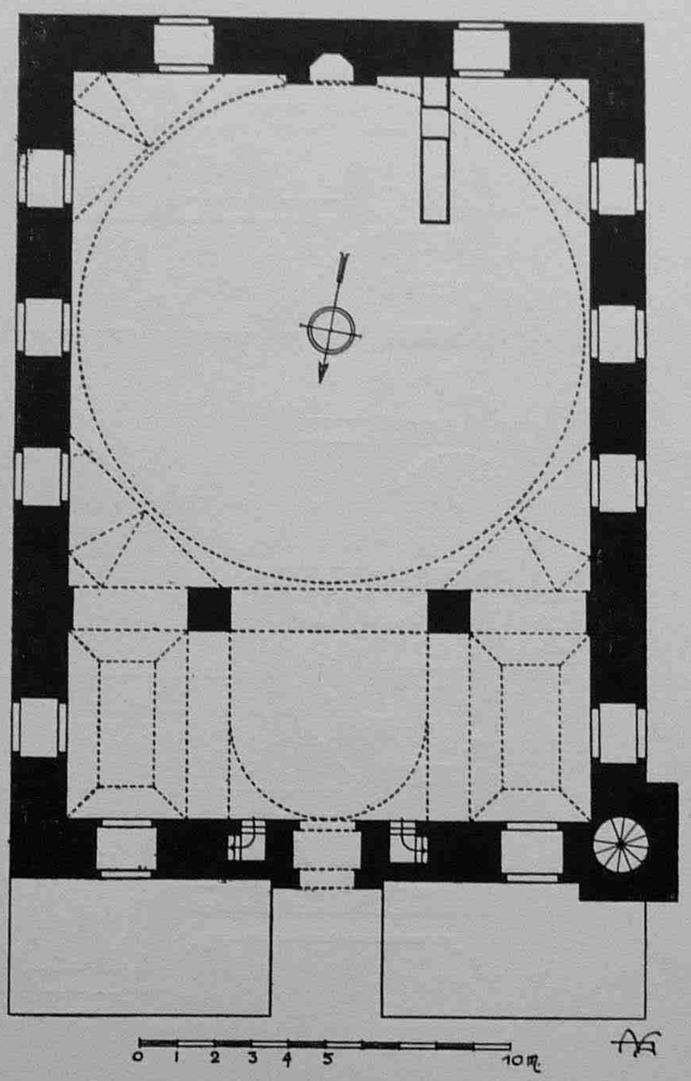

FIG. 47. — MOSQUÉE DE KARA MUSTAFA PASHA.

(1) Sur ce personnage, célèbre par le rôle qu'il joua au siège de Vienne, voir HAMMER, *Hist. de l'empire ottoman*, t. XVIII, p. 247-248. — La coupole du shadırvan qui s'élève devant la mosquée est décorée de peintures grossières, de date indéterminée, qui représentent sans doute le panorama de Vienne.

MÉDRESSÉ DE SULTAN MEHMED II (817-820 H.)

(Pl. XIX, 1 et 2)

On la désigne sous le nom de *Tshelebi Sultan Medresesi* (1). Dans le plan ci-contre (Fig. 48), schéma approximatif, sont indiquées les dispositions générales de l'édifice :

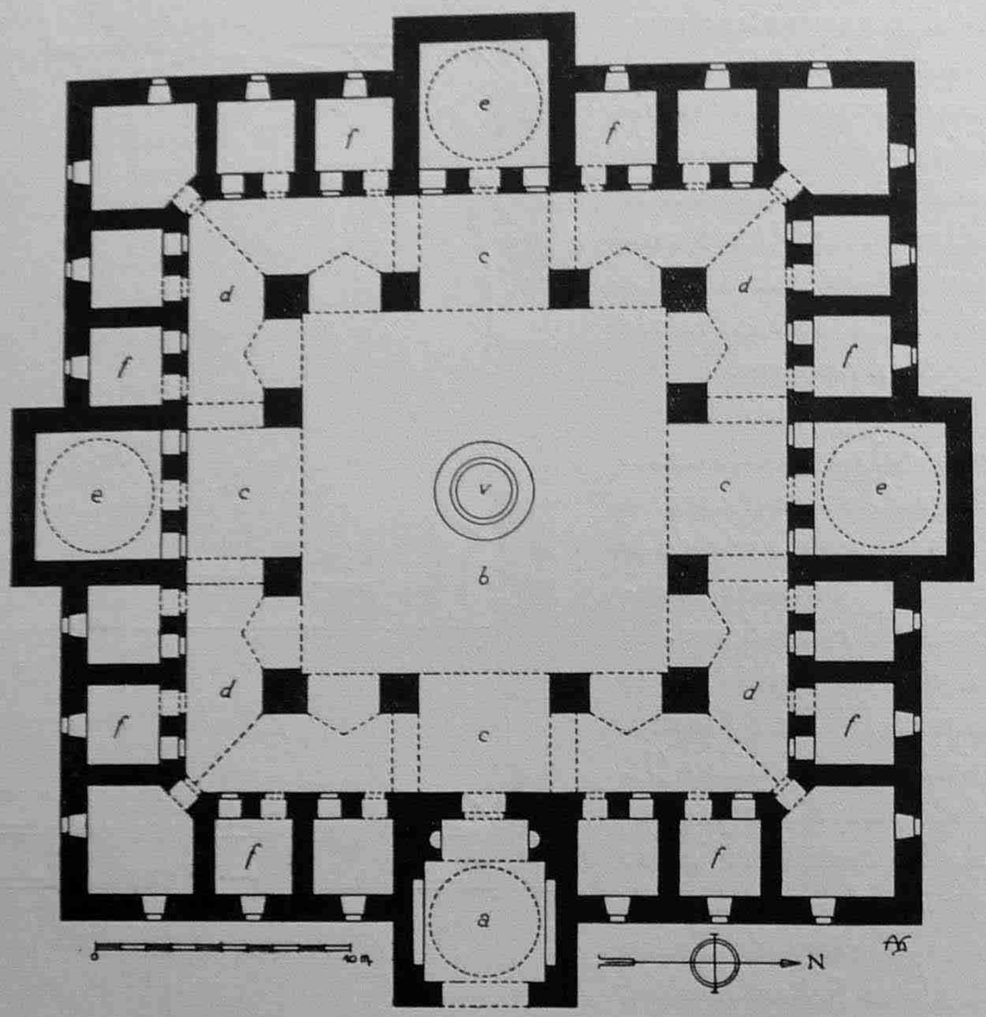

FIG. 48. — MÉDRESSÉ DE SULTAN MEHMED II.

a, porche ; *b*, cour ; *c*, *d*, portique ; *e*, salle ; *f*, cellule ; *v*, vasque. Les bâtiments ne comportent qu'un rez-de-chaussée.

Le porche est couvert d'un plafond porté sur des voussures et décoré d'arabesques. Sur chacune des faces de la cour, la travée d'axe *c*, plus large que les autres, est voûtée dans toute sa largeur d'un berceau perpendiculaire à la façade et forme un véritable ivan.

(1) Lors de mon passage à Merzifon, en 1930, elle servait de dépôt militaire. Je dois à l'obligeance d'un capitaine d'avoir pu la visiter et en lever, rapidement, un plan sommaire.

Les quatre ivans sont réunis entre eux par des portiques voûtés de berceaux à pénétrations. Les salles *e* sont couvertes de coupoles, et les cellules *f* de berceaux.

La construction est des plus robustes. Dans le porche monumental, soigneusement appareillé, des assises et des voussoirs de calcaire rougeâtre alternent avec des revêtements de marbre blanc. Des moulures lisses encadrent le motif que couronne une frise de palmettes stylisées (Pl. XIX, 1). Les faces de la cour sont également construites en bel appareil (Pl. XIX, 2), mais, pour le reste du monument, la maçonnerie est beaucoup moins soignée et se compose d'un assemblage irrégulier de moellons et de briques.

Sur la façade du portail, au-dessus de l'arc, se développe une longue inscription dont les lettres, en saillie sur une plaque de marbre blanc, sont réparties en trois panneaux juxtaposés (Cf. pl. XIX, 1). Voici le texte, inédit, de cette inscription :

1 - بنّاء هذه المدرسة الميمو نة [deux mots] بن محمد المشيمش الدمشقي رحمه الله

2 - امر ببناء هذه المدرسة الشريفة السلطان الاعظم سلطان محمد بن بايزيد خلد الله سلطانه في سنة سبعة عشرة و ثمانمائة

3 - و عمّرها الامير أُمور بن علي بك دام عزّه في سنة عشرين و ثمانمائة

1 - *Celui qui a construit cette médressé, fondée sous d'heureux auspices, est* [*Abû Bakr*] *fils de Muḥammad al-Mushaymish, le Damasquin, qu'Allâh ait pitié de lui* (1).

2 - *A ordonné de construire cette noble médressé le très grand sultan, Sultan Muḥammad, fils de Bayezid, puisse Allâh faire durer sa puissance, l'année 817* (1414-15.)

3 - *Elle a été fondée par l'émir Umûr, fils de ʿAlî Beg, que sa puissance dure, en l'année 820* (1418-19) (2).

CONSTRUCTIONS CIVILES

On rencontre à Merzifon des maisons assez vastes et bien bâties, mais elles sont de date récente et sans caractère artistique. La construction civile la plus importante est le khan qui groupe ses magasins et ses chambres autour d'une cour carrée, comprenant cinq travées sur chaque face. Vis-à-vis, s'ouvre le bedesten, couvert de neuf coupoles. Ces édifices répondent l'un et l'autre à des types bien connus, sans intérêt spécial.

Il en est de même d'un hamam pourvu de deux installations distinctes, l'une pour les

(1) Nous avons déjà rencontré le nom de ce même Abû Bakr, fils de Muhammad al-Mushaymish à la *Mosquée de Bayezid Pasha* d'Amasya (Cf. sup., p. 30).

(2) Vraisemblablement, la date de 820 H. indique l'année où la médressé, pourvue de ses maîtres et de ses ressources, commença à fonctionner. — Sur le sens de *ʿammara*, cf. VAN BERCHEM, *C. I. A., Le Caire*, I, p. 98-99. — L'édifice commencé en 817, fut achevé sans doute en 820.

hommes, l'autre pour les femmes. On l'appelle *Tshifte hamam, le bain double.* Il est daté par l'inscription suivante : « *A ordonné la construction de ce bain Sultan Muḥammad le Conquérant, fils de Sultan Murad Khan, que son règne dure éternellement, en l'année 878* » (1473-1474).

FONTAINES (IXe et Xe s. H.)

(Pl. XIX, 3, 4)

Merzifon possède de nombreuses fontaines : deux d'entre elles, composées avec goût, sont encore en bon état. Il suffirait, pour leur rendre leur aspect primitif, de restituer les auvents de charpente, couverts de tuiles, qui les couronnaient.

La première de ces fontaines (Pl. XIX, 3), située à la sortie de la ville, sur le chemin d'Amasya, est nommée *Khoroz pĭnarĭ* ou *Fontaine du coq ;* on y lit l'inscription suivante, en deux lignes de caractères sülüs : « *A construit cette fontaine sous le règne du sultan Bayezid Khan, que Dieu confirme sa souveraineté, Yar Aḥmad, fils de Hadjĭ Mustafa, en l'année 891* » (1486).

La seconde fontaine est située dans le quartier qui s'étend à l'Ouest de la Place, à l'angle de deux rues (Pl. XIX, 4). On la nomme *Tokmaḳ tsheshmesi.* Comme dans la précédente, une arcade brisée, appareillée en claveaux alternativement rouges et blancs, forme le motif principal. Au-dessus, dans les écoinçons, se développent des arabesques florales, en champlevé. Dans le bandeau horizontal qui couronne la fontaine, on lit l'inscription suivante : « *Nous avons logé en ces lieux, puis nous sommes partis ; bonheur et paix pour le fondateur ; en ce monde on naît, on meurt* ». Une seconde inscription de trois lignes, placée sous l'arcade, commémore la fondation de cette fontaine *sous le règne du Sultan Bayezid, fils de Muḥammad, par Khodja Husayn, fils de Khodja Aḥmad, notable du pays, en l'année 906* (1500-1501) (1).

(1) Je dois la lecture et la traduction de ces inscriptions inédites de Merzifon à l'obligeance de mon savant compagnon de voyage, AHMED TEVHID BEY, auquel j'exprime à nouveau mon amicale gratitude.

DEUXIÈME PARTIE

TOKAT

CHAPITRE PREMIER

TOKAT
HISTOIRE ET TOPOGRAPHIE

I. — ÉTAT ACTUEL (1)

Tokat se développe en partie sur les rives du *Tokat Su*, en partie sur les pentes de collines dénudées, au relief tourmenté (Fig. 49) (2). L'aspect du site est étrange et séduisant (3). Vers la rivière, des vergers et des jardins bien cultivés s'étendent jusqu'à la plaine verdoyante du Yeshil Irmak alors qu'au Nord-Ouest, contrastant avec cette nature aimable, des rochers abrupts, couronnés par les ruines du Château, découpent sur le ciel leurs crêtes déchiquetées et dominent l'agglomération compacte des maisons aux toits de tuiles (Pl. XXVI) (4).

(1) On trouvera, dans le dernier volume du présent ouvrage, une bibliographie complète de Tokat : les voyageurs, très nombreux, nous ont été, d'ailleurs, d'un faible secours.

Je me borne à signaler, pour l'instant, comme source d'informations générales sur la ville actuelle, le *Türkiye cümhuriyeti salnamesi*, 1927-1928, p. 782-92 et les deux publications épigraphiques suivantes que j'aurai l'occasion de citer fréquemment : HALIL EDHEM, *Anadoluda islamî kitabeleri*, dans *T. O. E. M.*, 5e année, 1331, nº 34 (p. 577-591), nº 35 (p. 641-662), nº 36 (p. 728-753) ; ISMAIL HAKKÎ, *Kitabeler*, Istanbul, 1345-1927.

(2) Ce plan, ainsi que celui de la figure 50, furent établis d'après des relevés appartenant à la municipalité de Tokat.

(3) La description qu'en donne TOURNEFORT, au début du XVIIIe siècle, s'appliquerait encore à la ville actuelle : « La ville de Tokat est beaucoup plus grande et plus agréable qu'Erzeron (Erzurum). Les maisons sont mieux bâties et la plupart à deux étages ; elles occupent non seulement le terrain qui est entre des collines fort escarpées, mais encore la croupe de ces mêmes collines en manière d'amphithéâtre, en sorte qu'il n'y a pas de ville au monde dont la situation soit plus singulière » (TOURNEFORT, *Relations d'un voyage du Levant*, Paris, 1717, II, p. 432).

(4) Les vues de Tokat sont beaucoup plus rares que celles d'Amasya. Voir : TOURNEFORT, *op. cit.*, p. 432 ; OUSELEY, *Travels in various countries of the East*, III, pl. LXXVIII ; CUMONT, *Voyage dans le Pont*, p. 240 ; G. DE JERPHANION, *Mélanges d'archéologie anatolienne*, pl. XIV et XV. — A ma connaissance, le seul plan de Tokat qui ait été publié est le schéma qui accompagne la carte de BARTH (*Reise von Trapezunt nach Scutari*, pl. hors-texte).

La ville elle-même n'est point sans charme, et les rues du bazar, bordées d'échoppes de bois où retentissent les marteaux des chaudronniers (1), les larges places où se presse, les jours de marché, une foule animée, ne laissent pas d'offrir maint spectacle plaisant (2). Quant aux quartiers modernes, ils témoignent d'un louable souci d'hygiène et de propreté et certaines installations récentes sont pour le voyageur une agréable surprise (3).

Les monuments anciens sont fort nombreux à Tokat (4) et renferment, pour la plupart, des inscriptions historiques intéressantes (5). Mais la valeur artistique des édifices est, en général, assez faible (6). Les plus anciens, en médiocre état aujourd'hui, sont des constructions très modestes, exécutées suivant des procédés sommaires et ne méritent qu'un examen rapide. Seules, les œuvres les plus tardives de l'époque seldjoukide retiendront plus longuement notre attention. Quant aux édifices ottomans, robustes et bien construits, ils répondent à des types connus et n'apportent à nos connaissances aucun élément nouveau (7).

II. — HISTOIRE (8)

Tokat (توقاد) occupe l'emplacement de *Dazimon* (9), forteresse byzantine de grande importance dont le nom, toutefois, ne figure ni dans les récits des expéditions des Arabes en Asie Mineure ni dans aucune source islamique. Quant au nom de Tokat qui apparaît

(1) Tokat est renommé pour ses objets de cuivre : le métal provient des mines d'Arghanimadeni, entre Diyarbekir et Malatya. Cf. Tournefort, *op. cit.*, p. 433.

(2) La relation de Dupré (1807) n'a pas grande valeur puisqu'elle reproduit les termes mêmes de celle de Tournefort (Cf. Dupré, *Voyage en Perse*, I, p. 41-42). Suter, en 1838, constate qu'à côté de maisons bien bâties, beaucoup d'autres sont construites en briques crues et surtout en bois, ce qui donne à la ville « a character of meaness ». Vraiment, ce n'est point l'impression que laisse Tokat : Suter dût y passer un jour de pluie (Suter, *Notes on a Journey from Erz-Rúm to Trebizond*, p. 440).

(3) Lors de mon dernier séjour à Tokat (1930), j'ai pu constater, entre autres, les progrès accomplis dans les services municipaux de la voirie qui, pourvus d'un outillage moderne, fonctionnent très régulièrement.

(4) On y retrouve encore la plupart de ceux qu'énumère Evliya Tshelebi (*Seyahatname*, V, p. 56 sq.), mais beaucoup d'entre eux ont été transformés. — Tournefort y vit, au début du XVIIIe siècle, « douze mosquées à minaret et une infinité de chapelles turques » (*Op. cit.*, p. 433).

(5) Les plus importantes avaient été réunies par Halil Edhem Bey *(Anadoluda islamî kitabeleri)*. Ismail Hakkî Bey en a donné, dans *Kitabeler*, un corpus complet.

(6) C'est ce que notait déjà Poullet, au XVIIe siècle : « Ce qu'il y a de surprenant, est que cette ville qui est fort ancienne, grande, marchande et peuplée, n'ait pas un lieu de remarque » (*Nouvelles relations du Levant*, Paris, 1668, I, p. 80).

(7) Il ne reste rien des églises arméniennes signalées par Macarius, Tavernier, Tournefort *(Op. et loc. cit.)* qui subsistèrent jusqu'au XIXe siècle (Cf. Smith and Dwight, *Missionary researches in Armenia*, p. 43). — Et rien ne rappelle la « chapelle grecque » qui, au dire de Boré, était remarquable par sa structure antique et ses marbres précieux (*Correspondance et Mémoires*, I, p. 331).

(8) Sur l'histoire de Tokat à l'époque turque, voir les articles cités dans la note précédente et l'article de Kramers, dans *Encycl. de l'Islam*, s. v. *Tokat*.

(9) Hamilton, *Researches in Asia Minor*, I, p. 352 ; Ramsay, *Hist. geogr. of Asia Minor*, p. 329 ; Anderson, *Studia Pontica*, I, p. 67 ; Cumont, *Voyage dans le Pont*, p. 239 sq.

FIG. 49. — TOKAT : Plan général.

dans Yâḳût et dans Abulfeda (1), il est d'origine incertaine : des diverses étymologies proposées à son sujet, aucune n'est satisfaisante (2).

La place est conquise par Melik Danishmend sur les Byzantins à la fin du Ve siècle H. (XIe s. J.-C.) (3) et, sous le nom de Tokat, demeure une des possessions des Danishmendides jusqu'au jour où Kïlïdj Arslan II incorpore leurs territoires au sultanat de Rum.

Le partage de 588 (1192) entre les fils de Kïlïdj Arslan II attribue Tokat à Rukneddin Suleiman Shah (4) qui, bientôt, rétablit à son profit l'unité du royaume (5). La ville reste, sous les Seldjoukides, le siège d'un gouvernement important (6). Elle passe, après l'invasion mongole (7), sous la suzeraineté des Ilkhanides, puis fait partie, vers 736 (1335), des territoires d'Eretna dont les descendants sont supplantés par Kadï Burhaneddin. Celui-ci, à son tour, est vaincu par les Ottomans et, en 795 (1392), Tokat est réuni au domaine de Bayezid Ier Yïldïrïm (8).

Timur aurait renoncé, dit-on, à prendre la forteresse (9) que Mehmed, fils de Bayezid Ier utilisa comme base d'opérations contre les Turcomans d'Inaloghlu, après la défaite de son père (10). Durant la guerre de Mehmed II contre les Karamanides, la ville est incendiée par l'armée de Uzun Hasan en 876 (1471) (11) et, au début du XVIIe siècle, elle est assiégée, prise d'assaut et pillée par les bandes de Karayazïdjï (12).

Tokat a compté, de tout temps, parmi les premières places de commerce de la Turquie (13). Sa situation géographique, au croisement de routes importantes (14), attirait

(1) ABOULFÉDA, *Geogr.*, trad. REINAUD et GUYARD, II, p. 139.

(2) EVLIYA propose des étymologies fantaisistes (V, p. 54-56). — Selon SAINT-MARTIN (*Mémoire sur l'Arménie*, I, p. 188), le nom dériverait de la forme arménienne du grec Εὐδοκία. — HALIL EDHEM BEY se range à l'avis de ALI et conclut à l'origine turque du nom qui désignerait une ville autour d'une forteresse (HALIL EDHEM, *art. cit.*, p. 586).

(3) HALIL EDHEM (*Art. cit.*, p. 583) précise que la ville fut prise par les Turcs dans les années qui suivirent 464, mais pour cette période, il est fort malaisé de fixer des dates exactes (Cf. HEZARFENN, dans CASANOVA, *Numismatique des Danishmendites*, p. 37 sq.).

(4) IBN BIBI, éd. HOUTSMA, IV, p. 5. — Cf. IBN AL-ATHIR, dans *Histoire des Croisades, Histoire orient.*, II, p. 69.

(5) IBN BIBI, *éd. cit.*, IV, p. 7.

(6) LE STRANGE, *The lands of the eastern Caliphate*, p. 147.

(7) Tokat eut certainement à souffrir de l'invasion mongole, mais il est exagéré de dire que la ville fut « détruite de fond en comble en 641 » (HUART, *Epigraphie arabe d'Asie Mineure*, dans *Rev. sémitique*, II, 1894, p. 73).

(8) HAMMER, *Histoire de l'empire ottoman*, I, p. 309.

(9) EVLIYA TSHELEBI, *Seyahatname*, V, p. 55. — Cependant, HAMMER (*Op. cit.*, III, p. 143) fait allusion au pillage de la ville par Timur.

(10) HAMMER, *op. cit.* II, p. 127.

(11) *Ibid.*, III, p. 143.

(12) Les rebelles étaient conduits par Deli Hasan, frère de Karayazïdjï et la ville défendue par Sokollu Pasha (HAMMER, *op. cit.*, VIII, p. 15 sq.).

(13) SEBALD RIETER qui, en 1479, se rend de « Zschomschonn » (Samsun) à Alep, ne signale sur la route que la ville de Tokat (RÖHRICHT UND MEISNER, *Deutsche Pilgerreisen nach dem heiligen Lande*, p. 113). — Cf. BELFOUR, *The travels of Macarius, Patriarch of Antioch*, London, 1836, II, p. 443 ; TAVERNIER, *Les six voyages*, I, p. 13. TOURNEFORT considère Tokat « comme le centre du commerce de l'Asie Mineure » (*Op. cit.*, p. 434). « C'est, dit HADJÏ KHALFA, une ville très marchande et très passagère ; les marchands s'y rendent de tous côtés » (*Djihan Numa*, dans VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Descr. de l'Asie Mineure*, II, p. 678).

(14) TAESCHNER, *Das anatolische Wegenetz* I, p. 212 sq., 231 sq. ; et II, p. 14 sq., 54 sq. — Voir inf., fig. 71, la carte du vilayet de Tokat, où sont indiquées les principales routes.

sur ses marchés des caravanes nombreuses venues de contrées lointaines (1). A l'époque moderne, sa prospérité se maintient : les voyageurs européens signalent l'activité de son trafic et le développement de son industrie (2). Reconstruite après le pillage et l'incendie de 876 (1471), elle est dévastée à diverses reprises par des tremblements de terre (3) et des incendies (4). Cependant, elle est demeurée jusqu'à nos jours une des cités les plus actives de l'Anatolie (5).

III. — TOPOGRAPHIE

A l'époque byzantine et au début de l'occupation turque, l'agglomération principale était contenue dans l'enceinte du Château, assez vaste pour abriter une population nombreuse. La ville se développa peu à peu au pied des rochers, puis s'étendit dans la plaine. Aujourd'hui, elle atteint près de trois kilomètres dans sa plus grande dimension (Fig. 49). Aux quartiers anciens dont les rues étroites et tortueuses escaladent les pentes des collines, font suite les parties modernes, plus vastes et plus aérées, que traverse du Sud au Nord la grande route de Sivas à Samsun (6). Cependant, la ville, à quelque époque que ce soit, ne fut jamais protégée par une enceinte. On n'y relève, en effet, aucune trace de courtines et d'ailleurs aucun des voyageurs qui signalent le Château ne fait allusion à d'autres défenses (7).

Les édifices historiques sont, pour la plupart, situés au pied de la colline du Château. Ils se groupent dans le quartier le plus ancien dont l'artère principale, *Sulu Sokak* (8),

(1) Selon TOURNEFORT, les caravanes circulent régulièrement entre Tokat, d'une part, et Diyarbekir, Brousse, Ankara, Smyrne, Sinope, d'autre part (*Op. cit.*, II. p. 434). — Cf. TAVERNIER, *op. cit.*, I, p. 13 ; DUPRÉ, *Voyage en Perse*, I, p. 42 sq.

(2) Entre autres, l'industrie et le commerce des ustensiles de cuivre (SERRISTORI, *Itinéraire de Constantinople à Abouchir*, dans *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e série. T. II, 1834, p. 364).

(3) Tokat fut fort éprouvé par un violent tremblement de terre en 1825, mais se releva assez promptement (CUINET, *Turquie d'Asie*, I, 713).

(4) L'incendie de 1471 détruisit une grande partie de la ville et, fréquemment, des sinistres ruinèrent des quartiers entiers. On en signale un en 1011 (1602) (HALIL EDHEM, *art. cit.*, p. 577). — Peu de temps avant le passage de TOURNEFORT, « le feu consuma... la plus belle partie de la ville et de ses faubourgs ». Le voyageur remarque que malgré l'abondance de l'eau à Tokat, on ne put maîtriser l'incendie (*Op. cit.*, p. 432). — SUTER relate que, quelques jours avant son arrivée, un incendie détruisit un grand khan et de nombreuses maisons (SUTER, *op. cit.*, p. 440).

(5) La population semble avoir diminué régulièrement au cours du XIXe siècle : selon LA BOULAYE LE GOUZ, la ville était, au XVIIe siècle, de la grandeur de Florence (*Voyages et observations*, p. 68). Au XVIIIe siècle, elle compte vingt mille familles turques, quatre mille familles arméniennes, trois ou quatre cents familles grecques (TOURNEFORT, *Voyage du Levant*). Au XIXe siècle, on signale 40.000 habitants vers 1825 (SERRISTORI, *op. cit.*, p. 364), 32.000 vers 1850 (MORDTMANN, *Anatolien, éd. cit.*, p. 161), 29.890 à la fin du siècle (CUINET, *Turquie d'Asie*, I, p. 705-706). — Le dernier recensement officiel attribue à Tokat 22.390 habitants (*Umumî nüfus tahriri*, II, p. 12).

(6) Ces quartiers contiennent aujourd'hui la plus grande partie de la population : ceux qui s'élevaient sur les croupes des collines, à l'Ouest, sont en partie abandonnés.

(7) Voir notamment EVLIYA, TAVERNIER, TOURNEFORT, *op. et loc. cit.*

(8) Elle est bien pavée et, comme l'avait remarqué déjà TOURNEFORT (*Op. cit.*, p. 432), il est nécessaire qu'il en soit ainsi ; comme son nom l'indique, elle est transformée, lors des pluies violentes, en un véritable torrent.

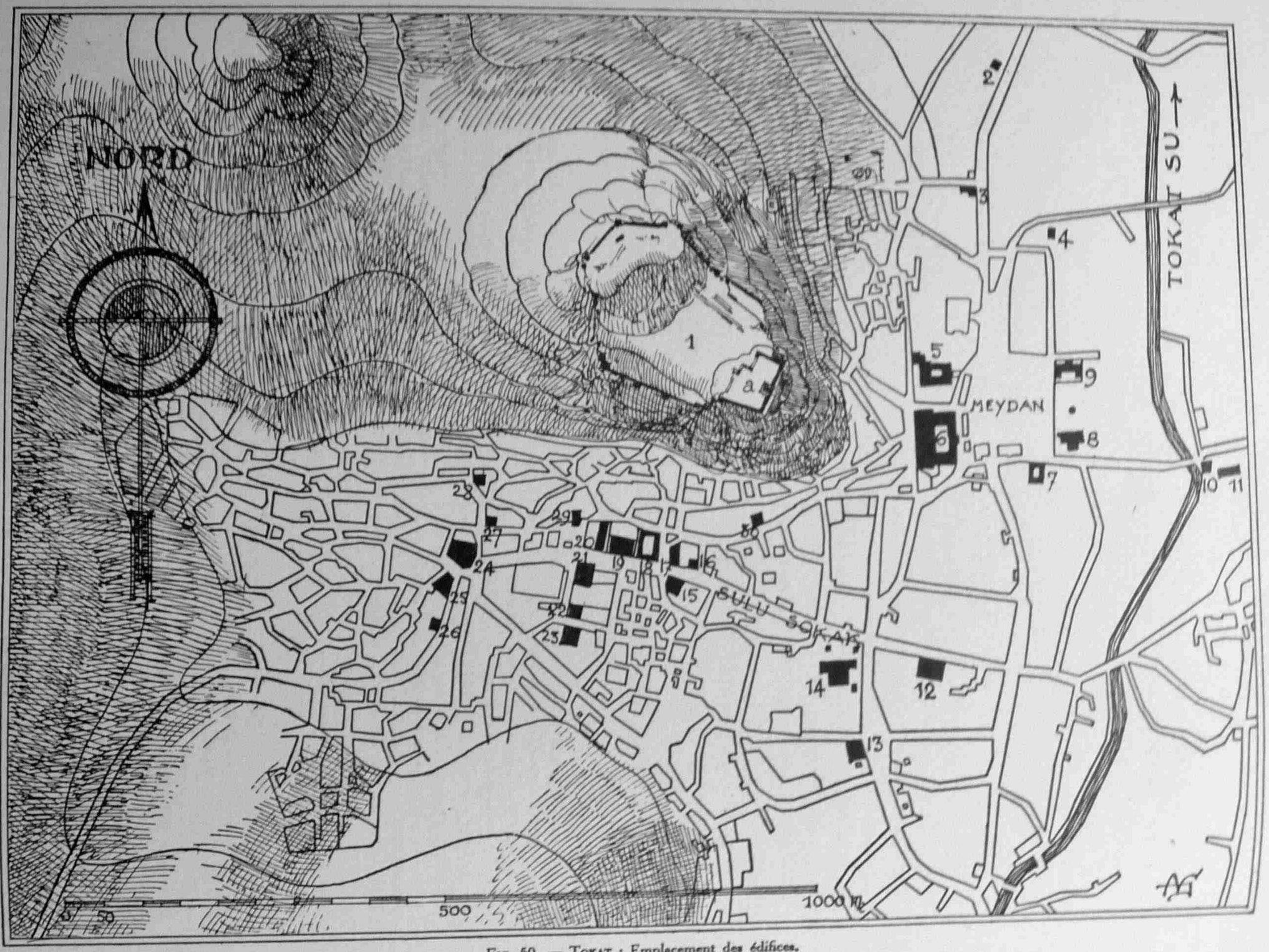

Fig. 50. — Tokat : Emplacement des édifices.

s'élève en pente douce de l'Est à l'Ouest. Les autres sont bâtis dans le voisinage de la grand'place *(Meydan)* et de la route de Samsun, dispersés parfois dans la campagne, jusqu'aux abords du pont qui franchit le Yeshil Irmak.

IV. — NOMENCLATURE DES ÉDIFICES

(Les numéros correspondent à ceux qui sont indiqués sur la fig. 50).

1. Château (*a :* tour).
2. Nureddin ibn Sentimur türbesi.
3. Sünbül Baba zaviyesi.
4. Khalef Ghazi tekkesi.
5. Gök medrese.
6. Voyvoda khanĭ.
7. Khorozoghlu khanĭ.
8. Khatuniye djamii.
9. Khatuniye medresesi.
10. Hamza Bey mesdjidi.
11. Maison ancienne.
12. Pasha hamamĭ.
13. Belediye.
14. Ali Pasha djamii.
15. Yaghdjĭ khanĭ.
16. Ebulkasim türbesi.
17. Khan.
18. Sulu khan.
19. Bedesten.
20. Kazandjĭlar mesdjidi.
21. Tshukur medrese.
22. Hadjĭ Turkhan mesdjidi.
23. Sultan hamamĭ.
24. Pasha khanĭ.
25. Pasha hamamĭ.
26. Tatar Hadjĭ mesdjidi.
27. Aladja mesdjid.
28. Güdük minare.
29. Hisariye medresesi.
30. Sefer Pasha türbesi.

CHAPITRE II

MONUMENTS DE TOKAT

I — CHATEAU

(Pl. XX, 1 ; Pl. XXI, 1 ; Pl. XXIV, 3 ; Pl. XXVI, 1 et 2)

Sur les rochers qui dominent la ville s'éleva, dès l'antiquité, une forteresse qui fut transformée par les Seldjoukides, puis par les Ottomans (1). Ce qui en reste aujourd'hui date en majeure partie de la dernière période (2).

Depuis longtemps abandonné, ce Château n'est plus qu'un champ de ruines (Fig. 51). On distingue cependant le tracé de l'enceinte extérieure qui englobait deux sommets rocheux séparés par une dépression (3). Une courtine continue, fondée sur les rochers, était flanquée de tours demi-circulaires sur les points où une attaque était possible. Mais sur la majeure partie de l'enceinte, le rocher escarpé, parfois même à pic, formait à lui seul une ligne de défenses inexpugnable (4).

(1) Voir notamment BARTH, *Reise von Trapezunt nach Skutari*, p. 22 ; CUMONT, *Voyage dans le Pont*, p. 142 sq.

« Ce château, dit TAVERNIER..., est fort ancien et reste seul de trois autres qui étaient moindres » (*Les six voyages*, I, 12). Peut-être le voyageur fait-il allusion à des châteaux du voisinage (Cf. G. DE JERPHANION, *Mélanges d'archéol. anatolienne*, p. 37 sq.). A Tokat même, on ne relève pas trace d'autres forteresses.

(2) HALIL EDHEM, *Islamî kitabeler*, p. 580. — Au XIIIe siècle, le Château était sans doute moins développé : « Toûqât... est munie d'une belle petite citadelle » (ABOULFÉDA, *trad. cit.*, II, p. 139). Au XVIIe siècle, il apparut à LA BOULLAYE LE GOUZ comme « un Chasteau basti a la façon d'Europe » (*Les voyages et observations*, p. 68).

(3) C'est à ces deux sommets que doivent correspondre les « deux roches de marbre... affreuses, hérissées et taillées à plomb... couronnées chacune d'un château » dont parle TOURNEFORT (*Voyage du Levant, éd. cit.*, II, p. 432). Le voyageur semble avoir pris pour deux châteaux distincts les groupes de défenses bâtis sur chacun des sommets.

(4) Notamment vers l'Est (Voir Pl. XXIV, 3). — « Ceux qui verront la représentation de cette pièce (le Château), seront aussi longtemps en peine que ie l'ay esté ; pour sçavoir si on monte à ce fort avec des aisles ou avec une corde » (POULLET, *Nouvelles Relations du Levant*, I, p. 80).

Les ouvrages qui couronnaient le mamelon de l'Ouest ont presque totalement disparu. A l'Est, subsiste une haute tour carrée et quelques constructions voisines : des moellons et des pierres de taille de provenances diverses y sont entassés irrégulièrement et, dans cette maçonnerie, sont noyées de place en place des longrines de bois. Ces travaux remontent certainement à l'époque ottomane. D'après Evliya, la porte du Château était située à l'Ouest. L'enceinte renfermait l'habitation du commandant et celle de l'intendant préposé à la garde des dépôts de munitions et de vivres. Un imam et un muezzin y demeuraient également. Ils étaient affectés au service d'une mosquée, très ancienne, fondée par Melik Ghazi et

FIG. 51. — LE CHATEAU DE TOKAT.

réparée par Bayezid Yîldîrîm. Le voyageur turc signale en outre les greniers, les citernes et le tunnel taillé dans le roc qui, par un escalier de 362 marches, conduisait jusqu'au fleuve (1).

La forteresse était strictement gardée, et la porte en demeurait fermée nuit et jour (2). Il est vraisemblable que, dans l'antiquité et au début de la conquête turque, le Château abrita une population assez nombreuse. Lors du passage d'Evliya, il était occupé exclusivement par la garnison, mais les habitants étaient autorisés à y mettre en sûreté leurs objets précieux (3).

(1) EVLIYA TSHELEBI, *Seyahatname*, V, p. 56-57. — Sur le tunnel à escaliers, cf. G. DE JERPHANION, *op. cit.*, p. 37.

(2) EVLIYA TSHELEBI, *op. cit.*, p. 57. — TOURNEFORT s'en vit refuser l'entrée (*Voyage du Levant, éd. cit.*, II, p. 436).

(3) EVLIYA TSHELEBI, *op. et loc. cit.*

II — MOSQUÉES

La plupart des mosquées et des mesdjids de l'époque seldjoukide méritent à peine une mention. La *Grande Mosquée (Ulu Djami)* a été reconstruite en 1090 H. (1679) (1), mais peut-être a-t-on conservé les dispositions d'ensemble du plan primitif. La salle de prière, plus large que profonde, est divisée en trois vaisseaux parallèles aux longs côtés par deux rangées de quatre piliers carrés.

D'autres mosquées anciennes, de dimensions restreintes, remaniées ou reconstruites, ne sont que de pauvres bâtisses. *Hamza Bey mesdjidi* (2) possède, englobé dans des constructions modernes, un noyau ancien — une coupole précédée d'un berceau brisé — qui répond à un plan fréquemment adopté à Tokat : nous en retrouverons l'application dans diverses tekkés.

Toute description, même succincte, entraînerait des redites fastidieuses, et je me borne à citer les édifices en suivant l'ordre chronologique : *Ahmed Pasha mesdjidi* (687) (3) ; *Aladja mesdjid* (700) (4) ; *Hamza Bey mesdjidi* (813) (5) ; *Hadji Turkhan mesdjidi* (887) (6) ; *Kazandjilar mesdjidi* (924) (7) ; *Behzad djamii* (fondé en 942, entièrement reconstruit en 1300) (8) ; *Ulu djami* (reconstruit en 1090) (9). Seules, trois mosquées ottomanes, *Güdük minare*, *Khatunige djamii*, *Ali Pasha djamii* feront l'objet de brèves notices (10).

GÜDÜK MINARE (IXe s. H.)

La mosquée, qui doit son nom à l'aspect trapu de son minaret, couvre un terrain rectangulaire d'environ dix mètres sur dix-huit (Fig. 32). Elle comprend une partie centrale, *a*, carrée, de 7m,60 de côté, couverte d'une coupole et flanquée, à l'Est et à l'Ouest, de deux

(1) Halil Edhem, *Islami kitabeleri*, p. 753 ; Ismail Hakki, *Kitabeler*, p. 41.

(2) Citée par Evliya Tshelebi, op. cit., p. 37. Cf. Halil Edhem, op. cit., p. 734 sq. et Ismail Hakki, op. cit., p. 20.

(3) Ismail Hakki, op. cit., p. 9-10.

(4) *Aladja* = *kiparré* — Au XVIIe siècle, on l'appelait également *Kitabük minaredi* (Evliya Tshelebi, op. cit., p. 38).
Une inscription datée de 700 (1300-1301), au nom d'Alaeddin Kaikubad, remonte à la fondation de la mosquée qui fut remaniée sous Bayezid II, en 911 (Halil Edhem, op. cit., p. 748 sq. ; cf. Ismail Hakki, op. cit., p. 13 et 33).

(5) Cf. sup. note 2.

(6) Halil Edhem, op. cit., p. 740 sq. ; Ismail Hakki, op. cit., p. 29.

(7) Ismail Hakki, op. cit., p. 34.

(8) Khodja Behzad légua une somme de 600 dinars pour l'entretien de cette mosquée et « pour l'eau appelée Oghul Bey ». Il fit construire également un *kiparer* (Halil Edhem, op. cit., p. 749 sq. ; Ismail Hakki, op. cit., p. 33).

(9) Cf. sup., note 1.

(10) *Khatunige djamii* et *Ali Pasha djamii* sont les seules mosquées de Tokat qui soient parfois signalées par les voyageurs occidentaux (Tavernier, *Les six voyages*, I, p. 13 ; Morier, *A journey through Persia*, London 1812, p. 344).

bas-côtés, *b*, *c* et *b'*, *c'*, voûtés chacun de deux coupoles. Le minaret s'élève sur la face Sud ; à sa base, une fontaine s'appuie sur le mur de la mosquée.

La construction, robuste, est très simple. Les murs sont en moellon, les piliers en pierre de taille, le minaret et les arcs de la façade en brique. A l'intérieur, les arcs ainsi que les voûtes sont sans doute également en brique, mais l'enduit dont les parois sont couvertes

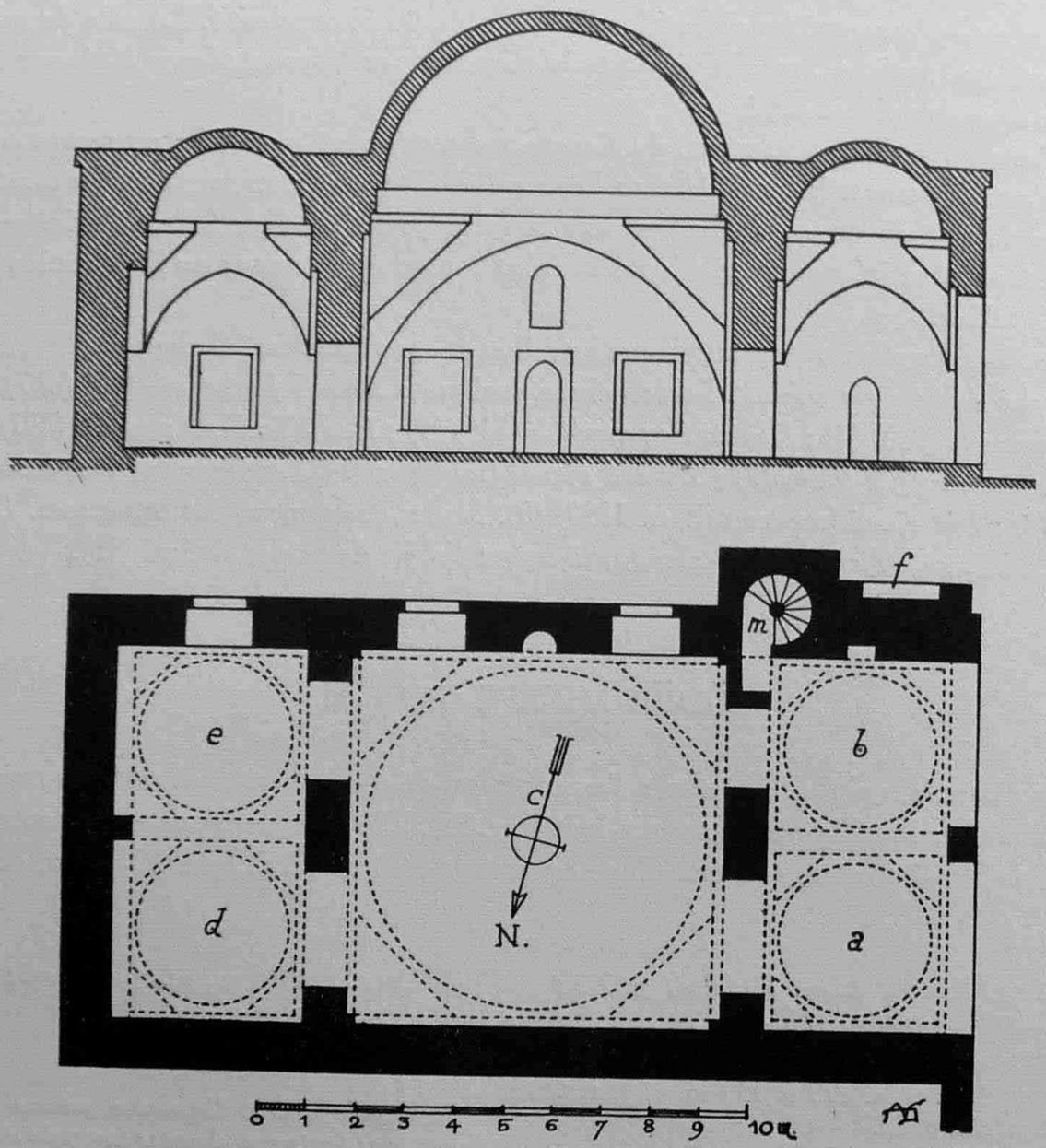

FIG. 52. — GÜDÜK MINARE.

ne permet pas de l'affirmer. Toutes les coupoles, hémisphériques, retombent sur des encorbellements triangulaires. Aucun autre décor que celui des écoinçons de la façade où des lignes de brique, alternant avec des assises de moellons, forment des dessins géométriques.

La mosquée n'est pas datée, mais, aussi bien d'après son plan que d'après le très modeste ornement de pierre et brique de la façade, elle semble avoir été construite dans la première moitié du IXe s. H. (XVe s. J.-C.).

KHATUNIYE DJAMII (890 H.) (1)

(Pl. XX, 2)

Ce monument répond à un type bien connu de mosquée ottomane. La salle de prière, carrée, est flanquée, à l'Est et à l'Ouest, de deux annexes symétriques. Un portique de cinq travées règne sur la longueur de la façade. Le minaret s'élève à l'Ouest : son fût à facettes repose sur un soubassement octogonal indépendant de la mosquée (Fig. 53).

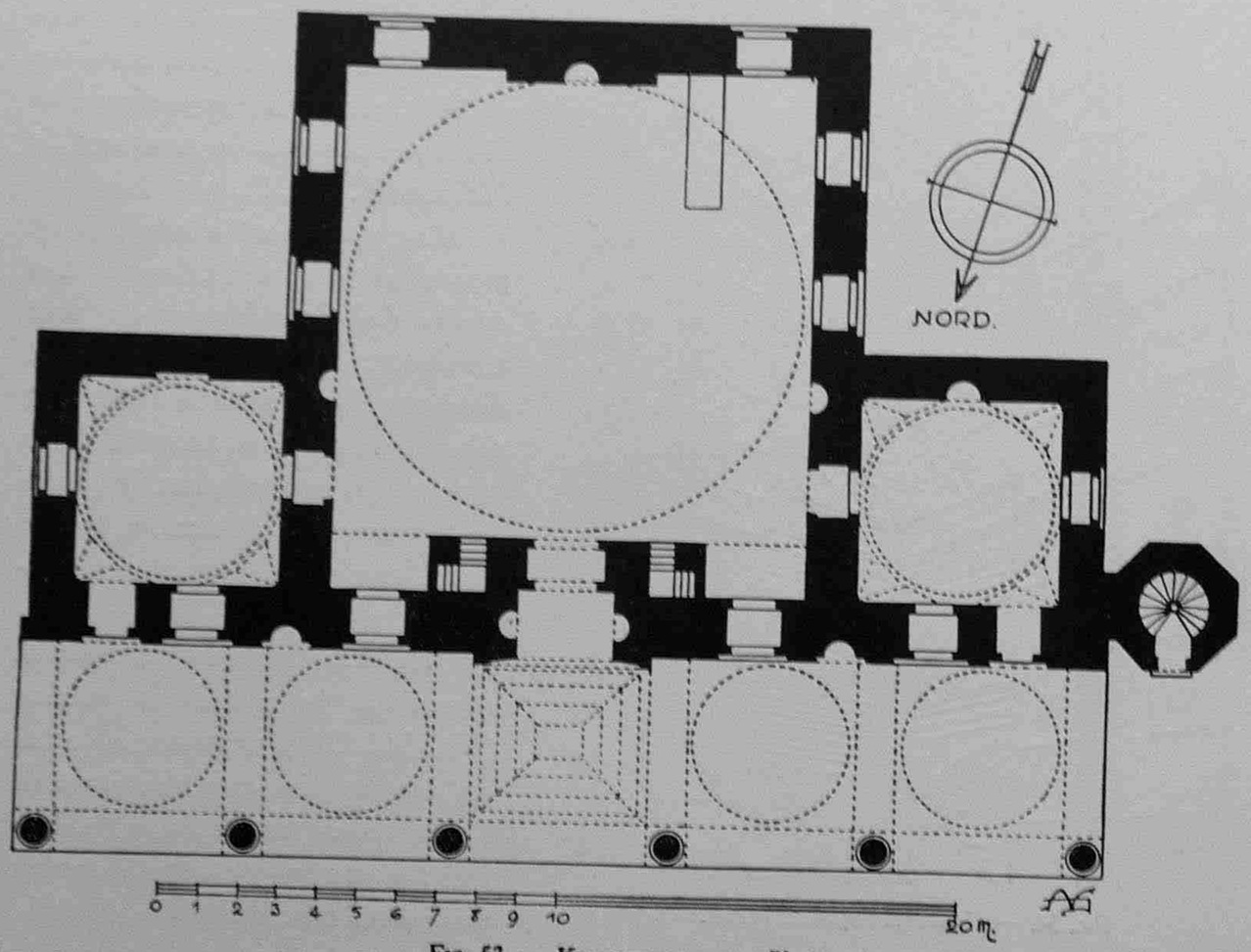

FIG. 53. — KHATUNIYE DJAMII : Plan.

La salle de prière, de douze mètres de côté, est couverte d'une coupole aveugle, retombant sur des trompes décorées d'alvéoles de grande échelle. Elle est éclairée par deux rangs de fenêtres superposées. Dans le mur Nord, très épais, sont ménagées deux niches rectangulaires au-dessus desquelles règne une tribune : on y accède par deux escaliers.

Les salles annexes sont voûtées de coupoles retombant sur une ceinture polygonale

(1) On l'appelle aussi *Meydan djamii* = *La Mosquée de la Place.*

triangulée ; elles sont toutes deux en communication directe avec le portique et servaient de médressés. Dans le portique, la travée médiane est couverte d'un arc-de-cloître alvéolé, et les autres sont voûtées de coupoles sur pendentifs. L'ordonnance de la façade, très régulière, se compose de six colonnes de marbre dont les fûts, aux frettes de bronze, proviennent de monuments antiques. Les chapiteaux sont alternativement alvéolés et triangulés. Au-dessus des archivoltes moulurées, dans les écoinçons, sont ménagés des défoncements circulaires. Une corniche alvéolée, couronnant le portique, se développe sur tout le pourtour de l'édifice (Pl. XX, 2).

FIG. 54. — KHATUNIYE DJAMII : Portail.

Les murs sont appareillés en assises réglées de calcaire. Les calottes de brique des coupoles sont recouvertes de feuilles de plomb (1). Bien que la construction soit fort robuste, on a été contraint d'élever après coup, comme garantie contre les tremblements de terre, de lourds contreforts qui déparent le monument.

Le seul élément richement décoré est le portail de marbre (Fig. 54). On y retrouve la forme du lambrequin caractéristique de l'architecture turque de cette époque : le marbre y est traité comme un assemblage de pièces de bois, chantournées et renforcées de consoles. On remarquera également parmi les alvéoles de la voussure la présence de ces *clés pendantes* de bronze auxquelles une couche de peinture grise a donné l'aspect du marbre.

L'inscription de trois lignes, gravée au-dessus de la porte, donne le nom du fondateur,

(1) Les coupoles des ailes ont été, après coup, couvertes d'un toit de tuiles. Cette mosquée correspond sans doute à celle qu'EVLIYA appelle *Hünkiar djamii (Mosquée du Sultan)*, mosquée à coupoles et minaret, recouverte de bois (*Seyahatname*, V, p. 58). — HAMILTON la nomme *Eski Djami*, mais elle n'est ni *very old* ni *circular* (*Researches in Asia Minor*, I, p. 352).

le sultan Bayezid II. La date de la construction, indiquée par un chronogramme, est 890 H. (1485). La mosquée fut fondée par Bayezid en l'honneur de sa mère, Gülbahar Khatun, d'où le nom de *Khatuniye djamii* sous lequel on la désigne encore aujourd'hui (1).

ALI PASHA DJAMII (980 H.) (2)

(Pl. XXI, 2; Pl. XXVI, 2)

La mosquée d'Ali Pasha est conçue suivant une formule fréquemment appliquée à Stamboul et en province, pendant la seconde moitié du XVIe siècle. La salle, carrée, mesure

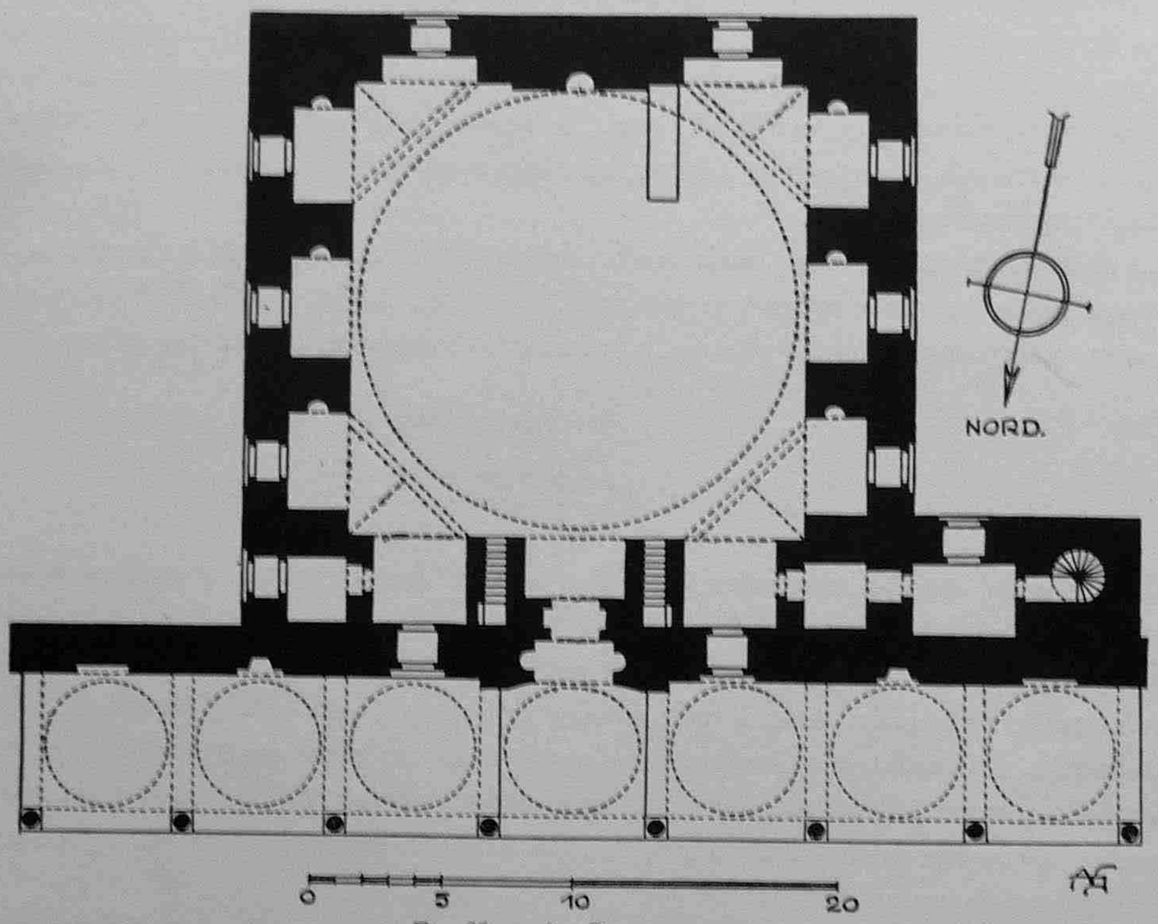

FIG. 55. — ALI PASHA DJAMII.

17[m],85 de côté, dans œuvre (Fig. 55). Dans les murs, très épais, sont ménagées des niches rectangulaires au fond desquelles s'ouvrent des fenêtres munies de grilles et de volets. La coupole hémisphérique qui couvre la salle retombe sur un tambour qui présente à l'extérieur l'aspect d'un prisme octogonal et qui, à l'intérieur, comprend seize arcades juxtaposées.

(1) HALIL EDHEM, *op. cit.*, p. 743 sq. ; ISMAIL HAKKI, *op. cit.*, p. 29.

(2) EVLIYA (*Op. cit.*, p. 58) l'appelle *Kodja Ali Pasha djamii*.

Ce tambour est raccordé au carré de base par quatre trompes d'angle à 45°, en forme de quart d'arc-de-cloître. De nombreuses fenêtres sont percées à divers niveaux : à la base et au sommet des murs, dans le tambour, suivant les axes et les diagonales, enfin à la base de la coupole suivant les mêmes directions. Une tribune règne sur la face de l'entrée et sur les faces latérales. Des pièces de service sont ménagées dans les angles Nord-Est et Nord-Ouest.

Un portique de sept travées voûté de coupoles sur pendentifs s'étend au Nord, devant la salle de prière dont il dépasse les limites à l'Est et à l'Ouest. Une telle saillie est justifiée vers l'Ouest par l'implantation du minaret, mais, vers l'Est, l'absence de toute construction donne à la composition un aspect boiteux. Il est vraisemblable que l'architecte avait prévu, soit deux minarets, soit une annexe quelconque, dont l'exécution fut différée.

On sait que de tels édifices valent surtout par les masses et la qualité de la construction. Les murs sont appareillés en assises de calcaire et la coupole de brique est recouverte de feuilles de plomb. Le décor se limite à quelques moulures, au portail à voussure alvéolée et niches latérales, au mihrab et au minber de marbre. Ces éléments composés suivant des formules traditionnelles, n'offrent, dans la mosquée de Tokat, aucun intérêt spécial. Toutefois, le mihrab et surtout le minber, aux lignes très simples, sont d'une exécution particulièrement soignée.

La mosquée n'est pas datée, mais son fondateur, Ali Pacha, fit bâtir également la turbé voisine qui porte en même temps que son nom, la date de 980 H. (1572-1573) (1). La mosquée, comme la construction à elle seule le laisserait supposer, date de la même époque.

III — MÉDRESSÉS

Ce qui a été dit des mosquées s'applique aux médressés parmi lesquelles on notera rarement quelque détail significatif.

La plus ancienne, *Tshukur medrese*, est aux trois quarts détruite. C'est une construction très fruste, en moellon, qui, à mon dernier passage à Tokat (1930) servait de refuge à des mohadjirs. Les cellules qui subsistent s'ouvrent sur un carré central de dix mètres de côté environ, couvert d'une coupole sphérique retombant sur quatre trompes d'angle. Au sommet de la coupole est ménagé un large oculus à travers lequel passent les branches d'un arbre planté au-dessous (2).

(1) HALIL EDHEM, *op. cit.*, p. 750 sq. ; ISMAIL HAKKÎ, *op. cit.*, p. 37 sq.

D'après la tradition locale, Ali Pasha serait un gendre de Bayezid II, mis à mort par le sultan, mais la date de 980 inscrite sur son tombeau rend cette tradition inacceptable. Peut-être Ali Pasha épousa-t-il une fille de Bayezid, fils de Süleyman. Dans ce cas, c'est par ordre de Selim II qu'il aurait été exécuté. — HALIL EDHEM BEY *(Op. et loc. cit.)* pense qu'il était un descendant d'Eretna.

(2) Lors du passage de BARTH (1858), la médressé servait de khan. Le voyageur allemand croit que ses chambres furent construites après coup : « (le khan) der, mit seinen Kammern rund um das Innere eines jetzt offenen Kuppeldaches einer alten verfallenen Moschee erbaut ist, mit einem oben aus der Offnung hervorstrebenden Baum... » (*Reise von Trapezunt nach Scutari*, p. 23). En fait, l'ensemble constituait la médressé et l'ouverture de la coupole, à la clé, répond à la disposition primitive.

D'après l'inscription demeurée en place au-dessus de la porte d'entrée, cette médressé fut construite par le Danishmendide Nizameddin Yaghï Basan (1).

Je me borne à citer *Hisariye medresesi* datée par l'inscription du portail de 814 H., mais qui paraît avoir été entièrement transformée (2).

Khatuniye medresesi, située en face de Khatuniye djamii, est une bonne construction

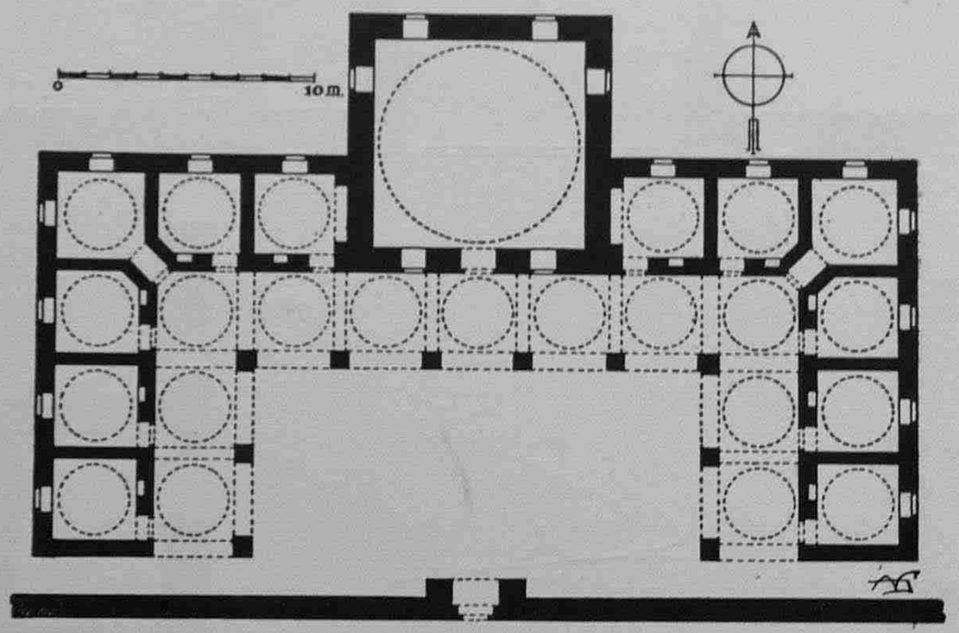

FIG. 56. — KHATUNIYE MEDRESESI.

ottomane de même date que la mosquée homonyme et due également à la piété filiale de Bayezid II (3). Un schéma du plan suffira à en faire comprendre l'économie (Fig. 56).

La seule médressé qui mérite une étude détaillée est celle qu'on nomme *Gök medrese :* c'est à juste titre que les voyageurs l'ont, depuis longtemps, signalée comme le plus caractéristique de tous les monuments de Tokat.

(1) Dans l'inscription placée au-dessus de la porte, on lit le nom de Yaghï Basan et la date de 645 H. Or, Yaghï Basan mourut en 562, et si l'inscription est contemporaine de la fondation du monument, il faut admettre que le lapicide commit une erreur. Peut-être traduisit-on en arabe 645 au lieu de 546, date qui correspond au règne de Yaghï Basan (Cf. HALIL EDHEM, *op. cit.*, p. 587 sq. ; ISMAIL HAKKÏ, *op. cit.*, p. 3-4).

(2) Elle fut fondée par Emir Hisar qui, d'après certains textes, serait le frère de Bayezid Pasha (HALIL EDHEM, *op. cit.*, p. 733 ; ISMAIL HAKKÏ, *op. cit.*, p. 19-20).

(3) Le monument est anépigraphe, mais, de même que la mosquée voisine fondée par Bayezid II en l'honneur de sa mère, la médressé est appelée *Khatuniye* ou *Gülbahar medresesi*.

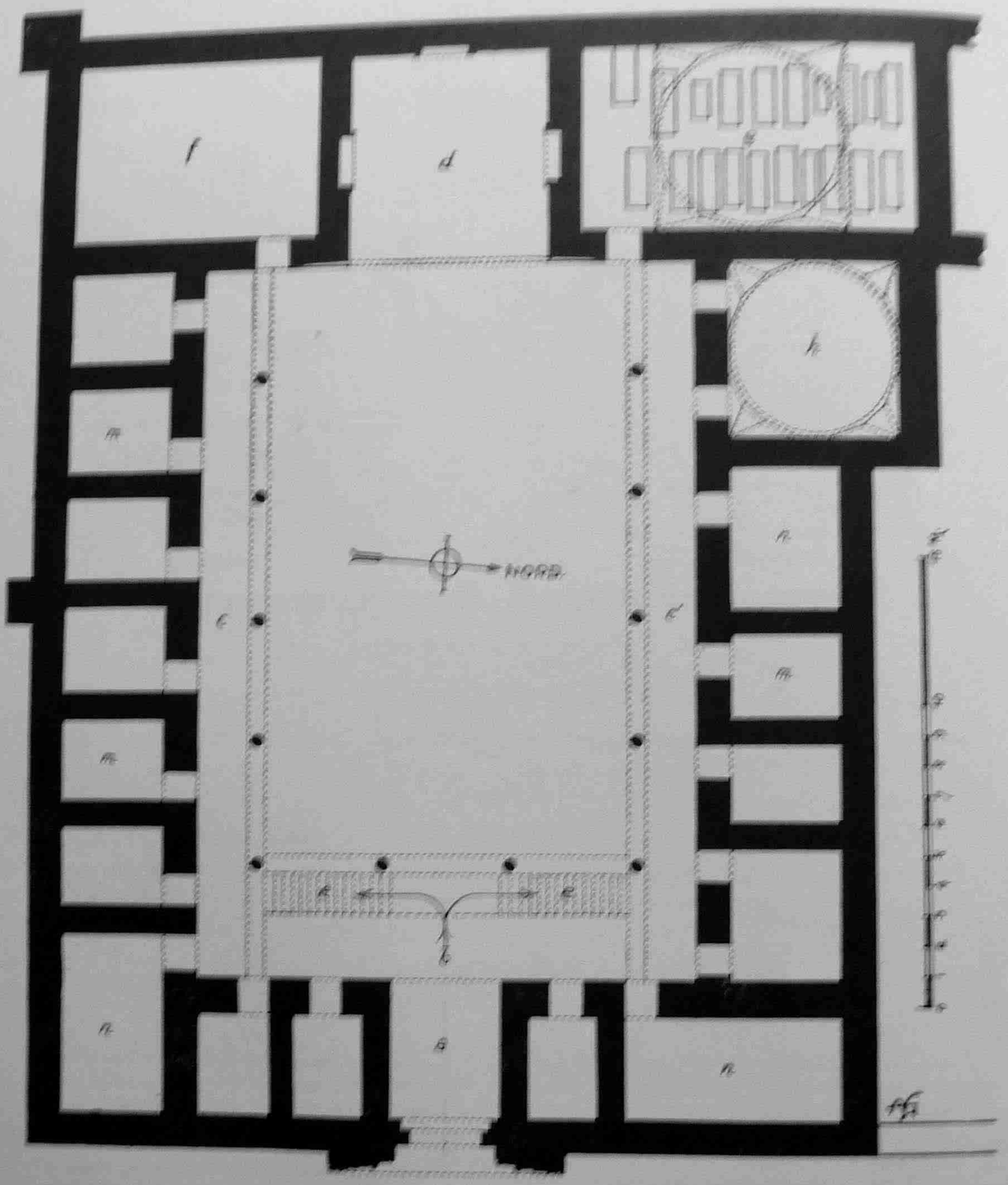

FIG. 57. — Cour intérieure : Plan du rez-de-chaussée.

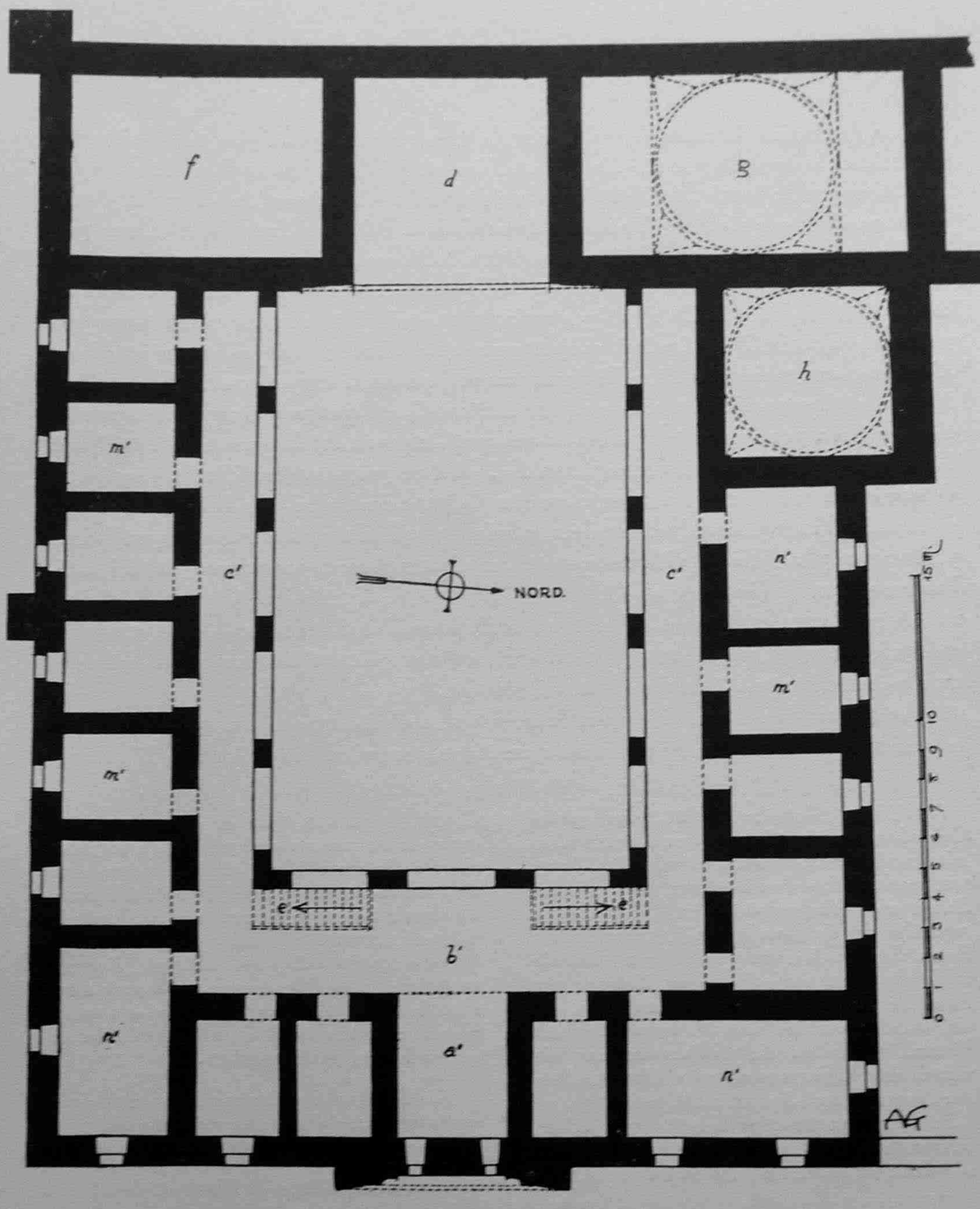

FIG. 58. — GÖK MEDRESE : Plan du premier étage.

GÖK MEDRESE (VIIe s. H.)

(Pl. XXII, 1 ; Pl. XXIII ; Pl. XXIV, 4)

La destination du monument n'est pas douteuse : c'est une médressé de type courant qui doit son nom — *la médressé bleue* — aux faïences qui décoraient les faces de la cour et qui subsistent en partie. La description qu'a donnée Mordtmann du « komplex » qu'il visita, paraît être le résultat d'une suite de confusions. Même si l'on admet qu'une partie des monuments voisins aient disparu depuis le passage à Tokat du savant allemand, on ne voit pas à quoi pourraient correspondre *les quatre corps de logis* qui auraient constitué *un palais seldjoukide* (1). On s'explique moins encore où s'ouvraient les quatre portes qui y donnaient accès (2). Il faudrait admettre une reconstitution totale des murs extérieurs d'autant plus invraisemblable qu'ils paraissent anciens sur la majeure partie de leur développement. Il est vrai qu'il subsiste encore au Nord-Ouest quelques éléments de constructions voûtées, actuellement en ruines et qui semblent avoir été des annexes à la médressé. Mais, quelque soit leur rôle dans l'ensemble, elles ne pouvaient modifier le plan qui se dégage à peu près complet des parties restées debout : c'est celui d'un édifice dont on ne saurait nier l'intérêt mais dont la valeur artistique ne justifie point certaines appréciations vraiment trop laudatives : *Gök medrese* est loin d'offrir l'aspect somptueux que lui attribue la relation de Mordtmann (3).

A mon premier passage à Tokat, en 1928, la médressé était abandonnée et en fort médiocre état (4). J'ai pu constater, en 1930, qu'elle avait été transformée en musée et qu'elle était désormais à l'abri de toute déprédation.

Le portail donne accès à un vestibule, *a*, voûté d'un berceau brisé qui conduit à la cour rectangulaire, bordée de portiques à deux étages, sur trois de ses côtés (Fig. 57). Sur le

(1) « Dieser Komplex enthält vier grosse Gebäude neben einander und durch Nebenthüren mit einander in Kommunikation gebracht... Zuerst tritt man jedesmal in eine grosse Halle, an den Seiten mit Arkaden versehen ; dem Eingange gegenüber ist ein gewölbter und etwas erhöhter Raum. So viel man aus dem jetzigen Zustande schliessen kann, war eins dieser Gebäude der Palast des Sultans mit Empfangssaal u. s. w., ein anderes war vielleicht Privatwohnung mit Harem, ein drittes die Hofmoschee und ein viertes das Regierungsgebäude » (BARTH, *Reise von Trapezunt nach Scutari*, p. 24, note 1).

En fait, les *quatre corps de logis* correspondent, comme dans toutes les médressés du même type, au vestibule d'entrée, au grand ivan et aux cellules.

(2) HALIL EDHEM BEY (*Op. cit.*, p. 661) a relevé déjà l'erreur de MORDTMANN, touchant l'identification du monument. Plus récemment, G. DE JERPHANION tout en remarquant qu'il correspond à une médressé plutôt qu'à un palais, ajoute : « Si, comme il me semble, les autres corps de logis présentaient la même disposition, l'ensemble devait former une vaste médressé dont les différentes parties communiquaient entre elles par des portes latérales » (*Mélanges d'archéol. anatolienne*, p. 75). On ne voit pas à quels autres *corps de logis* ni à quelles *portes latérales* il est fait allusion : l'auteur paraît avoir interprété inexactement la note de MORDTMANN.

(3) « Die Façaden *(sic)* sind wahre Meisterwerke der Architektur und verdienen allein für sich eine Reise nach Tokat » *(Op. et loc. cit.)*.

(4) Lors du passage de BARTH et de MORDTMANN, elle servait en partie d'écurie, en partie de refuge pour les mendiants et les vagabonds *(Op. et loc. cit.)*.

quatrième, face à l'entrée, s'ouvre un large et profond ivan, *d*, voûté d'un berceau brisé dont la hauteur correspond à celle des deux étages réunis.

L'ivan est flanqué de deux salles montant de fond l'une et l'autre. La salle *f*, voûtée d'un berceau brisé, est vide actuellement. La salle *g* plus vaste, fait saillie vers l'Est sur le rectangle que dessine l'édifice. Elle est voûtée d'un berceau brisé, interrompu au centre par une coupole retombant sur des pendentifs triangulés. Vingt tombeaux de toutes dimensions y sont répartis sur deux rangées (1). Une troisième salle, *h*, est contiguë à la précédente. De forme carrée, elle est voûtée d'une coupole sur frise triangulée à seize pans.

On retrouve au Nord-Ouest quelques éléments de constructions anciennes, notamment

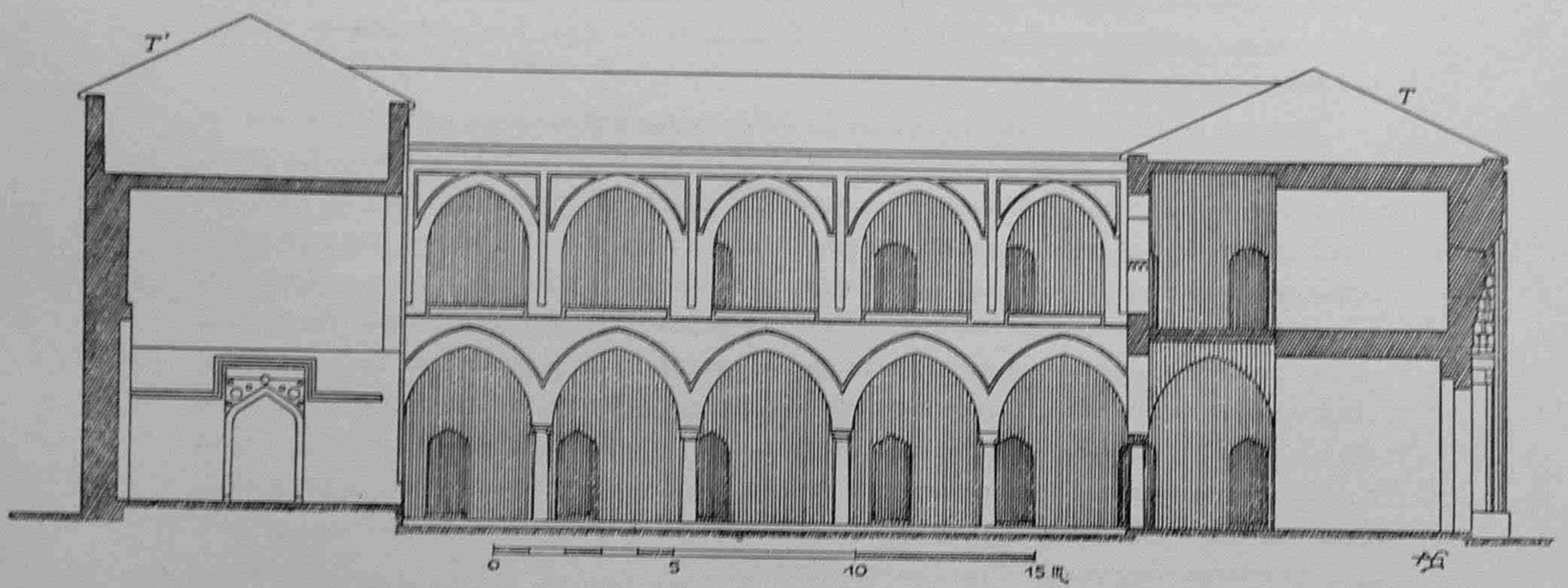

FIG. 59. — GÖK MEDRESE : Coupe longitudinale.

dans l'atelier d'un forgeron où, sous une épaisse couche de suie, apparaissent les voussoirs d'un berceau : mais il s'agit là de constructions annexes d'un caractère utilitaire.

Sous les portiques qui bordent trois des faces de la cour s'ouvrent, à chaque étage, d'étroites cellules, *m*, *m'*, et des pièces plus vastes, *n*, *n'*, qui suffiraient à caractériser l'édifice. Cellules et pièces du rez-de-chaussée sont voûtées de berceaux, celles du premier étage sont plafonnées. Les portiques correspondants sont plafonnés l'un et l'autre. Au vestibule d'entrée est superposé un ivan, voûté d'un berceau brisé, qui prend jour vers la rue par deux petites fenêtres.

Ce sont là les dispositions essentielles de l'édifice et elles n'offrent rien de particulier. Certains détails, d'ailleurs, demeurent hypothétiques. Aujourd'hui, on accède au premier

(1) MORDTMANN *(Op. et loc. cit.)* signale deux salles contenant : la première, *cinq* sarcophages, la seconde, *trente* environ (?). — Il est possible qu'on ait transporté depuis lors, dans la salle *g*, une partie des vingt sarcophages qui y sont rassemblés aujourd'hui et que d'autres aient disparu. Sous l'ivan avaient été déposées, peu de temps avant mon passage, quelques stèles funéraires. Je donne la photographie de trois d'entre elles, Pl. LX, 4.

étage par un escalier de bois, de construction moderne, placé sous le portique suivant *e, e*. Je n'ai trouvé nulle trace d'un escalier de pierre, et l'escalier de charpente semble bien reproduire le dispositif primitif.

Les toitures ont été refaites. Celles que j'ai figurées sur la coupe en T T' (Fig. 59) correspondent à l'état actuel. Il n'est point certain que tel ait été le système ancien de couverture. Peut-être une terrasse de terre battue recouvrait-elle l'extrados des voûtes et les solivages.

Ce sont là des questions sans grande importance, dans un édifice où la construction n'est pas très soignée : les remplois de colonnes et de chapiteaux dissemblables, l'irrégularité de la maçonnerie de moellon, la banalité des formes de voûtes trahissent de médiocres qualités professionnelles. L'intérêt de l'édifice réside dans la décoration du portail et surtout dans celle des faces de la cour.

Portail. — L'exhaussement général du sol de la rue a modifié de manière sensible les proportions du portail dont la base est enterrée sur un mètre de hauteur au moins. La porte, en carène, s'ouvre au fond d'une niche méplate couronnée d'une voussure alvéolée. Le motif est limité par un cadre rectangulaire, orné de moulures et d'arabesques : la partie supérieure a été refaite en maçonnerie grossière, mais la restitution n'est pas douteuse. L'appareil est composé d'assises alternativement grises et rougeâtres. Par une disposition exceptionnelle, la même alternance existe dans les piédroits de la porte dont les assises sont chantournées comme les claveaux de l'arc lui-même. Également anormale est la présence des deux fenêtres percées dans les écoinçons, au-dessus de la voussure. Bien qu'elles soient de dimensions très réduites, elles semblent hors d'échelle et produisent un fâcheux effet. Quant au décor général, il ne fait qu'utiliser le répertoire seldjoukide du XIIIe siècle, mais sous une forme amenuisée et quelque peu incolore.

Cour. — Le décor intérieur, réparti sur les quatre faces de la cour, est de beaucoup la partie la plus intéressante de *Gök medrese*. Un large cadre rectangulaire entoure l'arc de tête de l'ivan. Il est composé d'une série de champs revêtus de faïences émaillées suivant le dessin ci-contre (Fig. 61). Les éléments géométriques ou floraux, de même que les lettres de l'inscription coranique, sont formés d'éléments découpés dans des plaques de faïence émaillée. Les couleurs employées sont le noir (noir de manganèse), le bleu-vert clair (turquoise), le bleu d'outremer foncé et le blanc. Sur les trois faces de l'ivan lui-même, règne un haut lambris de faïence composé d'un assemblage de carreaux hexagonaux bleu clair et de carreaux triangulaires noirs. Au-dessus, un large bandeau de stuc dont on distingue mal les ornements sous un épais badigeon devait être rehaussé de peintures. Des niches méplates sont percées dans la hauteur du lambris et encadrées de motifs de stuc ; celle du côté Sud pouvait servir de mihrab.

Plus complexe est le décor des faces du portique. A la brique ordinaire, laissée apparente, s'allient les revêtements de carreaux unis et des frises aux motifs géométriques. Voici le détail de cette ornementation dont la figure 60 donne les éléments :

a) *Arcs du rez-de-chaussée :* brique ordinaire, 200×90×42 mill. ; joints de plâtre de 35 millimètres d'épaisseur dans lesquels sont incisés, à la pointe, des dessins géométriques.

b) *Ecoinçons du rez-de-chaussée* ; revêtement de carreaux de faïence carrés bleu turquoise.

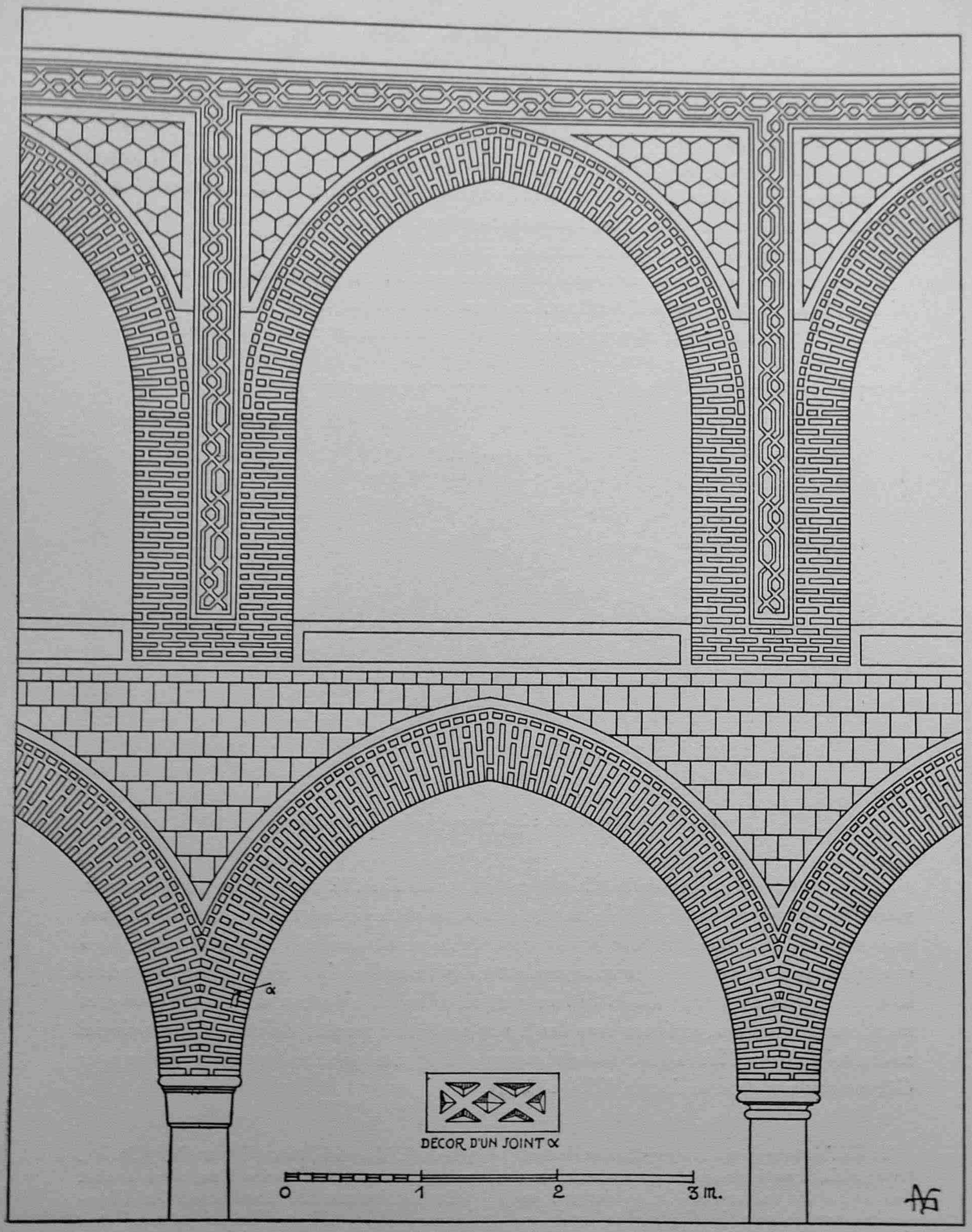

Fig. 60. — Gök medrese : Détail du décor de la cour.

BRITISH INSTITUTE
ANKARA
OF ARCHÆOLOGY

c) *Arcs du premier étage :* brique ordinaire avec joints de 35 millimètres remplis de plaques de faïence bleu clair.

d) *Ecoinçons du premier étage :* revêtement de carreaux hexagonaux bleu turquoise.

e) *Archivoltes du rez-de-chaussée, bandeaux des appuis du premier étage, encadrements des écoinçons du premier étage :* filets de 8 centimètres de largeur, bleu d'outremer foncé.

f) *Frise au sommet de l'édifice et panneaux verticaux au droit des points d'appui :* bande d'entrelacs composée de filets bleu turquoise sur fond noir.

Les dernières assises du mur, sous la toiture actuelle, ont été remaniées à une époque récente. Sans doute faudrait-il restituer, au-dessus de la bande d'entrelacs, quelques lignes horizontales et peut-être aussi une corniche alvéolée en stuc ou même en faïence.

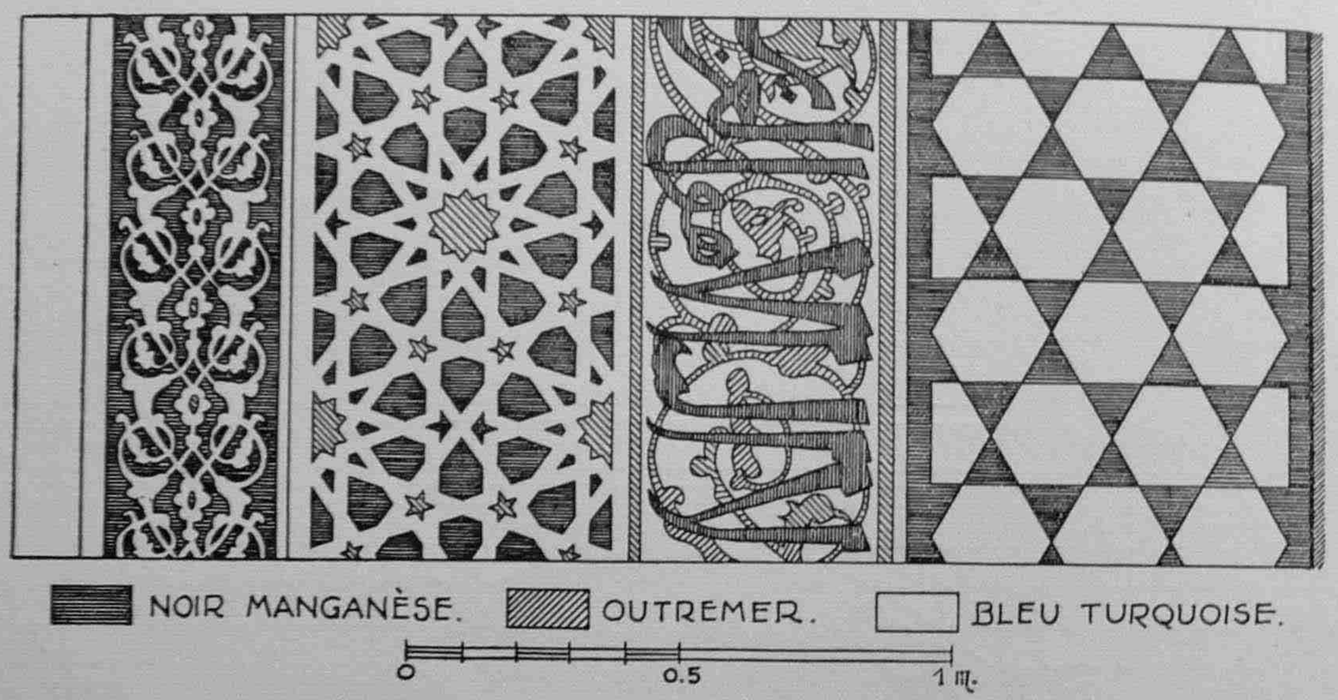

FIG. 61. — GÖK MEDRESE : Encadrement de l'arc du grand ivan.

Gök medrese n'est pas datée. Sur le portail, entre l'arc, la porte et les alvéoles de la voussure, est encastrée une dalle de marbre rectangulaire destinée à recevoir une inscription, mais celle-ci, semble-t-il, ne fut jamais gravée. Les motifs sculptés du portail, aussi bien que le décor céramique de la cour, répondent à des formules d'un usage courant pendant la seconde moitié du XIIIe siècle. Si leur emploi, à Tokat, n'est pas exempt de quelques maladresses, il les faut attribuer sans doute aux ressources modestes d'un centre provincial moins brillant que Konya ou Sivas par exemple. De toute manière, on peut proposer pour *Gök medrese* une date voisine de 1275 J.-C. (1).

(1) En l'absence de toute inscription et de tout texte précis, il est impossible de fixer la destination exacte du monument. On le désigne, en général, sous le nom de *Gök medrese*, mais on l'appelle parfois aussi *Timarkhane* ou *Dâr al-shifâ'* (Hôpital). Toutefois, HALIL EDHEM BEY (*Op. cit.*, p. 660) pense que l'hôpital était situé à côté.

EVLIYA TSHELEBI cite *Timarkhane tekkesi* (*Seyahatname*, V, p. 61) et *Vani tekkesi* « qui était autrefois la *Gök medrese* » (*Ibid.*), mais ailleurs

IV — COUVENTS, TOMBEAUX ET MONASTÈRES

Qu'ils soient isolés ou attenant à des couvents, les tombeaux de Tokat ne sont, à l'exception de l'un d'eux, le *Tombeau de Nureddin ibn Sentimur*, que des constructions très modestes. Généralement, le gros œuvre est en moellons enduits de mortier, et la pierre d'appareil est réservée au porche d'entrée, à l'encadrement des portes et des fenêtres. De l'ornementation, il ne subsiste plus que quelques panneaux de faïence, mais peut-être ces édifices ont-ils possédé primitivement un décor céramique beaucoup plus développé.

EBULKASIM TÜRBESI (631 H.) (1)

(Pl. XXIV, 1)

La salle, carrée, de 4m,80 de côté, est couverte d'une coupole hémisphérique (Fig. 62). On passe du carré de la salle au cercle de base de la voûte au moyen de quatre trompes d'angle à 45° (arc de tête en carène, trompes en quart d'arc-de-cloître) et de huit petites trompes ménagées à la naissance de la coupole.

La salle contient quatre cénotaphes. Les corps doivent avoir été déposés dans un caveau aujourd'hui inaccessible.

A l'extérieur (Pl. XXIV, 1), au-dessus de la

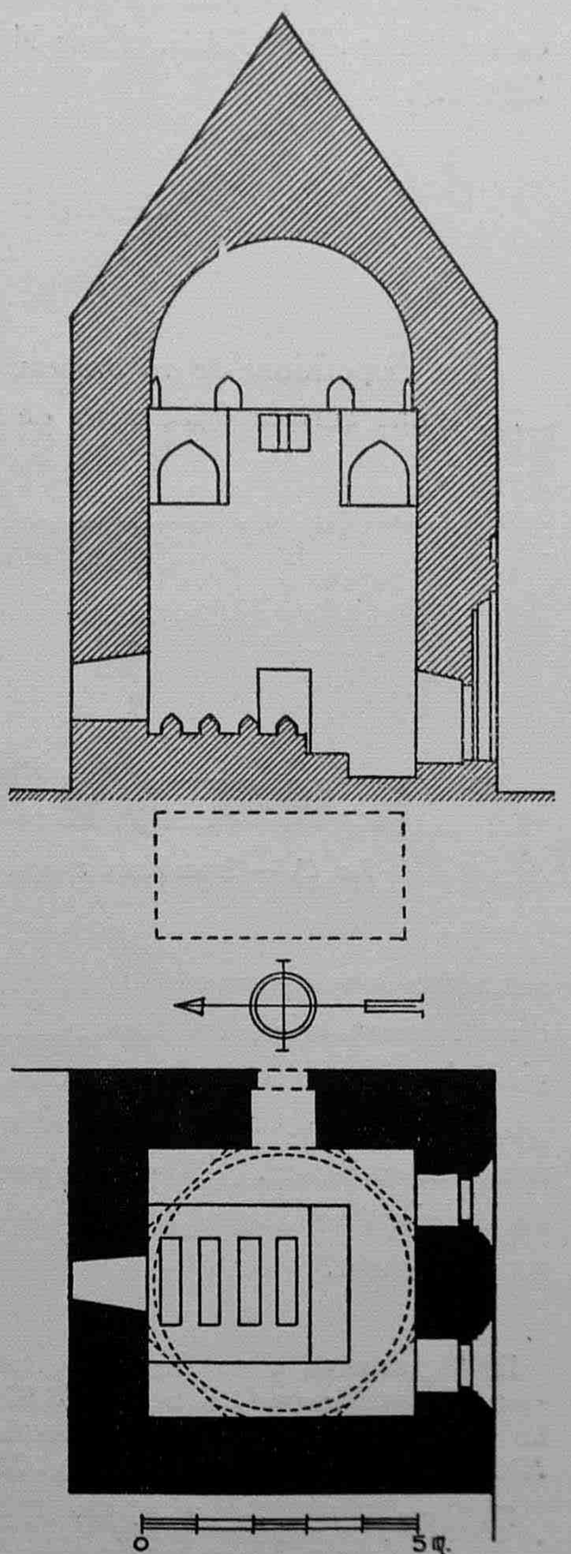

FIG. 62. — EBULKASIM TÜRBESI.

(p. 59), il signale « *Gök medrese*, édifice bien construit, en pierre, transformé en couvent ». Il ajoute : « Sa coupole est ouverte au milieu *(ortasi atshik)* et, en bas, sur le sol, est disposé un bassin quadrangulaire ». D'autre part, le voyageur turc donne, au sujet de *Meydan tekkesi*, certains détails qui permettent, semble-t-il, de l'identifier à l'actuelle *Gök medrese* : « *Meydan tekkesi*... de la base au sommet est décorée de faïences vertes à couleurs changeantes *(bukalemun)*, telles que le visiteur se croirait dans une salle de peintures de Chine » (p. 61, lignes 5 et 6 à partir du bas).

(1) Le nom du personnage d'après l'inscription est : *Abû l-Ḳâsim ibn ʿAlî al-Ṭûsî*, mais aujourd'hui le mausolée est appelé communément *Ali Tusî türbesi* : c'est ainsi que je l'ai désigné sur la Pl. XXIV, 1.

base carrée du tombeau, s'élève un tambour octogonal actuellement couvert d'un toit de tuiles mais qui, autrefois, devait être surmonté d'une pyramide à huit faces. Les deux fenêtres sur la rue sont percées sous des tympans en carène encadrés eux-mêmes de larges biseaux à 45°. Ces tympans sont décorés de dessins géométriques formés de briques ordinaires posées sur champ et de faïences bleu turquoise. Les écoinçons des arcs sont revêtus d'un assemblage de faïences bleues et noires. C'est là tout le décor du tombeau dont la maçonnerie est entièrement recouverte d'un épais enduit de mortier (1).

L'inscription, encastrée dans le mur de façade au-dessus des fenêtres, donne le nom du fondateur *Abû l-Ḳâsim, fils de 'Ali al-Ṭûsî* et la date de la construction, 631 H. (1233-1234) (2).

SEFER PASHA TÜRBESI (649 H.)

(Pl. XXIV, 2)

Les dispositions de ce tombeau (Fig. 63) sont les mêmes que celles du précédent. La salle, d'une surface égale mais de moindre hauteur, contient trois tombes. Le caveau, accessible, est voûté d'un berceau surbaissé. Un mesdjid, aujourd'hui en ruines, était contigu au mausolée, à l'Ouest. La salle de prière, plafonnée, était éclairée, vers le Sud, par deux fenêtres rectangulaires entre lesquelles était percé le mihrab. La porte d'entrée s'ouvrait sous un porche, à l'angle Sud-Ouest.

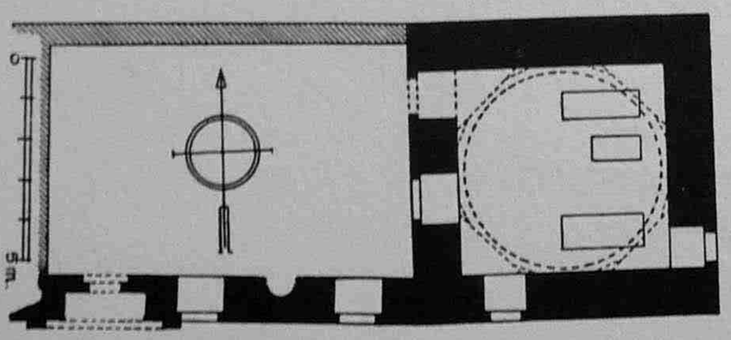

Fig. 63. — Sefer Pasha türbesi.

La construction est assez soignée. La façade Sud et la pyramide qui surmonte le tombeau sont appareillées en pierre de taille. Le porche du mesdjid, voûté d'un berceau brisé, est flanqué de colonnettes dont les fûts, engagés sur l'arête des piédroits, sont décorés de chevrons.

Au-dessus de la porte, une inscription de deux lignes indique que le tombeau a été construit en 649 H. (1251-1252), sous le règne de Kaikhusrau ibn Kaikubad (3). Sur Sefer Pasha lui-même, auquel la tradition populaire attribue le monument, on ne possède aucun renseignement.

(1) Mordtmann a vu dans cette turbé un « *meshed* » ou *Ehrengrab*. Il la date de 638 H. et lui attribue un minaret où l'on trouve la *schöne Nicäische Lazurarbeit* (Barth, *Reise*, p. 22, n. 1).

(2) Halil Edhem, *op. cit.*, p. 589 sq. ; Ismail Hakkî, *Kitabeler*, p. 2-3. — Fonctionnaire d'Alaeddin Kaikubad, le personnage dont nous retrouverons le nom dans l'inscription du Pont de Tokat (Cf. inf., p. 106) fit construire à Kayseri la mosquée appelée *Hadjî Kîlîdj djamii* et la médressé contiguë (*Monuments turcs d'Anatolie*, I, p. 52-54). La mosquée de Kayseri est datée de 647 : le tombeau de Tokat fut donc bâti du vivant d'Ebulkasim.

(3) Halil Edhem, *op. cit.*, p. 644-645 ; Ismail Hakkî, *op. cit.*, p. 8.

SÜNBÜL BABA ZAVIYESI (691 H.)

L'édifice a été en partie modernisé (Fig. 64). Il en subsiste le portail, une salle oblongue, couverte d'une coupole sur tambour triangulé et d'un berceau brisé, et une salle, voûtée d'une coupole, qui contient un cénotaphe. Quant aux quatre pièces, on ne saurait indiquer leur destination exacte mais, puisqu'il s'agit d'une zaviye, il est probable que les parties transformées correspondaient à l'habitation des religieux. Le seul élément intéressant est le portail de marbre blanc à voussure alvéolée et niches latérales en plein cintre (Pl. XXII, 2). On observera que sur l'archivolte et les piédroits des niches, de même que dans les moulures qui encadrent la voussure, le décor est formé de feuilles d'acanthe juxtaposées très proches encore du prototype antique.

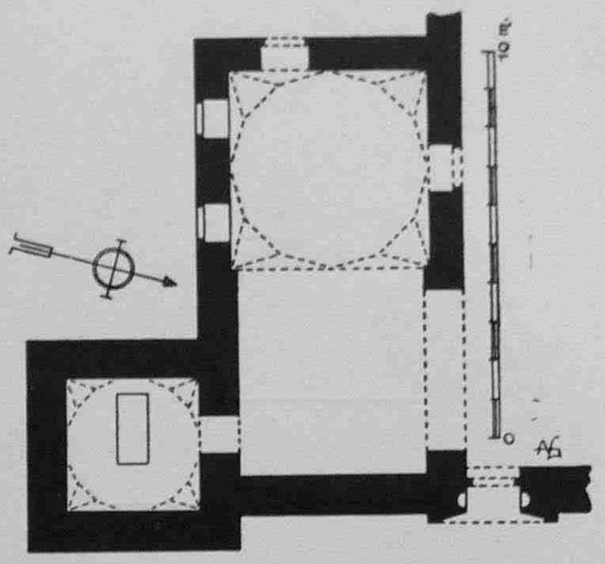

Fig. 64. — Sünbül Baba zaviyesi.

D'après l'inscription de trois lignes (1) gravée au-dessus de la porte, le monument a été bâti en 691 (1291-1292), sous le règne de Mes'ud II, fils de Kaikawus, par Sünbül, fils de Abdullah, affranchi de la princesse Safwat al-dîn, fille de Mu'în al-dîn Pervâne (2).

KHALEF GHAZI TEKKESI (691 H.)

La construction a été remaniée et le plan, tel qu'il se présente aujourd'hui, n'est point très cohérent (Fig. 65). La façade a subi elle aussi diverses réparations et certains de ses éléments ont été déplacés. Elle semble avoir été construite

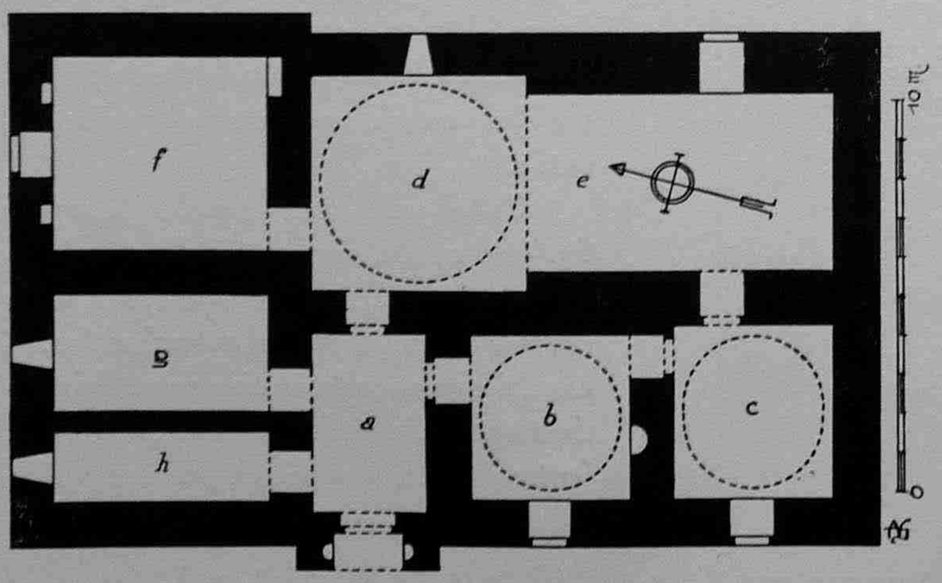

Fig. 65. — Khalef Ghazi tekkesi.

(1) Ismail Hakkî, *op. cit.*, p. 11.

(2) « Sünbüllü Sultan », à ce que rapporte Evliya Tshelebi, était un disciple de Hadjî Bayram (*Seyahatname*, V, p. 60).

avec soin, comme en témoigne encore l'encadrement des ouvertures. Du vestibule *a*, on pénètre dans deux salles, *b* et *c*, couvertes de coupoles, qui abritaient des tombeaux. La partie *d*, *e*, voûtée d'une coupole et d'un berceau, était réservée sans doute aux réunions publiques. Les salles *f*, *g*, *h* pouvaient servir de logement aux moines.

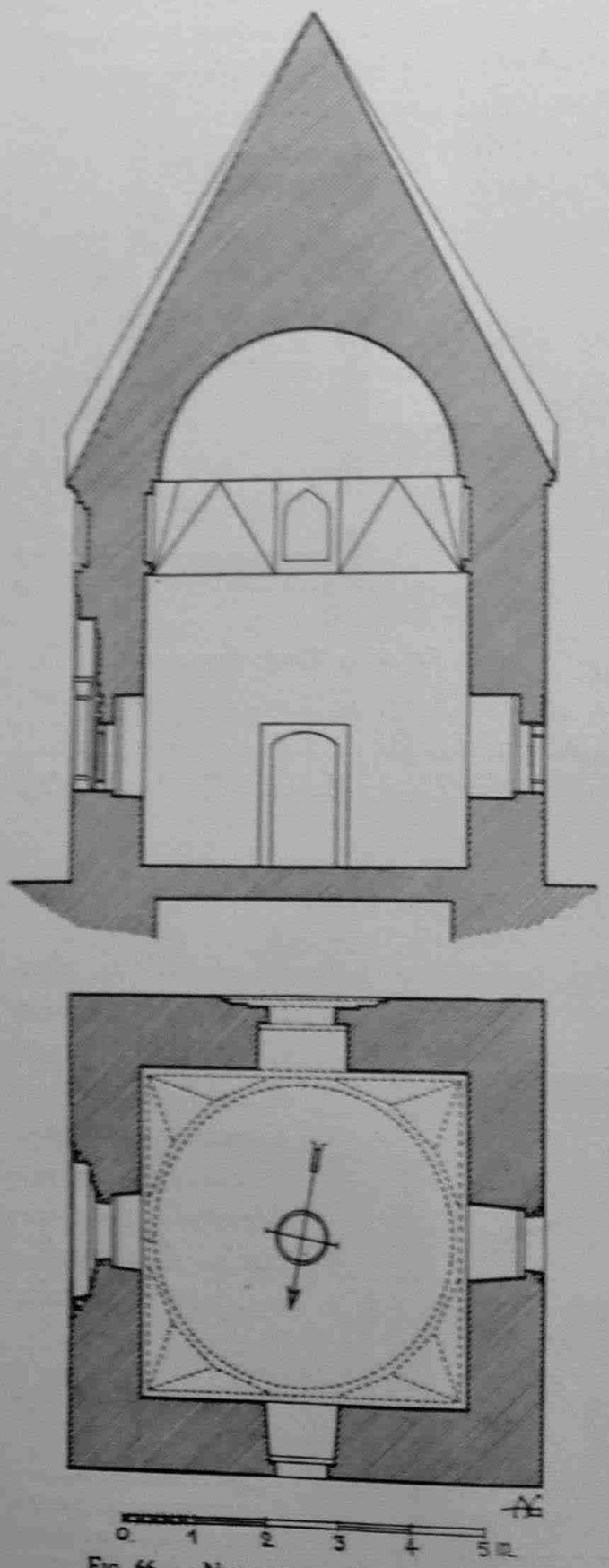

Fig. 66. — Nureddin ibn Sentimur türbesi.

Au-dessus de la porte, une inscription de quatre lignes relate que cet établissement appelé *Dâr al-'Ilm wal-'Amal (Maison de la science et des œuvres pies)* a été fondé par Khalef, fils de Süleyman, en 691 (1291-92), sous le règne de Mes'ud II, fils de Kaikawus II (1).

NUREDDIN IBN SENTIMUR TÜRBESI (713 H.)

(Pl. XXV, 1 et 2)

Bien qu'il soit de dimensions modestes, ce tombeau est, parmi les édifices funéraires de Tokat, l'œuvre architecturale la plus expressive. Il est à demi ruiné et ses proportions générales sont altérées par l'exhaussement du terrain environnant. Il s'élève dans un des vastes jardins potagers qui bordent, à l'Ouest, la route de Samsun, entre la ville et le fleuve. A mon dernier passage à Tokat (1930), la salle du mausolée était utilisée par les maraîchers comme remise à outils.

Cette salle, très simple (Coupe, fig. 66), carrée, mesure 3m,50 de côté, dans œuvre. Elle est couverte d'une coupole hémisphérique retombant sur une frise triangulée à seize pans. Primitivement, elle était éclairée par trois fenêtres et on y pénétrait par une porte

(1) Ismail Hakkı, *op. cit.*, p. 12.

percée dans le mur Sud. Aujourd'hui, cette porte est murée et c'est la fenêtre Ouest qui sert de porte. A l'extérieur, le tombeau comprend un soubassement carré, en pierre, de $6^{m},80$ de côté, dans la hauteur duquel sont percées la porte et les trois fenêtres. Au-dessus, la construction est entièrement en brique : elle se compose d'un tambour octogonal et d'une pyramide dont la section est une étoile à huit pointes.

C'est à la fenêtre orientale qu'a été réservée toute l'ornementation (Pl. XXV, 2). La niche, au fond de laquelle est percée la baie, était flanquée de deux colonnes. De chacune d'elles, il ne subsiste que le chapiteau, la base et un fragment de fût qui est décoré de rinceaux en saillie. Sur les piédroits de l'ouverture elle-même, deux colonnettes formées de trois fûts entrelacés reçoivent l'archivolte où on lit quatre vers de Firdawsi. Au-dessus, le tympan est occupé par un relief très coloré, enlacement de tiges et de palmettes d'un caractère typique. On retrouve les mêmes palmettes sur les corbeilles des chapiteaux, et deux larges feuilles de même style étaient sculptées dans l'angle supérieur du cadre qui limite le motif.

Une inscription de deux lignes placée dans le tympan de la niche donne le nom du personnage pour lequel fut bâti le tombeau, l'émir Nureddin ibn Sentimur. Date : zilkade 713 H. (Février-mars 1314) (1).

ATSHĬK BASH TÜRBESI (VIIe s. H.)

Au delà du grand pont, sur le Yeshil Ĭrmak, à l'Ouest de la route de Samsun, s'élèvent en plein champ les ruines d'une construction, composée de plusieurs salles, qu'on désigne sous le nom de *Atshĭķ Bash türbesi* (Fig. 67) (2). Il n'en subsiste que la turbé proprement dite, salle carrée, couverte d'une coupole sur frises triangulées abritant encore un cénotaphe, et une pièce contiguë, oblongue, couverte d'une coupole et d'un berceau suivant un dispositif observé déjà dans les tombeaux précédents. Celui-ci est anépigraphe, mais d'après son plan et le mode de construction, on peut le dater, par comparaison de la seconde moitié du VIIe siècle H. (XIIIe s. J.-C.). Je l'ai signalé parce qu'il renferme encore les restes d'un décor de faïences : lambris de carreaux monochromes et panneaux composés d'un assem-

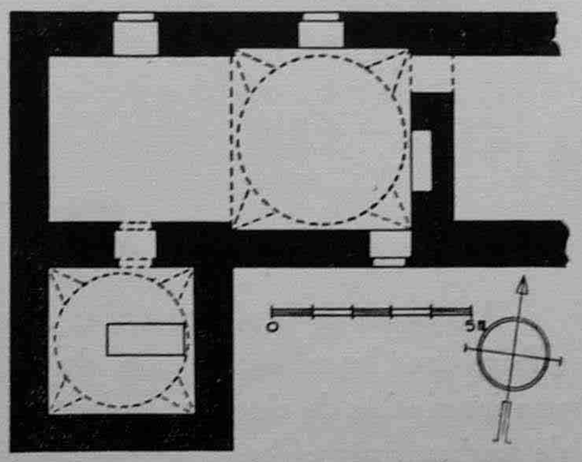

FIG. 67. — ATSHĬK BASH TÜRBESI.

(1) HALIL EDHEM, *op. cit.*, p. 728 ; ISMAIL HAKKĬ, p. 17. — C'est par erreur que MORDTMANN a lu : *Nureddin ibn Timur* (BARTH, *Reise*, p. 24), et la tradition populaire qui attribue le mausolée à un fils de Timur est également sans valeur. Mais il est certain que le personnage était un émir mongol.

(2) L'édifice est signalé par EVLIYA TSHELEBI comme un couvent de Bektashis, au milieu des vignes, au lieu dit Khĭzĭrlĭk (*Seyahatname*, V, p. 60).

blage d'éléments bleu-vert et noir. Il est fort vraisemblable que tous ces édifices, qui aujourd'hui nous paraissent si pauvres, avaient autrefois un tout autre aspect, lorsque leurs murs de moellon étaient en partie revêtus d'une chatoyante parure céramique.

V — CONSTRUCTIONS CIVILES

PONT

A un kilomètre au Nord de Tokat, la route de Samsun franchit le Yeshil Irmak sur un pont de pierre de 7m,40 de largeur (6m,40 de passage entre deux parapets de 0m,50). Le tablier repose sur quatre arches dont les berceaux brisés retombent sur de larges piles épaulées jusqu'à niveau des naissances par des becs puissants. L'ensemble est d'un appareil très soigné, composé d'assises régulières à joints serrés (Fig. 68) (1).

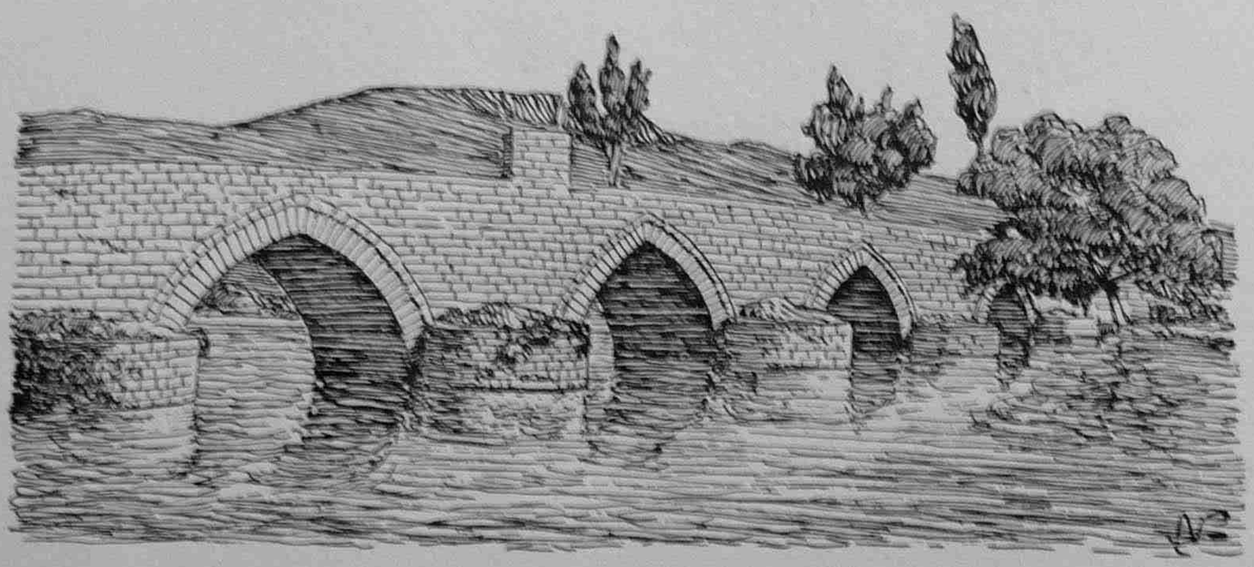

Fig. 68. — Grand pont de Tokat.

Au-dessus de la pile centrale, le parapet d'aval est surmonté d'un pan de mur rectangulaire dans lequel est ménagé, du côté de la route, un cadre mouluré. Ce cadre entoure une inscription de cinq lignes dont les caractères en relief sont sculptés sur deux plaques de marbre superposées, de largeur inégale. Voici la traduction de ce texte d'un grand intérêt historique :

« *La fondation de ce pont (puisse Allâh le bénir !) a été menée à bien sous le règne des sultans très respectés* ʿ*Izz al-dunyâ wal-dîn, Rukn al-dunyâ wal-dîn et* ʿ*Alaʾ al-dunyâ wal-dîn, fils*

(1) Cf. les photographies dans G. de Jerphanion, *Mélanges d'archéol. anatolienne*, Atlas, Pl. XXII et XXIV.

du sultan Ghiyâth al-dîn Kaikhusrau, fils du sultan 'Ala 'al-dîn Kaiḳubâd, les preuves du Prince des Croyants (puisse Allâh glorifier leurs victoires !). — Celui qui a mené à bien cette construction est l'émir, le général grand, assisté d'Allâh, heureux, le roi des émirs Sayf al-dawla wal-dîn, l'orgueil des gens de qualité, l'émir très respecté, Pervâne-Ḥamîd, fils d'Abû l-Ḳâsim, fils de 'Ali al-Ṭûsî (puisse Allâh les entourer de son pardon !). — Les fondations de la bâtisse, qui s'appuie sur la crainte d'Allâh Puissant et Grand, ont été posées le 5 safar 648 (9 mai 1250). Le mi'mâr (1), *celui qui a dirigé la construction, est l'émir, celui qui a besoin de la miséricorde de son Seigneur, le très glorieux, le très distingué, l'aidé d'Allâh, l'heureux Bahâ' al-dîn, la lumière de l'Islam, la couronne de l'humanité, l'unique des rois et des sultans, Muḥammad fils d'al-Faradj, connu sous le nom d'Ibn al-Ḥakîm (puisse Dieu lui assurer abondamment son appui, faciliter ses bonnes œuvres et augmenter son pouvoir !)* » (2).

BAINS ET KHANS

Pasha hamamï, fondé par Yürgüdj Pasha en 828 (3) et *Sultan hamamï*, bâti sous Bayezid II en 895 (4) sont l'un et l'autre des constructions solides, encore utilisées actuellement. Un second *Pasha hamamï* est situé dans le voisinage du khan appelé *Pasha khanï* et fut sans doute construit par le même personnage. Aucun de ces bains n'offre de dispositions particulières.

Sulu khan, entièrement remanié, n'est pas daté. *Khorozoghlu khanï* est devenu un atelier de teinturerie. Sous un berceau brisé, ouvert sur la cour, sont réunies treize tombes, douze en pierre et une en bois.

Voyvoda khanï qui était en cours de construction lors du passage de Tavernier, en 1631 (5), est un vaste édifice bien construit, défiguré aujourd'hui par de nombreuses transformations. Il s'élève en bordure de la grand'place *(meydan)* et comprend quatre corps de bâtiments à deux étages, groupés autour d'une vaste cour, suivant le type courant des grands khans ottomans de l'époque moderne. La façade apparaît sur notre photographie

(1) Je ne crois pas qu'on puisse traduire *mi'mâr* par *architecte* ou *ingénieur*. Il est peu probable que l'émir *Muḥammad ibn al-Faradj* ait possédé les connaissances techniques nécessaires pour diriger effectivement les travaux de construction d'un pont. Il faut y voir plutôt le haut fonctionnaire chargé d'un rôle administratif et auquel incomba le soin d'ordonner les travaux et de régler les dépenses.

(2) Je dois cette traduction à l'obligeance de M. J. SAUVAGET qui a lu l'inscription sur la photographie publiée par G. DE JERPHANION, *op. cit.*, Pl. XXXIII. — Précédemment, le texte en avait été publié et commenté par HALIL EDHEM, *op. cit.*, p. 141 sq. (avec une photographie) et par ISMAIL HAKKÏ, *Kitabeler*, p. 4-7.

(3) ISMAIL HAKKÏ, *Kitabeler*, p. 25. — Sur la mosquée de Yürgüdj Pasha, à Amasya, cf. sup., p. 31 sq.

(4) ISMAIL HAKKÏ, *Kitabeler*, p. 32.

(5) « Auprès de la mosquée toute neuve... un très beau Caravansera qui, à mon dernier voyage, n'était pas encore bien achevé » (TAVERNIER, *Les six voyages*, I, p. 13). — « Waiwoda Khan » dans HAMILTON, *Researches in Asia Minor*, I, p. 357. — BARTH identifie à tort le khan cité par HAMILTON à *Gök medrese (Reise*, p. 24).

(Pl. XX, 1, à gauche). On y distingue le mode de construction par assises de moellons alternant avec des rangs de brique.

Pasha khanĭ dont les écuries et les chambres sont maintenant utilisées comme dépôts de marchandises, groupe également quatre ailes de bâtiments autour d'une cour. Il fut construit en 1166 (1752) par un certain Mehmed Pasha (1). Au-dessus du portail, deux bas-reliefs se détachent en masses symétriques sur le mur de pierre très soigneusement appareillé (Fig. 69). Chacun d'eux représente un chien de garde attaché par une chaîne à un cyprès. La sculpture n'est point sans mérite : si les gueules des chiens, de l'un d'eux

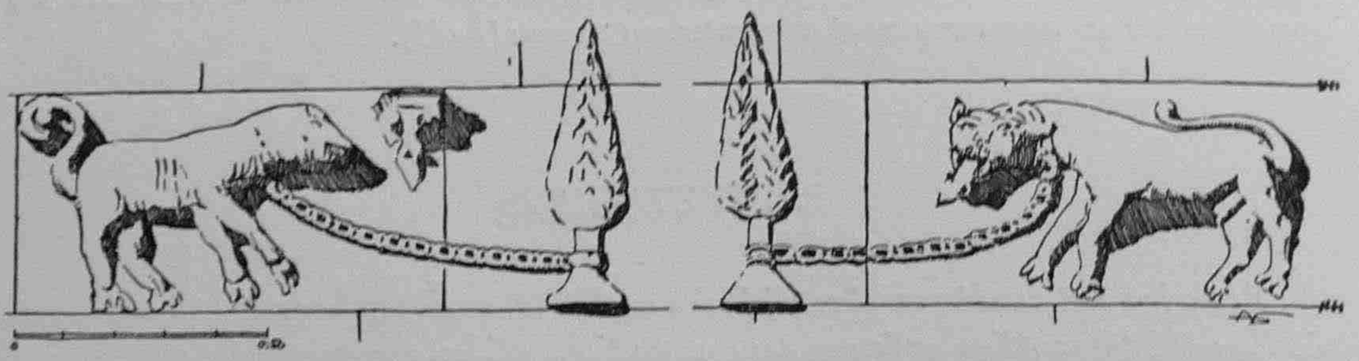

Fig. 69. — Pasha khanĭ : Reliefs.

surtout, sont quelque peu étranges, les corps sont traités d'une main assez habile qui sut traduire, dans l'ensemble, le caractère de férocité des modèles. On aimerait à savoir quel fut l'auteur de ces curieux reliefs.

L'ancien *Bedesten*, compris entre *Sulu khan* et *Kazandjĭlar mesdjidi*, occupait un espace rectangulaire divisé en travées régulières par des rangées de piliers carrés. Les voûtes qui le couvraient sont, pour la plupart, détruites et, sur son emplacement, des artisans ont installé leurs ateliers.

MAISONS

On conçoit que Tokat, pillé et brûlé par Uzun Hasan, dévasté fréquemment par les tremblements de terre et les incendies, ne garde que de très rares vestiges de ses demeures anciennes qui devaient être construites en bois et en matériaux légers. Quelques-unes, cependant, sans remonter à une date très éloignée, tranchent par leur caractère sur la banalité des maisons récentes. Je donne ci-contre (Fig. 70) un croquis de l'une d'elles qui s'élève près de la mosquée de Hamza Bey et qui sert actuellement de khan. Elle date de cent ans

(1) Ismail Hakkĭ, *Kitabeler*, p. 42.

(2) On observe des figures « réalistes » analogues dans certains édifices ottomans d'Alep (Khan du Vizir, Fontaines, etc.).

environ : avec sa galerie aux poutres chantournées, son balcon demi-circulaire et ses avant-toits proéminents, elle offre un spécimen intéressant d'un type d'habitat qui demeura en usage en Anatolie pendant une grande partie du siècle dernier (1).

FIG. 39. — Maison ancienne.

(1) De telles maisons, rares aujourd'hui, étaient aussi nombreuses il y a cent ans : « Plusieurs [illegible] ou konak sont décorés avec goût et peints avec recherche. Tel était celui de l'intendant Agah, où le gouverneur nous logea et dont nous avons admiré les deux salles décorées de dessins exécutés sur bois et sur plâtre, le jardin avec ses fontaines jaillissantes et surtout le vaste corridor terminé par un kiosque (?) qui divise en deux parties le bâtiment... (Boré, Correspondance et mémoires d'un voyageur en Orient, I, p. 353).

CHAPITRE III

MONUMENTS DU VILAYET DE TOKAT

Sur le bord occidental de la route moderne qui conduit de Sĭvas à Tokat, à deux kilomètres au Sud du village de Tshiftlik, s'élèvent les ruines d'un khan ancien. Deux autres khans, l'un à Takhtoba, l'autre à Ibibsa, jalonnaient une ancienne route de caravanes

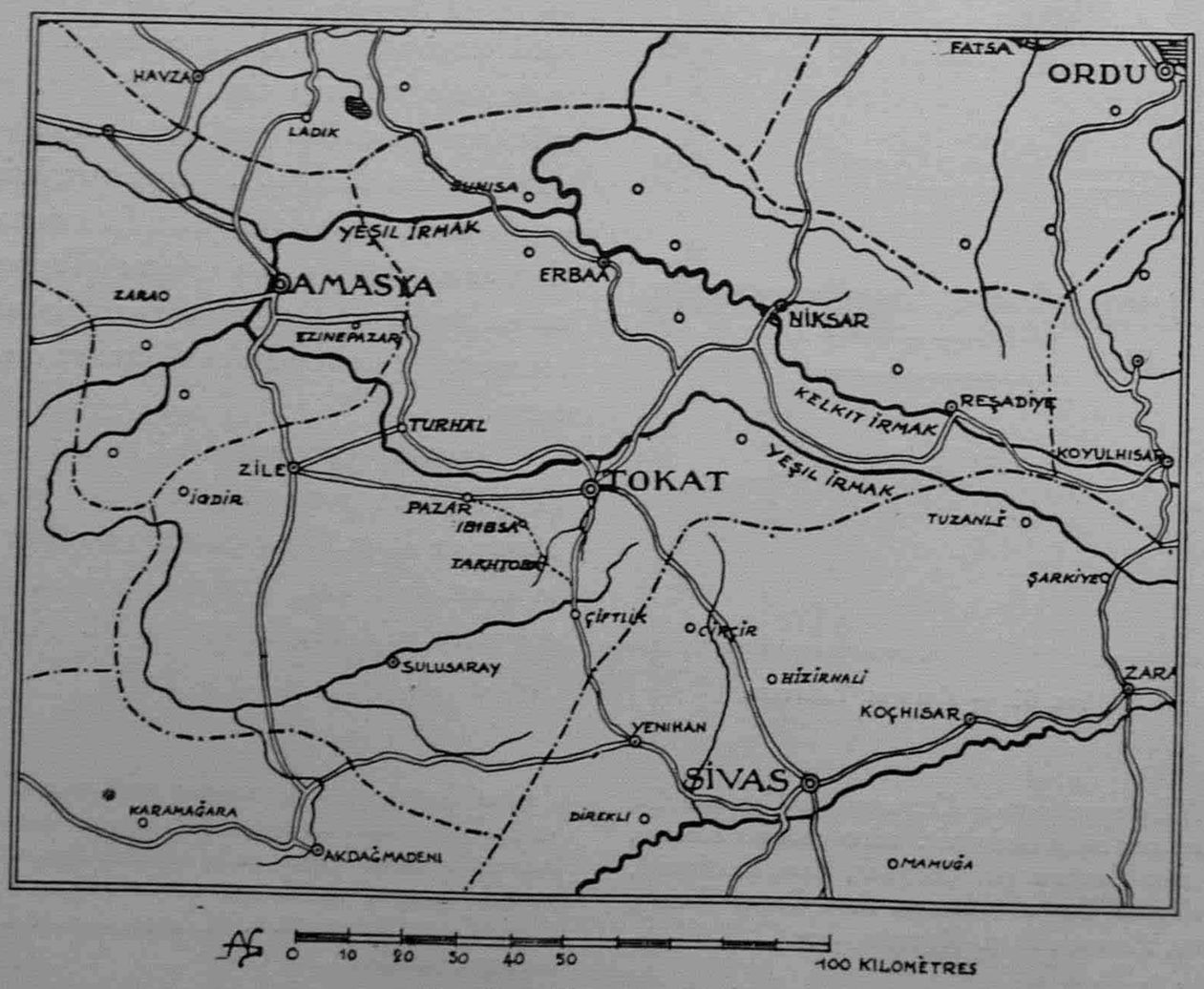

FIG. 71. — VILAYET DE TOKAT.

qui, laissant Tokat au Nord, reliait directement Sïvas à Amasya, par Pazar et Turhal (Fig. 71).

La grand'route qui conduit de Tokat à Amasya suit, jusqu'à Turhal, la rive droite du Yeshil Irmak. Sur la rive gauche, une autre route parcourt la plaine appelée *Kaz ovasï* (1), en passant par Pazar et Zile : ces deux localités, ainsi que Turhal, possèdent quelques bâtiments anciens. On en trouve d'autres au village de Sunisa, situé sur le chemin direct de Tokat à Samsun.

Parmi ces monuments, certains khans remontent à la période seldjoukide, mais les autres édifices ne sont que des constructions très frustes datant de l'époque ottomane. La seule ville qui, en dehors du chef-lieu, possède un groupe monumental d'un caractère défini, est Niksar, sur la route de Tokat à Uniye.

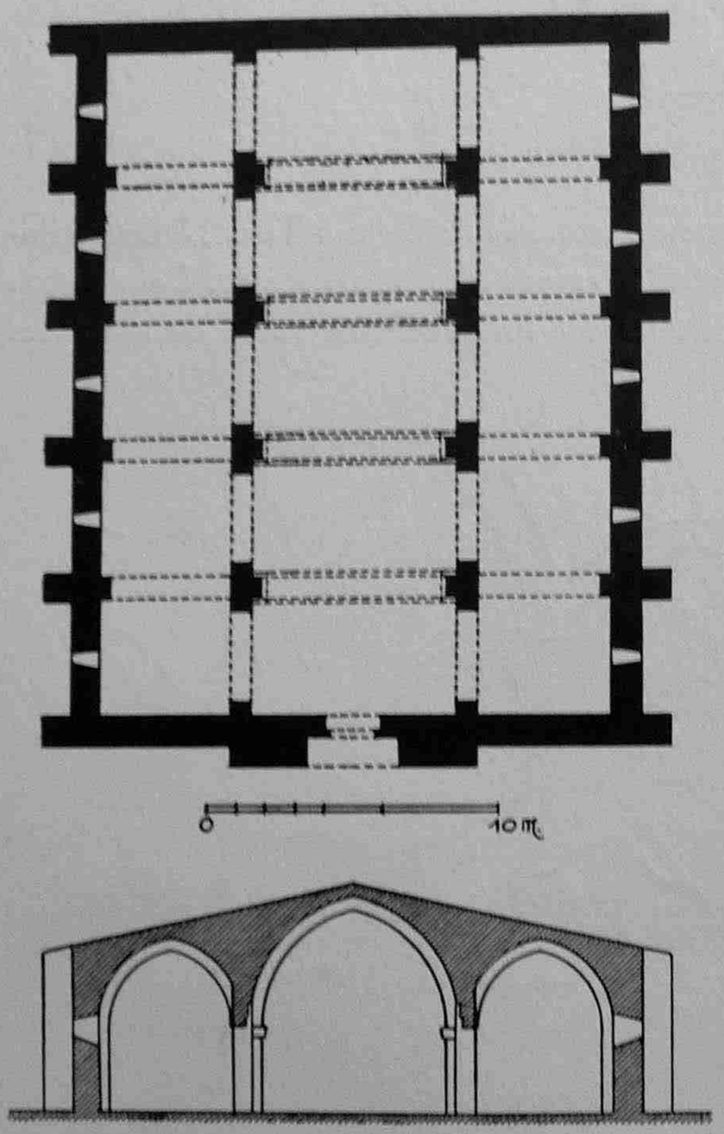

Fig. 72. — Khan de Tshiftlik.

KHAN DE TSHIFTLIK

Ce khan, dont une partie seulement est restée debout, est appelé à disparaître entièrement (Fig. 72). Il comprenait une vaste salle rectangulaire, divisée en trois vaisseaux parallèles par deux rangées de quatre points d'appui. Les berceaux, brisés, sont renforcés de doubleaux. La construction, robuste, est en pierre d'appareil et en moellon. Des contreforts épaulent les murs où sont percées d'étroites ouvertures.

Aucune inscription, ni aucune trace de décor ne permettent de fixer la date exacte du khan. Il est possible que, comme le khan de Pazar, étudié plus loin, il ait été construit dès le VIIe s. H. (XIIIe s. J.-C.) (2).

(1) Le nom turc de *Kaz ovasï* ou *Kaz ova (La plaine aux oies)* dériverait, selon certains auteurs, du mot *Gaziura* qui désignait, dans l'antiquité, la ville de Turhal (Munro, *Rev. Geogr. Society, Suppl. Papers*, III, p. 96, note . — Cf. *J. H. S.*, 1901, p. 58, n. 2).

(2) Les khans de Takhtoba et d'Ibibsa sont, l'un et l'autre en très mauvais état, mais d'après ce qu'il en reste, on voit qu'ils étaient construits suivant le même type que le khan de Pazar. Vraisemblablement, ils datent de la même époque (Voir G. de Jerphanion, *Mélanges d'archéol. anatolienne*, p. 61-62).

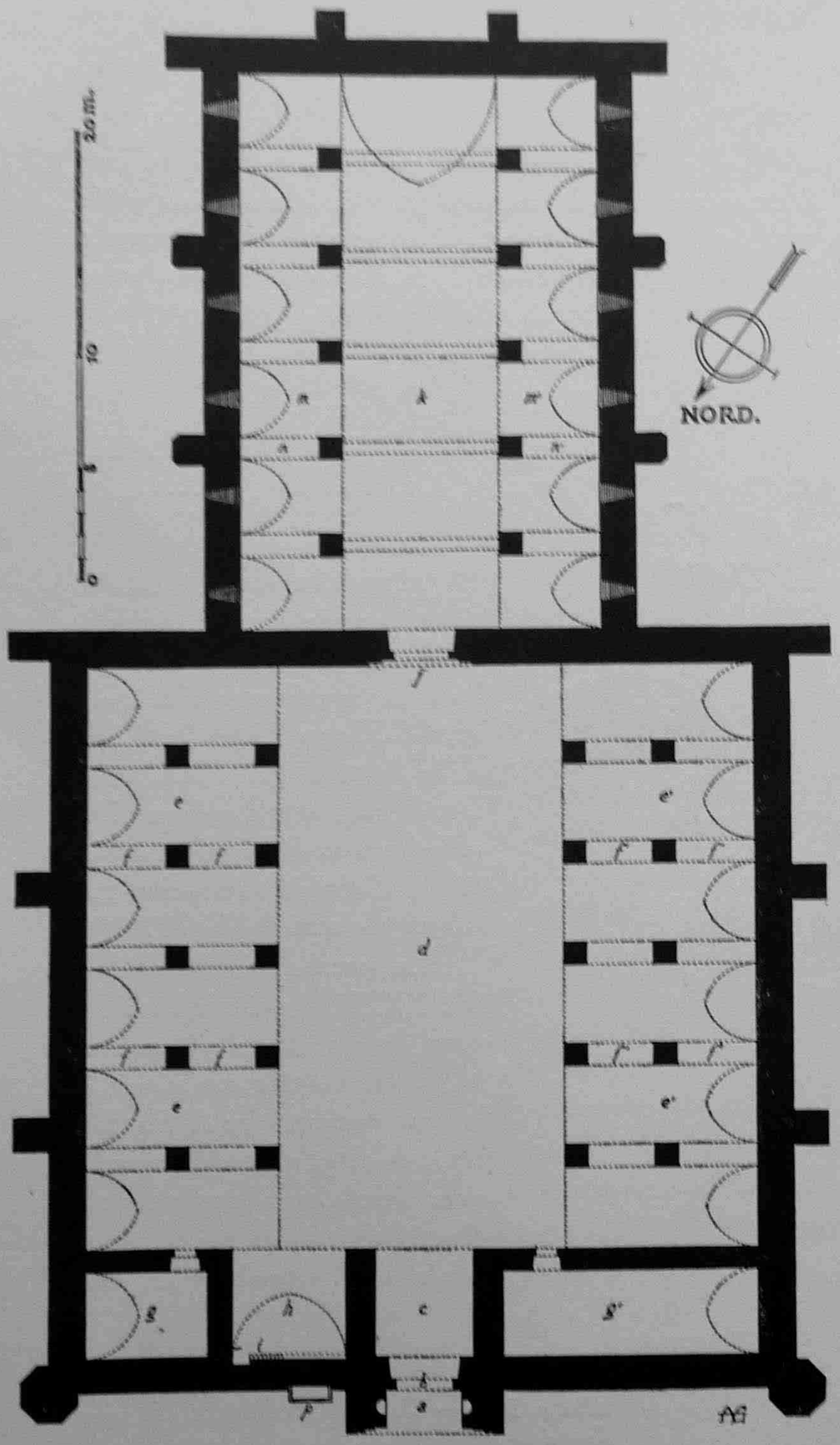

Fig. 73. — Khatun khanî
Plan.

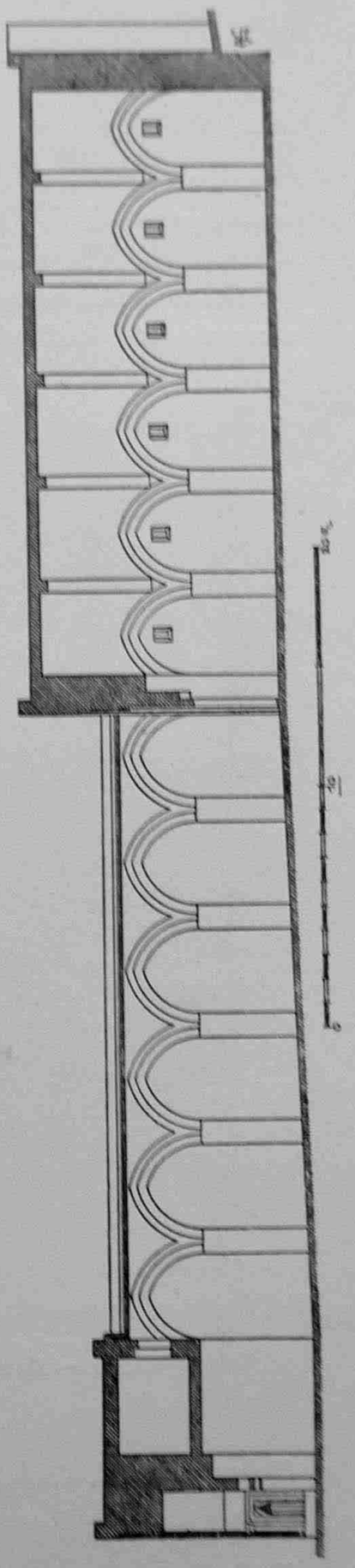

Fig. 74. — Khatun khanî
Coupe longitudinale.

PAZAR

Les monuments situés dans le village lui-même n'ont aucune valeur artistique. Une inscription datée de 735 (1344) est encastrée au-dessus de la porte de la mosquée appelée *Djuma djamii* (1), mais c'est sans doute le seul élément qui ait appartenu à la mosquée primitive, entièrement remaniée et peut-être reconstruite de fond en comble. Une autre mosquée datée de 941 (1534) est assez bien conservée (2).

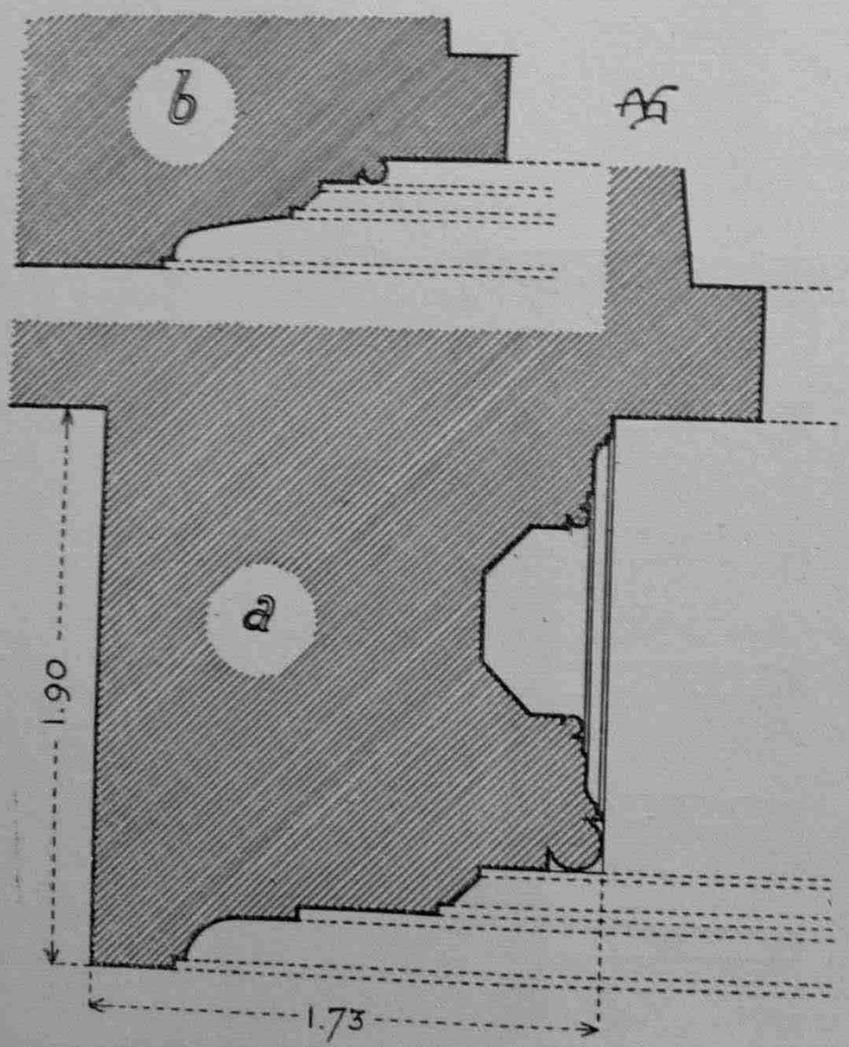

FIG. 75. — KHATUN KHANÏ : Détails.

KHATUN KHANÏ (636 H.)

(Pl. XXXI et XXXII)

A un kilomètre à l'Est du village, sur le bord méridional de la route de Tokat, se dressent les ruines importantes d'un khan appelé *Khatun khanï (le Khan de la Princesse)* (Pl. XXXI) (3). Depuis longtemps abandonné, il a subi de graves déprédations, mais on en distingue sans peine les éléments essentiels (Fig. 73) (4).

Le porche monumental *a* (Pl. XXXI, 1) précède l'unique porte du khan *b*, qui s'ouvre sur le passage voûté *c* conduisant à la cour rectangulaire *d*. Sur les côtés de cette cour, deux portiques symétriques comprennent chacun six travées de berceaux brisés, *e*, *e'*, retombant sur des

(1) ISMAIL HAKKÏ, *Kitabeler*, p. 78.

(2) *Ibid.*, p. 79.

(3) Ce khan est rarement signalé par les voyageurs. Il était déjà en ruines en 1828 (SERRISTORI, *Itinéraire de Constantinople à Abouchir*, dans *Bull. de la Soc. de Géographie*, 2e série, T. II, 1834, p. 364). — Cf. G. DE JERPHANION, *Mélanges d'archéol. anatolienne*, p. 59 sq.

(4) G. DE JERPHANION en a donné un plan approximatif (*Op. cit.*, p. 62, fig. 10) et des photographies (*Ibid.*, Pl. XVIII, XIX, XX).

points d'appui carrés, réunis entre eux et au mur extérieur par des arcs brisés, *f*, *f'*. De part et d'autre du passage *c* sont réparties des salles, *g*, *g'*, et une sorte d'ivan, *h*, sous lequel on distingue encore les traces d'un escalier, *i*. Cet escalier devait conduire à un premier étage, aménagé au-dessus de cette aile de bâtiment (Voir la coupe, fig. 74). Au fond de la cour *d*, suivant l'axe, s'ouvre la porte, *j* (Fig. 76 et fig. 75, *b*) : elle donnait accès à une vaste salle, *k*, dont toutes les voûtes se sont écroulées, mais dont on peut restituer les dispositions d'après les murs extérieurs et les amorces de berceaux qui subsistent. Elle était voûtée, suivant le grand axe, d'un berceau brisé, renforcé d'épais doubleaux et épaulé, de chaque côté, de six berceaux perpendiculaires.

Il est inutile d'insister sur les détails de cette construction qu'on retrouve dans les grands khans seldjoukides. On notera seulement que la grande salle ne possédait point la coupole sur lanterneau qui existe dans les exemples les plus célèbres (1) : elle était éclairée par d'étroites fenêtres percées dans les murs extérieurs, dans l'axe de chacun des berceaux latéraux.

L'ensemble est d'une construction robuste et soignée. Sur les murs, appareillés en belles assises de calcaire de 0m,40 à 0m,60 de hauteur, on relève quelques marques d'appareil, d'ailleurs fort rares.

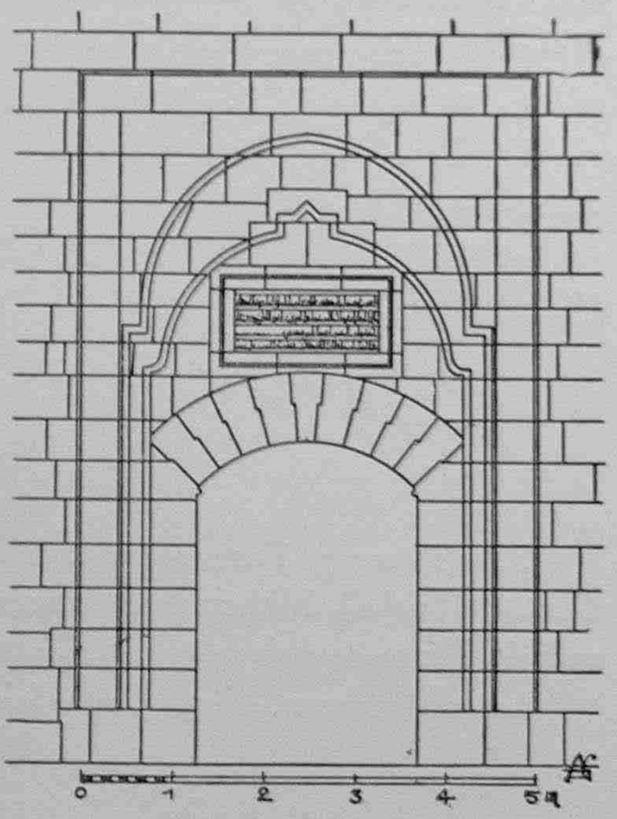

FIG. 76. — KHATUN KHANÏ : Porte de la grande salle.

Les voûtes sont également appareillées en claveaux réguliers. La seule partie décorée est le portail d'entrée avec les niches latérales et le cadre d'arabesques qui sont de règle en pareil cas (Plan : fig. 75, *a*). La traditionnelle voussure alvéolée est remplacée par une simple voûte en berceau (Pl. XXXI, 1). Au-dessus de la porte, dans un défoncement trilobé, était encastrée une inscription de quatre lignes dont les deux dernières sont seules entièrement conservées ; on peut compléter le sens du texte d'après une seconde inscription placée au-dessus de la porte de la grande salle, sous l'archivolte qui couronne l'arc surbaissé (Fig. 76) (2).

Voici la traduction de la première inscription restituée :

« *A ordonné la construction de ce khan... sous le règne du sultan... Ghiyâth al-dunyâ wal-dîn Abû l-fatḥ Kaikhusrau, fils du sultan bienheureux Kaiḳubad, l'associé du prince des croyants,*

(1) Notamment à *Sultan khanï*, entre Konya et Aksaray, à *Karatay khanï*, au Sud-Est de Kayseri, et à *Sultan khanï*, entre Kayseri et Sivas (Cf. *Monuments turcs d'Anatolie*, I, p. 93-100).

(2) Voir les textes arabes de ces inscriptions dans ISMAIL HAKKÏ, *Kitabeler*, p. 75.

la bonne reine Ṣafwat al-dunyâ wal-dîn, mère du sultan des sultans, Mâh-Peri Khatun en l'année 636 ».

On peut de même rétablir la partie essentielle du texte de la seconde inscription en utilisant les parties conservées de la première :

« A ordonné la construction de ce khan, puisse Dieu le bénir, sous le règne du très grand sultan, le Khaḳan magnifié, ombre d'Allâh dans le monde, Ghiyâth al-dunyâ wal-dîn Abû l-fatḥ Kaikhusrau, fils du sultan bienheureux... Kaiḳubâd, l'associé du prince des croyants... Mâh-Peri Khatun... mère du Sultan des Sultans Safwat al-dunyâ wal-dîn... ».

La fondatrice du khan fut la princesse Mâhperi, mère du sultan seldjoukide Kaikhusrau II. C'est cette même princesse qui fit édifier, à Kayseri, le groupe important de constructions — mosquée, médressé, tombeau — qui portent son nom. La mosquée de Kayseri, seule datée, remonte à 635 (1) : le khan de Pazar fut élevé l'année suivante, en 636 (1238) (2).

ZILE

Zile (3) occupe l'emplacement de l'antique *Zela* (4), près de laquelle, sur la route de *Gaziura* (Turhal), Mithridate fut vainqueur de Triarius : vingt ans plus tard, en ce même endroit, Pharnace était battu par César.

La ville turque, siège d'une foire d'hiver fort achalandée (5) est, dans sa plus

FIG. 77. — ZILE : Le Château.

(1) *Monuments turcs d'Anatolie*, I, p. 46.

(2) G. DE JERPHANION qui n'avait pu lire les inscriptions du khan, l'avait daté par comparaison et fort judicieusement de 1250 environ (*Op. cit.*, p. 60-61). — Mais l'attribution du khan à Sultan Murad ne pouvait, en aucun cas, être envisagée (*Ibid.*, note 2).

(3) Orthographe ancienne = زيله.

(4) HAMILTON, *Researches in Asia Minor*, I, p. 361 sq. ; G. PERROT, *Explor. de la Bithynie*, I, p. 377 sq. ; RAMSAY, *Hist. Geogr. of Asia Minor*, p. 260 ; ANDERSON, *Studia Pontica*, I, p. 42 ; CUMONT, *Voyage dans le Pont*, p. 188 sq.

(5) MORDTMANN, *Anatolien*, éd. BABINGER, p. 166.

grande partie, d'aspect moderne (1). Elle est dominée par une butte naturelle (2) que couronnent les restes d'un château (Fig. 77) (3) : il en subsiste l'enceinte extérieure, courtine flanquée de tours demi-cylindriques, qui fut remaniée à des époques diverses (4).

Dans la ville elle-même, la mosquée nommée *Hadjï Ishak djamii* est voûtée de deux coupoles et possède un minaret de brique (Pl. XXX, 3). Sous sa forme actuelle, elle est certainement plus récente que l'inscription, datée de 880 (1475), placée au-dessus de la porte (5). La *Grande Mosquée (Ulu djami)* (6), fondée en 666 (1267) fut reconstruite en 1327 (1909) (7). De *Kurshunlu mekteb*, il reste une salle couverte d'une coupole portée sur quatre trompes à cannelures. Non loin du Belediye, un bâtiment qui sert de gendarmerie est une ancienne école ou médressé fondée par Hasan Agha, en 903 (1497) (8).

Dans le quartier le plus ancien, on peut voir encore quelques maisons de bois, d'un type caractéristique. Elles datent tout au plus d'une centaine d'années (Fig. 78).

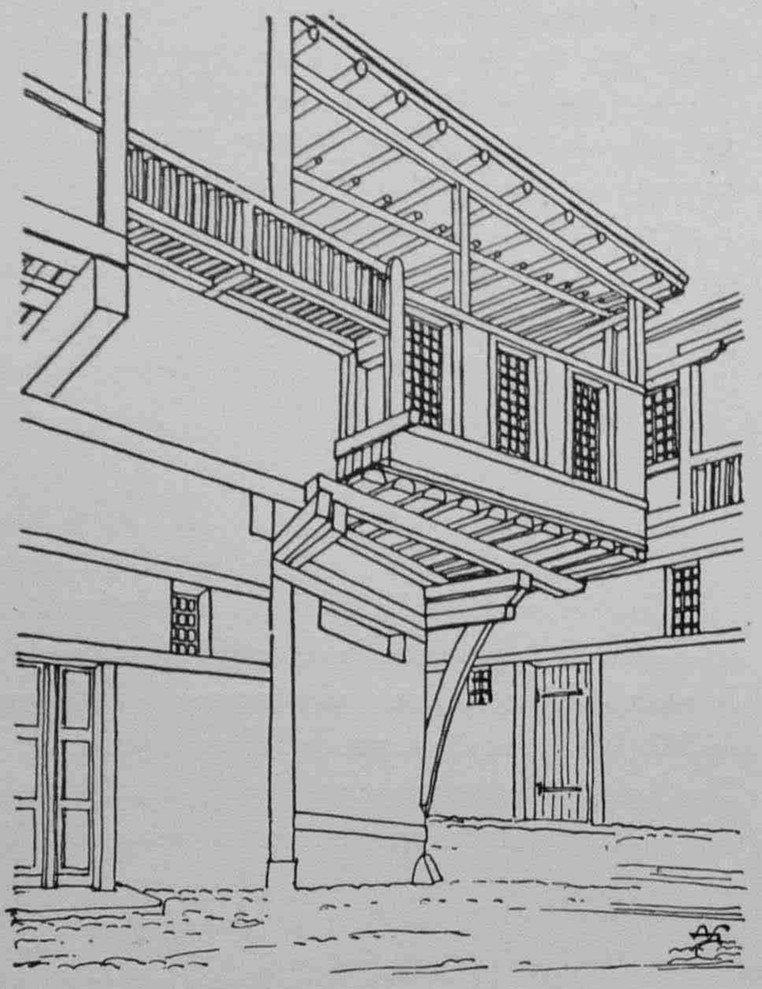

FIG. 78. — ZILE : Vieille maison.

(1) Elle fut dévastée, comme la plupart des villes d'Anatolie, par des incendies (G. PERROT, *Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure*, Paris, 1867, p. 463). — Le recensement de 1927 attribue 15.377 habitants à Zile (*Umumî nüfus tahriri*, II, p. 13). A la fin du XIXe siècle, sa population était évaluée à 20.000 habitants (CUINET, *Turquie d'Asie*, I, p. 730).

(2) On distingue de place en place les affleurements du rocher, mais pour donner à la butte sa forme ovale et régulière, on dût probablement la remblayer (Cf. STRABON, XI, 8, 4). Les Perses élevèrent sur son sommet un temple fameux, consacré à leurs divinités nationales, qui fit place, plus tard, à un temple fortifié. Un tunnel à escaliers devait conduire à une citerne (CUMONT, *Voyage dans le Pont*, p. 188-191).

(3) Cf. une vue, prise du Sud, dans ANDERSON, *Studia Pontica*, I, p. 42, et une photographie qui correspond à peu près à notre croquis, dans CUMONT, *Voyage dans le Pont*, p. 188 (hors-texte).

(4) Au XVIIe siècle, l'enceinte du Château était flanquée de vingt-six tours. Elle abritait trois cents maisons, une mosquée, des citernes, des dépôts de munitions et de vivres (EVLIYA TSHELEBI, *Seyahatname*, III, p. 238).

(5) ISMAIL HAKKÏ, *Kitabeler*, p. 90.

(6) Signalée par EVLIYA TSHELEBI parmi les soixante-dix mosquées que possédait Zile au XVIIe siècle (*Seyahatname*, III, p. 240).

(7) ISMAIL HAKKÏ, *Kitabeler*, p. 87.

(8) *Ibid.*, p. 90.

TURHAL

Turhal (1), l'ancienne Gaziura (2), occupe un site agréable sur la rive droite du Yeshil Irmak, au pied d'une colline que couronnent les ruines d'un château (Pl. XXX, 4) (3).

Les maisons de la ville sont assez bien construites, mais les rares monuments anciens qui subsistent sont d'une extrême pauvreté. La *Turbé de Mehmed Dede*, 701 (1301) (4), conserve encore quelques restes de revêtements de faïences. *Ulu Djami*, daté de 950 (1543) (5), n'est qu'une salle rectangulaire, couverte de deux coupoles. A *Kesik Bash türbesi*, construit en caillasse, la coupole, ruinée, a été remplacée par un toit de tuiles : la mosquée contiguë est voûtée d'une coupole sur pendentifs. Ce dernier groupe de constructions forme, sur la rive du fleuve, un ensemble pittoresque mais sans valeur architecturale (6).

SUNISA

On a relevé à Sunisa plusieurs inscriptions. La plus importante d'entre elles est située au-dessus de la porte de la mosquée *Kurshunlu djami*, voûtée de six coupoles recouvertes de plomb. L'inscription, qui comprend cinq lignes, relate que cette mosquée fut fondée en 892 (1487), sous le règne de Sultan Bayezid, fils de Mehmed Khan, par Huseyn Agha (7). C'est le même personnage qui fonda la médressé octogonale et le bedesten d'Amasya et qui, à Stamboul, fit transformer en mosquée l'église Saint-Serge et Bacchus *(Kütshük Aya Sofya)* (8).

NIKSAR

Niksar, situé sur la route de Tokat à Uniye (9), est une petite ville avenante, cachée dans un repli des collines qui bordent, vers le Nord, la plaine marécageuse du Kelkit Irmak,

(1) Orthographe ancienne : طورخال. — Ce serait, d'après EVLIYA TSHELEBI, le nom d'un Danishmendide (*Seyahatname*, V, p. 72).

(2) ANDERSON, *Studia Pontica*, I, p. 69. — La ville devint plus tard l'évêché d'*Ibora* (RAMSAY, *Hist. Geogr.*, p. 326 sq.).

(3) HAMILTON, *Researches in Asia Minor*, p. 358 sq. (La gravure hors-texte de la p. 358 ne répond pas très exactement à la réalité) ; CUINET, *Turquie d'Asie*, I, 727 ; G. DE JERPHANION, *Mélanges d'archéol. anatolienne*, Pl. XIII (vue d'ensemble) et p. 35-36 (tunnels à escaliers).

(4) ISMAIL HAKKÎ, *Kitabeler*, p. 83.

(5) *Ibid.*, p. 84.

(6) TAVERNIER signale à Turhal « un des plus beaux Caravanseras de la route » (*Les six voyages*, I, p. 12). Il s'agit sans doute du khan, alors tout neuf, daté de 1069 (1658) (ISMAIL HAKKÎ, *Kitabeler*, p. 85).

(7) ISMAIL HAKKÎ, *Kitabeler*, p. 82.

(8) Cf. sup., p. 56 et 65.

(9) L'ancienne route de Neocaesarea à Polemonium (CUMONT, *Voyage dans le Pont*, p. 260). — Cf. TAESCHNER, *Das anatolische Wegenetz*, I, p. 216 sq. ; II, p. 1 sq. et p. 12 sq.

l'antique Lycus (1). Ses maisons s'étagent sur les pentes d'un ravin, au fond duquel coule un torrent, le *Niksar Su*. Un pont de pierre d'une seule arche le franchit (2), réunissant les quartiers établis sur ses rives. Sur le mamelon qui domine le village, au Nord, se dressent les restes importants de la forteresse médiévale (Pl. XXVII, 1).

Histoire (3). — Le nom turc de Niksar (نیکسار) dérive du grec Νεοκαισάρεια *(Neocaesarea)* qui désigne, sous la domination romaine, l'ancienne *Cabira*, une des résidences préférées de Mithridate. Célèbre comme métropole du Pont, et surtout comme centre chrétien avec Grégoire le Thaumaturge, elle fut ruinée par des tremblements de terre en 344 et 499 et, sans doute, était-elle bien déchue lorsqu'elle fut occupée par les Turcs à la fin du XIe siècle. En tout cas, rien ne subsiste de ses monuments antiques (4).

Vers 470 (1077), Melik Danishmend Ghazi s'empare de Neocaesarea qui prend le nom de Niksar (5). Son fils, Melik Ghazi, avec lequel on l'a confondu, lui succède, et son petit-fils, Mehmed ibn Melik Ghazi, défend victorieusement la ville contre l'empereur Manuel (6). Le frère et successeur de Mehmed, Nizameddin Yaghï Basan, le Ἰαγουπασᾶν des Byzantins, devient l'allié de Manuel contre Kïlïdj Arslan et édifie au pied du Château des monuments dont les restes nous sont parvenus (7).

Dans la lutte de Kïlïdj Arslan contre les derniers Danishmendides, la ville se rend à Manuel qui, vaincu par Kïlïdj Arslan, doit la livrer au prince seldjoukide. Au partage du royaume entre les fils de Kïlïdj Arslan, elle échoit à Nasireddin Barkyaruk Shah (8), mais bientôt Rukneddin, prince de Tokat, reconstituant l'empire seldjoukide, la réunit à ses

(1) Devant Niksar, un pont, dont le tablier de bois repose sur des piles de maçonnerie, franchit, sur plus de 500 mètres de longueur, la dépression où coulent les deux bras du fleuve.

(2) G. de Jerphanion lui attribue une origine romaine *(Mélanges d'archéol. anatolienne*, p. 43*)*, mais sous sa forme actuelle, le pont est entièrement turc. Sur la clé de l'arc Sud, est sculpté un relief qui représente un oiseau (une cigogne ?) tenant un serpent dans son bec.

(3) Sur l'histoire antique de la ville, voir Cumont, *Voyage dans le Pont*, p. 261 sq. — Cf. Anderson, *Studia Pontica*, I, p. 36.

(4) Macarius signale des églises ruinées « of the grandest architecture » (*Voyage de Macarius*, éd. Belfour, II, p. 439. — Niksar est appelé *Caesarea* et l'éditeur, p. 438, l'a confondu avec Cesarée de Cappadoce). — De toutes ces églises, parmi lesquelles devait figurer la Cathédrale dédiée à saint Grégoire le Thaumaturge, il ne reste pas vestige (Cuinet, *Turquie d'Asie*, I, p. 734).

(5) La ville byzantine dut être conquise vers la même époque que sa voisine Dazimon (Tokat), c'est-à-dire dans les années qui suivirent 464 H. (Halil Edhem, *Anadoluda islamî kitabeleri*, p. 583). — Selon Evliya Tshelebi, « Niksar, fondé par les Byzantins, fut occupé par Melik Ghazi Danishmend en 476 » (*Seyahatname*, II, p. 194).

La chronique d'Hezarfenn, une des sources principales de l'histoire des Danishmendides, est souvent confuse et appelle certaines corrections, comme l'a montré Casanova (*Numismatique des Danichmendites*, p. 24 sq. ; p. 30 sq.), mais, dans sa traduction, la phrase suivante : « Malek Dânichmend marcha sur Hersanousia (?) qui est Nicée » est inacceptable (*Ibid.*, p. 27). *Hersanousia* ne correspond à aucune ville connue de l'Anatolie, et jamais les Danishmendides n'ont occupé *Nicée* qui, en turc s'écrit : ازنیک. Je n'ai pu consulter le texte, très rare, d'Hezarfenn et il est possible que le mot lu *Hersanousia* corresponde à une déformation de Neocaesarea ou Caesarea : en tout cas, partout où Casanova écrit *Nicée*, il faut lire *Niksar*.

(6) Mordtmann, dans *Encycl. de l'Islam*, s. v. Dânishmendîya.

(7) Cf. inf., p. 122-123 et 125.

(8) Ibn Bibi, *éd.* Houtsma, IV, p. 5.

domaines. Elle ne joue plus désormais qu'un rôle effacé et l'on ne sait rien de précis à son sujet pendant la période ilkhanide, sinon que Pervâne, en 684, obtient l'émirat de Niksar (1). Plus tard, elle passe sans doute de mains en mains comme les cités voisines et, de même que Tokat, elle est rattachée à l'empire ottoman sous Bayezid Ier, vers 795 (1392) (2).

Topographie. — En contre-bas et à l'Ouest du Château, sur une vaste terrasse, s'élèvent la médressé et le mesdjid attribués à Yaghï Basan. La ville proprement dite ne renferme que des monuments peu nombreux, d'un faible intérêt archéologique. Ce sont, sur la rive droite du torrent : *Ulu djami* (la *Grande Mosquée*) et *Sunghuriye türbesi*, et, sur la rive gauche : *Ishik tekke*, *Karanlïk türbesi* et *Hadjï Tshikrik türbesi*. D'une citadelle basse, un pan de muraille, flanqué de tours demi-circulaires, est demeuré debout parmi les maisons modernes (Pl. XXX, 2).

En sortant de la ville, au Nord-Est, on traverse une lande parsemée de restes de constructions voûtées, puis on atteint le tombeau de Melik Ghazi qui s'élève sur un mamelon, au milieu d'un cimetière. De là, la vue embrasse l'ensemble des ruines du Château (Pl. XXIX, 3). Le sentier qui y conduit passe auprès de *Kulak türbesi* (Pl. XXIX, 4).

Les seuls monuments de Niksar qui, bien que modestes, témoignent d'un réel souci artistique, sont situés de part et d'autre de la route de Tokat, hors de la ville : le premier, à l'Est, est un couvent *(Tshöreghi Büyük tekkesi)* ; le second, à l'Ouest, est un tombeau *(Kïrk Kïzlar türbesi)*.

I — CHATEAU

Son aspect est fort pittoresque (Pl. XXVII, 1) et il possède encore la majeure partie de son enceinte flanquée de tours nombreuses. On y trouve des ouvrages d'époques diverses dont quelques-uns remontent sans doute à l'antiquité, mais dont la plupart datent des époques byzantine ou turque (3). Ils n'offrent d'ailleurs aucun intérêt particulier et il ne reste pas trace de la mosquée aménagée dans une ancienne église (4).

Le Château était encore en parfait état en 1547, au dire de J. Chesneau : « Le chasteau est assis sur une montagne haute, qui n'est pas du tout ruyné ». A cette époque, la ville, « merveilleusement grande et anticque », était par contre « toute ruinée et de telle sorte que

(1) Ibn Bibi, *éd. cit.*, IV, p. 291-292. — Sous les Seldjoukides, Niksar est mentionné par Mustawfî comme une ville de moyenne importance (Le Strange, *The lands of the Eastern Caliphate*, p. 147).

(2) Depuis lors, elle n'a fait que décliner (J. Chesneau, *Voyage de M. d'Aramon*, éd. Schefer, p. 70 ; Tournefort, *Relation d'un voyage du Levant*, II, p. 433). Au début du XIXe siècle, elle compte 5.000 habitants (Serristori, *Itinéraire de Constantinople à Abouchir*, p. 364) et, vers 1900, 4.000 (Cuinet, *Turquie d'Asie*, I, p. 733). C'est à peu près le chiffre de la population actuelle : le recensement de 1927 ne donne que la population totale du caza.

(3) Cumont, *Voyage dans le Pont*, p. 262 (Voir les gravures hors-texte). Sur le tunnel à escaliers, cf. G. de Jerphanion, *Mélanges d'archéol. anatolienne*, p. 38-39.

(4) « La forteresse, de 560 pas de pourtour, est hexagonale. Elle renferme 300 maisons, des dépôts de munitions, etc..., et une mosquée qui est une église transformée » (Evliya Tshelebi, II, p. 194).

les murailles sont abattues jusques aux fondementz » (1). Cependant, en 1830, le Château était désert et une citadelle basse, formant le noyau de la ville, contenait, entre autres, le Bazar (2). C'est à cette citadelle, bâtie sans doute au XVIIIe siècle pour remplacer l'ancien Château, qu'appartenaient les courtines flanquées de tours qui subsistent encore aujourd'hui (Pl. XXX, 2) (3).

II — MOSQUÉES, MÉDRESSÉS, TEKKÉS

ULU DJAMI (VIe s. H.)

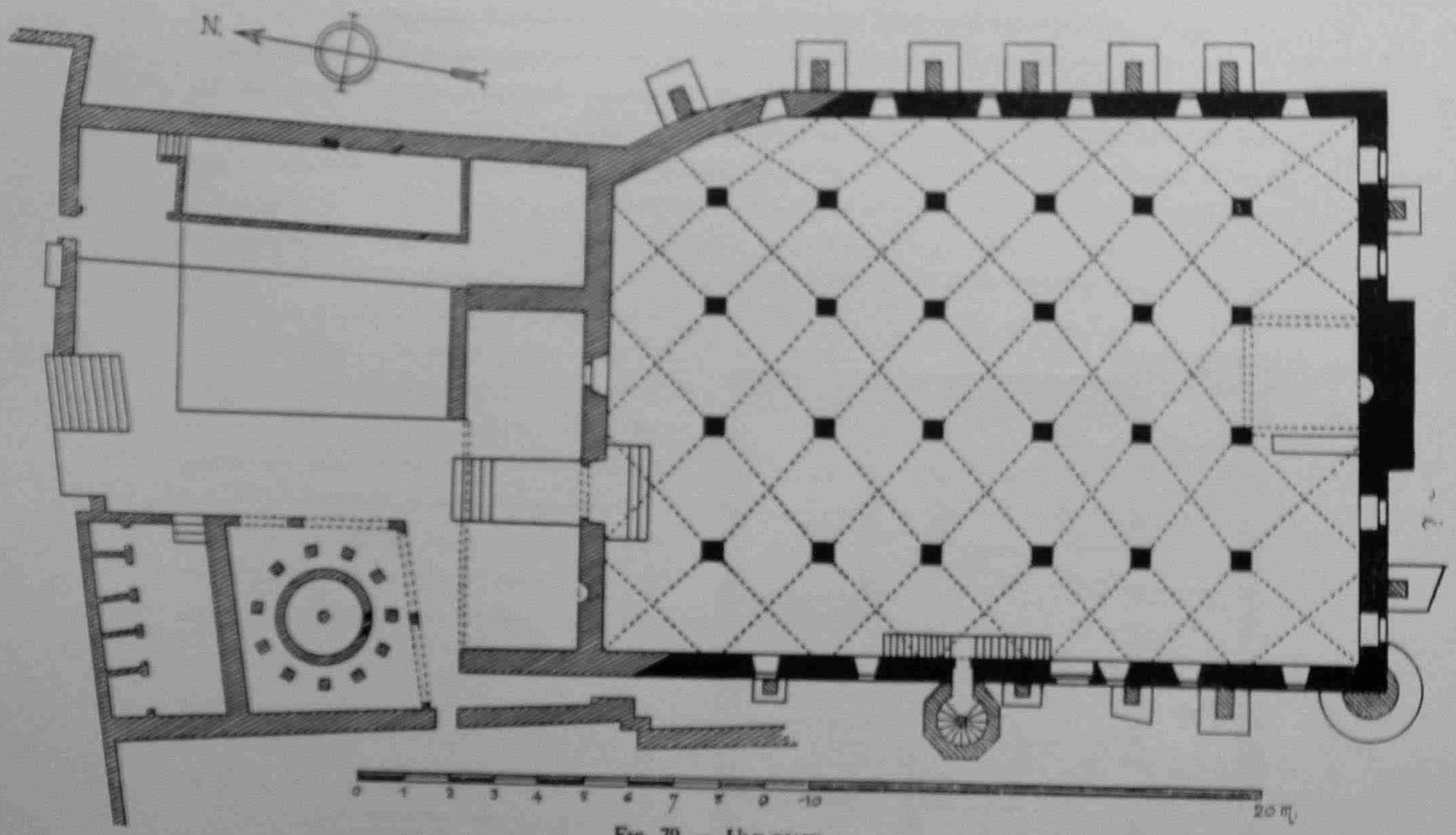

FIG. 79. — ULU DJAMI.

(1) J. CHESNEAU, *Le voyage de M. d'Aramon, éd. cit.*, p. 69-70.

(2) « A citadel with a strong wall and gates still standing, contains the bazars and business, and forms the nucleus of the town ; the deserted ruins of another fortress on a height above throw around it an air of antiquity... » (SMITH and DWIGHT, *Missionary researches in Armenia*, London, 1834, p. 46).

(3) Il semble bien qu'on voyait encore en 1835 des restes de l'enceinte antique de la ville : « There are the remains of the old Roman town wall, and of a castle of the same period » (J. BRANT, *Journey through a part of Armenia and Asia Minor, in the year 1835*, dans *Journal of the Roy. Geogr. Society*, London, 1836, 6e vol., p. 220).

La seule mosquée de Niksar qui mérite une mention est *Ulu djami* (la *Grande Mosquée*) fondée, selon la tradition locale, par Tshenepnizade Hasan Bey vers 540 H. ; elle est désignée par Evliya Tshelebi sous le nom de *Mosquée de Melik Ghazi* qu'elle porte encore aujourd'hui. Son minaret de brique était, dit-on, le plus ancien et le plus élevé de tous ceux d'Anatolie (1). Renversé par un tremblement de terre, il a été remplacé par un minaret moderne.

La mosquée elle-même a été restaurée et remaniée à diverses reprises. Il est probable, toutefois, que la salle de prière actuelle conserve dans l'ensemble ses dispositions primitives (Fig. 79). Divisée en cinq travées dans le sens de la largeur et en sept travées dans le sens de la longueur par quatre rangées de six piliers de pierre, elle correspond au type des mosquées anatoliennes les plus anciennes. L'implantation des points d'appui offre de nombreuses irrégularités et la salle n'est point rigoureusement rectangulaire. Au reste, les contreforts qui épaulent les murs à l'extérieur attestent des transformations diverses.

La mosquée est voûtée d'arêtes, à l'exception de la travée contiguë au mihrab, surmontée aujourd'hui d'une sorte de lanterneau octogonal en charpente, de date assez récente, comme tout le reste de la couverture actuelle. Il est probable que, primitivement, les voûtes étaient simplement recouvertes de terre et que la travée contiguë au mihrab était alors surmontée d'une coupole, suivant la tradition courante.

Les éléments décoratifs de la mosquée se réduisent au portail d'entrée et au mihrab. Le mihrab, richement orné, comprend un cadre rectangulaire et une niche alvéolée, suivant la formule seldjoukide. Quant à la porte d'entrée qui n'est point située dans l'axe de la salle de prière, elle fut certainement construite après coup et ne paraît pas antérieure au XVe siècle (2). De toute manière, si la *Grande Mosquée* de Niksar évoque le souvenir de la dynastie des Danishmendides, elle n'offre pour l'histoire de l'art qu'un intérêt secondaire.

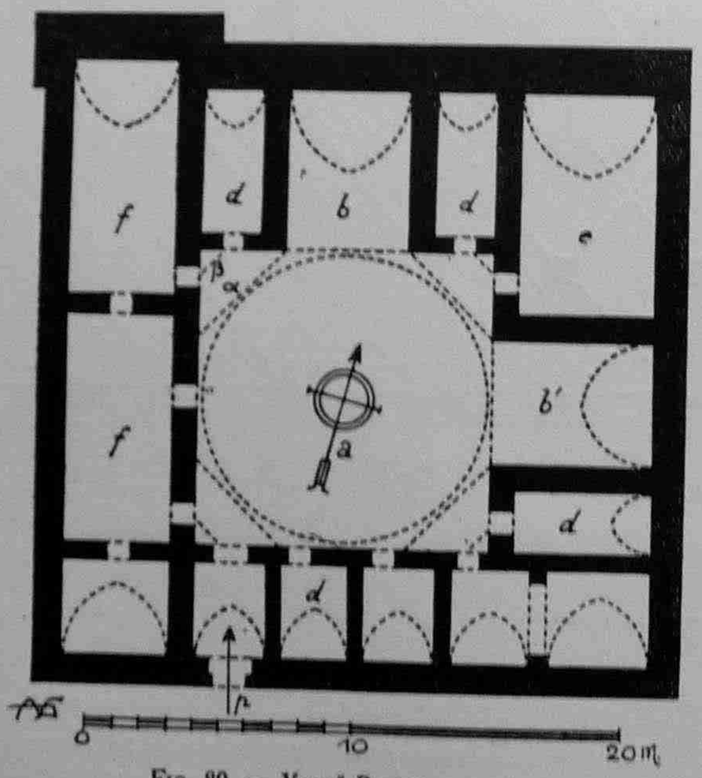

Fig. 80. — Yaghi Basan medresesi.

YAGHI BASAN MEDRESESI
(552 H.)
(Pl. XXIX, 2)

Cette médressé s'élève au-dessus d'une falaise abrupte, sur le bord septentrional de la terrasse que domine le

(1) « Il n'a pas son pareil au monde et sa *sherefe* (balcon) est munie d'une grille de fer » (Evliya Tshelebi, *Seyahatname*, II, p. 195).

(2) Au-dessus de la baie, en arc surbaissé, est encastrée une plaque de marbre : on y a peint, à l'époque moderne, une sentence pieuse et un tughra.

Château. Elle est construite entièrement en moellon, mais la maçonnerie, assez grossière, devait être recouverte, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, d'épais enduits de mortier. Il n'en reste rien aujourd'hui et le monument ne garde pas trace du moindre décor (Pl. XXIX, 2).

Dans le plan restitué (Fig. 80), seule la situation de la porte d'entrée, *p*, est hypothétique. Une salle centrale, *a*, de 11 mètres de côté, était couverte d'une coupole sphérique, aujourd'hui écroulée, qui reposait, dans chaque angle, sur deux trompes coniques superposées, α et β. Au Nord et à l'Est s'ouvraient deux ivans, voûtés de berceaux brisés, *b*, *b'*. Des cellules, *d*, *d'*... également voûtées étaient réparties sur les facades de la grande salle.

Selon la tradition locale, c'est à cette médressé qu'aurait appartenu primitivement une inscription au nom de Yaghī Basan, placée aujourd'hui à l'intérieur du tombeau de Melik Ghazi, au-dessus de la porte d'entrée. Cette inscription est datée de 552 (1157) (1).

TSHÖREGHI BÜYÜK TEKKESI (VIIIe s. H.)

(Pl. XXVIII, 1)

Bien que la partie Sud de l'édifice soit entièrement détruite, la restitution de l'ensemble n'est pas douteuse (Fig. 81). Le vestibule *a*, correspondant à l'entrée *b*, conduit à la cour *c*, sur laquelle s'ouvrent deux ivans, *d* et *e*. Deux salles, *f* et *g*, occupent les angles Nord-Ouest et Nord-Est du bâtiment. Au Sud, j'ai restitué trois salles, d'après les amorces des murs détruits. Une vasque octogonale *h* est encore en place au centre de la cour.

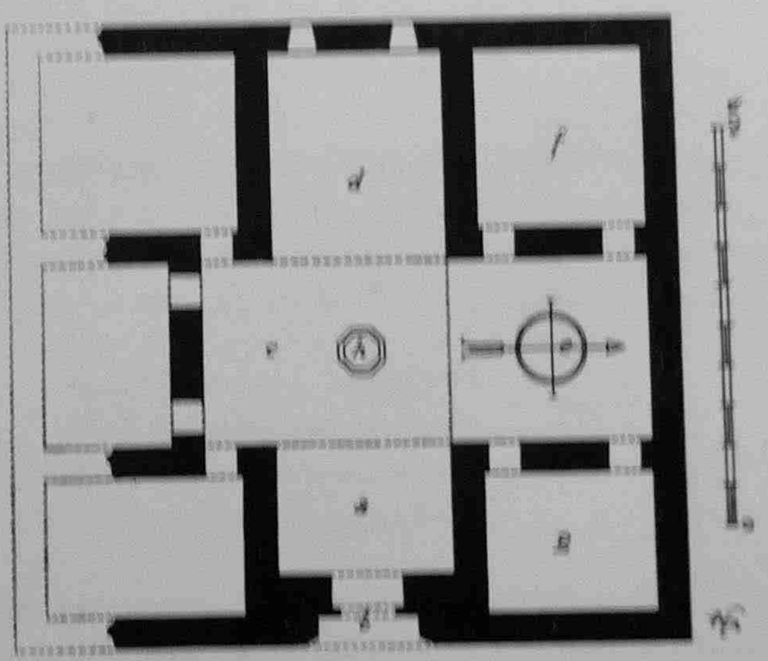

FIG. 81. — TSHÖREGHI BÜYÜK TEKKESI.

Vestibule, ivans et salles sont voûtés de berceaux brisés. Seuls les arcs de tête, sur les faces de la cour, sont appareillés en claveaux parementés. Ailleurs, dans les murs comme dans les voûtes, la maçonnerie est composée d'un blocage de moellons grossièrement taillés auxquels se mêlent, ça et là, des assises de brique, irrégulièrement réparties.

(1) ISMAIL HAKKI, *Kitabeler*, p. 59. — Cette inscription, découverte par HALIL EDHEM en 1906, a été publiée par VAN BERCHEM (*Epigraphie des Danishmendides*, dans *Zeitschrift für Assyriologie*, t. XXVII, 1912, p. 86 sq.).

Le portail d'entrée est le seul élément monumental de cet édifice (Pl. XXVIII, 1). Il serait de proportions harmonieuses si on en dégageait le socle enterré sur un mètre de profondeur environ. La porte, en arc surbaissé, s'ouvre au fond d'une niche plate flanquée de colonnettes et couronnée de deux rampants d'encorbellements alvéolés. Dans le cadre rectangulaire qui limite le motif, les champs sont gravés de fins ornements. Deux rosaces et deux larges disques où sont incisés de délicates arabesques étoilées se détachent en saillie sur le nu des écoinçons, entre la niche et le cadre. A côté de ces motifs géométriques, des éléments floraux occupent les angles inférieurs du tympan. Leur style est comparable à celui de certains ornements d'Amasya et de Tokat, datés du début du VIIIe siècle de l'Hégire.

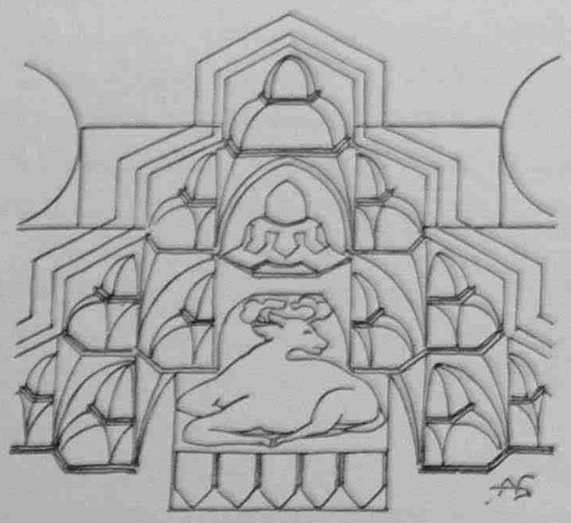

FIG. 82.

Il faut noter la présence, parmi ces éléments traditionnels du décor islamique, d'une figure animale en bas-relief : dans l'angle supérieur du tympan est représenté un cerf couché, les pattes repliées sous le corps et la tête tournée vers l'arrière-train. Le modelé est très peu accentué, mais le dessin assez ferme, est d'un effet gracieux (Fig. 82) (1).

Au-dessous de ce motif, un cadre rectangulaire renferme une inscription de deux lignes : le marbre sur lequel les caractères, d'une exécution grossière, sont gravés en relief, paraît avoir été retaillé et mis en place après coup. Je n'ai pu déchiffrer cette inscription (2), mais elle ne m'a pas semblé datée. Dans un bandeau, au-dessus de l'arc de la porte, on lit quatre vers de Firdawsi (3) :

Habitue-toi à adorer le Juste,
Pense au jour du trépas,
Crains Dieu et n'offense personne,
C'est là le chemin du salut et il n'y en a point d'autre.

Par sa composition d'ensemble comme par ses détails, ce portail est de beaucoup le plus expressif des monuments de Niksar. Comparé à des motifs analogues, souvent plus fastueux, il tranche par sa sobriété et son harmonieux équilibre. Le décor sculpté, notamment, y est logiquement réparti, en parfaite concordance avec les lignes de la construction et de l'appareil.

La tekke et le portail sont certainement contemporains malgré les différences obser-

(1) On ignore la signification exacte — totémique ou héraldique — de telles images.

(2) ISMAIL HAKKI (*Kitabeler*, p. 71) n'en a pu lire que le début : هذه قبر.....

(3) Texte persan dans ISMAIL HAKKI, *Kitabeler*, p. 70.

vées dans la maçonnerie, et on peut assigner à l'édifice, comme date probable, le début du VIIIe siècle de l'Hégire (1). Quant à la désignation de *Tshöreghi Büyük tekkesi*, elle proviendrait, d'après la tradition locale, de la présence, dans les écoinçons du portail, des deux disques en saillie qui rappellent la forme d'un *tshörek* ou brioche turque. Mais on remarquera qu'Evliya Tshelebi signale, non seulement le *Tshöreghi Büyük tekkesi*, mais aussi le *Tshöreghi Büyük djamii* et, auprès de cette mosquée, le tombeau de *Tshöreghi Büyük Sultan* (2). Il semble donc que *Tshöreghi Büyük* soit le surnom d'un personnage — sans doute un sheikh — qui fonda ou dirigea la tekke.

III — TOMBEAUX

Le plus célèbre des tombeaux de Niksar, *Melik Ghazi türbesi*, est une construction des plus simples. Il comprend une salle carrée, couverte d'une coupole sphérique reposant sur une frise triangulée. A l'extérieur, le mur est grossièrement appareillé en moellon et brique (3).

Kulak türbesi (Pl. XXIX, 4) est d'une exécution plus soignée. La maçonnerie de moellon est revêtue, à l'extérieur, d'un parement de pierre de taille. Le monument, octogonal, renferme une salle, couverte d'une coupole sphérique, éclairée par six fenêtres et pourvue d'un mihrab au Sud. Au-dessus de la porte, entre le linteau et l'arc de décharge, était enchâssé, dit-on, un marbre sculpté, aujourd'hui disparu. A l'intérieur subsistent deux tombes dont les épitaphes, en caractères coufiques, ne sont pas datées. Date probable du tombeau : milieu du VIe s. H.

On désigne sous le nom de *Yaghï Basan mesdjidi* un édifice octogonal situé à l'ouest de la medrese de Yaghï Basan, à l'extrémité de la terrasse (Pl. XXIX, 1). Du même type que *Kulak türbesi*, mais de dimensions un peu plus grandes, il paraît avoir été un tombeau. Il est d'ailleurs possible qu'il ait servi également de mesdjid.

La coupole qui couvre la salle octogonale est construite en moellons. Seuls les arcs des fenêtres sont appareillés en brique. Dans le parement extérieur, des bandeaux de brique alternent avec les assises de pierre de taille. Date probable du tombeau : milieu du VIe s. H.

Hadjï Tshikrik türbesi, daté de 578 (4), est une salle rectangulaire, voûtée d'un berceau et renfermant trois tombeaux. La construction, en pierre de taille et moellon, est des plus pauvres.

(1) Parmi les monuments où l'on observe un décor du même style, *Tïmarkhane* d'Amasya est daté de 708 H. (Cf. sup., p. 46 sq.) et *Nureddin ibn Sentimur türbesi* de Tokat, de 713 H. (Cf. sup., p. 104 sq.).

(2) EVLIYA TSHELEBI, *Seyahatname*, II, p. 195 (Tshöreghi Büyük djamii) ; p. 196 (Tshöreghi Büyük tekkesi) ; p. 197 (Tshöreghi Büyük Sultan est enterré près de sa mosquée).

(3) L'indication topographique que donne EVLIYA TSHELEBI n'est qu'approximative : « Le conquérant de Niksar Melik Ghazi ibn Danishmend, est enterré dans les environs de la porte de la forteresse » (*Seyahatname*, II, p. 196).

(4) ISMAIL HAKKÏ, *Kitabeler*, p. 62.

Karanlïk türbe qui s'élève dans le voisinage est également une bâtisse très simple, en pierre et brique, couverte d'une coupole de brique. Le mesdjid attenant au tombeau, à l'Ouest, est en partie ruiné.

KIRK KIZLAR TÜRBESI (VIIe s. H.)

(Pl. XXVII, 2; Pl. XXVIII, 2)

Cette désignation fantaisiste — le tombeau des quarante filles — a été inspirée par la légende des prouesses érotiques d'un héros populaire (1). Le monument ne renferme plus ni tombe ni épitaphe.

Il s'élève à flanc de coteau et comprend deux étages : un caveau, voûté d'arêtes, où étaient déposés les cadavres et une salle octogonale, couverte d'une coupole sphérique (Fig. 83). Au sommet de chaque arête, une petite trompe trilobée donne à la coupole une base d'appui de seize côtés. Deux fenêtres et une porte sont percées dans les parois.

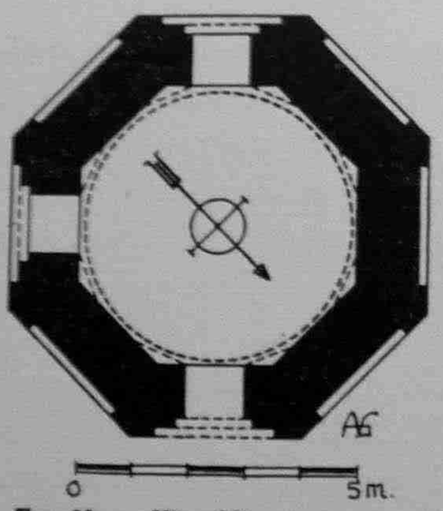

FIG. 83. — KÏRK KÏZLAR TÜRBESI.

Le monument repose sur un soubassement de pierre aux assises régulières (Pl. XXVIII, 2). A l'intérieur, les murs sont appareillés suivant la même technique, mais à l'extérieur, au-dessus du socle, ils sont construits entièrement en brique. Les pilastres d'angle, en saillie de 13 centimètres sur le nu du mur, étaient réunis par des arcs en carène. La partie supérieure du monument est entièrement ruinée, mais il est probable que, comme dans le tombeau semblable d'Aksaray, une corniche en saillie devait recevoir une toiture en forme de pyramide octogonale.

La porte et les fenêtres, rectangulaires, sont surmontées d'arcs de décharge en carène. Dans les écoinçons et dans la frise qui les surmonte, les briques sont disposées en dessins géométriques, bâtons rompus et méandres. Dans le tympan de la porte, elles dessinent des arabesques et se détachent sur un enduit de mortier (Pl. XXVII, 2). On observe sur les tranches de ces briques des restes d'émail bleu turquoise. Au-dessus des fenêtres (Pl. XXVIII, 2), le tympan est décoré de carreaux pentagonaux, autrefois vernissés.

Au-dessus de la porte, on lisait, il y a quelques années, l'inscription suivante aujour-

(1) Le pluriel *kïzlar*, après *kïrk*, est des plus suspects.

Selon ISMAIL HAKKÏ, la désignation ancienne aurait été *Kïrkïzlar* ou *Kïrghïzlar türbesi* et *kïrk kïzlar türbesi* ne serait qu'une déformation populaire (*Kitabeler*, p. 72 et pl. hors-texte).

C'est sans doute ce même mausolée qu'on désigna à J. CHESNEAU comme le tombeau de Uzun Hasan. Le voyageur signale, en effet, à Niksar « le sépulchre d'un roy de Perse nommé Usunassan qui veult dire gigan lequel dépucela en une nuict quarante vierge, comme il nous fut dit par les gens de ce lieu-là » (*Voyage de M. d'Aramon*, p. 70).

d'hui disparue : « Œuvre de *Aḥmad ibn Abû Bakr...* » (1). Il manquait deux ou trois lettres à la fin de l'inscription dont on a remarqué l'analogie avec une signature relevée à Sivas, dans l'hôpital du Sultan Kaikawus Ier. Il semble bien qu'il s'agisse, dans l'un et l'autre cas, du même constructeur, Aḥmad, fils de Abû Bakr, originaire de Marand. Le mausolée de Kaikawus Ier remontant à 617 (1220), on peut assigner au tombeau de Niksar une date très voisine (2).

(1) Halil Edhem, *Einige islamische Denkmäler Kleinasiens*, dans *Festschrift Strzygowski*, p. 243-244.

(2) Voir inf., p. 150.

TROISIÈME PARTIE

SİVAS

CHAPITRE PREMIER

SĬVAS
HISTOIRE ET TOPOGRAPHIE (1)

I. — ÉTAT ACTUEL

Sĭvas, situé dans la vallée du Kĭzĭl Irmak, à trois kilomètres de la rive droite du fleuve, est arrosé par un de ses affluents, le Mismil Irmak, et par son sous-affluent, le Murdar Irmak (Fig. 84 et 87) (2). La ville est dominée au Sud-Ouest par un monticule de quarante mètres de hauteur et de cent mètres de longueur nommé *Toprak tepe* (la *Colline de terre*). Du haut de cette butte, Sĭvas apparaît comme une vaste agglomération de maisons modernes, aux toits de tuile ou aux terrasses d'argile, parmi lesquelles émergent, çà et là, des files de peupliers (Pl. XXXIII, 1 et 2) (3). L'ensemble, sans grand caractère, ne laisserait qu'une impression de banalité si quelques constructions anciennes, dispersées à travers plusieurs

(1) J'ai largement utilisé, au cours de ce chapitre et des deux suivants, la publication de MAX VAN BERCHEM et HALIL EDHEM BEY qui forme la troisième partie du *Corpus Inscriptionum Arabicarum* (Le Caire, 1910-1917). Cette savante étude ne m'a pas seulement fourni de nombreux documents sur l'histoire de Sĭvas et de Divrik ; les brèves mais substantielles notices consacrées aux monuments me furent d'un grand secours au début de mes recherches à Sĭvas, en 1928, et les plans contenus dans l'ouvrage m'ont servi de base pour établir mes propres relevés (Cité *C. I. A.*, III).

G. DE JERPHANION a consacré un chapitre de ses *Mélanges d'archéologie anatolienne* (Beyrouth, 1928) aux monuments seldjoukides de Sĭvas et en a publié diverses photographies (ch. VIII, p. 76 à 92 et Atlas, Pl. XXVIII à XXXVI). Dans une publication turque, illustrée de nombreuses reproductions photographiques ISMAIL HAKKĬ et RĬDVAN NAFIZ ont réuni, sur l'histoire de la ville et de ses monuments, une abondante documentation (*Sĭvas Shehri*, Istanbul, Devlet matbaasĭ, 1346 (1928).

On trouvera, dans l'index bibliographique qui accompagnera le dernier volume du présent ouvrage, la liste des voyageurs occidentaux qui ont visité Sĭvas ; je n'y ai puisé que de menus détails, de faible importance.

(2) On dit aussi *Mismil Su* et *Murdar Su*. — Dans la carte de KIEPERT (*Sĭvas*, B, V), la première de ces rivières porte, en même temps que le nom de *Mismil Su*, celui de *Pirknik Su* ; la seconde est appelée *Tavra Su*.

(3) Cf. *C. I. A.*, III, Pl. VIII et IX.

quartiers, n'évoquaient tout à coup, par leur magnificence inattendue, le brillant passé artistique d'une cité qui joua dans l'histoire de la Turquie un rôle de premier plan.

Ces monuments ont été l'objet, au cours du siècle dernier, de travaux de consolidation dont on peut critiquer le caractère un peu sommaire mais qui, cependant, ont suffi à sauver

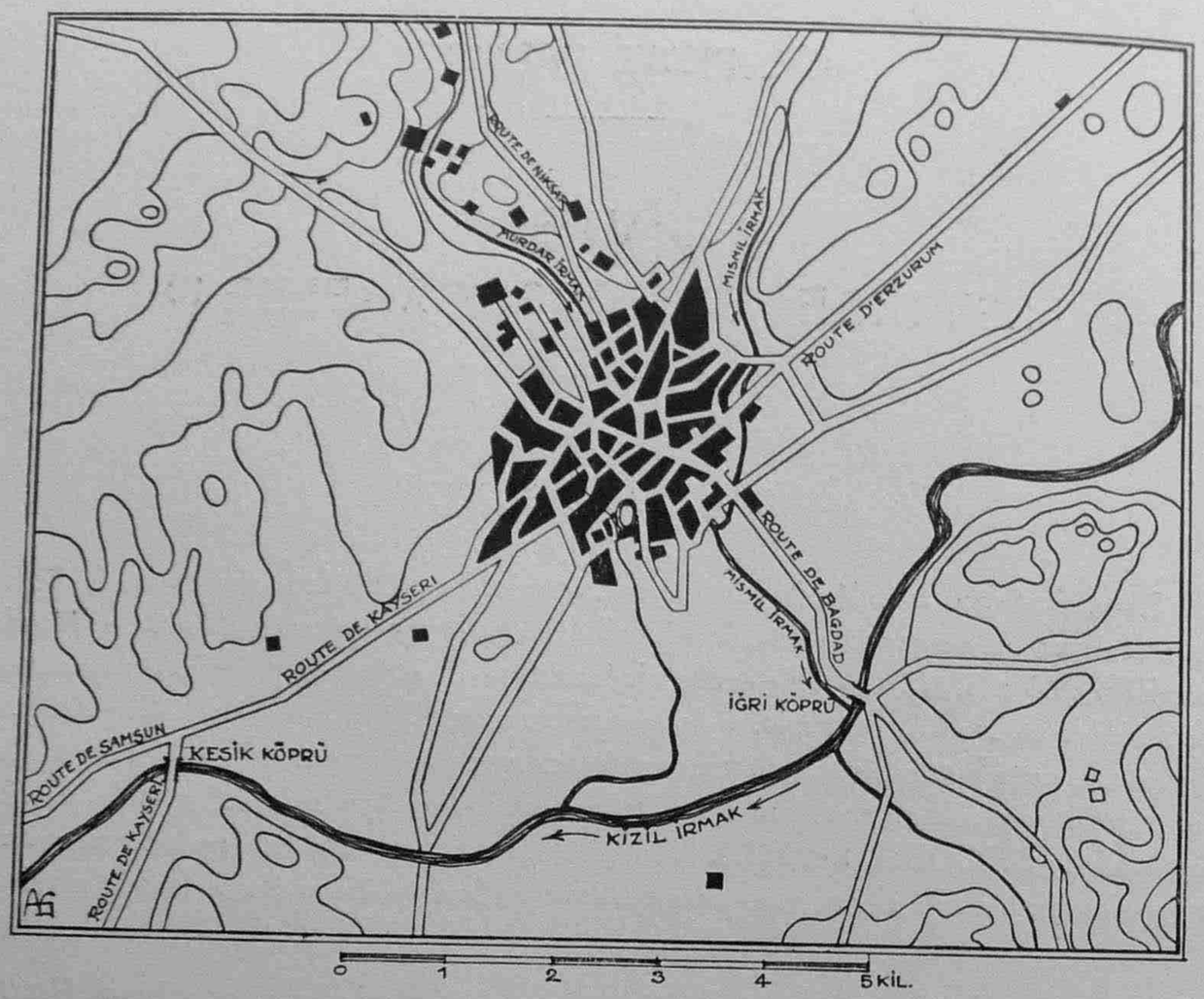

FIG. 84. — SĬVAS : Plan de situation.

de la ruine des édifices d'un intérêt capital (1). Par contre, des démolitions successives ont fait disparaître entièrement l'enceinte fortifiée et le Château qui s'élevait dans la ville basse. Quant à la citadelle qui couronnait *Toprak tepe*, il n'en reste que des traces insignifiantes.

Sĭvas, chef-lieu d'une province agricole prospère, est demeuré jusqu'à nos jours un

(1) BORÉ, qui visita Sĭvas en 1838 avant que ces travaux aient été exécutés, décrit, avec quelque emphase, l'état lamentable des médressés : « Deux de ces monuments sont dans un état complet de dégradation, les voûtes sont renversées ; chaque année, à la fonte des neiges... un pan de muraille, un arceau ou quelque sculpture délicate croule ou disparaît. Encore quelques hivers, et le voyageur qui traversera cette ville ignorera que six siècles auparavant les arts et les lettres y jetèrent un vif éclat ». (*Correspondance et mémoires d'un voyageur en Orient*, I, p. 363).

centre actif de transactions commerciales. Certains travaux accomplis récemment par la municipalité ne laisseront pas d'améliorer la voirie et les conditions d'hygiène d'une ville qui est appelée à bénéficier, dans une large mesure, de la construction du nouveau réseau de chemin de fer. (1).

II. — HISTOIRE (2)

Sivas (سيواس) occupe l'emplacement de *Sébaste* (Σεβάστεια). De la ville antique, on ne retrouve, il est vrai, aucun vestige *in situ*, mais la disparition totale des monuments romains et byzantins s'explique par les pillages, les incendies, les tremblements de terre, par la persistance sur le même lieu d'une agglomération importante et surtout par le remploi des matériaux dans les constructions turques (3).

La ville, dont le passé lointain ne nous est pas connu (4) eut, dès l'empire romain, une grande importance stratégique et commerciale. Métropole de l'Arménie première, elle était déjà une place forte puissante sous Justinien qui en restaura les murailles (5). Son église remonte au IIe siècle et la tradition chrétienne conserve pieusement la mémoire des Quarante Martyrs mis à mort en 320, lors de la persécution de Licinius (6). Siège métropolitain célèbre qu'illustra entre autres, Saint Grégoire l'Illuminateur, puis capitale de l'Arménie seconde, Sébaste resta l'égale de Césarée et fut comme elle, en 712, occupée temporairement par les Arabes (7).

Selon d'anciennes traditions, elle aurait été conquise par les Turcs de Djafar Battal Ghazi ou Seyid Ghazi, le héros des légendes anatoliennes, mais les plus anciennes attestations historiques remontent aux Danishmendides (8) : ils furent les premiers maîtres turcs d'une contrée qui comprenait la Cappadoce et le Pont avec Sīvas pour capitale. Le sultan

(1) Sīvas est relié déjà à Kayseri d'une part et à Samsun de l'autre. La ligne de Sīvas à Erzurum est en construction et une autre est projetée entre Sīvas et Malatya.

(2) Sur l'histoire de Sīvas dans l'antiquité, voir PAULY-WISSOWA, *Real Encyclopädie*, s. v. *Sebasteia ;* CUMONT, *Voyage dans le Pont*, p. 217 sq.
Sur l'histoire turque de la ville, voir l'article de E. ROSSI, dans *Encyclopédie de l'Islam*, s. v. *Sīwâs* et les ouvrages cités plus haut (p. 131, n. 1), en particulier *C. I. A.*, III, passim.

(3) Selon une tradition locale, le site de Sébaste correspondrait non pas à Sīvas mais au village de *Ghavraz*, situé à 25 kilomètres à l'est de Sīvas au delà du pont appelé *Boghaz köprü*. Une telle identification est sans valeur (Cf. *C. I. A.*, III, p. 1).

(4) Le nom original de la ville n'a pu être fixé : on a proposé les noms de *Talaura*, *Megalopolis*, *Karana*, mais sans preuves convaincantes. La proposition d'ÉTIENNE DE BYZANCE, s. v. Σεβαστὴ, que telle fut la désignation initiale de la ville, repose sur une confusion (MUNRO, *J. H. S.*, t. XXI, p. 59 et *Supp. Pap. Geogr. Society*, III, 1893, p. 719).

(5) PROCOPE, *De aedif.*, III, 4.

(6) CUMONT, *Voyage dans le Pont*, p. 222-225.

(7) BROOKS, *The Arabs in Asia Minor*, *J. H. S.*, t. XVIII (1898), p. 193.

(8) Voir HEZARFENN dans MORDTMANN, *Die Dynastie der Danischmende*, *Z. D. M. G.*, XXX, p. 468 sq. ; CASANOVA, *Numismatique des Danichmendites*, dans *Revue numismatique*, 1894-1896. Sur les autres sources de l'histoire de Sīvas, au début de l'occupation turque, voir *C. I. A.*, III, p. 3, n. 1.

seldjoukide Kilidj Arslan II réunit à ses domaines les possessions des Danishmendides, puis partagea ses États entre ses héritiers en 587 H. (1) : Sivas échut à Kutbeddin Melikshah (2).

Lorsque l'unité du royaume seldjoukide eut été reconstituée par Rukneddin, Sivas compta parmi les villes principales du sultanat de Rum et garda son importance sous la suzeraineté mongole : « C'est toujours une grande ville célèbre... une métropole bien connue des marchands » (3). Cette possession du roi de l'Irak « est la plus grande ville qui lui appartienne en Anatolie » (4).

Eretna qui transforma son émirat en une souveraineté indépendante, choisit Sivas comme capitale, et, à sa mort, en 753 H., ses héritiers régnèrent sur la même région jusqu'à 780 environ (5) ; ils furent alors dépossédés par Kadi Burhaneddin qui périt, vers 801, au cours d'une expédition contre Kara Yuluk. Auparavant, ses territoires et sa capitale avaient été conquis par le sultan ottoman Bayezid Yildirim (6).

Sivas est, de toutes les villes d'Anatolie occupées par Timur, celle qui eut le plus à souffrir et les chroniques nous ont conservé le souvenir des scènes d'atroce cruauté dont la place fut le théâtre après sa capitulation (7). Si ses monuments religieux furent respectés par les Mongols, son enceinte fut démantelée et il semble bien qu'elle n'ait jamais recouvré son ancienne puissance. La ville demeura cependant sous les Ottomans une des grandes cités de l'Anatolie, mais sa population ne fit que décroître dans le cours des siècles (8).

Si l'on excepte *Ulu djami* qui remonte sans doute à l'époque danishmendide, les plus anciens monuments qu'ait conservés Sivas, quatre grandes médressés, datent du XIIIe siècle. Le tombeau dit *Gūdūḳ minare* est du XIVe. Quant aux constructions ottomanes, peu nombreuses et tardives, elles n'offrent aucun intérêt archéologique (9).

(1) IBN BIBI, éd. HOUTSMA, IV, p. 5. — Cf. IBN AL-ATHIR, dans *Hist. des Croisades, Hist. orient.*, II, p. 56 et 69.

(2) A la mort de Kutbeddin, Rukneddin, prince de Tokat, prend Sivas, Kayseri, Aksaray, puis Konya, Niksar, Malatya et enfin Ankara (IBN AL-ATHIR, éd. cit., p. 71).

(3) ABOULFÉDA, trad. REINAUD, II, 2, p. 139. — Sur l'importance de Sivas comme centre commercial, voir HEYD, *Hist. du commerce du Levant*, Leipzig, 1923, I, p. 298, 457 ; II, p. 79, 93, 113. — Au XIIIe siècle, les marchands du sultanat de Konya, ceux de Syrie et de Mésopotamie se donnaient rendez-vous à Sivas (*Ibid.*, I, p. 298 et II, p. 93). Au XIVe siècle, la place entretenait des relations suivies avec l'Occident : un consul gênois y résidait (*Ibid.*, I, p. 457). Cf. *Archives de l'Orient latin*, I, p. 448 sq. ; BRATIANU, *Recherches sur le commerce gênois dans la Mer Noire au XIIIe siècle*, p. 168. — Sur les grandes routes qui passent par Sivas, voir inf. ch. III.

(4) IBN BATOUTAH, éd. DEFRÉMERY, II, p. 289.

(5) Sur *Eretna* et les *Eretnides*, voir notamment *C. I. A.*, III, p. 41 sq.

(6) HAMMER, *Hist. de l'Empire ottoman*, II, p. 58-59 ; HANS SCHILTBERGER, *Reysebuch*, p. 16.

(7) HAMMER, *Hist. de l'Empire ottoman*, II, p. 61 sq.

(8) Lors de l'invasion mongole, la population de la ville selon KHALKOKONDYLE (I, 47), se serait élevée à 120.000 habitants. On y comptait, à la fin du XIXe siècle, 43.122 habitants (CUINET, *Turquie d'Asie*, I, p. 665) et le recensement de 1927 lui attribue 28.498 habitants (*Umumî nüfus tahriri*, p. 14).

(9) Il ne subsiste pas trace des édifices chrétiens cités par les voyageurs : « In Sebaste minoris Hermenie fuimus in majori ebdomada. Ibi visitavimus sepulturam quadraginta martirum. Ibi est ecclesia sancti Blasii, sed non potui illuc ire quia erat sursum in castro ». (W. DE RUBRUK, *Itinerarium*, p. 391). — Au XVIIe siècle, le patriarche d'Antioche, MACARIUS, signale une *Eglise de Saint-Georges*, en pierre, voûtée d'une coupole ; elle avait été bâtie sous le règne de Murad IV et s'élevait dans un vaste enclos entouré de murs de brique (F. C. BELFOUR, *The travels of Macarius*, London, 1836, II, p. 443 sq.).

III. — TOPOGRAPHIE

Il semble bien que Timur se soit borné à détruire les courtines de Sívas dans le voisinage des portes, ce qui suffisait à transformer la place forte en une ville ouverte. Les remparts restèrent donc en partie debout et ne disparurent totalement qu'au XIXe siècle. Quant aux deux châteaux, ils subsistèrent jusqu'à la même époque et divers voyageurs occidentaux les ont décrits, mais de manière très sommaire (1). Seul Evliya Tshelebi nous a laissé des défenses de Sívas une description assez précise pour qu'on en puisse tirer des indications sur la topographie de la ville médiévale (2) :

« DESCRIPTION DE LA PLACE FORTE DE SÍVAS. — L'enceinte (de la ville), que Timur a détruite, s'élève sur un terrain plat et a un périmètre de 10.500 pas... Bien que délabrée, c'est une grande enceinte, solide et forte, construite en pierre de taille et en béton, et renforcée de part en part de tours et de bastions. Plusieurs parties en sont ruinées ; mais il serait facile de les restaurer. Dans le pourtour de cette enceinte ruinée sont percées cinq portes : à l'Ouest, la *Porte de Kayseri ;* à l'Est, la *Porte de Palash ;* toujours à l'Est, la *Porte de Tokmak ;* au Nord, la *Porte de Djan-djun (?)* et la *Porte de Salpur (?)* (3). Cette enceinte n'a pas besoin de portes ; les chariots peuvent y entrer (4). A l'intérieur, se trouvent quatre mille six cents maisons sans jardins ni vignes, mais pourvues d'une excellente eau vive ; elles forment quarante quartiers...

« Les deux citadelles de Sívas sont éloignées l'une de l'autre d'une portée de flèche. L'une d'elles, la citadelle supérieure, qui est située au Sud de l'autre, est une construction de Tshelebi Sultan Mehmed. Elle est de forme carrée et n'a qu'un simple mur sans fossé, avec deux portes. Elle est assise sur une colline de terre. La porte la plus fréquentée est ouverte au Sud, dans la direction de la ville basse ; l'autre regarde à l'Est, mais elle est toujours fermée. A l'intérieur, il y a des logements pour deux cents hommes, une mosquée, des magasins de provisions, des citernes, des dépôts de munitions et quarante petits canons, de ceux appelés impériaux *(shâhi)*. Cette citadelle domine toute la ville et elle est plus élevée que celle du pasha.

(1) Voir notamment : DUPRÉ, *Voyage en Perse*, I, p. 47 sq. ; FONTANIER, *Voyages en Orient*, II, p. 178 ; KINNEIR, *Voyage dans l'Asie Mineure*, II, p. 374 ; MOLTKE, *Briefe*, éd. *Hirschfeld*, p. 218 sq. ; BORÉ, *Correspondance et Mémoires d'un voyageur en Orient*, I, p. 361 sq. ; SANDRECZKI, *Reise nach Mosul*, I, p. 114 ; MORDTMANN, *Anatolien*, p. 154.

(2) EVLIYA TSHELEBI, *Seyahatname*, III, p. 199 sq. — Je me borne à reproduire ci-après la traduction publiée par VAN BERCHEM et HALIL EDHEM (*C. I. A.*, III, p. 12 sq.).

(3) Je n'ai pu identifier ni *Salpur* ni *Djan-djun* et je ne crois pas que *Palash* corresponde à *Palas* à l'Est de Kayseri (*C. I. A.*, III, p. 12, n. 6). Ces portes devaient s'ouvrir sur les grandes routes dont le réseau actuel ne diffère guère de ce qu'il était au moyen âge (Cf. sup. fig. 84 et inf. p. 165 sq.).

(4) La phrase est obscure. Peut-être EVLIYA veut-il dire que les portes ne sont plus que des « passages ouverts » (*C. I. A.*, III, p. 13, n. 1), mais il semblerait plutôt faire allusion aux « parties ruinées » signalées précédemment et que, sans doute, des chariots pouvaient franchir : dans un tel état de ruine de l'enceinte, des portes eussent été inutiles.

« Citadelle ou Forteresse du pasha. — Dans tout l'empire ottoman, les gouverneurs *(mîri-mîrân)* et les vizirs ont, de tout temps, demeuré dans les citadelles ; mais à Diyarbekir et à Sïvas, il est de rigueur que les pashas habitent la citadelle inférieure, parce qu'elle est dominée par la citadelle supérieure. En cas de révolte du pasha, les canons de la citadelle haute auraient détruit sans merci sa forteresse. Avant que Timur eût ruiné cette dernière, le sultan seldjoukide Kaikubad l'avait restaurée en 586 (1). Toute la muraille en est solidement construite, avec un double mur en pierre de taille. Son pourtour compte 1.500 pas et un fossé bas l'entoure. Elle possède en tout vingt tours et six cents créneaux. La hauteur de ses murs est d'environ 27 coudées royales *(dhirâ' malaki)*. Elle a deux portes. L'une, au Nord, débouche sur la route de la montagne, là où se trouve le cimetière des princes (2) ; c'est une double porte de fer. Le commandant *(dizdar)* et les gardiens font leur service du côté intérieur de cette porte. L'autre est ouverte au Sud et conduit à la ville basse. A l'intérieur, il y a trois cents maisons dont les toits sont en terre battue, tristes d'aspect et sans aucune verdure. Le saray du pasha se trouve dans cette citadelle ; autrefois, c'était un palais d'une construction lourde. Le gouverneur Murtadâ Pasha a fait aménager un grand nombre de pièces, de salles et de bureaux ainsi que des chambres et un bain pour les pages. Dans cette citadelle, il y a aussi une mosquée, un bain, une médressé et une dizaine de boutiques. La citadelle basse est plus prospère que la citadelle haute. Comme le pasha habite la première, on y tient conseil quatre fois par semaine, et cette cérémonie amène beaucoup de monde. Cette citadelle carrée qui est située au pied de la montagne, possède de très bonnes eaux. Quant à la seconde, elle n'est pas sur le passage public et personne ne s'y rend ; mais, par crainte des Djemâlis, on y cache tous les objets précieux appartenant aux notables de la ville. Tant dans les deux citadelles de Sïvas que dans l'enceinte de la ville basse, détruite par Timur, on compte six mille soixante maisons. »

Avant d'interpréter ce texte, on le comparera au passage où l'historiographe de Timur, Sharaf al-dîn Yazdi décrit l'enceinte de Sïvas : « La ville de Sïvas avait des murs d'une force extraordinaire, étant bâtie de pierres de taille depuis les créneaux jusqu'aux fondements, et chaque pierre étant longue de trois coudées *(gez)* et épaisse d'une coudée. Le pied des murs avait dix coudées. Elle avait sept portes, dont les vantaux étaient de fer, et elle avait été bâtie par Ala' al-dîn Kaikubad. Elle était enceinte, aux côtés d'orient, de septentrion et de midi, d'un grand fossé plein d'eau, en sorte qu'il était impossible de saper ses murs, car sitôt qu'on en avait sapé une coudée, l'eau y entrait ; mais il y avait assez de facilité à la saper du côté d'occident » (3).

A ces textes, on joindra un document graphique, la vue de Sïvas contenue dans le manuscrit de Silahi al-Matraki (Fig. 85) (4) : ce n'est, il est vrai qu'un dessin schématique,

(1) La date donnée par Evliya est erronée.

(2) Peut-être s'agit-il des sépultures de princes ottomans du XVIe siècle, Bayezid, fils de Süleyman et ses fils, mis à mort par Selim et inhumés près de la citadelle basse. Ces sépultures ont disparu (Cf. *C. I. A.*, III, p. 10, n. 2).

(3) Sharaf al-dîn Yazdi, trad. Petis, III, p. 266 sq.

(4) Silahi al-Matraki, *Beyani menazili seferi 'Irakeini Sultan Süleyman Khan*, ms. de la Bibl. Universitaire de Stamboul, Hist. n° 35, f° 24 r.

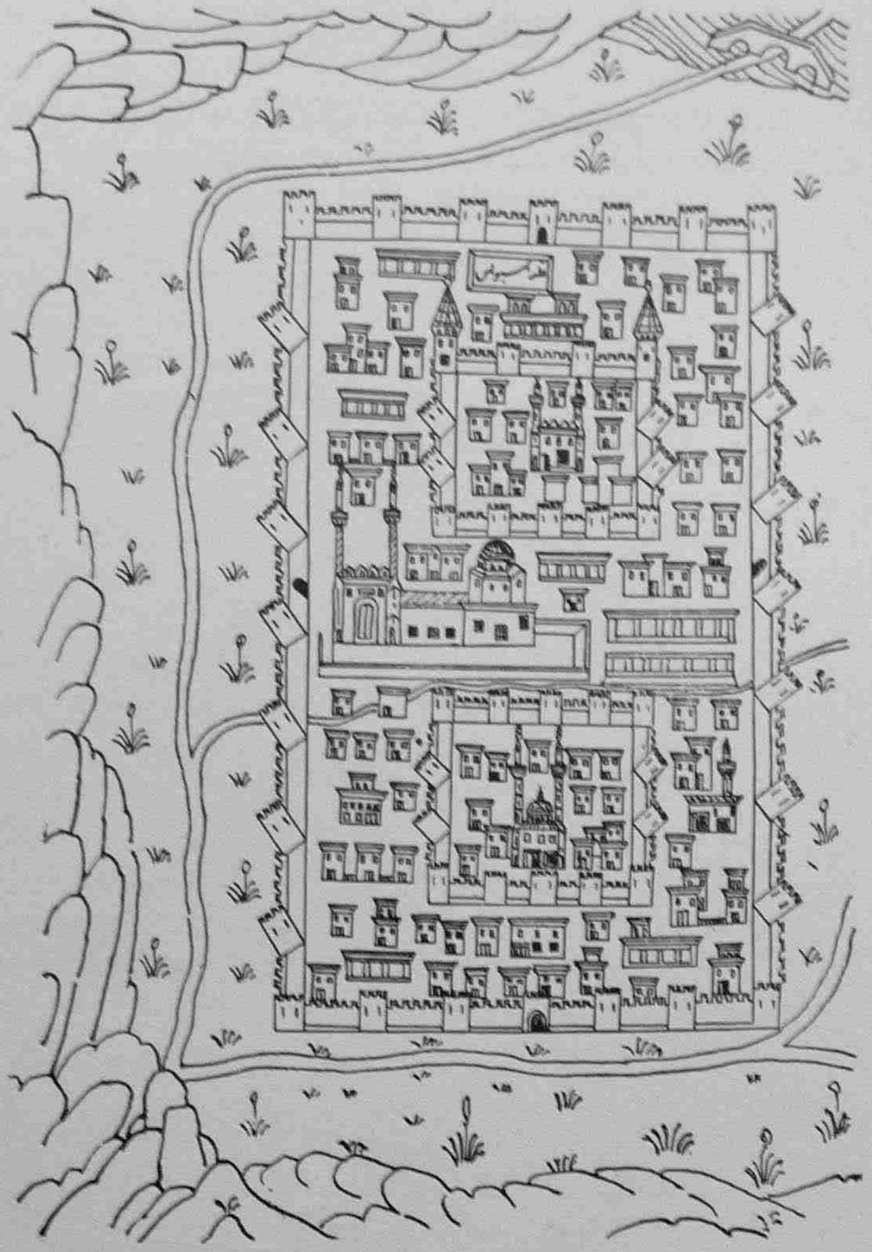

FIG. 85. — SÏVAS, d'après le ms. de Silahi al-Matraki.

mais, rapproché des textes précédents, il peut fournir quelques indications complémentaires.

On fixera sans difficulté la position exacte et l'étendue approximative de la *Citadelle haute* : elle occupait, comme nous l'avons vu, le sommet de la colline appelée *Toprak tepe* qui domine la ville (1).

C'est au Nord de cette colline et « à une portée de flèche » qu'il faut placer la *Citadelle du Pasha*. On possède un premier point de repère : la *Mosquée de Mehmed Pasha*, voisine des grandes médressés et qu'on appelle, aujourd'hui encore, *Kalei atik djamii*. Le *Kalei atik* correspond à la *Citadelle du Pasha* et la mosquée elle-même peut être identifiée à celle qui, selon Evliya, s'élevait à l'intérieur de cette citadelle. Quant à la médressé signalée par le voyageur turc, c'est, sans nul doute, la *Médressé de Muzaffer Barudjirdi*, toute proche de la mosquée. Il semble bien, d'ailleurs, que les deux grands monuments voisins, l'*Hopital*

(1) *Toprak tepe, la colline de terre*, paraît être, comme son nom l'indique, une butte artificielle, comparable, entre autres, à celle de la citadelle intérieure de Diyarbekir. La *Tour de l'Horloge*, qui s'élève au sommet, repose sur des fondations anciennes et marque sans doute l'emplacement d'un donjon. Sur le versant Ouest de la butte, il m'a semblé observer quelques traces d'un revêtement de maçonnerie, analogue à celui de la citadelle d'Alep (Cf. *C. I. A.*, III, Pl. XIV). Des autres constructions médiévales, il ne subsiste que des restes informes parmi lesquels j'ai cherché vainement quelque vestige de la mosquée signalée par EVLIYA TSHELEBI.

de *Kaikaous Ier* et *Tshifts minors* aient été compris l'un et l'autre à l'intérieur de la citadelle (1).

Les substructions de courtines (Fig. 87, n° 3) qui, jusqu'à ces dernières années, subsistèrent auprès du Lycée appartenaient probablement à l'enceinte de la citadelle : celle-ci

Fig. 86. — Sivas au moyen âge : Plan restitué.

devait, d'autre part, englober la région la plus élevée de la ville actuelle (*Place du Konak*).

En coordonnant ces différentes observations, on peut tracer les limites de la *Forteresse du Pasha*, dont le plan était sensiblement rectangulaire (« forteresse carrée ») et qui était « située au pied de la montagne ». On peut également indiquer ses deux portes : celle qui,

(1) Moltke, *Briefe*, éd. cit., p. 218.

au Sud, s'ouvrait vers la ville et celle qui, au Nord, « débouchait sur la route de la montagne ». C'est auprès de cette dernière porte que logeait le commandant *(dizdar)*.

Il reste à déterminer le tracé approximatif des remparts de la ville qui, semble-t-il, étaient indépendants des citadelles (1). Selon Sharaf al-dîn, ils étaient bordés d'un fossé au Nord, au Sud et à l'Est alors qu'à l'Ouest une telle défense n'existait pas. Observons que, dans le plan de Silahi al-Matraki (Fig. 85), un cours d'eau longe les murs de la ville vers l'Est : il correspond au Mismil Irmak. Le Murdar Irmak qui traverse la ville dans toute son étendue est également figuré. On en est conduit à tracer l'enceinte, à l'Est, dans le voisinage du Mismil Irmak dont l'eau devait alimenter les fossés de la ville. Il est évident que vers l'Ouest, où le niveau du sol est sensiblement plus élevé que sur le reste du circuit, une défense analogue ne pouvait exister. C'est de ce côté, comme le note Sharaf al-dîn, que les travaux de sape étaient possibles, en terrain sec (2).

Une dernière remarque : Evliya indique pour l'enceinte un périmètre de 10.500 pas et pour la *Citadelle du Pasha* un périmètre de 1.500 pas, soit 1/7 du précédent. Sans vouloir attribuer à ces chiffres une précision qu'ils sont loin de posséder, on peut admettre qu'ils fournissent une valeur approximative du rapport entre les deux périmètres (3).

C'est en utilisant ces différentes données que j'ai tracé le schéma de restitution ci-contre (Fig. 86), où la part de l'hypothèse demeure assez large mais qui répond aux dispositions générales de Sīvas au moyen âge (4). Sans doute, pourrait-on, en poursuivant l'enquête sur place, retrouver parmi les constructions modernes des éléments des défenses qui permettraient de fixer les caractéristiques des murailles et de leurs flanquements. Les quelques lignes que nous ont laissées les voyageurs sont, à cet égard, tout à fait insuffisantes (5).

Sur la date des différents ouvrages, des attestations précises font également défaut. D'après la tradition courante, l'enceinte remonterait, au moins en partie, à Kaikubad Ier (6).

(1) Sur le plan de Silahi al-Matraki (Fig. 85), le relief n'est pas indiqué et la représentation, dans l'ensemble comme dans le détail, est conventionnelle, mais les deux citadelles sont figurées l'une et l'autre suivant deux enceintes rectangulaires, sans liaison avec le rempart de la ville. C'est ce que semblent confirmer de brèves allusions des voyageurs à la citadelle *intérieure* située « *mitten in der Stadt* » (MOLTKE, *Briefe*, éd. cit., p. 218) ou « *innerhalb des Umfangs* » (MORTDMANN, *Anatolien*, éd. cit., p. 154).

(2) Voir le texte cité plus haut, p. 136. — Cf. HAMMER, *Hist. de l'Empire ottoman*, II, p. 61.

(3) D'après notre croquis, le périmètre de l'enceinte de la ville serait de 6.500 mètres et celui de la *Citadelle du Pasha* de 900 mètres, ce qui donne pour le *pas* ou *adîm* une valeur voisine de 60 centimètres.

(4) J'ai indiqué sur le plan les *cinq* portes énumérées par EVLIYA TSHELEBI : elles correspondaient aux grandes routes qui conduisaient vers Kayseri, Bagdad, Erzurum, la mer Noire. SHARAF AL-DIN signale *sept* portes, mais sans préciser leur emplacement. Il est probable qu'une porte, non citée par EVLIYA, était percée vers l'Ouest, là, où aboutissait la *Route de la montagne*.

(5) Cf. DUPRÉ, MOLTKE, BORÉ, MORDTMANN, *op. et loc. cit.* — Ces auteurs ne font guère allusion qu'aux deux citadelles. Une phrase de FONTANIER semble se rapporter à l'enceinte : « Les fortifications sont sur cinq côtés, avec des bastions. Çà et là, on remarque encore quelques débris de colonnes ; je n'y ai trouvé aucune inscription ». (*Voyages en Orient*, II, p. 178).

(6) HADJĪ KHALFA rapporte que « Kaïkobad le Seldjoukide fit entourer la ville de Sīvas d'une muraille de pierre qui fut détruite par Timour ou Tamerlan, et l'époque de cette destruction se trouve renfermée dans les lettres numéraires qui composent le mot de Kharab, c'est-à-dire ruine

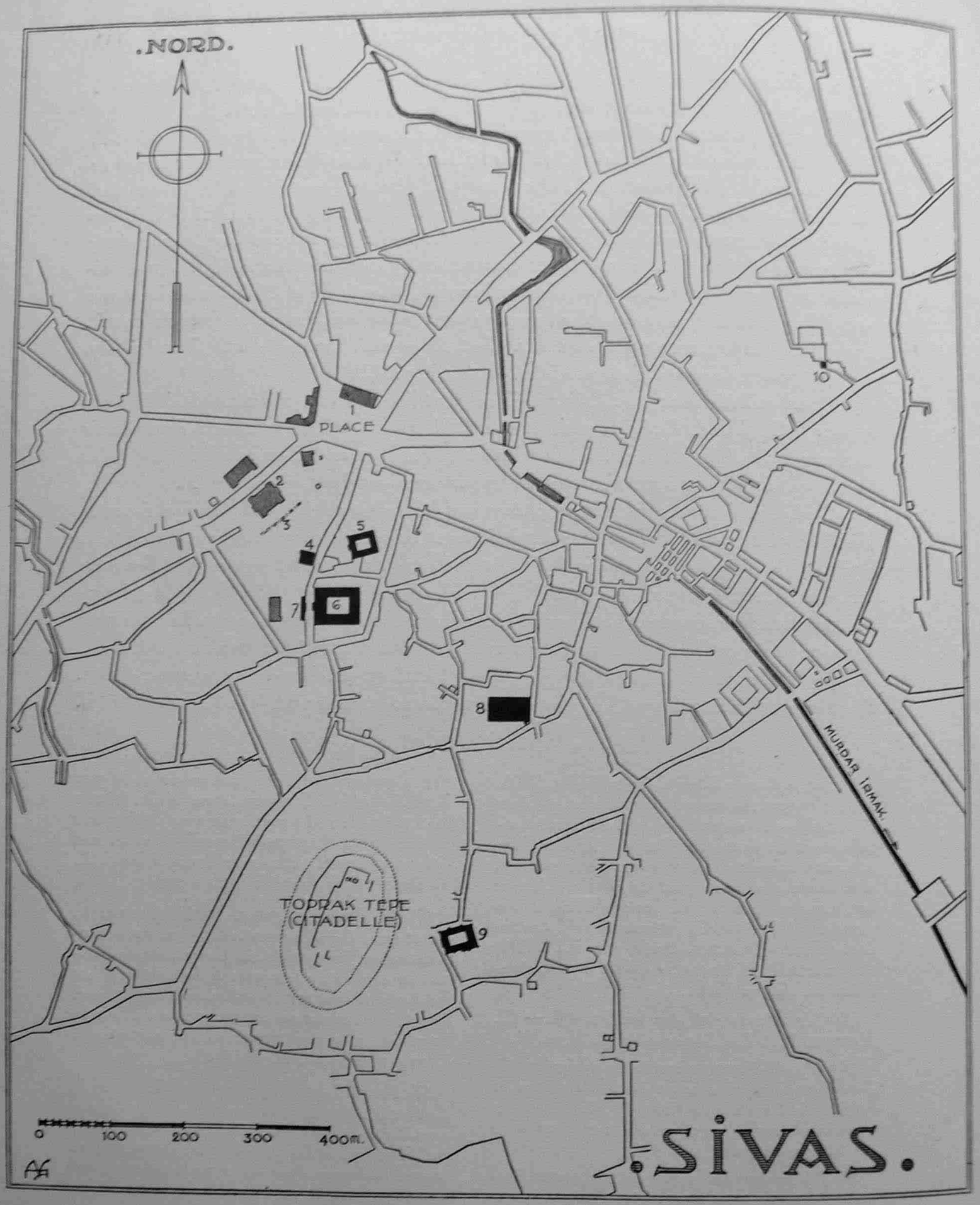

FIG. 87. — SIVAS : Etat actuel des quartiers du centre.

La *Forteresse du Pasha* gardait encore, au début du siècle dernier, des inscriptions au nom du même sultan (1). Quant à la forteresse de *Toprak tepe*, elle aurait été détruite par les Mongols et rebâtie par Mehmed II (2).

IV. — NOMENCLATURE DES ÉDIFICES

Les monuments historiques que j'étudierai ci-après, sont groupés vers le centre de la ville dont je donne un plan détaillé, suivant l'état actuel (Fig. 87). Les numéros renvoient aux chiffres indiqués sur le plan.

1. Konak.
2. Lycée.
3. Mur ancien.
4. Mosquée de Mehmed Pasha *(Kalei atik djamii)*.
5. Médressé de Muzaffer Barudjirdi.
6. Hôpital de Kaikawus Ier.
7. Tshifte minare.
8. Grande Mosquée.
9. Gök medrese.
10. Güdük Minare.

qui font l'an 803 de l'hégire » (*Djihan Numa*, dans VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Descr. de l'Asie Mineure*, II, p. 677). Cependant, EVLIYA TSHELEBI parle seulement d'une restauration de l'enceinte par le sultan seldjoukide *(op. et loc. cit.)*.

Peut-être faut-il ajouter créance à la brève information de FONTANIER qui date ces murailles du « Bas-Empire » *(Op. et loc. cit.)*. Il n'est pas impossible, en effet, que pour Sĭvas comme pour d'autres grandes villes d'Anatolie, les Seldjoukides se soient bornés à restaurer et à aménager des fortifications byzantines. Démantelée par Timour, l'enceinte fut restaurée par les sultans ottomans, mais, trop vaste et mal entretenue, elle tomba en ruines puis fut rasée au XIXe siècle.

(1) Il sembla à DUPRÉ que cette citadelle datait « du beau temps de l'art » (*Voyage en Perse*, I, p. 48). Étant donnée son implantation rectangulaire, on peut admettre qu'elle était d'origine byzantine et peut-être plus ancienne.

BORÉ a relevé, il est vrai, au-dessus de la porte, une inscription aujourd'hui disparue et dont voici la traduction : « *A ordonné la construction de cette citadelle bénie le sultan 'Alâ' al-dunyâ wal-dîn Abû l-fatḥ Kaikubâd, fils de Kaikhusrau, la preuve de l'émir des croyants, à la date de l'année 621 (1224)* » (BORÉ, *Op. cit.*, I, p. 361 ; cf. *C. I. A.*, III, p. 15). Une autre inscription, provenant vraisemblablement de la même citadelle relate la construction par le même sultan d'une *tour* ou d'une *courtine (badan)* (*C. I. A.*, III, p. 15-16). Mais, dans l'un et l'autre cas, il s'agit peut-être d'une construction partielle ou d'une restauration.

(2) Au début du XIXe siècle, ce n'était plus, selon DUPRÉ « qu'un mur revêtu de terre » *(Voyage en Perse, Op. et loc. cit.)*. Plus tard, SANDRECZKI visite les ruines de cette citadelle ou « Acropolis, deren Thürme und Mauern einst sehr fest gewesen seyn müssen jetzt aber gebrochen sind und als Baumaterial von den Bewohnern benützt zu werden scheinen » (*Reise nach Mosul*, I, p. 121).

Une inscription, mi-persane mi-turque, relatait la restauration de la citadelle haute par Mehmed II. Ce texte, aujourd'hui disparu, a été publié par BORÉ : « *Par la violence de Timur, la ville de Sĭvas, sous l'empire de la ruine* (Chronogramme = 803 H.) *a été détruite (?) Sous le règne du roi des rois Muḥammad, fils de Murâd Khân, elle a été restaurée* » (*Correspondance et mémoires*, I, p. 361 ; cf. *C. I. A.*, III, p. 16).

Que la colline dite *Toprak tepe* ait été couronnée d'une citadelle seldjoukide, cela n'est pas douteux, mais l'origine de cette butte artificielle comparable à celles de la Syrie du Nord (Alep, Hama, etc.) ou à celle de Diyarbekir doit remonter à une haute antiquité.

CHAPITRE II

MONUMENTS DE SĬVAS

I — MOSQUÉES

Seule la *Grande Mosquée (Ulu djami)* offre un intérêt archéologique : encore le doit-elle à son ancienneté et à son plan et non point à sa valeur artistique qui est nulle. Fait singulier, Sĭvas ne possède aucune mosquée ottomane qui mérite de figurer dans un *corpus* monumental : la plus ancienne est la *Mosquée de Mehmed Pasha* qui s'élève en face de la *Médressé de Muzaffer Barudjirdi*. La salle de prière, carrée, voûtée d'une coupole, est datée de 988 (1580) (1). La mosquée moderne bâtie par Izzet Pasha, vali de Sĭvas, en 1283 (1866) et les autres mosquées secondaires sont sans intérêt (2).

LA GRANDE MOSQUÉE (ULU DJAMI) (Ve s. H.)

(Pl. XXXIII, 1 et XXXIV, 1)

La salle de prière, rectangulaire, qui mesure, dans œuvre, 54 mètres sur 31 mètres (cotes moyennes) est divisée en onze travées parallèles par dix rangées de piliers rectangulaires (Fig. 88) (3). La dernière travée, à l'Est, est beaucoup moins large que les autres. Dans l'axe de la travée médiane est creusé le mihrab, simple niche cylindrique. La salle

(1) C'était, comme je l'ai dit plus haut (Cf. sup., p. 137), la mosquée de la *Citadelle du Pasha* et il est probable qu'elle fut bâtie sur l'emplacement d'une mosquée plus ancienne.

(2) Evliya Tshelebi ne donne quelques détails que sur *Ulu djami* et cite simplement : *Kĭzĭl djami*, sanctuaire ancien à un minaret ; *Sĭvas efendi djamii*, construction nouvelle à un minaret ; *Musa efendi djamii*, construction solide ; *Kilise djamii*, sur l'emplacement du bazar ; *Kodja Hasan pasha djamii*. En outre, chacune des citadelles possédait sa mosquée (*Seyahatname*, III, p. 201).

(3) Le croquis qui figure dans *C. I. A.*, III, pl. II, indique par erreur dix travées.

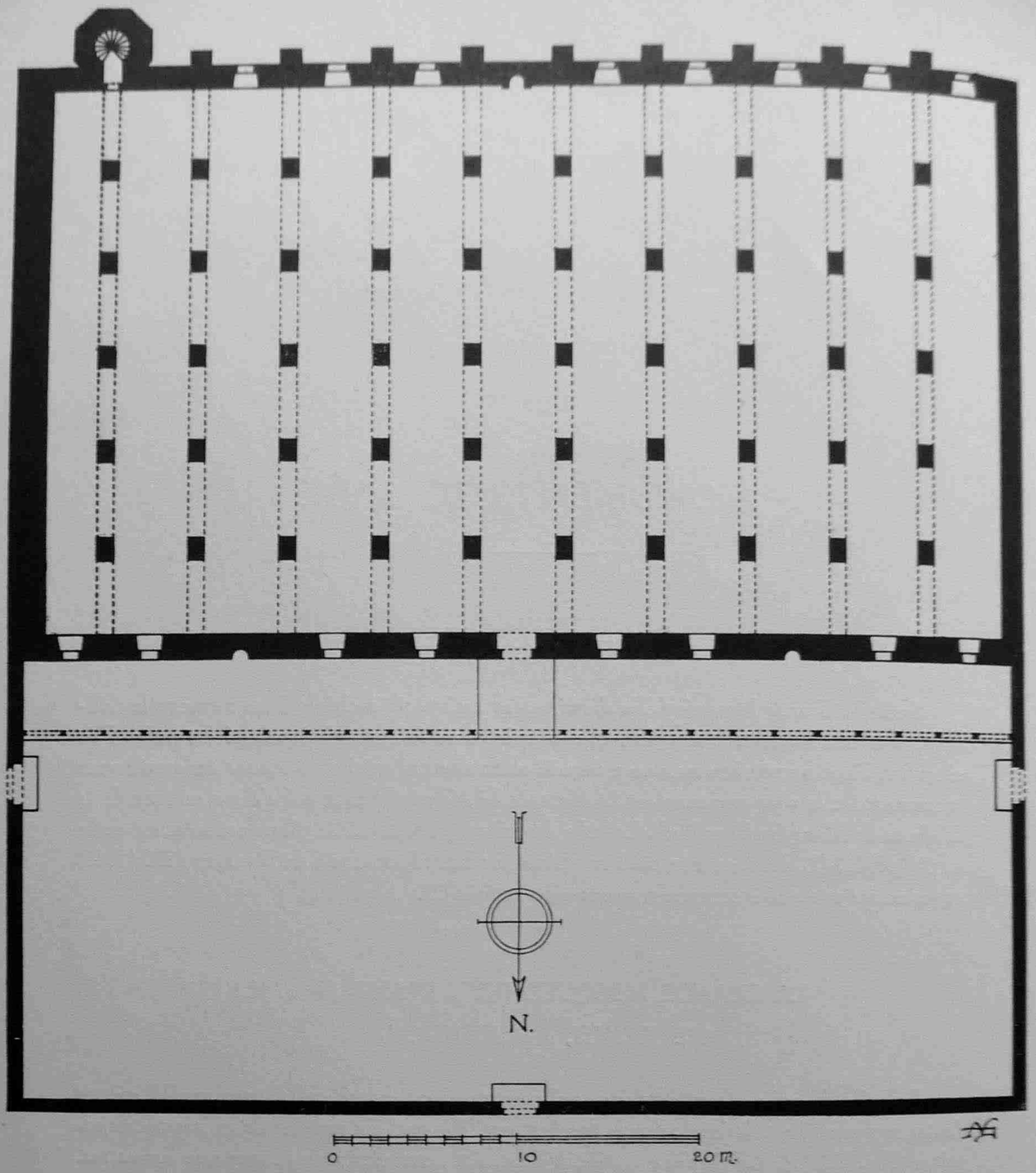

Fig. 88 — Ulu djami : Plan.

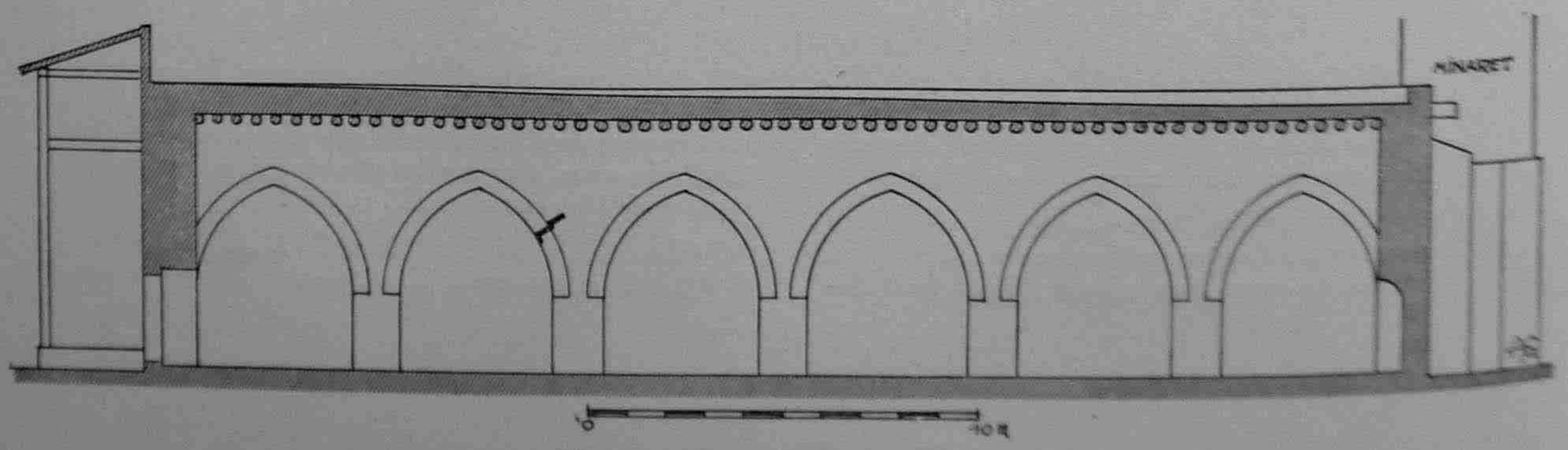

Fig. 89. — Ulu djami : Coupe longitudinale.

est éclairée par des fenêtres en arc brisé, percées dans les longs murs Sud et Nord. A l'angle Sud-Est, s'ouvre la porte d'accès au minaret.

Les piliers de $1^m,20$ sur $0^m,90$ de section, en assises régulières de pierre de taille, sont réunis parallèlement au petit axe par des arcs brisés qui supportent le solivage (Fig. 89). Les murs extérieurs sont construits en moellon et enduits sur les deux faces. Les contreforts rectangulaires qui épaulent le mur Sud au droit des arcs semblent de construction postérieure.

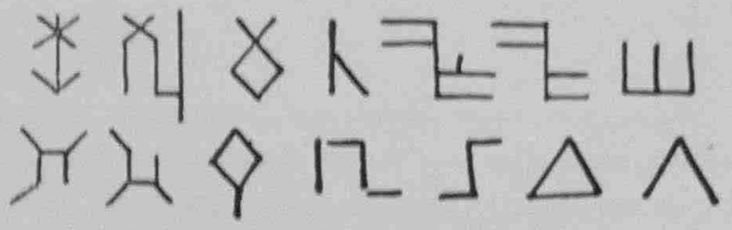

Fig. 90. — Ulu djami : Marques d'appareil.

Le solivage est formé de pièces de bois apparentes que recouvre une épaisse chappe de terre, en pente légère vers le mur Sud. Au sommet de ce mur sont disposées des gargouilles qui déversent vers la rue les eaux pluviales (1).

Le long du mur Nord règne un portique de bois qui, sous sa forme actuelle, est moderne. Il a, sans doute, remplacé un portique analogue, élevé en même temps que la mosquée. L'enclos rectangulaire qui la précède semble bien, en tout cas, remonter à la fondation de l'édifice (2). Les murs qui le limitent sont, en effet, construits suivant la même technique que ceux de la mosquée. Dans les uns et dans les autres, on relève, à la base, des marques d'appareil tracées sur des blocs non recouverts d'enduit. Ces marques, grossièrement exécutées et incisées profondément dans la pierre, sont de dimensions inusitées et mesurent environ 12 centimètres de hauteur (Fig. 90).

Le minaret est entièrement construit en briques, bien cuites, régulières et fort habilement maçonnées. Dans le soubassement octogonal, de $1^m,80$ de côté, des briques, disposées suivant des dessins géométriques, portent encore quelques traces d'émail bleu. Le fût lui-même est décoré, à mi-hauteur, d'une ceinture de briques émaillées où se développe une inscription religieuse en coufique tressé. Au sommet, un bandeau, de même style que le précédent, portait un décor analogue, presque entièrement détruit aujourd'hui. Au-dessus de ce bandeau, des encorbellements de brique soutiennent la *sherefe*, balcon circulaire au centre duquel s'élève la lanterne terminale, coiffée d'un toit conique. Cette lanterne est postérieure au minaret qui semble lui-même avoir été accolé après coup à la mosquée.

Il est difficile, en l'absence de toute inscription, d'assigner à l'édifice une date précise. Le type du plan, aussi bien que le mode de construction, laissent penser que la mosquée est fort ancienne et l'on peut admettre que sa fondation date de l'époque danishmendide

(1) « C'est un beau monument, entièrement recouvert de terre, mais je n'ai pu savoir sur combien de piliers repose son toit » (*Seyahatname*, p. 201).

(2) Evliya Tshelebi *(Op. et loc. cit.)* attribue à *Ulu djami* une surface carrée de 100 *ayak* de côté (100 pieds). La salle de prière étant nettement rectangulaire, l'indication ne peut se rapporter qu'à la surface totale, enclos compris. En fait, la longueur du côté de ce carré se rapproche plutôt de 100 *adĭm* (pas) que de 100 *ayak* (pieds).

(ve s. H. = xie s. J.-C.) (1). Le minaret fut certainement bâti plus tard, sans doute au viiie (xiiie) siècle, durant la période où la ville fut dotée de ses grandes médressés : dans l'une d'elles, l'*Hôpital de Kaikawus Ier*, daté de 614 H., des murs et des voûtes de brique (voir inf. p. 148) sont construits suivant les mêmes procédés que le minaret d'*Ulu djami*.

II — MÉDRESSÉS

Les grandes médressés de Sivas présentent entre elles, dans le détail, de notables différences, mais elles sont toutes bâties suivant un même plan-type qui groupe quatre ailes de bâtiments autour d'une cour rectangulaire. Dans chacun des édifices, on retrouve, d'autre part, les dispositions suivantes : du côté de l'entrée, un porche monumental précède le vestibule qui conduit à la cour ; sur la face de la cour opposée à l'entrée s'ouvre un large ivan flanqué de salles secondaires et, sur les côtés, sont réparties les cellules, le long d'un portique plafonné ou voûté.

Gök medrese paraît avoir possédé un premier étage : dans les autres édifices, autant qu'on en peut juger aujourd'hui, les bâtiments ne comportaient probablement qu'un rez-de-chaussée.

Des quatre médressés de Sivas, l'*Hôpital de Kaikawus Ier* ou *Shifaiye medresesi* remonte à 614 (1217) ; les autres, *Gök medrese*, la *Médressé de Muzaffer Barudjirdi* et *Tshifte minare* furent toutes trois bâties la même année (670-1271) (3).

HOPITAL DE KAIKAWUS Ier (614 H.) (4)

(Pl. XXXV à XXXVIII)

Plan (Fig. 91). — Certaines irrégularités, notamment les biais que l'on observe dans l'implantation des murs Nord (5), peuvent être le résultat d'erreurs, mais il est possible

(1) Selon Evliya *(Op. et loc. cit.)*, *Ulu djami* aurait été construit par *Kilidj Arslan*, mais le voyageur qui ne fournit aucune preuve à l'appui de cette attribution, ne précise pas à quel sultan de ce nom elle se rapporte. La mosquée, en tout cas, est plus ancienne que les médressés et l'affirmation contraire de Sandreczki est sans valeur (*Reise nach Mosul*, I, p. 121).

(2) Cf. inf. p. 162 sq.

(3) La liste des médressés que donne Evliya (*Op. cit.*, p. 201) paraît incomplète : si *Kizil medrese* peut être identifié à *Gök medrese*, une seule médressé est signalée dans la citadelle basse, auprès du palais du pasha. Le voyageur cite, en outre : *Hamam medresesi*, dont le constructeur est inconnu ; *Hasan pasha medresesi*, dans la ville basse ; *Sivas efendi medresesi*. Ces trois établissements étaient d'importance secondaire.

(4) Le texte de fondation (voir inf., p. 150) désigne l'édifice sous le terme de *al-dâr al-sibbah* qui, selon Van Berchem, est synonyme de *dâr al-shifâ'* (*C. I. A.*, III, p. 7, n. 1). C'est ce dernier terme qui figure dans l'inscription du *Timarkhane* ou *Bimarkhane* d'Amasya (Cf. sup., p. 46 sq.). Du mot *shifa* (guérison) dérive le nom vulgaire de l'hôpital de Kaikawus : *Shifaiye medresesi*. L'hôpital de Kayseri *(Tshifte medrese)* est désigné communément de la même manière (Cf. *Monuments turcs d'Anatolie*, t. I, p. 60).

Sur le monument et les inscriptions qu'il renferme, voir *C. I. A.*, III, p. 5 sq ; Ismail Hakki et Rîdvan Nafiz, *Sivas Shehri*, p. 101 sq.

(5) On notera que la cour est sensiblement rectangulaire, mais que l'axe du portail ne correspond pas exactement à l'axe du grand ivan. D'autre part, les murs de fond des portiques ne sont pas rigoureusement parallèles aux faces de la cour.

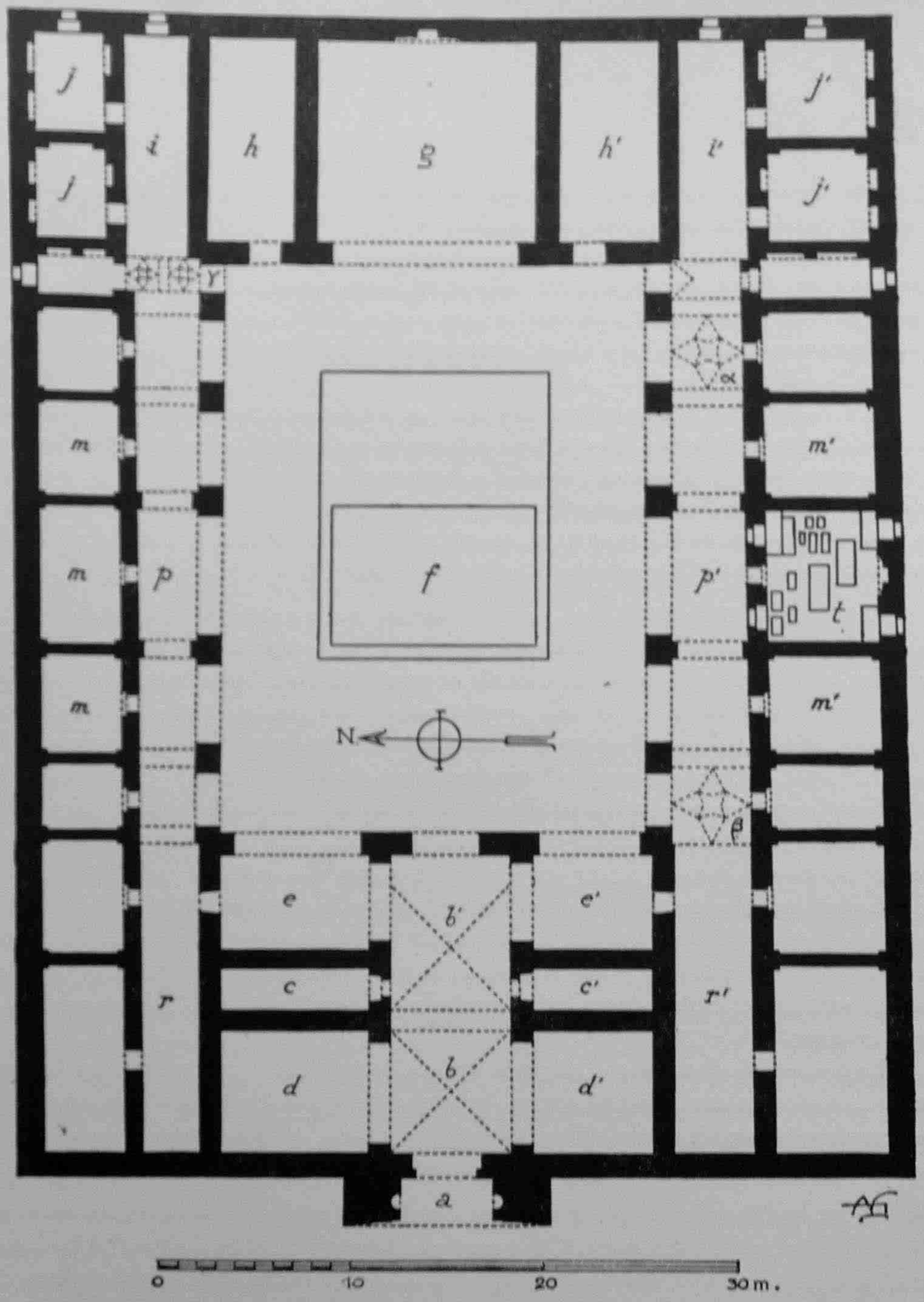

Fig. 91. — Hopital de Kaikawus Ier : Plan.

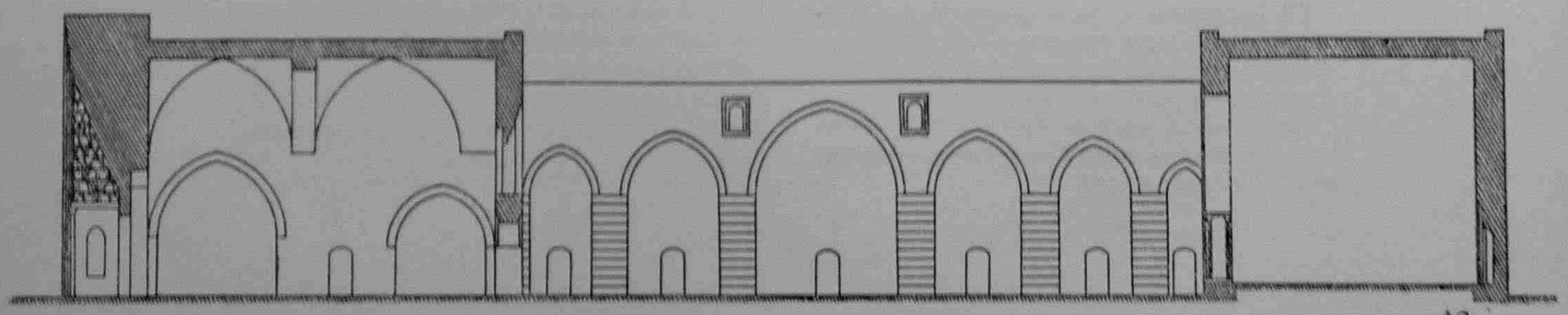

Fig. 92. — Hopital de Kaikawus Ier : Coupe longitudinale.

également qu'on ait utilisé certaines constructions antérieures ou qu'on ait été contraint de respecter des édifices voisins préexistants.

La médressé dont on restitue aisément le plan, au moins dans ses grandes lignes, est en partie ruinée et a beaucoup souffert d'avoir été longtemps utilisée comme caserne. Non seulement, on a construit des chambrées dans le grand ivan, *g*, dont la voûte a disparu, mais encore on a profondément altéré la distribution de l'aile Nord et celle des angles Sud-Est et Sud-Ouest (1).

On remarquera la distribution anormale des arcades des portiques sur les longues faces de la cour. De part et d'autre de la travée *p*, *p'* sont réparties des travées de largeur décroissante, deux à l'Ouest et trois à l'Est, qui correspondent à des cellules de largeurs diverses. Sur la face Sud la travée *d'* précédait la turbé du fondateur. Le grand ivan *g* répond à la tradition courante (2), mais on ne saurait préciser la destination des autres pièces. Il ne semble pas que l'édifice ait possédé un premier étage (3).

Construction et voutes. — La construction est mixte et comporte l'emploi combiné de la pierre et de la brique. La maçonnerie courante est composée d'assises régulières de calcaire, notamment dans le portail d'entrée et dans toute l'aile Ouest, aussi bien dans les murs que dans les voûtes. Il en était de même sans doute dans le grand ivan Est et dans les salles latérales. L'appareil est assez soigné. Dans les piles des portiques, les assises atteignent $0^m,46$ de hauteur et les joints horizontaux sont accusés par des refends en biseau.

Sous les portiques, le parement du mur des cellules et les voûtes sont en brique. La brique employée mesure $0^m,55 \times 0^m,21 \times 0^m,10$. Les joints, dans les parties verticales, sont fort épais. Ils sont beaucoup plus serrés dans les voûtes elles-mêmes.

En général, chaque travée du portique est voûtée d'un berceau brisé de même sens que l'arc de tête appareillé en pierre. Ce berceau retombe sur deux doubleaux de pierre, en carène, bandés entre les points d'appui et le mur. Exceptionnellement en α, β, γ, les travées sont couvertes de voûtes d'arêtes en étoile où la brique est employée en combinaisons savantes.

Le tombeau du fondateur, *t*, est couvert d'une coupole portée sur un tambour à douze pans. La salle funéraire étant barlongue, le tambour polygonal est raccordé au rectangle par une frise triangulée. A l'extérieur, ce tambour se détachait suivant un prisme à douze pans (Pl. XXXVII, 1) que devait coiffer une pyramide dodécagonale, aujourd'hui détruite.

Décor. — Dans le portail, la voussure alvéolée est remarquable par l'échelle de ses éléments et la sobriété du décor. On notera que la porte d'entrée était en plein-cintre. Au-dessus de la voussure, dans les écoinçons (Pl. XXXV, 1 et 2) se détachaient sur le nu du

(1) J'ai restitué la partie disparue *i'*, *j'*, *j'* (Fig. 91) d'après la partie symétrique *i*, *j*, *j*, demeurée debout. De même, j'ai indiqué les cellules détruites d'après celles qui subsistent en *m* et *m'*.

Le bassin *f*, sous sa forme actuelle paraît moderne, mais il occupe sans doute l'emplacement d'un bassin ancien.

(2) Il ne semble pas que la paroi Sud du grand ivan ait jamais possédé de mihrab. Ce qui a été dit à ce sujet ne paraît pas fondé (*C. I. A.*, III, p. 5).

(3) Je n'ai pu pénétrer en *c* et *c'*, où peut-être étaient aménagés des escaliers.

mur, deux hauts-reliefs aujourd'hui mutilés au point d'être méconnaissables : cependant, on peut distinguer à droite, le corps et les pattes d'un lion et à gauche, les restes d'une tête de lion, vue de face (?).

Dans la cour de l'édifice, sur la façade du grand ivan, se développent des cadres et des archivoltes ornés d'arabesques. Dans chacun des écoinçons de l'arc, était sculptée une tête humaine en relief. La première, à droite (Fig. 93, *à droite*), est entourée d'un fin croissant. On distingue encore quelques traits de l'image, profondément rongée, et, aux angles de la pierre dans laquelle elle est taillée, quatre étoiles en saillie : celles d'en bas, à douze pointes, sont plus grandes que celles d'en haut, à huit pointes. Le second relief, à gauche (Fig. 93, *à gauche*) est plus mutilé encore que le précédent. Il se détache sur un disque où sont tracés des rais convergents et qu'accompagnent quatre étoiles à huit

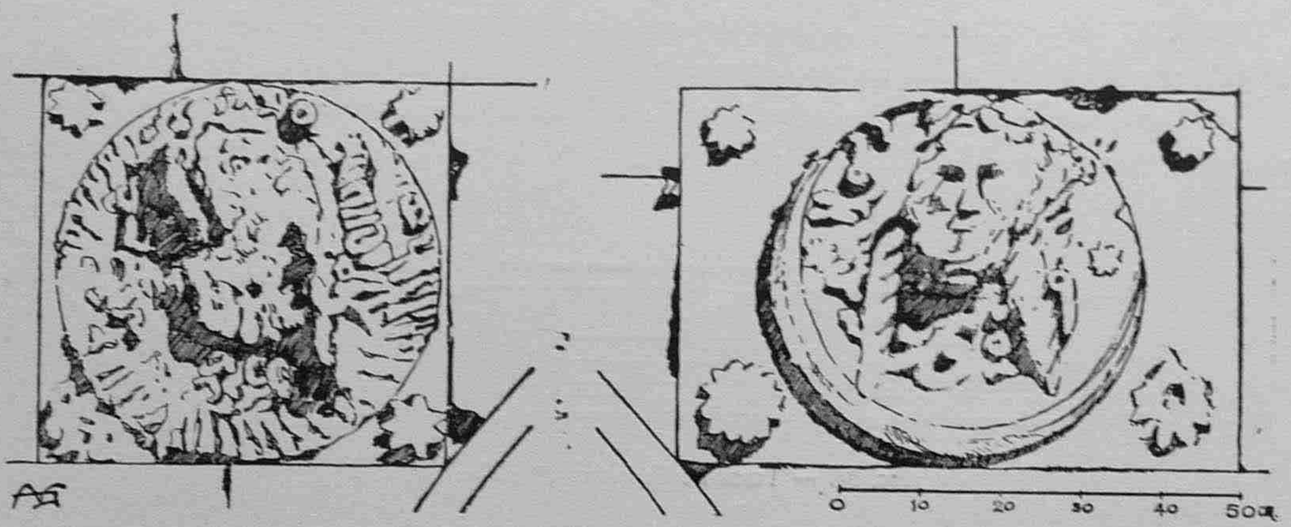

FIG. 93. — HOPITAL DE KAIKAWUS Ier : Reliefs.

pointes. Sous les figures, quelques lettres arabes presque totalement effacées sont d'une lecture très douteuse (1). Ces deux reliefs représentent très vraisemblablement, le premier la lune avec son croissant, le second, le soleil avec ses rayons (2).

A côté de ce décor sculpté, on notera l'emploi du décor de brique. A l'extérieur, dans le tambour de la turbé (Pl. XXXVII, 1) on a disposé, suivant des dessins géométriques, des briques ordinaires de teinte brunâtre qui se détachent sur un enduit de mortier. Dans la façade du tombeau, sous le portique, on a utilisé non seulement des briques ordinaires mais des briques émaillées sur la tranche (Pl. XXXVII, 2 ; plan, Fig. 94). Les couleurs employées sont le bleu turquoise et le noir manganèse et les dessins, d'une grande variété, sont exécutés avec un soin minutieux. Le céramiste a signé son œuvre. Dans le tympan de la fenêtre de droite, sont placés, aux angles inférieurs, deux cartouches formés chacun d'un carreau de terre cuite émaillée, bleu d'outremer. Les lettres qui y sont tracées, en

(1) Peut-être pourrait-on lire : ... هذه صورة = *Ceci est la figure...* (Lecture proposée, sous toutes réserves, par TEVHID BEY).

(2) Cf. G. DE JERPHANION, *Mélanges d'archéol. anatolienne*, p. 79-80 et pl. XXXVI, 1 et 2.

coufique fleuri, ont été obtenues en enlevant l'émail, de manière à faire apparaître la terre cuite.

On lit sur le carreau de droite : « *Œuvre de Aḥmad* », et sur le second cartouche à gauche : « *fils de Bakr, al-Marandî* » (1). La lecture reste douteuse, mais la leçon proposée est plausible. Cette signature semblerait désigner l'artisan qui exécuta le décor céramique. On retrouve son nom sur le tombeau dit *Kirk Kizlar türbesi* à Niksar (2), seul monument de cette ville qui soit bâti entièrement en brique, en sorte qu'Aḥmad apparaît comme un « spécialiste » utilisant de préférence ce mode de construction. A Sivas, il fut peut-être le maître d'œuvres de l'hôpital de Kaikawus, mais il est possible également qu'il se soit borné à exécuter la maçonnerie de brique et que la construction, dans son ensemble, ait été dirigée par un autre « maître » dont le nom ne nous est point parvenu.

Inscriptions et date. — Le texte de fondation est gravé en naskhi ayoubide, au-dessus de la porte d'entrée et des niches latérales :

« *A ordonné la construction de cette maison de santé le sultan par la faveur d'Allâh, le vainqueur par l'ordre d'Allâh, 'Izz al-dunyâ wal-dîn, le pilier de l'Islam et des Musulmans, le sultan de la terre et de la mer, la Couronne de la maison de Saldjuḳ, Abû l-fatḥ Kaikâwus, fils de Kaikhusrau, la preuve de l'émir des croyants. A la date de l'année 614* (1217-1218) (3).

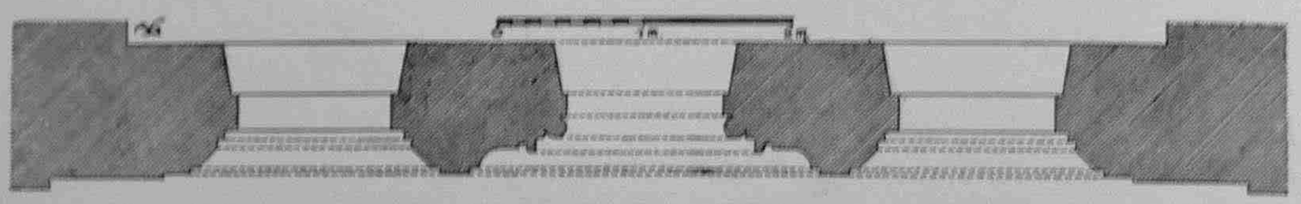

Fig. 94. — Turbé de Kaikawus Ier : Plan partiel.

L'épitaphe du sultan est placée sur la façade du tombeau, dans la travée d'axe du portique Sud. Elle forme un bandeau, composé de quatorze pièces de faïence, moulées et assemblées. Les lettres, en saillie, se détachent en blanc sur fond bleu. La date de cette inscription : 4 shawwâl 617 (2 décembre 1220) n'est pas celle de la mort du sultan, survenue en 616 H. ; elle correspond au jour où l'épitaphe fut mise en place (4).

(1) Cf. *C. I. A.*, III, p. 9-10 et add., p. 113. — Marand est une ville bien connue de la Perse occidentale, à 60 kilomètres au Nord-Ouest de Tabriz. Voir l'art. de V. Minorski dans *Encycl. de l'Islam*, s. v. *Marand*.

(2) Cf. sup., p. 126-127.

(3) Je reproduis intégralement la traduction donnée dans *C. I. A.*, III, p. 7.

(4) C'est l'opinion émise par Van Berchem et Halil Edhem (*C. I. A.*, III, p. 8-9), mais on pourrait supposer également que la turbé tout entière ne fut aménagée dans l'hôpital qu'après la mort du sultan.

TSHIFTE MINARE (1) (670 H.)

(Pl. XXXIX à XLVI)

De cette médressé qui faisait face à l'hôpital de Kaikawus, il ne subsiste que le mur de façade et quelques amorces de refends (Fig. 95). Sur l'emplacement de l'édifice lui-même, s'élève une construction moderne qui sert aujourd'hui d'école primaire. Des vieillards ont gardé le souvenir des bâtiments anciens, démolis il y a cinquante ans environ : l'ensemble était construit suivant le même type que l'hôpital voisin et que les autres médressés de Sívas. Les dimensions de la façade, la richesse du décor et l'habileté particulière avec laquelle il est exécuté, laissent penser que cet édifice était le plus important et le plus somptueux des monuments de la ville seldjoukide. Il doit sa désignation actuelle de *Tshifte minare* aux deux minarets de brique qui flanquent symétriquement le portail d'entrée et qui sont conservés en partie (Pl. XXXIX) (2).

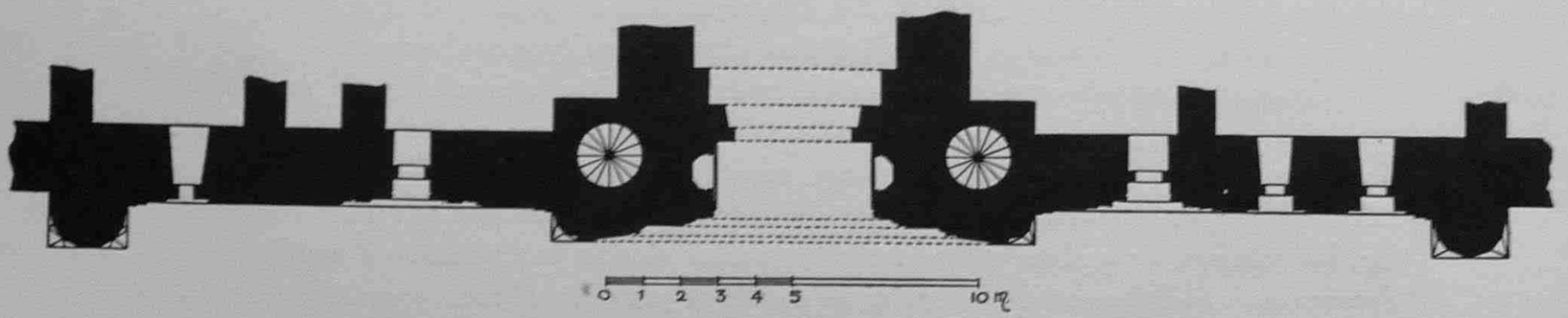

FIG. 95. — TSHIFTE MINARE : Plan.

Si le portail (Pl. L) reproduit un type monumental dont il reste de nombreux exemples, il offre dans le détail diverses particularités originales : le large cadre, les niches latérales (Pl. XLI), les chapiteaux qui surmontent les colonnettes (Pl. XLII, 1 et 2) sont traités avec une richesse et une habileté singulières. On remarquera notamment certains chapiteaux (Pl. XLII, 1) où, au-dessus d'une corbeille de feuilles d'acanthes, s'épanouit un bouquet de fleurs stylisées. D'autres témoignent de plus de liberté encore et reproduisent un bouquet dont les fleurs et les feuillages, profondément découpés, sont incisés de menus détails. Dans les chapiteaux des colonnettes d'angle, on retrouve la palmette d'origine antique, le *calathos* du chapiteau corinthien et aussi les rangées d'acanthes superposées qui, séparées par des ombres profondes, donnent à l'ensemble un caractère original.

Au-dessus de l'archivolte en carène qui couronne la haute voussure alvéolée, court une sorte de banderole, de laquelle se détachent, dans l'axe et aux extrémités, des cartouches

(1) Cf. *C. I. A.*, III, p. 31 sq. ; *Sivas Shehri*, p. 113 sq.

(2) On appelait également cette médressé : *dâr al-hadîth, école de la tradition.*

en forte saillie sur le mur (Pl. XLIII, 1). Ceux qui flanquent le motif, à droite et à gauche, ne sont que des enroulements en volute du ruban lui-même, alors que le cartouche placé dans l'axe semble bien reproduire un papillon dont la stylisation fut poussée très loin : les ailes sont devenues, en effet, deux rameaux où se découpent des feuillages d'un dessin capricieux.

De part et d'autre du portail, des fenêtres et des niches (Pl. XLIII, 2, XLIV et XLV), réparties à différentes hauteurs dans le mur de façade, accentuent encore l'impression de richesse et de variété que produit, dès l'abord, ce magnifique monument. Le mur est flanqué de contreforts cylindriques, de masses égales, mais décorés suivant des formules tout à fait différentes : il suffira de comparer les deux photographies, réunies sur la planche XLVI, pour juger du soin avec lequel le sculpteur évita toute monotonie. On remarquera, notamment, dans le contrefort de l'Est (Pl. XLVI, 1) la répartition des cannelures et des cierges (?) qui produit un jeu d'ombre et de lumière d'un effet particulièrement heureux.

Cependant, malgré cette abondance de motifs si variés, la façade garde son unité majestueuse. Il est possible que le constructeur, le maître d'œuvres, ait été en même temps l'ornemaniste, mais il sut, dans tous les cas, subordonner la fantaisie de l'imagination aux lois de la raison et de la statique. La composition de l'ensemble fut fixée de manière immuable, les volumes, les ombres et les lumières y furent répartis en harmonieux équilibre, et l'ornemaniste ne fit que colorer et égayer les masses de pierre en y brodant les détails savoureux d'un répertoire inépuisable.

Au-dessus de la porte et des niches latérales, une inscription relate que la médressé fut fondée par le grand vizir de l'empire mongol de Perse, Shams al-dîn Muḥammad Djuwaini, en 670 H. (1271-1272). Le nom du constructeur, qui figurait sur le montant de gauche du cadre extérieur du portail, n'est pas lisible. Les autres inscriptions gravées sur la façade sont coraniques ou traditionnelles (1).

MÉDRESSÉ DE MUZAFFER BARUDJIRDI (2) (670 H.)

(Pl. XLVII à LI)

Plan (Fig. 96). — Bien que certaines parties de l'édifice aient été ruinées ou transformées, son plan d'ensemble se lit encore clairement. Le portail *a*, précède le passage *b* qui conduit à la cour rectangulaire, dont le petit côté est égal aux 7/12 du grand. Cette cour est bordée, au Nord et au Sud, par deux portiques dont les travées d'axe, *e*, *e'*, plus larges que les autres, correspondent à deux ivans, *f*, *f'*, voûtés de berceaux brisés. Le por-

(1) Voir le texte des diverses inscriptions dans *C. I. A.*, III, p. 32-35.

(2) La désignation vulgaire : *Brudjiye medresesi*, dérive de l'ethnique du fondateur. L'édifice est appelé également : *Hadjï Mes'ud medresesi*, mais l'origine de cette désignation est inconnue. Cf. *C. I. A.*, III, p. 26 sq. ; *Sïvas Shehri*, p. 108 sq.

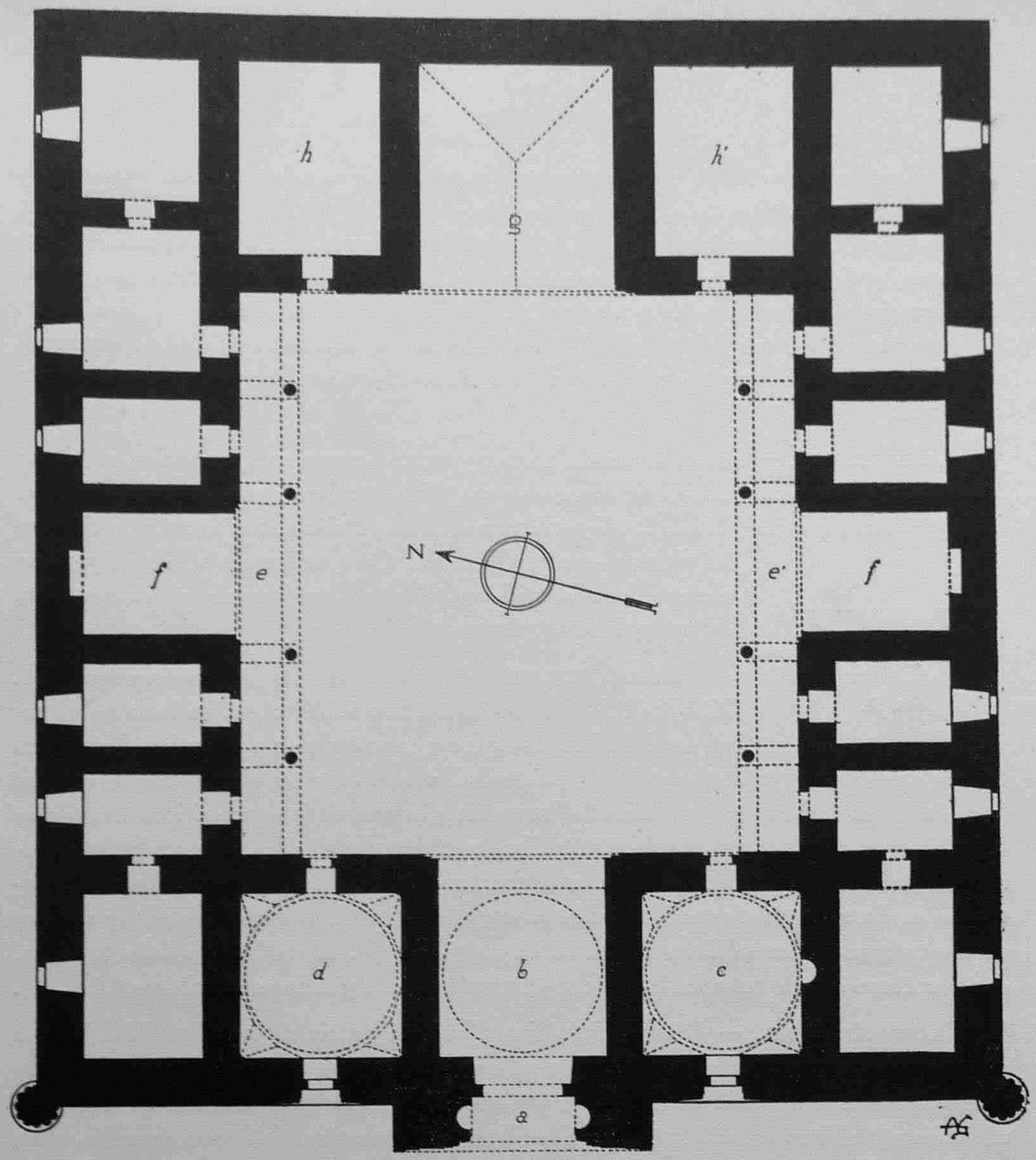

Fig. 96. — Médressé de Muzaffer Barudjirdi : Plan.

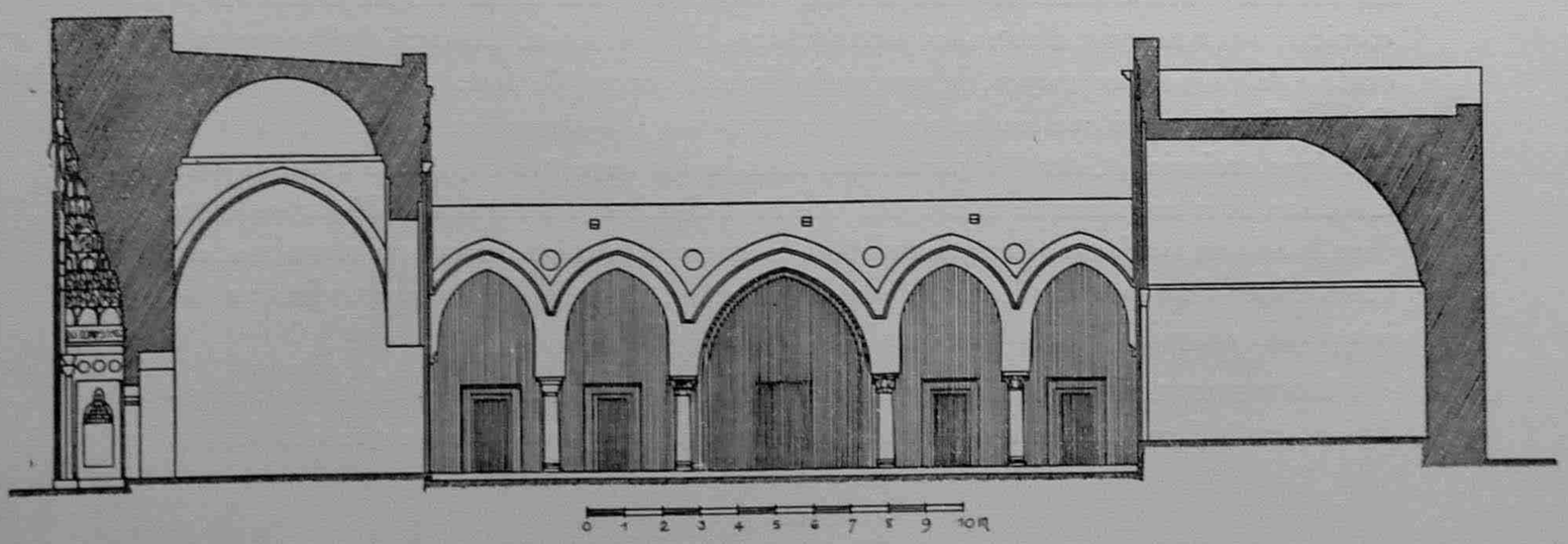

Fig. 97. — Médressé de Muzaffer Barudjirdi : Coupe longitudinale.

tique lui-même est voûté de berceaux perpendiculaires à la façade qui retombent sur des arcs bandés entre le mur de fond et les colonnes.

Au Nord, s'ouvre un ivan principal, *g*, voûté d'un berceau brisé et d'une moitié d'arc-de-cloître, et flanqué de deux salles secondaires *h* et *h'*. En *c*, un mihrab atteste la présence d'un oratoire. Quant à l'espace symétrique, *d*, il était réservé à la sépulture du fondateur. Le reste est occupé par les cellules dont la distribution, vers les angles du monument, reste hypothétique : certaines ont été ruinées, d'autres altérées par des remaniements modernes.

Construction. — Les colonnes du portique sont de provenance byzantine, ainsi que leurs chapiteaux, dont certains ne manquent pas d'intérêt. J'en donne un des exemples les plus caractéristiques (Pl. LI, 2) qui paraît remonter au VIe siècle. Sur un autre, j'ai relevé les sigles ci-contre (Fig. 98). Ce sont les seuls remplois qu'on observe dans la médressé. Toute la maçonnerie, murs et voûtes, est appareillée en pierre de taille.

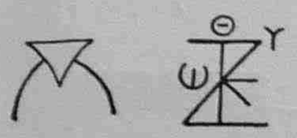

Fig. 98.

Décor sculpté. — Dans le porche monumental (Pl. XLVII-XLVIII) des cartouches se détachent en forte saillie sur un fond de fines arabesques géométriques ou florales. Avec leurs formes capricieuses, ce sont autant de points brillants, d'accents vigoureux qui égayent la grisaille des arabesques sans nuire à l'harmonie générale de la composition. Les niches latérales et les chapiteaux des colonnettes d'angle offrent des détails d'une sculpture ornementale habile et variée (Pl. XLIX). Sur la cour, au-dessus de la baie du vestibule, un cartouche et deux disques font saillie sur le parement du mur. Les consoles de pierre voisines devaient supporter les sablières d'auvents de charpente (Pl. L, 1). Sur les faces latérales, dans les écoinçons, le texte de fondation est gravé sur les médaillons circulaires (Pl. L, 2).

Décor céramique. — Il est limité aujourd'hui aux parois de la turbé, dont la salle carrée renferme trois tombes anépigraphes, une grande et deux petites. A la base, les murs sont recouverts d'un haut lambris de carreaux hexagonaux bleu turquoise. Au-dessus, une frise porte l'inscription funéraire du fondateur, en caractères de faïence émaillée, bleus et noirs, sur fond de plâtre blanc. Cette frise est surmontée d'une corniche composée d'alvéoles obtenus à l'aide d'un assemblage minutieux de carreaux découpés. Au-dessus de la corniche, nouvelle frise d'entrelacs rectangulaires bleus et noirs. Le carré de base se raccorde à la coupole au moyen de pendentifs formés chacun de faces triangulaires égales. Ces pendentifs, ainsi que les panneaux du mur placés à la même hauteur sont appareillés en brique ordinaire et, dans les joints, sont insérées des baguettes de faïence émaillée bleu turquoise. A la naissance de la coupole, une zone d'arabesques florales se développe entre deux bandeaux au décor géométrique. A mi-hauteur de la calotte, court un autre bandeau géométrique alors que, sur le reste de la demi-sphère, appareillé en briques ordinaires, les joints sont remplis de baguettes émaillées bleues.

Inscriptions. — La médressé possède de nombreuses inscriptions. Un texte de fondation, sur la face extérieure du portail, au-dessus de la voussure, relate que l'édifice fut

fondé sous le règne de Kaikhusrau, fils de Kĭlĭdj-Arslan par Muzaffer, fils de Hibatallâh, de Barûdjird (1), en 670 (1271-1272). On retrouve le même nom dans un des médaillons placés au-dessus des niches latérales du porche. Il est vrai que parfois cet emplacement est réservé à la signature de l'architecte, mais il est peu probable que telle ait été la fonction de Muzaffer sur laquelle nous ne possédons aucune information. Un autre texte de fondation est réparti en huit médaillons circulaires placés dans les écoinçons des arcs des portiques de la cour. Enfin, dans la grande inscription qui décore la salle funéraire *d*, on lit : « *Ceci est le tombeau du serviteur faible, étranger, solitaire al-Muẓaffar, fils de Hibatallâh al-Mufaḍḍalî, de Barûdjird ; qu'Allâh lui pardonne*, etc. » (2). D'autres inscriptions coraniques, des aphorismes et des prières sont répartis à travers l'édifice dont la destination n'est pas douteuse. Comme on l'a remarqué avec raison, « le fait qu'un simple particulier pouvait élever une telle médressé, montre quel haut degré de prospérité Sĭvas avait atteint sous les Seldjoukides (3) ».

GÖK MEDRESE (4) (670 H.)

(Pl. LXI à LIX)

Comme les médressés homonymes d'Amasya et de Tokat, *Gök Medrese* — la *Médressé bleue* — de Sĭvas doit son nom à ses revêtements de faïence (5). C'est l'édifice le mieux conservé de la ville : il semble n'avoir jamais reçu de destination profane et son mesdjid est aujourd'hui encore affecté au culte (6).

Plan (Fig. 99). — La médressé couvre un terrain irrégulier, présentant une encoche rectangulaire au Sud-Ouest et un angle très obtus sur la façade Nord. Il est limité, au Nord et à l'Ouest, par la voie publique et contigu à l'Est et au Sud à des jardins.

Le porche monumental *a* précède le vestibule *b*, couvert d'une voûte étoilée à quatre branches, à clé pendante. La cour est bordée, au Nord et au Sud, de deux portiques de sept travées chacun, plafonnés à l'aide de larges dalles de calcaire. Les travées d'axe, *e*, *f*, plus larges et plus élevées que les autres, correspondent à des ivans *g* et *h*, voûtés de berceaux brisés. De la partie Est, c'est-à-dire de l'ivan *i* et des salles contiguës *j* et *k*, il ne reste que les amorces, sur le mur de la cour, mais la restitution, dans ses grandes lignes, est certaine. Il en est de même pour les cellules *p*, *p'* et pour les salles d'angle *l* et *m* en partie modernisées.

De part et d'autre du vestibule *b* s'ouvrent deux salles *c* et *d*. La première, *c*, couverte

(1) Barûdjird est une ville de la Perse occidentale, à 100 kilomètres au S.-S.-E. de Hamadan. — Voir le texte de l'inscription dans *C. I. A.*, III, p. 27.

(2) *C. I. A.*, III, p. 29.

(3) *C. I. A.*, III, p. 28.

(4) Voir *C. I. A.*, III, p. 18 sq. ; *Sĭvas Shehri*, p. 116 sq.

(5) On l'appelle également *Sahibiye medresesi*, à cause du titre de *Ṣaḥib*, porté par son fondateur (Cf. inf., p. 161).

(6) La médressé a été restaurée en 1239 H. (1824) ainsi que l'atteste une inscription (*C. I. A.*, III, p. 23 sq.).

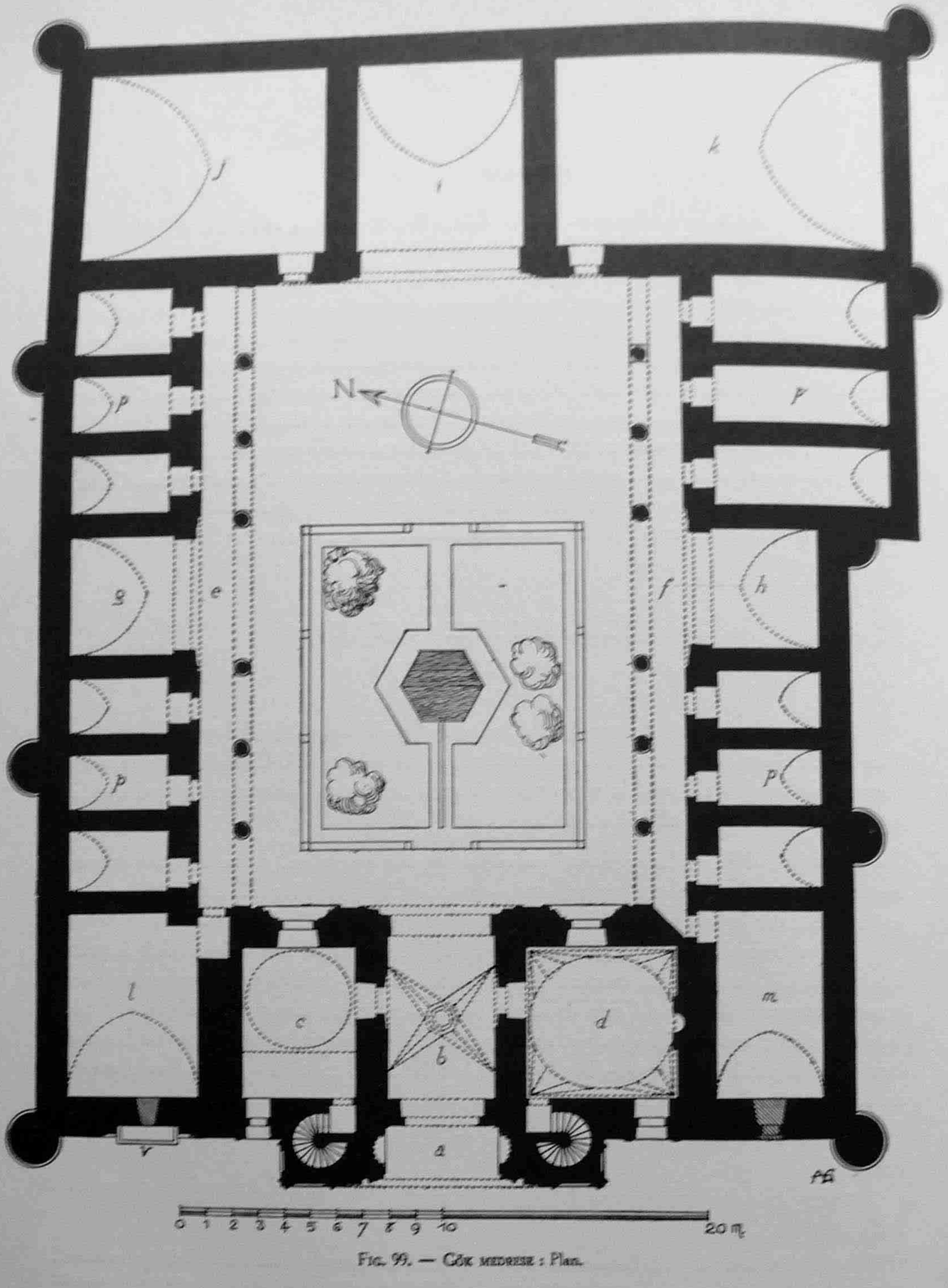

Fig. 99. — Gök medrese : Plan.

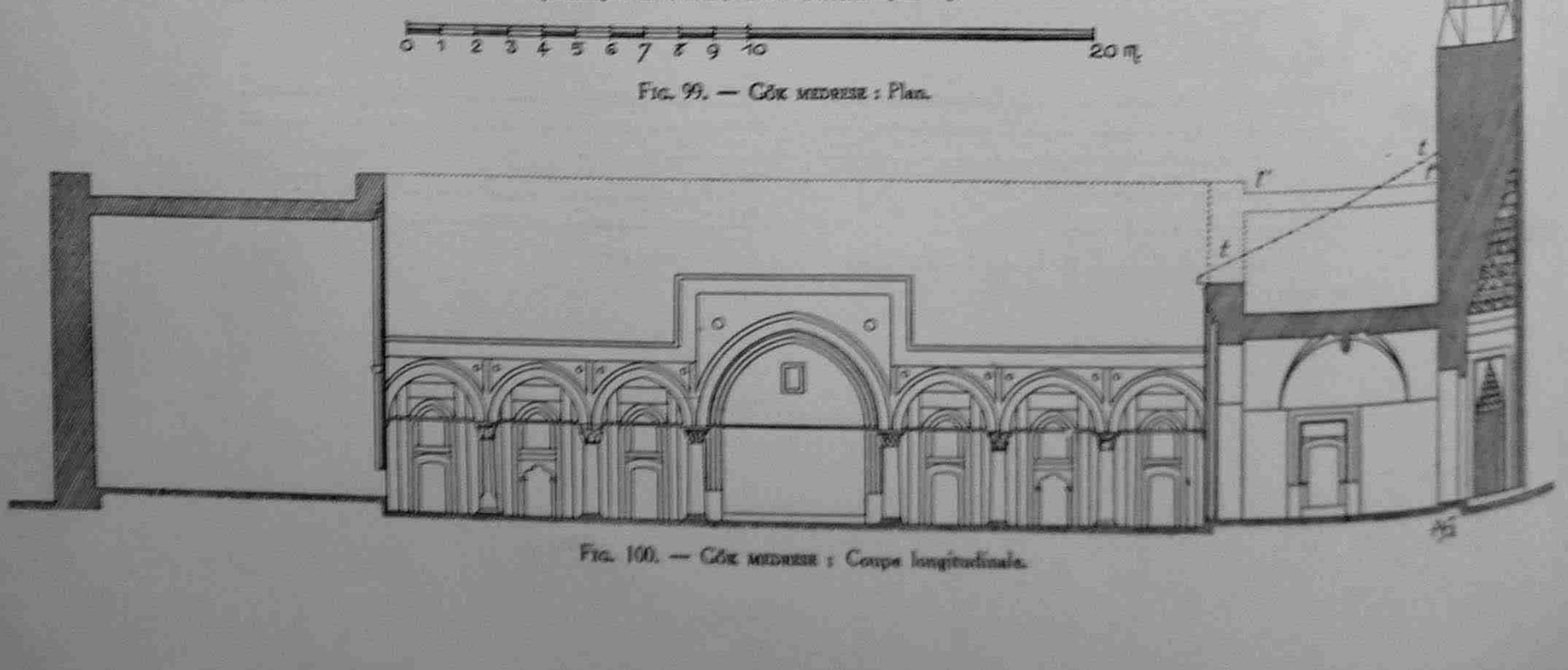

Fig. 100. — Gök medrese : Coupe longitudinale.

d'une coupole et d'un large doubleau, est actuellement en ruines. La seconde, *d*, bien conservée, est un mesdjid. Elle est voûtée d'une coupole sur tambour circulaire, reposant sur une frise à dix-huit pans raccordée au carré de base par des pendentifs triangulés. Chacune des salles *c* et *d* donne accès à l'un des minarets.

Dans la cour est creusé un bassin hexagonal qu'entourent des plates-bandes de gazon. Des peupliers ont été plantés alentour (Pl. LIV, 1) et des motifs sculptés qui appartenaient

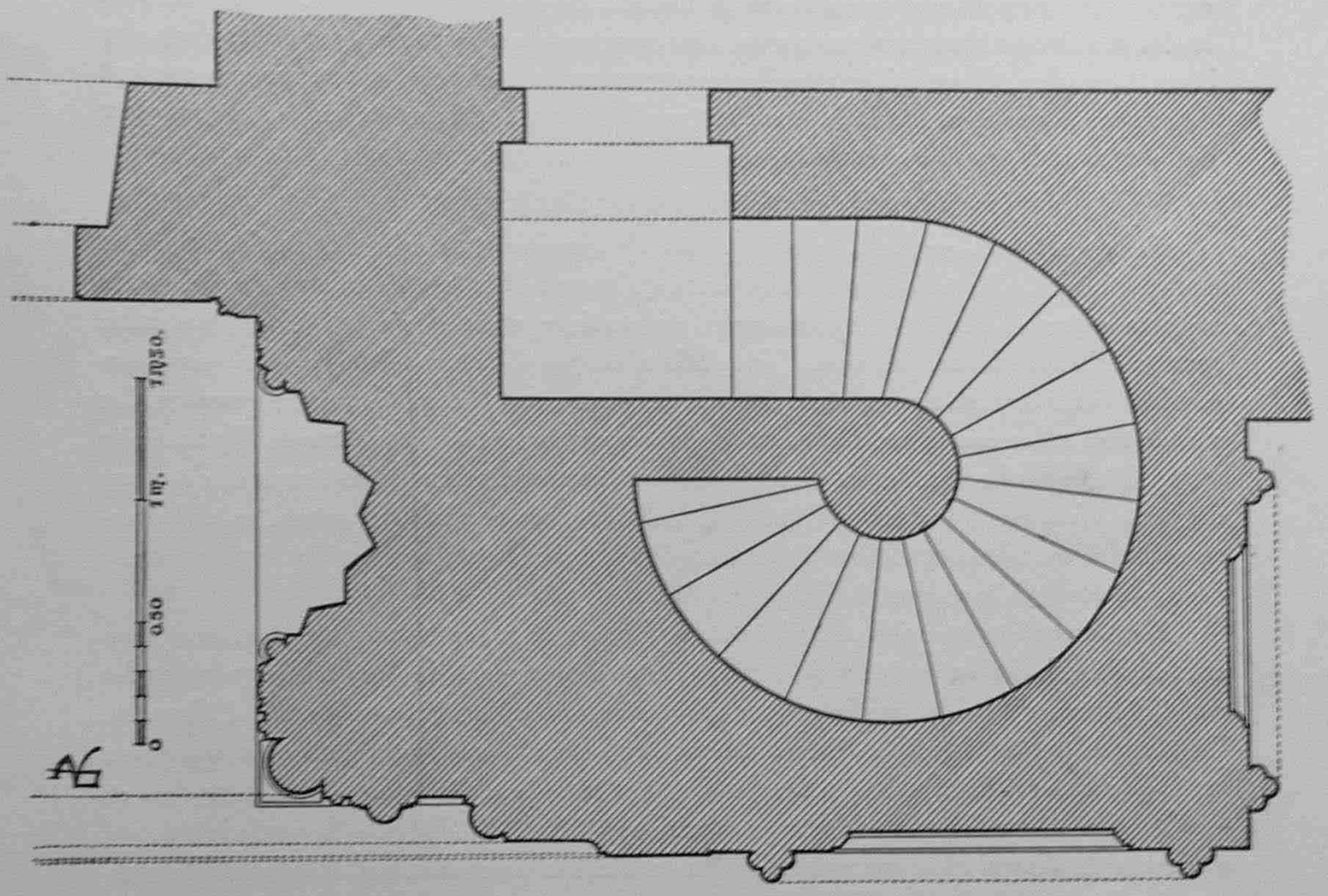

Fig. 101. — Gök medrese : Détail du portail.

aux parties disparues de la médressé sont disposés au pied des arbres (Pl. LIX, 2.). Tout cet arrangement est de date assez récente, mais il est probable que la cour posséda un bassin dès l'époque seldjoukide. En tout cas, l'édifice était pourvu d'eau courante comme l'atteste la fontaine aménagée sur la façade, au Nord du portail (Pl. LIII).

On ne retrouve, dans les parties demeurées debout, aucun escalier d'accès à un premier étage. Il semble bien cependant qu'il en ait existé un au-dessus des cellules. J'ai restitué sur la coupe (Fig. 100) à hauteur du toit moderne, *t*, *t*, une terrasse, *t'*, *t'*, qui peut-être couvrait une pièce au-dessus du vestibule et qui pouvait s'étendre également sur les ailes de la cour. Actuellement, les murs construits au-dessus des portiques et des cellules

sont d'époque récente, mais ils ont remplacé, sans doute, une installation plus ancienne. En tout cas, entre le porche actuel et les portiques de la cour, on constate une telle disproportion de hauteur que l'existence d'un premier étage paraît des plus probables.

Construction. — Les murs, flanqués, à l'extérieur, de contreforts cylindriques, sont appareillés en assises régulières de calcaire. La voûte étoilée du vestibule est appareillée en pierre ; les berceaux des ivans et les minarets sont en brique. Le portail et les façades sur la cour sont revêtus d'un parement de marbre, de provenance antique. A côté des fûts et des chapiteaux byzantins remployés, des chapiteaux seldjoukides sont taillés dans des blocs de marbre. Il est évident que les constructeurs ont utilisé des matériaux provenant de monuments anciens, mais ils semblent avoir éprouvé quelque difficulté à se procurer des éléments de grandes dimensions ; c'est ainsi que certaines colonnes du portique de la cour sont composées de deux tronçons de fûts, l'un de marbre et l'autre de calcaire.

Décor sculpté. — Dans la cour, à côté de chapiteaux d'origine byzantine, figurent des chapiteaux seldjoukides à alvéoles ou à palmettes. Un bandeau, orné de palmettes stylisées règne au-dessus de l'ordonnance du portique et se décroche, suivant un cadre rectangulaire, au-dessus des ivans. Tout cela n'est pas d'un travail très soigné, non plus que les portes des cellules en arc surbaissé, les panneaux d'inscriptions religieuses qui les surmontent et les chambranles moulurés qui correspondent à chaque travée. Plus précise est la taille du marbre sur la face Nord de la cour, notamment dans les fenêtres qui s'ouvrent de part et d'autre du vestibule d'entrée (Pl. LII, 2). Dans le détail des moulures, des voussures alvéolées et des inscriptions s'affirment déjà les qualités qui vont se donner libre cours dans le portail de la médressé (Plan, fig. 101).

Il est d'une extrême richesse : dans les écoinçons de la haute voussure alvéolée et dans ceux de l'archivolte en carène qui la couronne se développent de fines arabesques florales parmi lesquelles faisaient saillie quatre cabochons hémisphériques, aujourd'hui disparus. De part et d'autre du porche s'élèvent les minarets dont les soubassements de marbre sont ornés de moulures de grande échelle, formant des entrelacs, des étoiles à huit branches et, vers le sommet, des fleurons aux formes capricieuses (Pl. LVII, 1) (1). A la partie inférieure, au-dessus de l'inscription contenue dans un médaillon octogonal, un motif stylisé représente un bouquet de feuilles, de fleurs et de grenades, placé dans un vase (Pl. LVII, 2) (2).

La porte d'entrée de la médressé s'ouvre sous un arc surbaissé aux claveaux chantournés. La clé était décorée d'un motif en relief mutilé et méconnaissable. Les sommiers ont gardé, par contre, une ornementation singulière, en relief accentué, composée d'un groupement de têtes animales réparties sur de larges feuilles trilobées (Pl. LVIII, 1). On

(1) C'est là, sans doute, que M. Riefstahl (*Islam*, XX, p. 193) a cru observer des formes d'oiseau et, de fait, sur notre photographie, on pourrait, avec quelque bonne volonté, distinguer des têtes d'oiseau à long bec, des plumes et des huppes ; mais la ressemblance, très lointaine, paraît fortuite.

(2) On retrouve des motifs analogues à Kayseri (*Mon. turcs d'Anatolie*, t. I, pl. XX) et à Erzurum (Bachmann, *Kirchen und Moscheen in Kurdistan*, pl. 66 et 67).

y voit des animaux réels, canards, chevaux, éléphants, à côté d'êtres fantastiques, griffons ou chimères. On a noté avec raison l'influence extrême-orientale qui s'exprime dans ce motif (1).

Les niches latérales du porche, à facettes multiples, sont traitées avec sobriété mais, à l'entour, un décor surabondant couvre entièrement la surface des colonnes et des moulures (Pl. LIX, 3 et 4). On remarquera notamment les palmettes, aux formes compliquées, qui, sans un temps de repos, sont juxtaposées dans la corniche, au-dessus de la porte d'entrée et des niches latérales (Pl. LVI). Une telle redondance est d'un effet fâcheux, mais l'exécution des motifs atteste, sans une défaillance, l'extrême habileté des marbriers.

D'un aspect plus sobre est le décor des contreforts d'angle, taillé dans le calcaire suivant des zones superposées (Pl. LIII, 1). Au-dessus du soubassement, très coloré (Pl. LIX, 1) l'ornementation simplifiée ne comprend plus que des rangs de trilobes moulurés qui couvrent la surface cylindrique du contrefort d'une sorte de treillis.

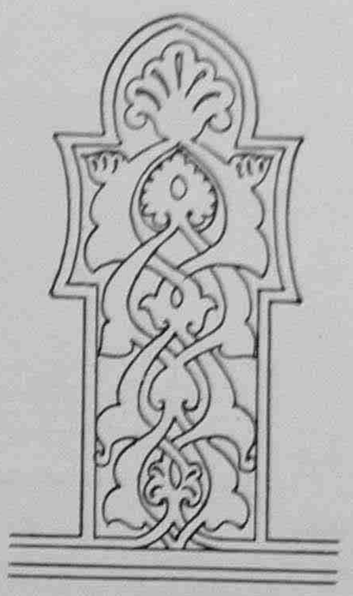

Fig. 102.
Gök medrese : Merlon.

Il faut restituer, au sommet du portail, une ligne de merlons dont quelques éléments sont encore en place (Pl. XLV et Fig. 102). Dans les ailes subsiste en partie la corniche alvéolée que surmontait sans doute un parapet à créneaux et merlons.

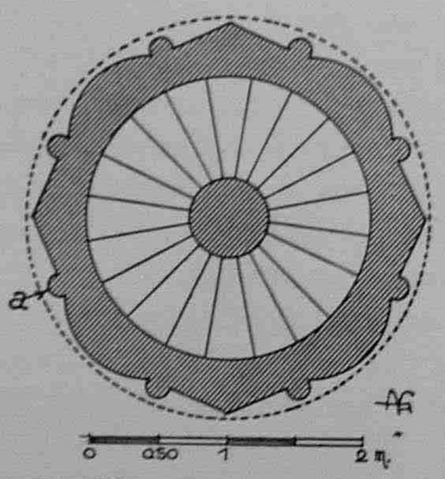

Fig. 103. — Gök medrese : Minaret.

La fontaine qui s'appuie à la façade, au Nord du portail, forme à elle seule une charmante composition. Les voussoirs de son archivolte trilobée sont taillés alternativement dans le calcaire jaunâtre et dans le marbre blanc : même opposition de matière et de couleur dans les entrelacs des écoinçons (Pl. LIII, 2).

Décor céramique. — Dans chaque minaret, le fût de brique, fasciculé, offre une alternance de surfaces cylindriques et prismatiques séparées par des colonnettes, *a*, en briques vernissées (Fig. 103). Sur les panneaux ainsi formés, des briques vernissées, bleu turquoise et noir manganèse tracent sur un fond de briques ordinaires des réseaux de losanges. L'encorbellement du balcon dans le minaret Sud a été remanié. Les deux lanternes sont modernes.

A l'intérieur du mesdjid, dans les pendentifs triangulés et dans le tambour, des briques émaillées noires et bleues, disposées en dessins géométriques se détachent sur un fond de

(1) G. de Jerphanion, *Mélanges d'archéol. anatolienne*, p. 82.

briques ordinaires. A la base de la coupole, un bandeau porte une inscription religieuse en caractères noirs sur fond bleu et blanc. Lettres et ornements sont découpés dans des carreaux de faïence. Des panneaux au décor floral sont composés de la même manière, ainsi que le mihrab dont il ne subsiste que la partie supérieure.

Les ivans qui s'ouvrent sous les portiques de la cour au Nord et au Sud gardent des éléments assez complets de leur décor céramique. Au-dessus d'un lambris de carreaux hexagonaux, la voûte en berceau était tout entière recouverte d'une mosaïque de carreaux de faïence assemblés suivant des dessins géométriques ou des arabesques florales. La planche LVIII, 2, donne l'ensemble de ce décor et la fig. 104 le détail du rinceau qui l'encadre. Ce rinceau est formé de carreaux de faïence bleu turquoise et noir manganèse, découpés et assemblés à l'aide d'un plâtre très fin qui forme le fond blanc du décor. On notera certaines particularités techniques, notamment les reprises telles que *s*, *s'* qui correspondent à des incisions pratiquées dans l'émail de la faïence et recouvertes après coup d'une mince couche de plâtre : procédés minutieux qui donnent à ce travail un aspect de perfection totale. Dans le berceau lui-même, les couleurs employées, le bleu turquoise et le noir, sont juxtaposées directement. Des baguettes de faïence, des filets entrelacés encadrent des caissons polygonaux de 1 centimètre de profondeur, au fond desquels se dessinent des fleurs stylisées et des rosaces. Au point de croisement des filets sont placées des étoiles à cinq branches bleu d'outremer ; ces étoiles, en légère saillie, ont été obtenues par moulage.

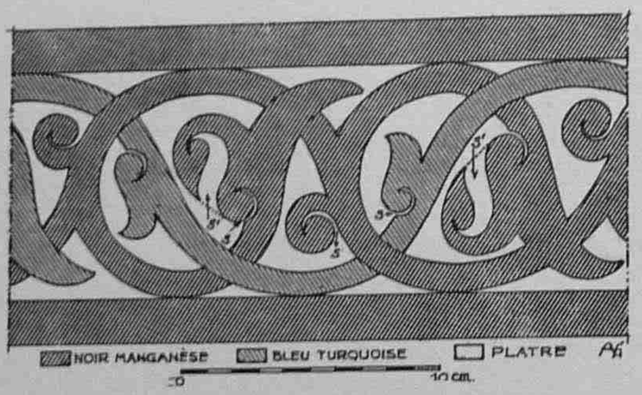

FIG. 104. — GÖK MEDRESE : Décor de l'ivan.

Il est vraisemblable que le grand ivan *i*, aujourd'hui entièrement détruit, portait une décoration semblable et c'est sans doute à ces revêtements céramiques plutôt qu'à la présence de quelques briques émaillées dans les minarets que l'édifice devait son nom de *Gök medrese* (1).

(1) On a admis (*C. I. A.*, III, p. 25) que *Gök medrese* pouvait être identifié au monument qu'EVLIYA TSHELEBI appelle *Kïzïl medrese* ou *Dar al-tadrîs* et au sujet duquel il donne quelques détails, d'ailleurs plus ou moins fantaisistes (*Seyahatname*, III, p. 201 sq.). « Quand Timur le vit, dit-il, il se mordit le doigt d'étonnement. Il possède un portail aussi haut que celui d'une forteresse et ceux qui le voient en demeurent stupéfaits. A droite et à gauche de son cadre, le maître a sculpté toutes les variétés de fleurs créées par la main puissante de Dieu, de telle sorte que celui qui regarde ce portail croit se trouver devant une œuvre de magie... » L'inscription que reproduit le voyageur est évidemment le résultat d'une lecture erronée, et il est possible que sa description s'applique à Gök medrese. Dans ce cas, la suite de la relation nous donnerait quelques détails intéressants sur les parties détruites de l'édifice et sur son fonctionnement : « L'intérieur de l'édifice renferme quatre-vingts chambres, réparties en deux étages. En hiver, les étudiants travaillent dans celles de l'étage inférieur et en été, dans celles de l'étage supérieur. Jadis, les dotations de cette école étaient si riches qu'on pouvait leur fournir chaque jour huit services de mets excellents, dans

INSCRIPTIONS ET DATE. — D'après le texte de fondation, gravé au-dessus de la porte d'entrée et des niches latérales du porche, la médressé fut fondée sous le règne de Kaikhusrau III, fils de Kĭlĭdj Arslan IV, le premier muḥarram 670 (9 août 1271). Son fondateur fut Fakhr al-dîn ʿAlî ibn al-Ḥusain, surnommé *Ṣahib Ata* qui était alors grand vizir et qui fit construire, en Anatolie, de nombreux édifices (1). Son nom est répété, accompagnant celui du sultan, sur la fontaine de la façade et dans la cour. Le nom du sultan occupe seul le bandeau placé au-dessus du porche (2).

Deux petits cartouches, placés symétriquement par rapport à l'entrée sur les faces latérales du porche, au-dessus des colonnettes d'angle, renferment l'inscription suivante : « *Œuvre du maître Kâlûyân (?) de Konya* » (3). On a proposé de voir dans *Kâlûyân* une transcription du grec Καλοϊάννης : quelque ingénieuse que soit cette hypothèse elle est fort discutable et l'origine ethnique du maître d'œuvres de *Gök medrese* reste inconnue (4).

III — TOMBEAUX

Les tombes de Sĭvas, notamment celles que contient le *Cimetière de Kadĭ Burhaneddin* ont fourni des inscriptions intéressantes, mais la ville ne compte que de rares mausolées, la plupart modernes et sans caractère. Une turbé, désignée sous le nom de *Shahna ḳünbedi*, s'élevait à deux kilomètres au Sud-Ouest de Sĭvas, sur le bord de la route de Kayseri et répondait au type courant des turbés seldjoukides. Elle était implantée suivant un octogone régulier et coiffée d'une pyramide de pierre à huit pans. Une inscription en fixait la fondation à 629 H. (1231). En ruines depuis longtemps, ce monument fut entièrement démoli en 1906 (5).

Aujourd'hui, un seul mausolée mérite de retenir l'attention : c'est celui qu'on nomme communément *Güdük minare* et qui date de 748 H. (1347-1348).

des plats en porcelaine de Chine ; mais les étudiants sont si pauvres aujourd'hui qu'ils ne possèdent pas même des nattes. »

A la fin du XIXe siècle, selon GRENARD, *Gök medrese* était encore fréquentée régulièrement, surtout pendant l'hiver où on y comptait jusqu'à 200 pensionnaires (*J. A.*, 9e s., XVI, 1900, p. 453). Il semble donc qu'à cette époque il existait encore un premier étage.

(1) Notamment, la célèbre médressé de Konya qui porte son nom et une des médressés de Kayseri (*Mon. turcs d'Anatolie*, t. I, p. 64 sq.). — Sur le personnage, voir HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, p. 99 ; *C. I. A.*, III, p. 20 sq. ; HOUTSMA, dans *W. Z. K. M.*, X, p. 296 sq.

(2) Voir le texte de ces inscriptions dans *C. I. A.*, III, p. 19 sq.

(3) *C. I. A.*, III, p. 21. — Le cartouche qui contient le début de l'inscription est nettement visible sur notre planche LVI.

(4) Voir les réserves exprimées par VAN BERCHEM (*C. I. A.*, III, p. 21, n. 3).

(5) *C. I. A.*, III, p. 17 sq. et pl. XVI et XVII.

TURBÉ DE SHEYKH HASANBEG ou GÜDÜK MINARE (748 H.)
(Pl. XXXIV, 2)

Ce monument, qui s'élève dans la partie centrale de la ville, a été surnommé *Güdük minare*, le *Minaret tronqué*, parce que son tambour de brique, aujourd'hui couvert d'un toit de tuile, offre quelque ressemblance avec la partie inférieure d'un minaret. En fait, c'est une turbé dont l'intérieur est intact et qui, à l'extérieur, est bien conservée jusqu'à la corniche. Elle devait être coiffée d'un cône de brique qui a disparu depuis longtemps et qui a été remplacé par la toiture actuelle (1) (Fig. 105).

La turbé est construite sur plan carré et ses faces sont orientées suivant les points cardinaux. L'édifice était certainement isolé, mais on distingue aux angles Nord-Est et Nord-Ouest les arrachements d'un mur ancien liaisonné avec la maçonnerie du soubassement. Ce mur devait appartenir à un vestibule ou à un portique accolé à la face Nord, remaniée récemment, où s'ouvrait la porte de la turbé (2). Sur les autres faces, la disposition ancienne a subsisté (Pl. XXXIV, 2).

Le soubassement de six mètres de hauteur, revêtu de marbre, est appareillé suivant des refends régulièrement disposés (3). A la base et au sommet de cette partie cubique, règnent des cours de moulure qui se retournent suivant les arêtes et qui encadrent les fenêtres percées dans l'axe des faces. A chacun des angles Sud-Est et Sud-Ouest est ménagée, dans la maçonnerie, une encoche rectangulaire de 45 centimètres de côté. Chacune de ces encoches était destinée, semble-t-il, à recevoir une colonnette d'angle, mais il ne reste pas trace d'un tel élément. Peut-être ces colonnettes étaient-elles construites en brique, sans liaison avec la maçonnerie, ce qui expliquerait leur disparition totale (4).

Au-dessus de la dernière assise de marbre commence la maçonnerie de brique qui, tout d'abord, repose sur le même plan carré que le soubassement. Ensuite, par une haute frise formée d'un assemblage de triangles, on passe du carré à un polygone régulier à vingt côtés, puis au cercle sur lequel repose le tambour. On distingue, au sommet de ce tambour, les restes de deux bandeaux superposés que, sans doute, couronnait une corniche.

Si le soubassement de marbre est exécuté avec un soin minutieux, la maçonnerie de brique témoigne, elle aussi, d'une main-d'œuvre particulièrement habile. On peut voir sur la photographie (Pl. XXXIV, 2) avec quelle régularité furent montés les parements dont les joints en creux cernent chaque brique d'un trait d'ombre. On remarquera que

(1) Voir *C. I. A.*, III, pl. XXXII, l'état du mausolée avant la construction de cette toiture.

(2) La disposition pouvait être analogue à celle de la *Turbé d'Ali Djafer* à Kayseri où la salle sépulcrale est précédée d'un vestibule (*Mon. turcs d'Anatolie*, t. I, p. 81).

(3) Les assises, de $0^m,35$ de hauteur, sont disposées en carreaux de $0^m,85$ de long alternant avec des boutisses de $0^m,27$. Les refends, en biseau, mesurent 2 centimètres de largeur.

(4) Ces deux éléments de céramique placés aux angles du soubassement auraient atténué l'opposition un peu brutale entre la construction de marbre et la maçonnerie de brique qui lui est superposée sans transition.

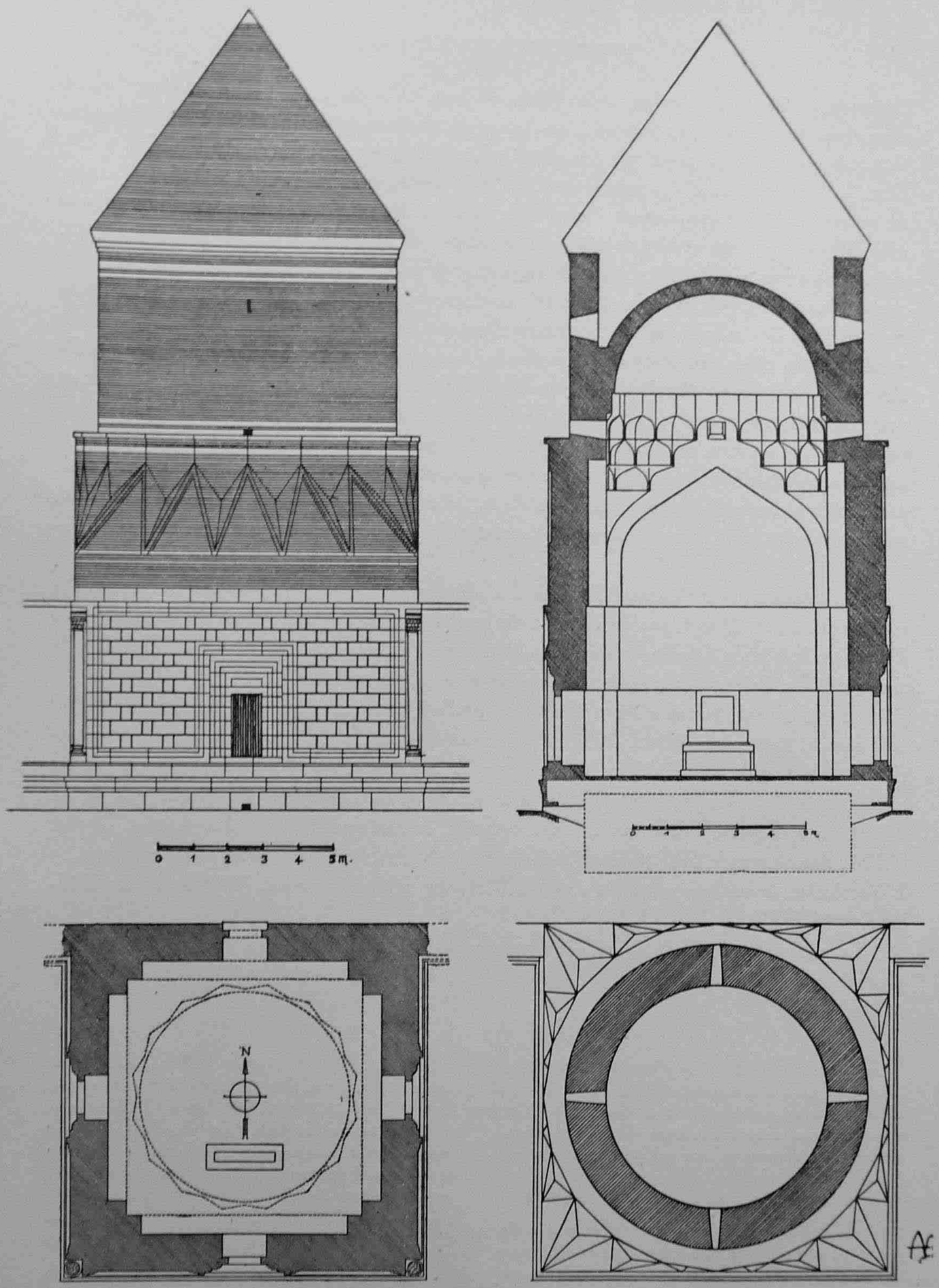

FIG. 105. — GÜDÜK MINARE.

l'ouvrier a déterminé l'épaisseur des joints de manière à obtenir un effet décoratif. C'est ainsi que, dans le premier bandeau, au-dessus du soubassement de marbre, les joints verticaux, beaucoup plus larges que les joints horizontaux, accusent des lignes d'ombre à 45°. Dans la frise triangulée, les joints verticaux, très serrés, ne sont point visibles et la masse de brique est striée simplement d'une suite de traits horizontaux. Enfin, dans le tambour cylindrique, les joints verticaux dessinent un réseau de losanges. Il semble bien, d'ailleurs, que certains joints aient été remplis de baguettes de faïence bleu turquoise : on en retrouve des fragments dans le premier bandeau, au-dessus du soubassement. D'autre part, dans les triangles, des cabochons bleus formaient autant de points brillants, suivant des lignes parallèles aux côtés. Au sommet du tambour, dans une première frise, des briques émaillées sur la tranche se détachent en bleu turquoise sur un fond d'enduit blanc. Au-dessus, une frise plus large que la précédente, mais dont il ne reste que quelques éléments, était composée de briques émaillées et peut-être de carreaux de faïence bleu d'outremer. Il est vraisemblable qu'une corniche, formée d'alvéoles ou d'encorbellements, s'interposait entre le tambour cylindrique et le cône de la toiture. De cette partie conique, il ne reste aucun élément mais, dans l'ensemble, la restitution que nous proposons n'est pas douteuse (Fig. 105).

A l'intérieur, sur chacune des faces, se développe un formeret en carène. La voûte est constituée, au départ, par un élément de pendentif lisse, puis par trois cours superposés d'alvéoles de grande échelle, enfin par un bandeau à facettes qui reçoit la calotte hémisphérique (1). Parois et voûtes sont recouvertes d'un épais enduit.

La turbé renferme une seule tombe, en marbre blanc. Au-dessus d'un socle de $0^{m},90$ de hauteur, flanqué de quatre colonnettes engagées sur l'angle, repose le prisme caractéristique des tombes seldjoukides. Une inscription en naskhi mamlouk se développe sur les quatre faces du soubassement. Ce tombeau est celui du « *Sheykh Hasanbeg..., fils de Sa Majesté le très grand sultan, roi des rois magnifié, le maître des nuques des peuples, l'ombre d'Allâh dans le monde, Saif al-dunyâ wal-dîn sultan Eretna ; qu'Allâh perpétue son royaume...* » L'inscription donne, en outre, la date du décès du défunt, ramadan 748 (décembre 1347-janvier 1348) (2).

Le corps devait être déposé dans un caveau, aujourd'hui inaccessible, dont on peut observer les meurtrières d'aération percées au niveau du sol, sur trois des faces du monument (3).

(1) Selon Ismail Hakkî et Rîdvan Nafiz (*Sivas Shehri*, p. 151), la coupole actuelle, construite en 1310 H., aurait remplacé *une coupole de bois*. On aimerait à connaître les sources d'une telle information : l'existence d'une coupole de bois est difficilement admissible, mais peut-être la toiture conique était-elle supportée par une charpente.

(2) *C. I. A.*, III, p. 40 sq. — Une substantielle étude est consacrée aux Eretnides (p. 41-49), mais sur le personnage inhumé dans la turbé, on ne possède aucun renseignement.

(3) Les autres monuments de Sîvas, notamment les constructions civiles ne méritent pas une étude. Evliya Tshelebi signalait 18 khans (*Seyahatname*, p. 202), parmi lesquels celui de Bahram Agha qui possédait 50 cheminées ; de nombreux hamams et environ 45 fontaines (*Ibid.*, p. 203). Des édifices qui subsistent, certains sont construits de manière robuste mais sans aucune recherche d'art. Cf. *C. I. A.*, III, pl. XXXIX, 1 (Hamam et khan de Bahram Pasha).

CHAPITRE III

MONUMENTS DU VILAYET DE SĬVAS

Sĭvas, situé au centre du vilayet (Fig. 106) est un carrefour de routes dont les deux plus importantes sont : 1° la route de Bagdad à la mer Noire qui, passant par Harput (Kharput), Malatya et Kangal, aboutit à Samsun ; 2° la grand'route de Perse qui, de Kayseri, Şarkĭşla (Sharkĭshla) et Sĭvas, passe par Zara, Erzincan (Erzindjan), Erzurum, et conduit à Tabriz. Elles correspondent aujourd'hui, l'une et l'autre, aux grandes artères du trafic alors qu'une route ancienne provenant de la Mésopotamie est abandonnée en partie : de Harput, elle passait par Divrik, croisait, à Zara, la route de Perse et, par Şarkîkarahisar, aboutissait à la mer Noire, au port d'Ordu (1).

Dès l'époque romaine, des ponts furent jetés, le long de ces routes, sur les fleuves et les rivières. Il en reste parfois des éléments significatifs, incorporés à des constructions de date plus récente : c'est le cas du pont de dix arches sur le Yĭldĭz Ĭrmak, entre Sĭvas et Yeni Khan (2). D'autres ponts, sous leur forme actuelle, paraissent remonter en entier au moyen âge (3). Aux environs mêmes de Sĭvas, on en compte plusieurs, très importants : leurs arches en berceau brisé et leurs piles soigneusement appareillées ont résisté aux crues les plus violentes.

C'est d'abord, à dix kilomètres à l'Est de la ville, un pont de six arches sur le Kĭzĭl Irmak. On le nomme *Boghaz köprü (le pont du défilé)* (4). A trois kilomètres au Sud de Sĭvas, la route de Bagdad franchit le fleuve sur un pont de dix-huit arches. Il se compose de deux parties rectilignes, correspondant, l'une à douze arches, l'autre à six, et formant entre elles un angle obtus dont le sommet est dirigé vers l'amont, d'où le nom d'*Ighri köprü*

(1) Cf. Taeschner, *Das anatolische Wegenetz*, I, p. 182 sq., 212 sq., 236 sq. ; II, p. 1 sq. — Ces routes correspondent, pour la plupart, aux voies de communication anciennes (Cf. Ramsay, *Histor. Geogr. of Asia Minor*, Carte p. 266, Cappadocia and Armenia Minor).

(2) Cumont, *Voyage dans le Pont*, p. 215-216.

(3) Il est vraisemblable que les constructeurs turcs utilisèrent les fondations d'ouvrages antérieurs, romains ou byzantins.

(4) *C. I. A.*, III, p. 1, n. 1 et Pl. VII, en bas.

(le pont coudé) (1). Deux ponts réunis par une chaussée en remblai permettent à qui suit la route de Kayseri de traverser en toute saison la plaine marécageuse du Kïzïl Irmak, à dix kilomètres au Sud-Ouest de Sïvas. L'ensemble de ces deux ponts est appelé *Kesik köprü (le pont coupé)* (Fig. 107).

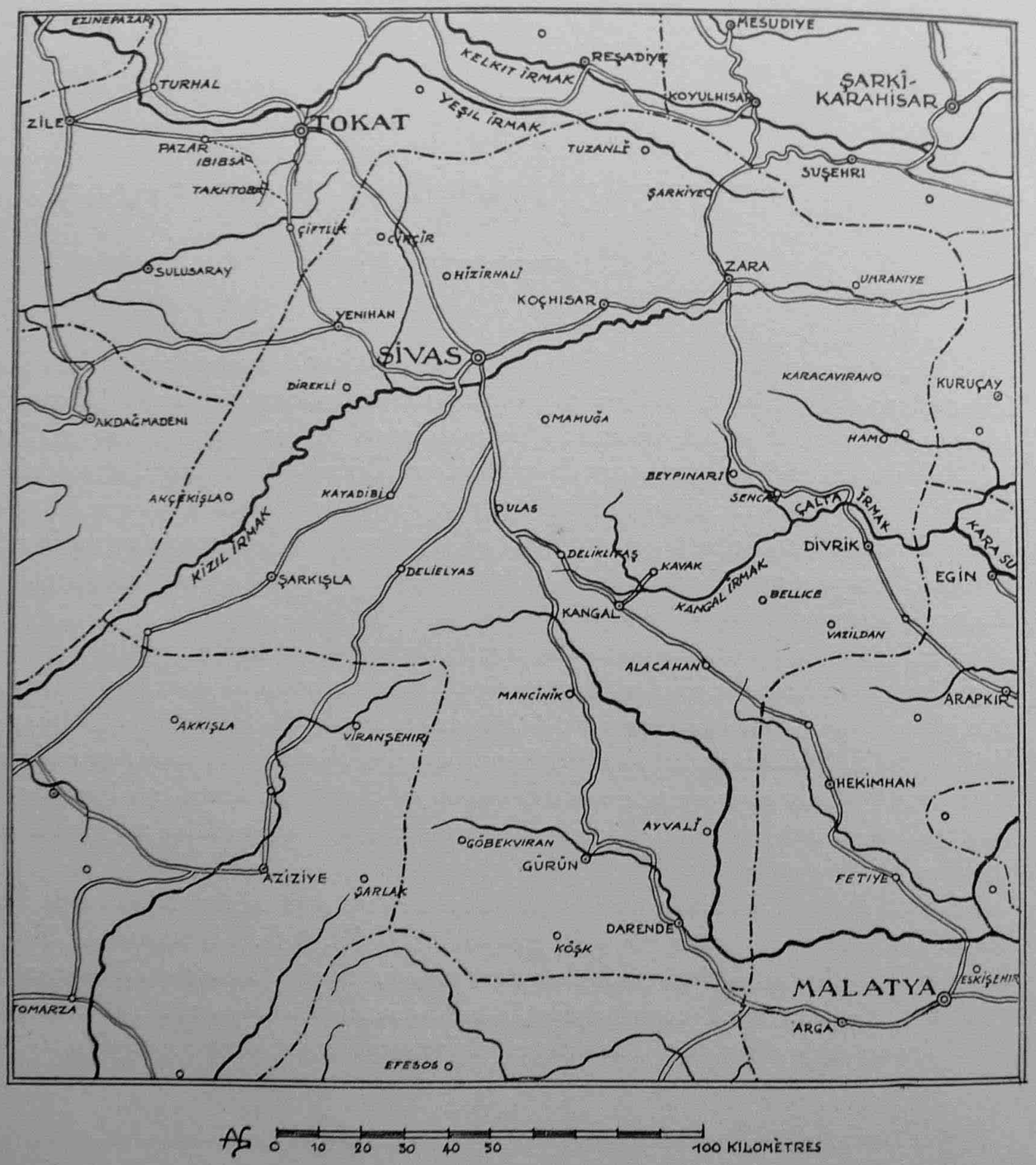

FIG. 106. — VILAYET DE SÏVAS.

(1) C. *I A.*, III, p. 1, n. 1 et Pl. VII, en haut.

Bien que le vilayet de Sĭvas soit fort étendu, les monuments turcs y sont rares et Divrik est le seul chef-lieu de kaza qui possède un groupe important de constructions anciennes (1). Avant de les décrire, je consacrerai une notice au khan, appelé *Yeni khan*, situé sur la route de Samsun, à 40 kilomètres environ à l'Ouest de Sĭvas.

Fig. 107. — Kesik köprü.

YENI KHAN (XIe s. H.)

(Pl. LX, 1, 2 et 3)

Ce khan, en ruines, est situé au milieu du bourg auquel il a donné son nom (2). Il n'en subsiste plus que deux rangées de cellules s'ouvrant sur un passage de 7^m,30 de largeur, qui aboutit à chaque extrémité à un porche, voûté d'un berceau (Pl. LX, 1 et 2). Les espaces rectangulaires *f* et *g*, clos de murs conservés en partie seulement, correspondent à deux vastes salles, comme le prouve la présence des soubassements de piliers carrés disposés en quinconce. Dans la salle septentrionale, *f*, ces points d'appui étaient répartis en trois rangées de dix piliers ; en *g*, ils n'occupaient qu'une partie de la surface comprise entre les murs extérieurs. A l'Ouest s'élevait un hamam et à l'Est, une mosquée, *h*, et des dépendances diverses.

La salle *g* servait de remise et d'écurie ; la salle *f*, qui avait une destination semblable, recevait également les voyageurs : ils s'installaient sur la banquette *(mastaba)* qui règne le long des murs et au niveau de laquelle sont aménagées de nombreuses cheminées. Des fenêtres étaient percées dans les murs, mais elles n'auraient point suffi à éclairer et à ventiler la vaste salle : il est probable que des trémies à ciel ouvert ou surmontées de lanterneaux étaient pratiquées dans la couverture en terrasse.

Les salles *f* et *g* n'étaient pas voûtées, mais couvertes de poutres et de solives de bois qui supportaient une chappe de terre (3). L'allée centrale, *b*, devait être couverte de la même

(1) Je n'en ai relevé aucune ni à Zara ni à Şarkĭşla qui sont des centres de moyenne importance. Le mausolée signalé à Tekke est sans intérêt archéologique et je n'ai pas retrouvé l'inscription, datée de 935 (1528-1529) qui était placée au-dessus de la porte. (Cf. *C. I. A.*, III, p. 100).

(2) G. de Jerphanion a donné de ce khan une description détaillée, accompagnée d'un plan d'après le relevé du R. P. Riondel (*Mélanges d'archéologie anatolienne*, p. 64 sq. et Atlas, Pl. XII, 3).

(3) La charpente de la salle Nord a été détruite depuis longtemps par un incendie dont les murs portent encore les traces, mais les poutres de la salle Sud subsistèrent jusqu'au début du siècle : c'étaient, dit G. de Jerphanion qui les vit en place, « d'énormes troncs d'ardoudj en grume (genévrier de grande taille) ». (*Op. cit.*, p. 65). —

façon, car on n'observe sur la maçonnerie qui subsiste aucune amorce de voûtes. Les cellules, voûtées de berceaux surbaissés, servaient sans doute de boutiques, en sorte que le khan était à la fois un abri pour les caravanes et un bazar couvert.

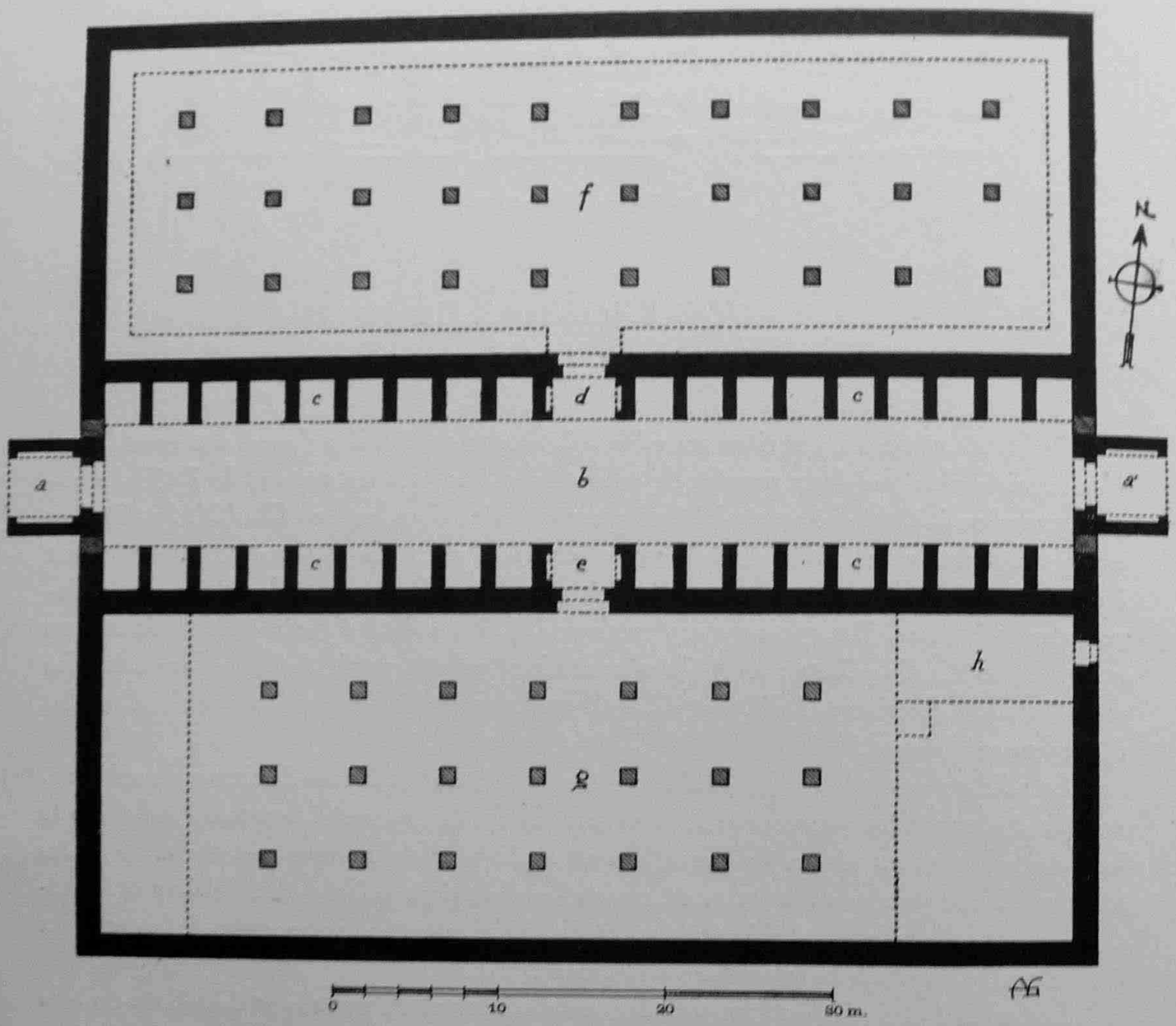

FIG. 108. — YENI KHAN.

A ne juger que d'après le mode de construction et la forme des arcs, Yeni khan date d'une période récente de l'époque ottomane (XVIIe s.). Il fut construit sur l'emplacement d'un khan beaucoup plus ancien auquel appartenait une inscription de quatre lignes, aujourd'hui scellée dans le mur moderne de la mosquée *h* (Pl. LX, 3) :

Le khan de Baghrâs, en Syrie, entre Beylan et Antioche, devait être couvert au moyen d'une charpente analogue, également détruite aujourd'hui.

1 - امر بعمارة هذا الخان في ايام دولت السلطان المعظم مالك
2 - رقاب الامم مولى ملوك العرب و العجم السلطان ابو
3 - سعيد بهادر خان خلد الله ملكه العبد الضعيف الراجي الى رحمة
4 - الله تعالى اخي (sic) امير احمد ابن حاجي زين الدين تاريخ ثلثين و سبعمائة

« *A ordonné la construction de ce khan, sous le règne du sultan glorifié, le souverain de la nuque des peuples, le maître des rois des Arabes et des Persans, le sultan Abû Sa'îd Bahâdur Khan, puisse Allâh faire durer son règne, le faible serviteur qui implore la miséricorde du Très-Haut, le frère de l'émir Aḥmad, fils de Hadji Zayn al-dîn, en l'année 730* » (1329-30) (1).

DIVRIK (2)

Pour aller de Sĭvas à Divrik, on emprunte tout d'abord la grand'route d'Erzincan jusqu'à Zara où l'on rejoint l'ancienne route de Mésopotamie. Celle-ci atteint, à 12 kilomètres au Sud de Zara, la vallée de Shemlil Su, franchit, par une série de lacets, la passe élevée du Kara Bel puis, après un trajet de 40 kilomètres dans une région au relief mouvementé, débouche dans la vallée du Tshalta Irmak, affluent de l'Euphrate (Pl. LXI).

On traverse une suite de gorges farouches au sortir desquelles Divrik apparaît parmi les vergers comme un aimable séjour. Apparence trompeuse : ce chef-lieu de kaza n'est plus qu'une bourgade, très étendue il est vrai, mais en partie abandonnée et n'offre au voyageur que de maigres ressources. Seuls les monuments qui subsistent, notamment la Grande Mosquée, attestent l'importance de la ville médiévale.

Histoire (3). — Divrik occupe le site de la Τεφρική byzantine (4) dont on retrouve le nom dans les formes de Divrigi, Divriki, Divrik (5). On ignore la date exacte de l'occupation

(1) Je dois à Tevhid Bey la lecture et la traduction de cette inscription (Cf. G. de Jerphanion, *op. cit.*, p. 68-69). Aucun doute n'est permis : le sultan nommé dans ce texte est évidemment le sultan Ilkhanide Abû Sa'îd Bahâdur qui régna de 716 à 736 (Zambaur, *Chronol.*, p. 244).

(2) La forme *Divrik* correspond à l'orthographe officielle en caractères latins, mais on prononce plus communément *Divriki* ou *Divriği* (Cf. inf., n. 5).

(3) Sur l'histoire de Divrik, voir l'art. de C. Huart, dans *Encycl. de l'Islam*, s. v. *Divrigi*, et surtout *C. I. A.*, III, p. 55-56 et p. 95 sq. — Cf. Le Strange, *The Lands of the eastern Caliphate*, p. 119.

(4) L'identification souvent proposée : Divrik = Nicopolis, n'est pas acceptable.

La ville byzantine fut une des cités importantes des *Pauliciens (Paulikianes)*, cette secte religieuse qui occupa des territoires de l'Anatolie orientale situés entre les possessions des Chrétiens et celles des Musulmans. Voir à ce sujet : Karapet Ter-Mkrttschian, *Die Paulikianer im byzantinischen Kaiserreich*, Leipzig, 1893 ; cf. P. Wittek, *Zur Geschichte Angoras im Mittelalter*, dans *Festschrift für Georg Jacob*, Leipzig, 1932, p. 334 sq.

(5) On a écrit successivement دوركى - دفركى - ديوريكى (*C. I. A.*, III, p. 55, n. 1).

de la ville par les Turcs. Il semble bien qu'après la victoire remportée par Alp-Arslan à Malazgirt (Melazgerd) en 464 (1071), les territoires de l'Anatolie orientale furent partagés entre certains princes turcomans : la Cappadoce et le Pont furent donnés en fief à Melik

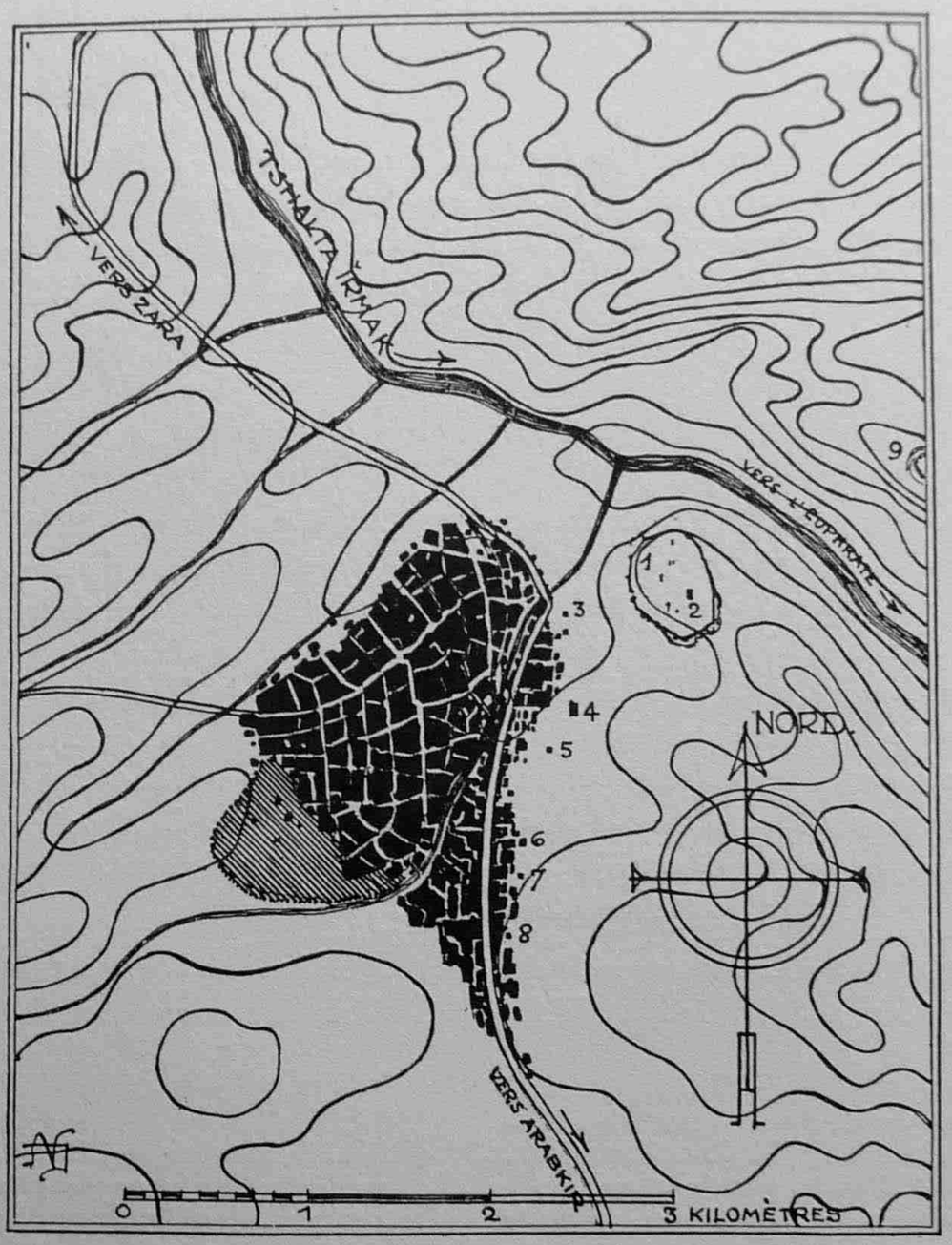

FIG. 109. — DIVRIK : Plan de situation.

Danishmend, fondateur de la dynastie des Danishmendides, tandis que la région du Haut-Euphrate était attribuée à l'émir Mengudjek. Ses descendants régnèrent à Erzincan (Erzindjan) et à Kemah (Kamakh) jusqu'en 625 et à Şarkîkarahisar jusqu'en 644. Une autre branche de la même dynastie occupa Divrik où l'épigraphie atteste sa présence entre 576 et 650 H. (1). Sans doute, avant la fin du VIIe (XIIIe) siècle, les Mengoudjékides de Divrik

(1) *C. I. A.*, III, p. 55-56.

furent-ils, comme ceux d'Erzincan, dépossédés par les Seldjoukides mais l'histoire de Divrik, après 650, est sans intérêt direct pour une étude monumentale : les édifices historiques qui nous sont parvenus se placent, en effet, entre 576 et 650. Notons seulement que la ville, démantelée par le sultan mongol de Perse, Abaka, lors de sa marche contre Albistan, en 675 (1), fut, vers la fin du siècle, mise au pillage par les bandes de Kaikubad III (2). Il est probable qu'au début du VIIIe (XIVe) siècle, elle passa, comme Sivas, sous la suzeraineté mongole et qu'elle appartint aux Eretnides puis à Kadi Burhaneddin. Réunie aux possessions ottomanes par Bayezid Ier (3), elle fut occupée pendant quelque temps par les Égyptiens vers le milieu du IXe (XVe) siècle (4) et définitivement rattachée à l'Empire sous Sélim Ier, en 922 (1516) (5).

TOPOGRAPHIE. — Divrik, qui s'étend sur plus de deux kilomètres de longueur, n'offre point l'aspect d'une agglomération compacte : ses maisons sont dispersées parmi les vergers et les champs et le chiffre total de la population ne dépasse pas quatre mille habitants (6). Vers le Sud-Ouest, des régions étendues sont maintenant désertes.

La ville est traversée, du Sud au Nord, par un torrent qui se jette dans le Tshalta Irmak. Ce qui subsiste des quartiers de la rive gauche est entièrement moderne. Quant à la ville ancienne, en majeure partie abandonnée, elle se développait sur les pentes de la rive droite, au pied de la colline qui porte les ruines du château. C'est là que s'échelonnent, du Nord au Sud, les monuments suivants (Fig. 109) (7) :

1. Château.
2. Mosquée du Château.
3. Tombeau de Sitte Melik.
4. Grande Mosquée.
5. Mausolée de Kamareddin.
6. Tombeau anonyme.
7. Kemankesh türbesi.
8. Mosquée de Kantabah (8).
9. Château de Kestoghan (9) *(rive gauche du Tshalta Irmak)*.

(1) IBN BIBI, éd. HOUTSMA, IV, p. 318.

(2) *C. I. A.*, III, p. 91-92.

(3) WEIL, *Geschichte der Chalifen*, V, p. 60 et 70.

(4) Après la prise de Sivas en 803, Timur avait remis les provinces orientales de l'Anatolie à Kara Yuluk, fondateur de la dynastie du Mouton blanc. C'est donc ce prince turcoman qui devait être en possession de Divrik au moment où le sultan d'Égypte, Bars-bây, en fit la conquête (*C. I. A.*, III, p. 98). — Sur l'occupation égyptienne dont la durée reste incertaine, voir les inscriptions publiées dans *C. I. A.*, III, n°s 57 à 61, et le commentaire historique, p. 95 sq.

(5) HAMMER, *Hist. de l'Empire ottoman*, IV, p. 279.

(6) Le dernier recensement ne donne que la population totale du kaza. A la fin du XIXe siècle, la population de Divrik, selon CUINET, était de 5.600 habitants, dont plus d'un millier de Chrétiens.

(7) Ce croquis a été dessiné d'après la carte d'état-major au $\frac{1}{200.000}$. Ce n'est qu'un schéma approximatif, mais il marque un progrès sur le croquis publié dans *C. I. A.*, III, pl. V.

(8) Le mot de *Kantabah* paraît être une déformation de *Ḳâyt-bây*, nom du gouverneur égyptien dont la mosquée abrite le tombeau (*C. I. A.*, III, p. 39 sq.). La mosquée elle-même, récemment rebâtie, est sans intérêt.

(9) Ce nom de *Kestoghan* correspond à la désignation actuelle du château et semble d'origine turque. EVLIYA TSHELEBI appelle ce château *Kestifan* et relate qu'il aurait été construit par la fille d'un empereur chrétien, *Stéphanie (?)* (*Seyahat-name*, III, p. 212). Une telle étymologie paraît fantaisiste. Les murs de cet ouvrage sont en grande partie détruits et, en l'absence de toute inscription, il est impossible de les dater.

CHATEAU (VIIe s. H.) (1)

(Pl. LXII, 1 et 2; Pl. LXIII, 1)

L'enceinte extérieure du Château repose sur les bords d'une vaste plate-forme rocheuse, en déclivité accentuée, qui domine la ville, au Nord-Est (Pl. LXII, 1 et 2). Les courtines, dont des pans entiers sont encore debout et dont on peut suivre le tracé complet, étaient flanquées de tours nombreuses, sur plan carré, polygonal ou circulaire. Deux portes étaient percées vers le Sud-Ouest : elles sont datées par des inscriptions, l'une de 634 (1236-1237), l'autre de 640 (1242-1243) (2). La seconde est murée ; la première, obstruée par des éboulis, s'ouvrait entre deux tours polygonales, réunies par un arc brisé derrière lequel était aménagé, au niveau du chemin de ronde, un large mâchicoulis (3).

A l'intérieur de cette enceinte, limitant un espace sensiblement circulaire, s'élevaient des constructions diverses : des logements pour la garnison et des magasins de dépôt, dont il ne reste que des vestiges insignifiants ; une mosquée, bien conservée, que je décrirai plus loin ; enfin, vers le centre, un ouvrage important qui paraît avoir été le donjon ou le réduit du Château. Il en subsiste quelques pans de murs se raccordant à une tour dont le corps polygonal repose sur un soubassement rectangulaire (Pl. LXIII, 1). Solidement assise sur le roc, elle est construite en bel appareil à bossages. Elle était couronnée par une série d'assises formant un encorbellement sur lequel reposait le parapet. D'après une inscription de trois lignes, placée entre deux consoles en forte saillie, cette tour fut bâtie par le Mengoudjékide *Ḥusâm (?) al-daula (?) wal-dîn* le 1er sha'ban 650 H. (7 octobre 1252) (4).

MOSQUÉE DU CHATEAU (576 H.)

(Pl. LXIII, 2)

La *Mosquée du Château* (5) occupe un espace rectangulaire divisé en trois vaisseaux par deux rangées de trois piliers (Fig. 110). Le vaisseau médian est voûté d'un berceau brisé renforcé au droit des piliers par d'épais doubleaux. Il est plus large que les vaisseaux laté-

(1) La fondation du Château remonte vraisemblablement à une époque fort ancienne, mais, dans son état actuel, il paraît dater entièrement du moyen âge. Le chiffre que j'indique ici (VIIe s. H.) s'applique aux deux portes de l'enceinte et au donjon, datés par des inscriptions, mais il est possible que certaines parties des courtines qui subsistent aient été construites antérieurement.

(2) *C. I. A.*, III, p. 88 et 89 (n°s 54 et 55).

(3) Voir la photographie de cette porte dans *C. I. A.*, III, pl. XLI. — Il semble que c'est ce mâchicoulis qu'on a désigné comme « le passage d'une herse » (*Ibid.*, p. 88). Je n'ai pas trouvé trace d'un tel dispositif.

(4) *C. I. A.*, III, p. 89 sq. (n° 56).

La description d'EVLIYA TSHELEBI (*Seyahatname*, III, p. 211 sq. ; trad. dans *C. I. A.*, III, p. 87-88) contient peu d'indications précises. Le voyageur turc note que la forteresse possède des citernes, des dépôts de céréales et de munitions, trois cents maisons couvertes de terre et une mosquée. Il signale deux passages souterrains, creusés dans le rocher, qui permettaient d'aller puiser de l'eau au fleuve. L'un d'eux était utilisé pour descendre, l'autre pour remonter. Ces deux tunnels à escaliers sont aujourd'hui obstrués et je n'en ai pas retrouvé l'entrée. Ils devaient être aménagés comme ceux qu'on observe dans la région du Pont (Tokat, Amasya, etc.).

(5) On ne la désigne pas autrement que sous le nom de *Kale djamii*.

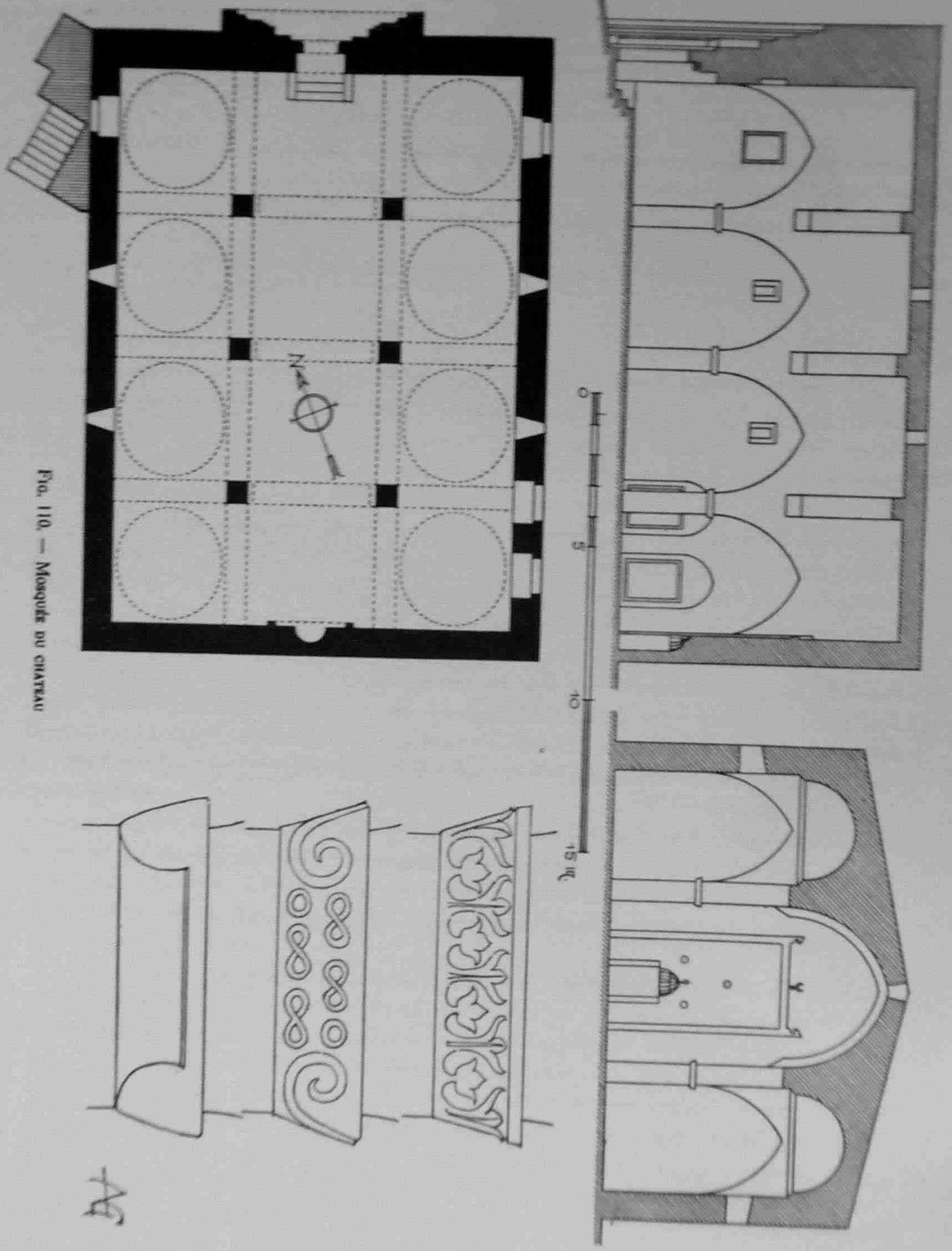

FIG. 110. — MOSQUÉE DU CHATEAU

raux voûtés de quatre travées de coupoles sur pendentifs lisses. Des fenêtres sont percées à la partie supérieure des murs, à l'Est et à l'Ouest. Deux fenêtres, plus larges, au Sud-Est, semblent avoir été ouvertes après coup.

Dans l'axe de la paroi Sud, le mihrab, composé d'une niche cylindrique, flanquée de colonnettes, est voûté d'une demi-coupole décorée de cannelures. Cette niche est encadrée d'un large bandeau rectangulaire et surmontée de trois cabochons hémisphériques. Le mihrab et son encadrement sont appareillés en assises régulières ainsi que les piliers et les doubleaux. Tout le reste est construit en maçonnerie de moellons et devait être enduit. Entre les piliers et la naissance des voûtes s'interposent des chapiteaux décorés d'ornements très simples (Fig. 110).

A l'extérieur, la maçonnerie de moellon des murs, assez grossière, était vraisemblablement recouverte d'un enduit. Seuls, les angles du monument sont appareillés en pierres de taille. A l'angle Nord-Ouest, subsistent quelques assises d'un massif qui semble avoir été construit après coup et qui, sans doute, servait de soubassement à un minaret aujourd'hui disparu.

La porte (Pl. LXIII, 2) est surmontée d'une voussure en carène, appareillée en brique, qui retombe sur deux colonnettes octogonales. Un large cadre rectangulaire, en pierre appareillée, entoure ce portail. Tout le décor, abondamment réparti sur le linteau et sur le piédroit de la porte, sur les fûts et les chapiteaux des colonnes, sur le tympan de la voussure, se compose de fins entrelacs, d'étoiles et d'arabesques géométriques, exécutés suivant un procédé qui rappelle la gravure plutôt que la sculpture sur pierre. Les inscriptions, en coufique fleuri, sont traitées selon la même technique. Dans les écoinçons de la voussure, des défoncements un peu plus profonds étaient remplis de menus fragments de faïence bleue dont quelques-uns sont encore en place. Les traces de couleur qu'on observe sur la pierre prouvent d'ailleurs que tout ce décor gravé était rehaussé de tons polychromes.

Au-dessus de l'arc en carène, une inscription de deux lignes donne le nom du fondateur de la mosquée, le Mengoudjékide Shahanshâh, fils de Sulaimân, et la date de la fondation : 576 (1180-1181) (1). L'inscription gravée au-dessus du linteau de la porte contient le nom du maître-d'œuvres. On a proposé de lire : « Le constructeur est le maître (ustâdh) Ḥasan, fils de Pîrûz, de Marâgha » (2).

LA GRANDE MOSQUÉE

La grande Mosquée (Djamii kebir ou Ulu djami) de Divrik peut être considérée comme le plus curieux des monuments turcs d'Anatolie. A la mosquée proprement dite est contigu, au Sud, un édifice qu'on désigne communément sous le nom de médressé mais qui, comme

(1) *C. I. A.*, III, p. 57-58 (n° 32).

(2) *C. I. A.*, III, p. 60 sq. (n° 33). — Le nom du constructeur et son ethnique sont des restitutions hypothétiques, basées d'ailleurs sur une étude épigraphique minutieuse (*Ibid.*, p. 61 sq.). — Marâgha est une ville de la Perse occidentale, à 100 kilomètres au sud de Tabriz. (Voir sur Marâgha, l'excellent article de V. Minorsky, dans *Encycl. de l'Islam*, s. v.).

nous le verrons plus loin, était un hôpital (1). L'ensemble couvre un rectangle qui mesure environ 32 mètres sur 64 (2). La surface occupée par l'hôpital, rectangle de 3×4, correspond aux trois cinquièmes de la surface de la mosquée, rectangle de 4×5. Le schéma ci-contre (Fig. 111) répond à l'implantation du groupe.

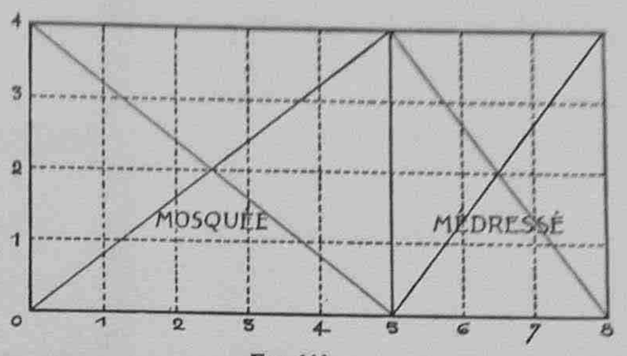

FIG. 111.

MOSQUÉE (626 H.)

(Pl. LXIV à LXXIII, 1)

Elle fut l'objet, à une date indéterminée, d'importants travaux de restauration qui, sur certains points, ont quelque peu altéré l'aspect du monument mais qui, certainement, l'ont préservé de la ruine (3).

PLAN ET VOUTES. — On pénètre dans la mosquée par un portail principal, au Nord (*A* de la Fig. 112) et par un portail secondaire *B*, au Sud. La fenêtre qui s'ouvre à l'Est en *C*, sous une voussure alvéolée, correspond, sans aucun doute, à une troisième porte, transformée après coup en fenêtre.

A l'angle Nord-Ouest, s'élève le minaret dont le fût, cylindrique, ne paraît pas ancien. Le puissant contrefort, élevé à la base, remonte au Xe (XVIe) siècle (4). Il est possible, d'après la disposition des escaliers, que la mosquée ait, dès l'origine, possédé un minaret, mais on n'en saurait déterminer ni les dimensions ni la forme (5).

(1) Cf. inf. p. 183. — Dans les planches hors-texte, j'ai employé la désignation commune de *médressé*.

(2) C'est par erreur que CUINET lui attribue 150 mètres de longueur (*Turquie d'Asie*, I, p. 687).

(3) Selon la tradition, l'édifice aurait été restauré au XVIIe siècle. C'est alors qu'on renforça les points d'appui intérieurs en construisant autour des piliers anciens des enveloppes de maçonnerie qui reçurent la retombée des arcs bandés sous les arcs anciens. Dans plusieurs travées, les voûtes s'étaient sans doute écroulées ou menaçaient ruine : elles furent remplacées par des coupoles. Il est vraisemblable qu'après l'exécution de ces travaux importants, la mosquée resta consacrée au culte. Cependant, au XIXe siècle, sans doute à la suite de nouveaux désastres, elle fut transformée en grenier à foin (CUINET, *op. cit.*, p. 687). Une nouvelle restauration fut exécutée vers 1900 et depuis lors, l'édifice fut rendu à sa destination première. (Cf. *C. I. A.*, pl. XXIV, où apparaissent les échafaudages des travaux en cours).

Il serait possible de faire disparaître les diverses adjonctions qui altèrent l'aspect du monument, mais le travail, délicat, exigerait l'emploi d'une main-d'œuvre très experte. Dans l'hôpital voisin, les travaux de restauration pourraient être accomplis sans grande difficulté.

(4) D'après les inscriptions placées sur le contrefort (*C. I. A.*, III, p. 83-84, n°s 50 et 51) celui-ci fut construit sous le règne de Süleyman Ier (n° 50) par Ibrahim, fils d'Ahmed, entre 1523 et 1533 (n° 51).

(5) L'escalier droit, appuyé sur la paroi interne du mur Nord de la mosquée, paraît dater de la fondation de l'édifice, mais on ne saurait dire s'il

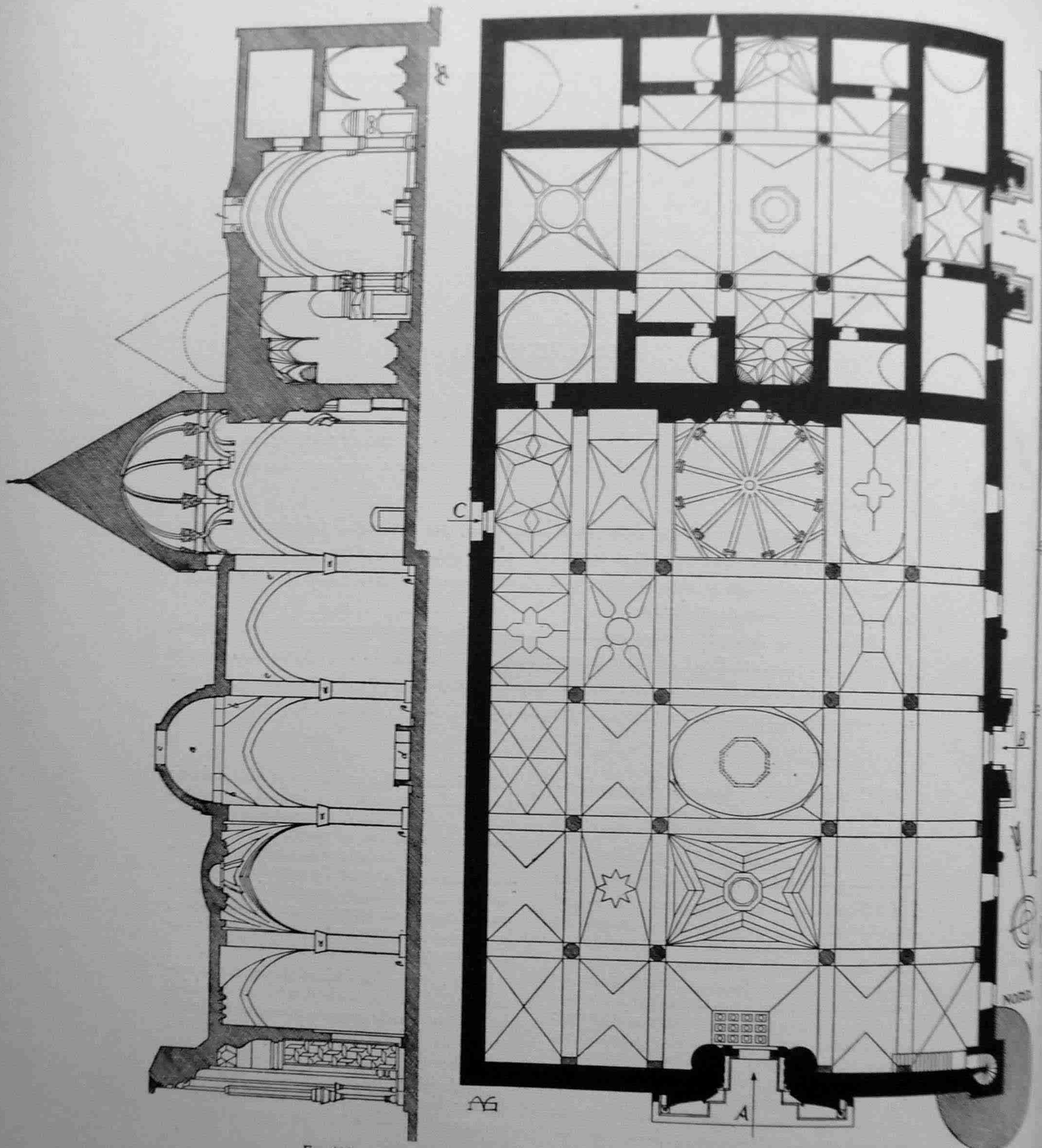

Fig. 112. — La Grande Mosquée : Plan d'ensemble et coupe longitudinale.

La salle de prière est divisée en cinq vaisseaux parallèles par quatre rangées de quatre points d'appui : une nef centrale, orientée Nord-Sud, est flanquée de doubles bas-côtés à l'Est et à l'Ouest. Les points d'appui primitifs ont été recouverts, lors de la restauration, d'une épaisse enveloppe de maçonnerie et transformés en autant de lourds piliers octogonaux. Certaines des voûtes anciennes, en partie ruinées, ont été remplacées par des coupoles modernes. Des pilastres ont été construits le long du mur Ouest ; sans doute existait-il primitivement, à leur place, des consoles semblables à celles qui, sur le mur Nord, recevaient la retombée des voûtes (1).

Voici, en tout cas, ce qu'on peut encore constater aujourd'hui (Voir le plan, Fig. 113) (2) :

I. — Voûtes d'arêtes avec plafond rectangulaire divisé en douze caissons profonds : au centre de chacun d'eux une stalactite prismatique.

II. — (Voir Pl. LXXI, 2). On peut distinguer dans cette voûte une ossature et un remplissage. L'ossature comprend : 1° des liernes de section circulaire, partant des piliers d'angle de la travée ; 2° Une ceinture octogonale occupant le sommet de la voûte entre les liernes Nord et Sud ; 3° Des segments d'arcs de section méplate réunissant la ceinture aux liernes Est et Ouest. Cette ossature pouvait être construite en utilisant un nombre restreint de cintres et d'étais. Une fois achevée, elle formait un système indéformable et, dans les compartiments laissés vides, les voussoirs étaient mis en place aisément au moyen de cerces appuyées sur les liernes. La coupolette alvéolée, reposant sur la ceinture polygonale n'exigeait aucun cintrage. Certes, on ne saurait établir une relation directe entre les procédés utilisés à Divrik et les croisées d'ogives gothiques, mais on peut admettre que, de part et d'autre, une nécessité identique suggéra une solution de même ordre.

III. — Sur cette travée, barlongue, s'élève aujourd'hui une coupole moderne, portée sur quatre trompes d'angle dont chacune est composée de deux triangles juxtaposés formant un dièdre (Fig. 112, coupe, *b*, *b*). Ces trompes répondent à l'état primitif. La coupole moderne a remplacé une calotte hémisphérique, *a*, au sommet de laquelle, d'après la tradition, était percé un large oculus, *c*. A cette ouverture devait correspondre une vasque,

conduisait, comme aujourd'hui, à un minaret ou s'il était simplement un chemin d'accès à la terrasse de la mosquée. En tout cas, au-dessus de la porte du minaret qui s'ouvre sur la terrasse figure une inscription, d'ailleurs inachevée, au nom de Süleyman Ier (*C. I. A.*, III, p. 85, n° 52). Ce texte semble prouver que le minaret, sous sa forme actuelle, remonte au XVIe siècle.

(1) La description de la mosquée, dans EVLIYA TSHELEBI, ne fournit aucun renseignement précis sur son état ancien et contient certainement des indications inexactes : « La plus ancienne mosquée de Divrik est Ulu djami qui possède trois portes et un minaret remarquable. Elle a été fondée par Alaeddin le Seldjoukide. Au-dessus de la porte et du mur, il est écrit, avec la date et la liste des fondations (?) que, pour cette construction, l'on a dépensé les tributs grecs de sept années (?) ». EVLIYA signale ensuite la riche ornementation de la mosquée qui surpasse celle des monuments les plus célèbres : la mosquée d'Ayasuluk (Éphèse), Ulu djami de Brousse, le minber de Sinope, le Parthénon et la cathédrale de Gran en Hongrie transformée en mosquée comme le Parthénon lui-même. (*Seyahatname*. III, p. 213. — Voir la trad. de ce passage dans *C. I. A.*, III, p. 72-73).

(2) C'est par erreur que dans *C. I. A.*, III, pl. VI, on a indiqué dans le plan de la mosquée une coupole elliptique devant le mihrab et une coupole sphérique au centre de la salle de prière. C'est l'inverse de la réalité. Ce même plan contient d'autres inexactitudes.

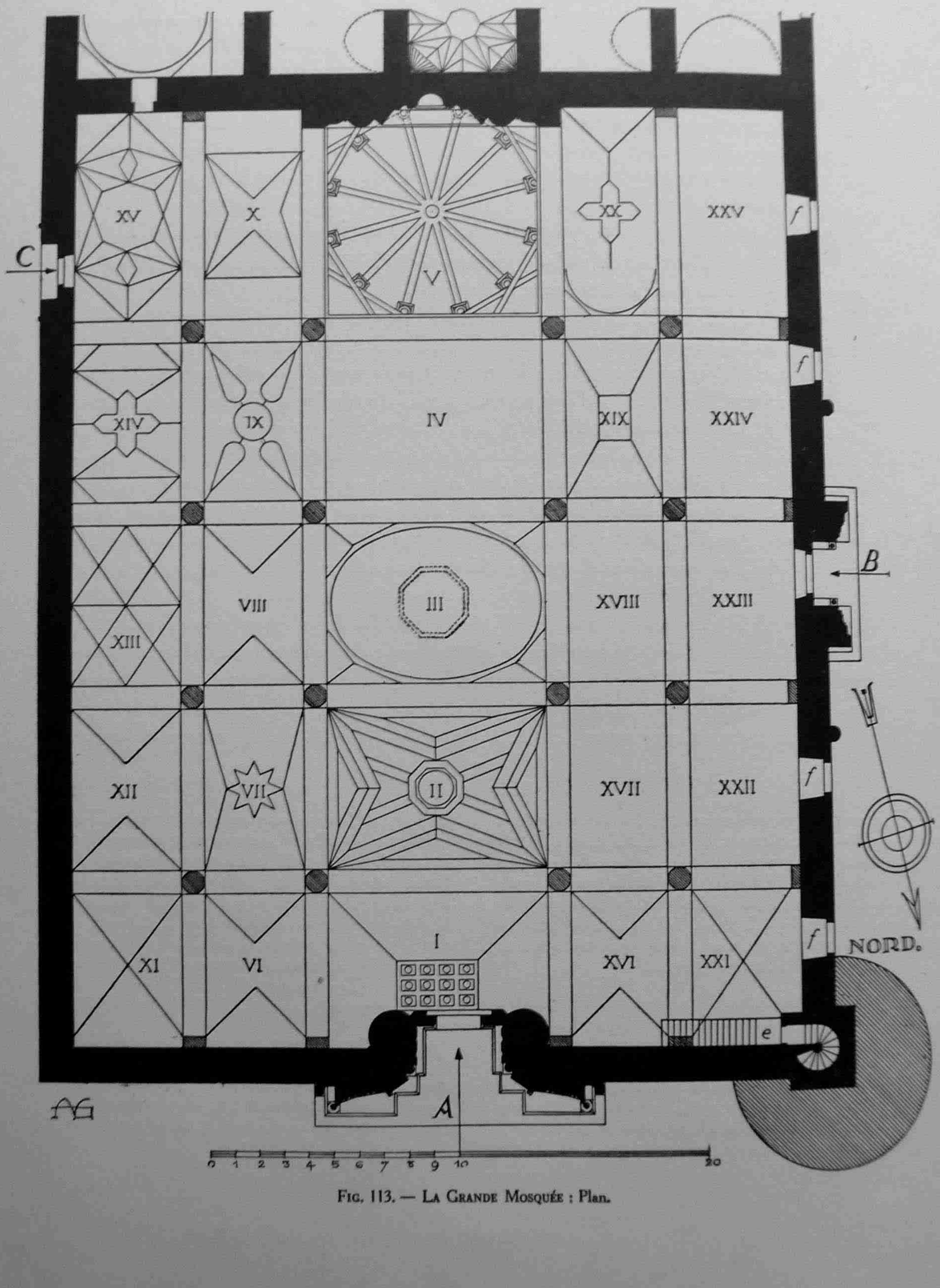

FIG. 113. — LA GRANDE MOSQUÉE : Plan.

suivant un dispositif assez fréquent ; on en retrouvera un nouvel exemple, attesté par des traces certaines, dans la médresse voisine (1).

IV. — Le berceau actuel est moderne. On distingue à la naissance des voûtes, en a, a' (Fig. 114, coupe), des traces de voussoirs ou d'encorbellements ayant appartenu à un dispositif primitif qu'il est d'ailleurs impossible de déterminer. L'indication figurée sur la coupe est schématique.

V. — Coupole devant le mihrab (Pl. LXXI, 1). La calotte hémisphérique est divisée en douze compartiments, par douze nervures auxquelles correspondent autant d'encorbellements alvéolés portés par des colonnettes prismatiques. On passe du carré de base au dodécagone du tambour au moyen de quatre trompes d'angle, composées chacune de deux arcs entrecroisés. De petites ouvertures sont ménagées suivant les axes : une baie au Nord et, sur les trois autres côtés, de simples canaux de lumière en forme d'étoiles à huit pointes.

VI. — Berceau et pénétrations.

VII. — Voûte d'arêtes avec plafond en forme d'étoile à huit branches.

VIII. — Berceau et pénétrations.

IX. — Voûte d'arêtes avec quatre cavités en cuiller suivant les arêtes.

X. — Deux berceaux transversaux et voûtes étoilées à quatre branches.

XI. — Voûte d'arêtes.

XII. — Berceau avec pénétrations.

XIII. — Voûte complexe à arêtes et plissements.

XIV. — Combinaison du même principe que la précédente, mais plus compliquée encore. Au centre, un plafond cruciforme en pierre noire tranche sur le calcaire grisâtre.

XV. — Combinaison de surfaces gauches convergeant en six points ; deux plafonds losangés et un plafond octogonal.

XVI. — Berceau avec pénétrations.

XVII-XVIII. — Voûtes modernes.

XIX. — Voûte d'arêtes et plafond rectangulaire.

XX. — Plafond cruciforme, se raccordant au Nord à une demi-coupole sur trompe, au Sud à une demi-voûte d'arêtes.

XXI. — Voûte d'arêtes.

XXII-XXIII-XXIV-XXV. — Voûtes modernes.

Construction. — Murs et piliers sont construits en assises de hauteur variable, taillées dans un calcaire à grain fin qui, à l'extérieur, a pris avec le temps une belle patine

(1) Une phrase de Hadji Khalfa semble confirmer notre hypothèse : « On voit à Dioureki le djami d'Ahmed Pacha bâti sur le modèle de celui de Brousse » (*Djihan Numa*, dans Vivien de Saint-Martin, *Descr. de l'Asie Mineure*, II, p. 681). La mosquée de Brousse, à laquelle il est fait allusion, ne peut être que l'*Ulu djami* dont la salle rectangulaire, voûtée de vingt coupoles égales, n'offre avec la mosquée de Divrik aucune ressemblance immédiate. Vus de l'extérieur, les deux monuments sont tout à fait différents, mais la mosquée de Brousse a conservé jusqu'à nos jours la coupole ouverte à la clé et la vasque qui correspond à cette ouverture. Seule une disposition analogue, observée à Divrik, peut justifier le rapprochement indiqué par Hadji Khalfa.

suivant un dispositif assez fréquent ; on en retrouvera un nouvel exemple, attesté par des traces certaines, dans la médressé voisine (1).

IV. — Le berceau actuel est moderne. On distingue à la naissance des voûtes, en e, e' (Fig. 112, coupe), des traces de voussoirs ou d'encorbellements ayant appartenu à un dispositif primitif qu'il est d'ailleurs impossible de déterminer. L'indication figurée sur la coupe est schématique.

V. — Coupole devant le mihrab (Pl. LXXI, 1). La calotte hémisphérique est divisée en douze compartiments, par douze nervures auxquelles correspondent autant d'encorbellements alvéolés portés par des colonnettes prismatiques. On passe du carré de base au dodécagone du tambour au moyen de quatre trompes d'angle, composées chacune de deux arcs entrecroisés. De petites ouvertures sont ménagées suivant les axes : une baie au Nord et, sur les trois autres côtés, de simples canaux de lumière en forme d'étoiles à huit pointes.

VI. — Berceau et pénétrations.

VII. — Voûte d'arêtes avec plafond en forme d'étoile à huit branches.

VIII. — Berceau et pénétrations.

IX. — Voûte d'arêtes avec quatre cavités en cuiller suivant les arêtes.

X. — Deux berceaux transversaux et voûtes étoilées à quatre branches.

XI. — Voûte d'arêtes.

XII. — Berceau avec pénétrations.

XIII. — Voûte complexe à arêtes et plissements.

XIV. — Combinaison du même principe que la précédente, mais plus compliquée encore. Au centre, un plafond cruciforme en pierre noire tranche sur le calcaire grisâtre.

XV. — Combinaison de surfaces gauches convergeant en six points ; deux plafonds losangés et un plafond octogonal.

XVI. — Berceau avec pénétrations.

XVII-XVIII. — Voûtes modernes.

XIX. — Voûte d'arêtes et plafond rectangulaire.

XX. — Plafond cruciforme, se raccordant au Nord à une demi-coupole sur trompe, au Sud à une demi-voûte d'arêtes.

XXI. — Voûte d'arêtes.

XXII-XXIII-XXIV-XXV. — Voûtes modernes.

Construction. — Murs et piliers sont construits en assises de hauteur variable, taillées dans un calcaire à grain fin qui, à l'extérieur, a pris avec le temps une belle patine

(1) Une phrase de Hadjî Khalfa semble confirmer notre hypothèse : « On voit à Diouréki le djami d'Ahmed Pacha bâti sur le modèle de celui de Brousa » (*Djihan Noma*, dans Vivien de Saint-Martin, *Descr. de l'Asie Mineure*, II, p. 681). La mosquée de Brousse, à laquelle il est fait allusion, ne peut être que *Ulu djami* dont la salle rectangulaire, voûtée de vingt coupoles égales, n'offre avec la mosquée de Divrik aucune ressemblance immédiate. Vus de l'extérieur, les deux monuments sont tout à fait différents, mais la mosquée de Brousse a conservé jusqu'à nos jours la coupole ouverte à la clé et la vasque qui correspond à cette ouverture. Seule une disposition analogue, observée à Divrik, peut justifier le rapprochement indiqué par Hadjî Khalfa.

ocrée. Les voûtes anciennes, à quelque type qu'elles répondent, sont appareillées avec soin suivant des voussoirs rigoureusement ajustés. La complication des surfaces d'intrados posait, dans bien des cas, des problèmes fort délicats de stéréotomie : ils furent toujours résolus avec autant de précision que d'habileté.

A l'extrados, les voûtes étaient recouvertes d'une chappe épaisse de terre battue formant, à divers niveaux, des terrasses en pente légère vers les longs pans de l'édifice. Les eaux pluviales étaient canalisées vers des gargouilles encastrées au sommet des murs. L'une d'elles, voisine du portail de l'Est, a la forme, sommairement indiquée, d'une tête d'animal fantastique (Fig. 114).

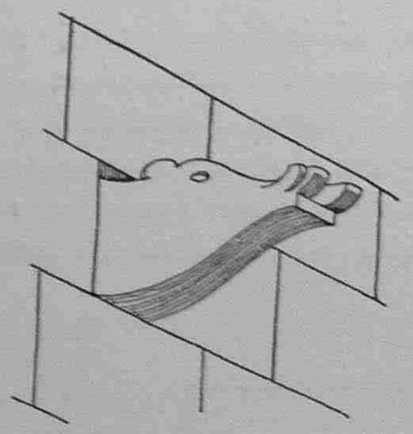

Fig. 114.

La coupole du mihrab est surmontée d'une haute pyramide appareillée reposant sur un tambour prismatique octogonal (Pl. LXIV, 1 et 2). A chacun des pans du prisme correspond un dièdre saillant, en sorte que la pyramide présente cet aspect plissé que nous avons déjà observé à Amasya et à Tokat et qu'on retrouve fréquemment dans les églises de Géorgie et d'Arménie.

La coupole centrale de la mosquée, ouverte au sommet, devait faire saillie au-dessus de la terrasse. Le lanterneau actuel est moderne et il en est de même de celui qui couronne la turbé : ce dernier a remplacé peut-être une pyramide de pierre, suivant le dispositif traditionnel des turbés seldjoukides. J'ai figuré cette pyramide en pointillé sur la coupe (Fig. 112).

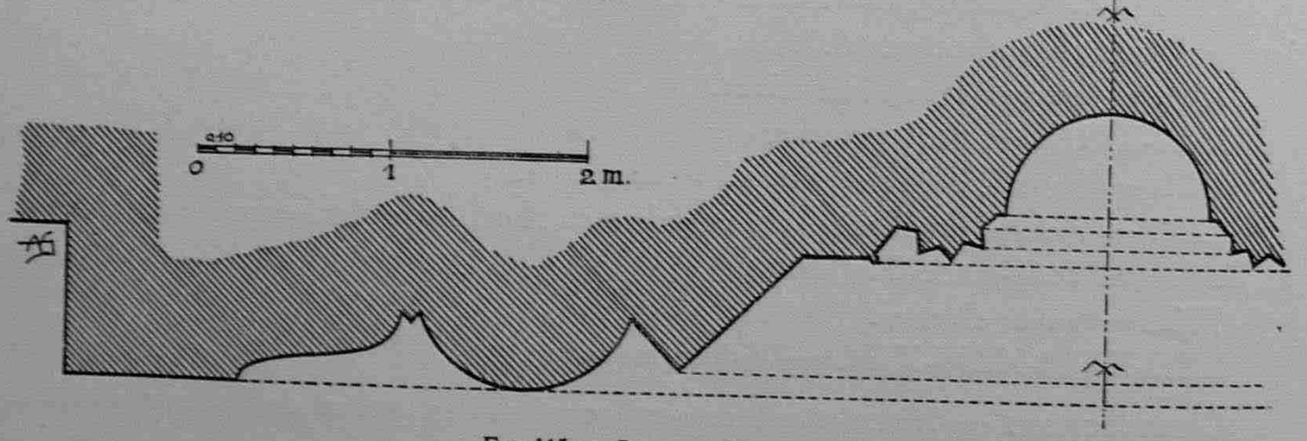

Fig. 115. — Plan du Mihrab.

Décoration intérieure. — On ne saurait préciser quel était l'aspect primitif des piliers : sous la maçonnerie moderne qui les recouvre, on retrouverait sans doute des fûts cylindriques ou polygonaux d'un style analogue à celui des piliers de l'hôpital contigu. Ils devaient posséder des chapiteaux et des bases (α et β de la fig. 112) dont aucun élément n'est visible aujourd'hui.

Le mihrab est bien conservé : la niche, que couronne un arc en carène, est recouverte

en partie, ainsi que les piédroits, d'une véritable floraison d'arabesques (Pl. LXXII, 1, et LXXIII, 1 ; Plan, fig. 115). En opposition avec ces ornements menus, un cadre, composé d'un biseau, d'une large moulure cylindrique et d'une doucine hors d'échelle, se développe autour de la niche. Deux consoles flanquent ce cadre, à droite et à gauche ; chacune d'elles comprend des volumes géométriques superposés sur lesquels se greffent, sans transition, de larges feuilles couvertes d'arabesques. Des feuilles semblables sont plaquées à la hauteur de l'arc en carène sur le biseau et sur la moulure cylindri-

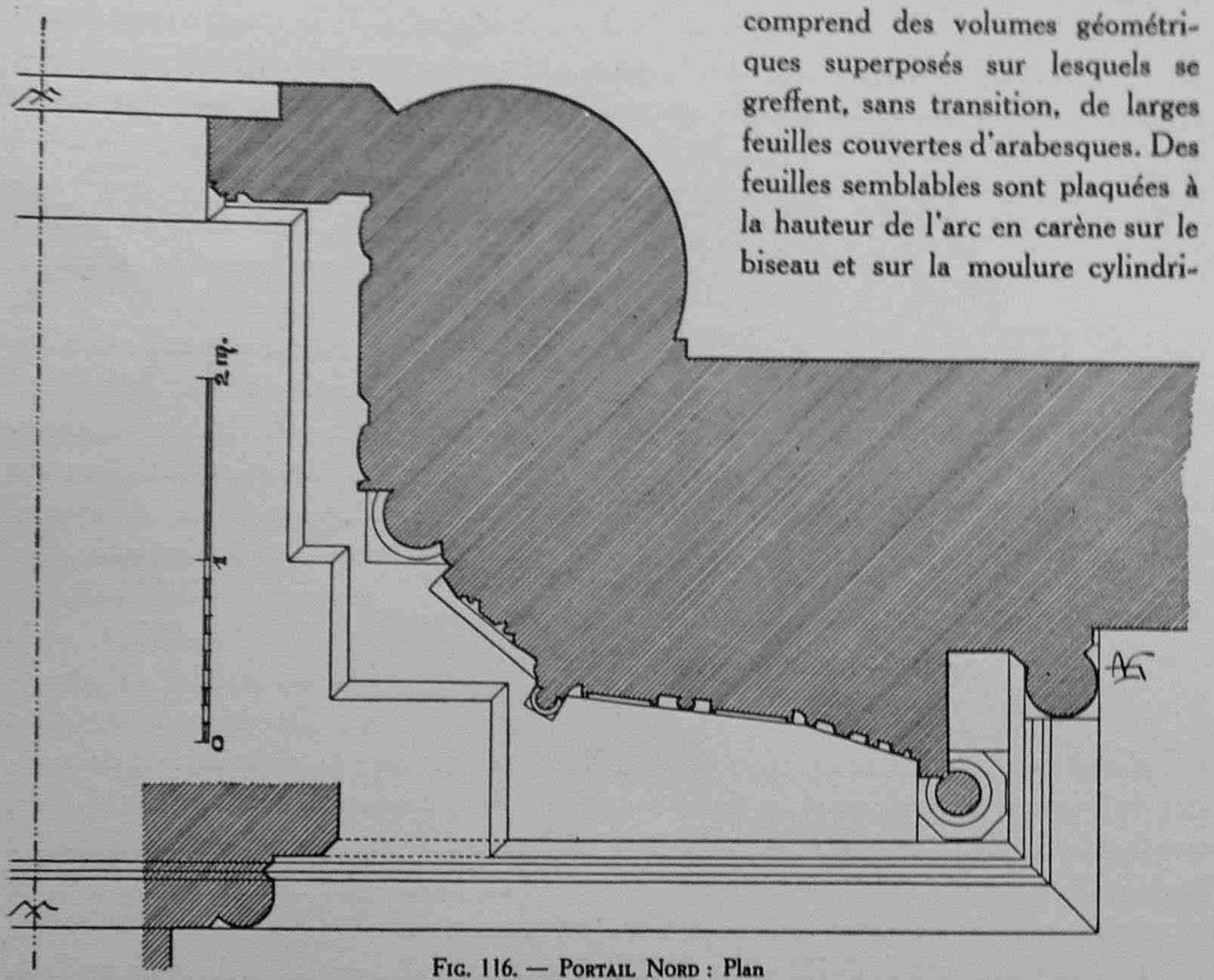

Fig. 116. — Portail Nord : Plan

que du cadre et, par leur forme et leur disposition, accentuent encore le caractère étrange de cet ensemble.

Le minber voisin, en bois d'ébène (Pl. LXXII, 1), est un excellent travail de menuiserie, d'un type bien connu. Il est signé par *Aḥmad, fils de Ibrahîm, de Tiflis*, et daté de 638 (1240-1241) (1).

Décoration extérieure. — Elle est réservée aux trois portails Nord, Ouest et Est :

Portail Nord (Pl. LXV). — Réduit à ses éléments essentiels, il comprend une porte rectangulaire, surmontée d'une voussure prismatique inscrite dans un arc brisé et un large cadre où se développe une suite de disques, de cartouches et de feuillages. Ces éléments sont répartis sur un pylône flanqué de colonnettes et couronné par une corniche qui domine de $3^{m},50$ le sommet des murs de la mosquée. (Plan, fig. 116).

(1) *C. I. A.*, III, p. 81-82, n°s 48 et 49. — Cf. inf., p. 187, n. 7, et p. 188, n. 1.

L'ensemble laisse une impression de richesse surabondante, mais certains arrangements ne sont pas d'un effet très heureux. Les contours anguleux de la voussure prismatique s'accordent mal avec la courbe de l'arc voisin. Les cartouches et les feuillages, hors d'échelle, plaqués en désordre sur la muraille, sont découpés suivant des contours trop précis qui rappellent les formes du métal fondu et ciselé plutôt que celles de la sculpture sur pierre. Il faut reconnaître toutefois que, dans le détail, l'ornement est souvent traité de manière charmante : c'est le cas des fleurons au modelé gras et souple, insérés entre des bâtons rompus, autour de la porte (Pl. LXVI et LXVII). Pris isolément, ces reliefs, comme ceux qui décorent les larges feuilles de la façade, attestent les qualités artistiques et l'habileté manuelle des ornemanistes.

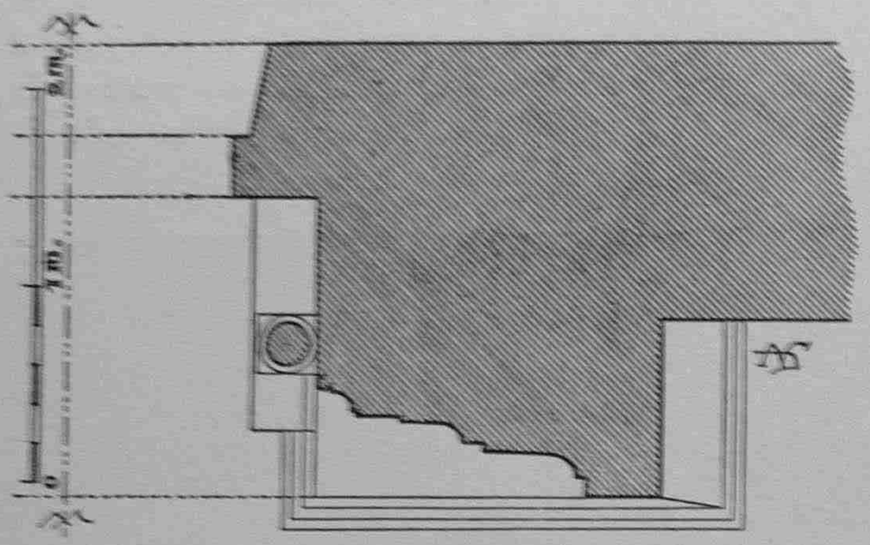

FIG. 117. — PORTAIL OUEST : Plan.

Devant cette œuvre singulière, on a évoqué souvent le souvenir des monuments de l'Inde ou de l'Extrême-Orient, mais il serait malaisé de proposer des exemples typiques qui offrent avec Divrik une analogie directe (1). La ressemblance provient surtout du manque de liaison entre le décor et les lignes organiques de la composition. De part et d'autre, une façade de pierre est traitée sans souci du bâti structural et les ornements, accrochés à la muraille comme un étalage de bazar, donnent à l'ensemble un caractère accidentel et provisoire en désaccord avec nos conceptions monumentales.

Portail Ouest (Pl. LXVIII, 1 et LXIX ; Plan, fig. 117). — Ni l'arrangement de la voussure, ni l'arc surhaussé qui la couronne ne répondent à des thèmes courants de l'architecture seldjoukide en Anatolie. La forme des chapiteaux, la multiplicité des cabochons et, surtout, la superposition, dans le soubassement, de moulures cylindriques de masses égales rappellent certains monuments de l'Inde (2). Quant au décor, il couvre tous les

(1) E. DIEZ rapproche des monuments du Kashmir les portails monumentaux de Konya, de Sivas et de Divrik et il ajoute : « Die Uebereinstimmung gilt natürlich nur für das Ganze. Aber auch für die dekorative Detailbehandlung findet man nur in Indien Parallelen » (*Die Kunst der islamischen Völker*, p. 122). L'auteur renvoie à la publication de H. H. COLE (*Illustrations of ancient buildings in Kashmir*, Londres, 1869) : j'avoue n'y avoir rien trouvé qui justifie un rapprochement. Par contre, certains monuments de l'Inde, contemporains de la mosquée de Divrik, sont d'un caractère très différent. (Voir notamment le *tombeau d'Altamsh* à Delhi, dans E. LAROCHE, *Indische Baukunst*, pl. XVII).

(2) On retrouve cette disposition caractéristique dans certains temples indiens, comme le temple de Vichnou à Khajurâho, mais elle apparaît également dans les soubassements du temple d'Angkor. Il serait très imprudent de conclure, d'après de telles similitudes, à des influences directes.

champs verticaux d'un réseau serré d'arabesques florales, aux détails très menus. Sur la face de retour du massif du portail au Sud, un oiseau bicéphale est taillé dans la pierre suivant un relief méplat, rehaussé de fines incisions (Pl. LXIX). Un oiseau semblable occupe une position symétrique au Nord et, à sa gauche, sur le mur de la mosquée, figure un rapace du même style (Pl. LXX, 2) (1).

Portail Est (Pl. LXVIII, 2). — Ce troisième portail est d'un type courant (2) : le cadre, mouluré, décoré d'arabesques géométriques et florales, la voussure alvéolée, les colonnettes d'angle, composées de faisceaux entrelacés attestent une tout autre origine que les motifs précédents. Le fait, nous le verrons plus loin, semble confirmé par l'épigraphie (3).

HOPITAL (626 H.)

(Pl. LXXIII, 2 à LXXVIII)

Plan et voutes. (Fig. 118). — La porte unique de l'hôpital s'ouvre à l'Ouest sur un vestibule rectangulaire *a*, couvert d'une voûte d'arêtes combinée avec un plafond en forme d'étoile à quatre branches. La porte, *d*, correspond à l'axe d'un vaisseau, *e*, *f*, *g*, que prolonge, à l'Est, l'ivan principal, *h*. Deux ivans secondaires, *m*, *n*, sont disposés suivant l'axe transverse (4). Les bas-côtés, *k*, *k'*, donnent accès aux salles latérales, *o*, *p*, *q*, *r*, et aux deux salles, *s*, *t*, qui flanquent l'ivan principal. La salle Nord, *t*, communique également avec la mosquée (5). Couverte d'un large doubleau et d'une coupole sur trompes d'angle, elle abrite aujourd'hui trois tombes anépigraphes, revêtues de faïences bleu turquoise, ce sont sans doute les sépultures de membres de la famille du fondateur (6).

Les salles secondaires, *h*, *c*, *o*, *p*, *q*, *r*, *s*, sont voûtées de berceaux brisés. Ailleurs, on retrouve les combinaisons savantes déjà signalées dans la mosquée. Dans l'ivan *h*, la voûte, dérivée de la voûte d'arêtes, présente une série de plissements et de godrons effilés issus de chacun des angles de l'ivan et convergeant, au centre, vers une coupolette hémisphérique. Les voûtes des ivans *m* et *n* se composent de trompes d'angle et de faisceaux plissés disposés en étoiles. Ailleurs, en *k*, *k'*, la voûte ne comporte qu'une moitié d'arc-de-cloître.

La nef centrale (Pl. LXXVI, LXXVII) est couverte d'un berceau à pénétrations, renforcé, au droit des points d'appui, d'épais doubleaux. Au centre de la travée *f* s'élève

(1) La signification de tels emblèmes reste douteuse, mais il est vraisemblable qu'ils se rattachent au totémisme turc. On les a rapprochés des mots *humayun* et *toghrultekin*, dont le premier a subsisté dans la titulature ottomane et dont le second est composé de deux mots turcs : *toghrul* désigne un oiseau de proie et *tekin* est un titre princier qui figure déjà dans les inscriptions de l'Orkhon (*C. I. A.*, III, p. 75-76).

(2) Au fond du portail, s'ouvre aujourd'hui une fenêtre, mais il est hors de doute que cette ouverture correspond à une porte plus ancienne murée en partie. Des traces très nettes attestent ce remaniement.

(3) Cf. inf., p. 187 et 188.

(4) Les tombes placées dans les ivans sont d'une date postérieure à celle de l'édifice.

(5) La porte qui existe actuellement fut peut-être aménagée en utilisant une ancienne fenêtre.

(6) Le fait, très vraisemblable, n'est attesté que par la tradition locale.

aujourd'hui, au-dessus de la voûte, en majeure partie détruite, un lanterneau en charpente grossière. On peut voir encore sur le sol, au droit de cette ouverture, les traces d'une vasque

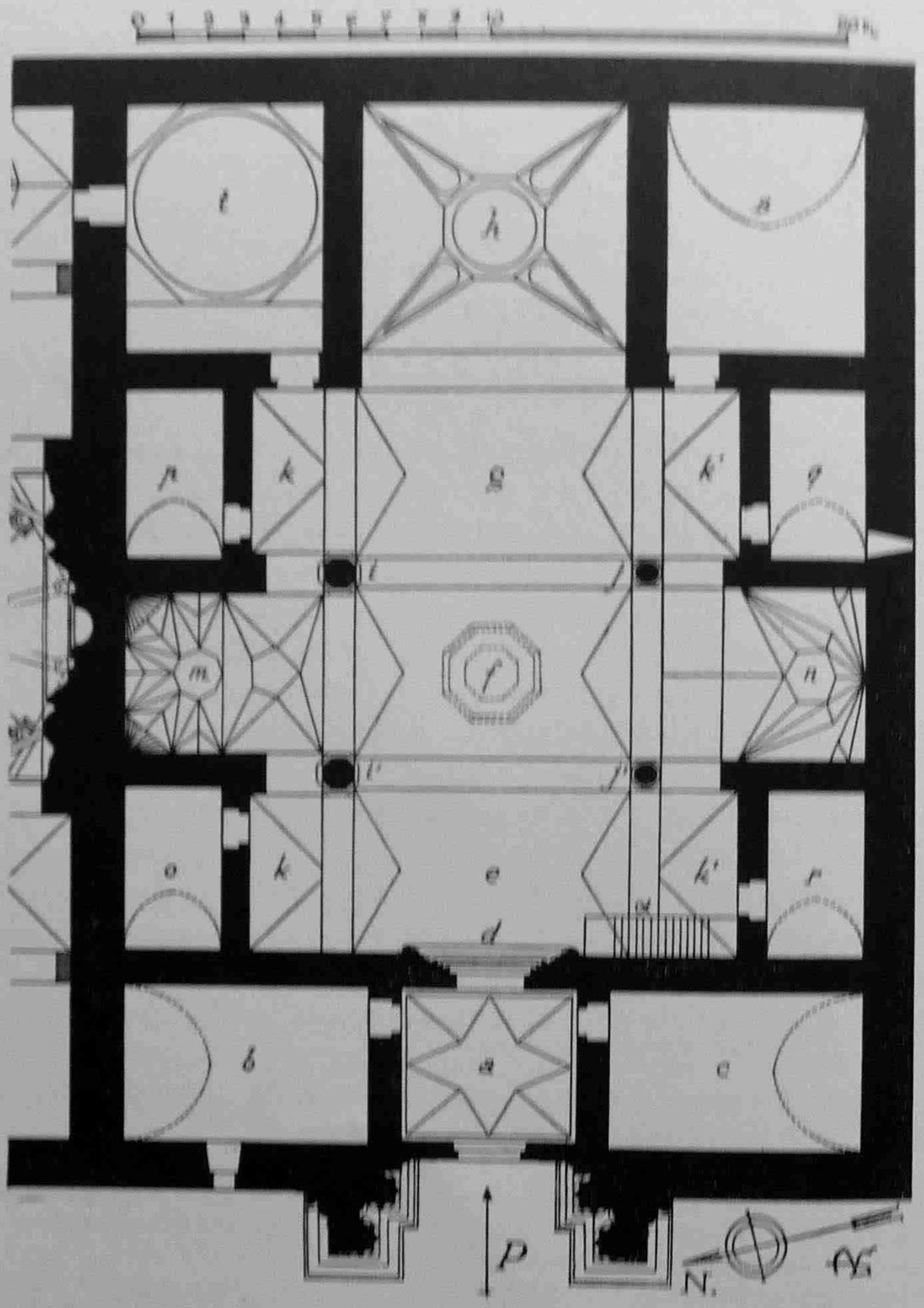

Fig. 118. — L'Hopital : Plan.

octogonale de 60 centimètres de côté qui devait correspondre à un éclairage à ciel ouvert ménagé dans le berceau (Voir la coupe restituée, Fig. 112).

On observera que les portiques qui bordent, au Nord et au Sud, le vaisseau *e*, *f*, *g*, ne

sont pas symétriques par rapport au grand axe (Voir notamment la Pl. LXXVI, 1). Les colonnes cylindriques du Sud sont, comme diamètre et hauteur, de dimensions beaucoup moindres que les piliers octogonaux du Nord. En voici la raison : au-dessus du vestibule *a*, des salles *b*, *c*, *r*, du bas-côté *k'* et de l'ivan *n*, règne un premier étage auquel on accède par l'escalier *s*. Par contre, au Nord, l'ivan *m*, la pièce *o* et le bas-côté *k* montent de fond. Les différences constatées entre les ordonnances Nord et Sud accusent cette répartition dissymétrique.

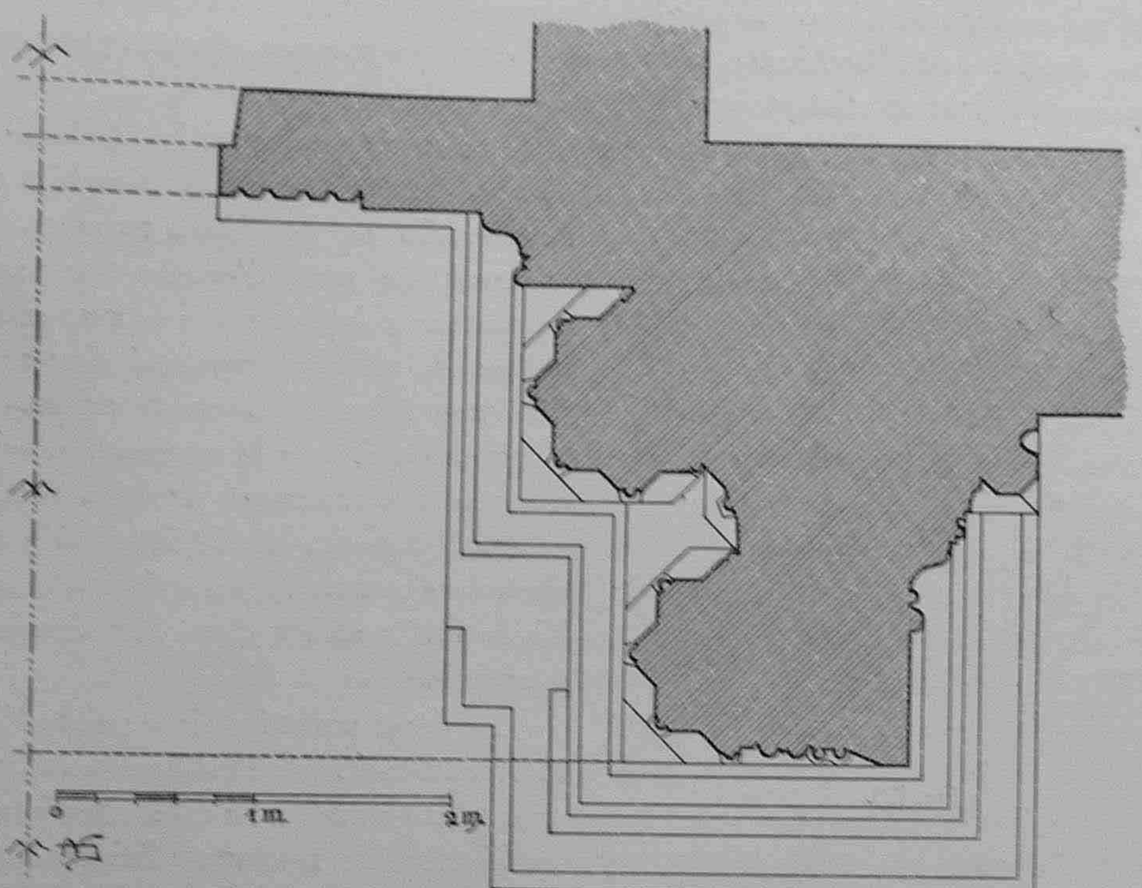

FIG. 119. — PORTAIL DE L'HOPITAL : Plan.

CONSTRUCTION ET DÉCOR. — Les murs et les voûtes de l'hôpital sont appareillés au rez-de-chaussée comme au premier étage en assises régulières. Les moulures des archivoltes, le décor géométrique des fûts de colonnes, les chapiteaux des piliers et surtout le décor du grand ivan (Pl. LXXVIII, 1 et 2) offrent des motifs variés, très habilement exécutés. A côté de compositions un peu lourdes comme certains chapiteaux (Pl. LXXVII, 1), on remarquera la finesse du décor en éventail dans les tympans de l'ivan.

Portail (Pl. LXXIV, LXXV et LXXVII, 2). — La porte de l'hôpital, défigurée par un remaniement moderne (1), est flanquée de deux piles en forte saillie sur le nu du mur

(1) L'emplacement de la porte ancienne correspond à la tache plus claire de la maçonnerie moderne. Cette porte, rectangulaire, devait être couverte d'un linteau de grande portée qui, sans doute se rompit. Comme on ne pouvait remplacer une pièce de telles dimensions, on réduisit la baie qui fut couverte d'un plein cintre, suivant le dispositif actuel.

et réunies par une voussure en arc brisé. Ces piles sont composées de faisceaux prismatiques, aux faces multiples, séparées par de fines colonnettes (Plan, fig. 119). La voussure est de même section que les piles, en sorte que les courbes se raccordent aux verticales sans solution de continuité. Une archivolte, dont la pointe extrême se relève légèrement en accolade, retombe sur deux consoles alvéolées, en encorbellement sur les angles du pylône. Celui-ci est relié au mur de la médressé par des moulures verticales qui, se retournant d'équerre à la base, forment, pour chacune des piles, un robuste empattement. Ingénieux artifice qui a pour effet d'accuser l'unité de l'œuvre en l'encadrant d'un cours de moulures continu. Au-dessus de l'archivolte, le mur nu s'accuse en volumes géométriques précis : dés cubiques et fronton triangulaire.

Une telle distribution des grandes masses de pierre détermine un jeu de lumière et d'ombre dont le constructeur s'est bien gardé de contrarier, par des détails parasites, l'effet saisissant. La porte d'entrée et le panneau de caissons polygonaux qui la surmonte ; la fenêtre du premier étage qui s'ouvre derrière une élégante colonnette prismatique ; le tympan qui, sous la voussure, développe son réseau d'arabesques étoilées, tout cela est traité dans les demi-teintes d'un décor champlevé comme une toile de fond qui doit laisser aux premiers plans leur signification essentielle.

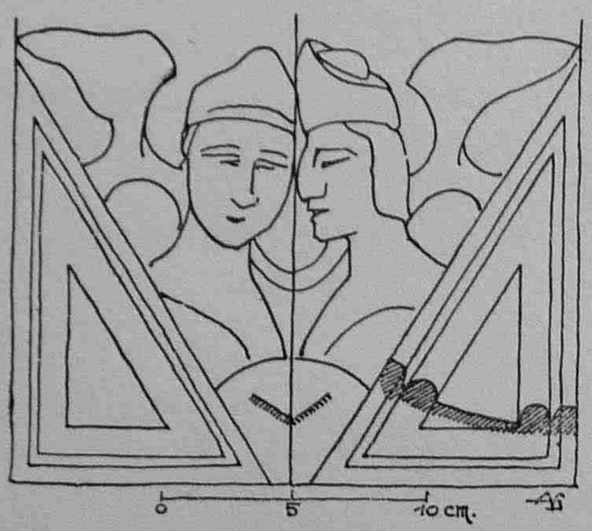

FIG. 120.

Le décor sculpté ne joue qu'un rôle épisodique. Des frises de feuillages ou d'arabesques relient entre eux, à différentes hauteurs, les faisceaux de moulures : liaisons horizontales discrètes qui ne font qu'atténuer la monotonie et la sécheresse des grandes lignes géométriques sans en rompre la continuité significative. Çà et là, des accents vigoureux : médaillons chargés d'entrelacs, feuillages et fleurons aux souples enroulements.

Les disques flanqués sur les colonnettes (Voir notamment Pl. LXXV) étaient surmontés de motifs qui ont été l'objet d'une mutilation systématique. Peut-être avait-on représenté là des têtes humaines ou des animaux. En tout cas, sur ce même portail, deux personnages sont figurés, l'un de face, l'autre de profil (Fig. 120). On les distingue avec quelque peine sur un des pans du prisme de base, dans l'angle rentrant de la pile Nord. Il semble bien qu'on ait tenu à dissimuler aux regards ces images assez frustes dont les contours et les traits incisés seulement un modelé indécis. Au reste, elles sont mal éclairées et on ne peut les examiner qu'obliquement. Il faut y voir, je crois, les « portraits » de deux des « maîtres » qui travaillèrent au portail.

Bien que certains motifs décoratifs du portail de l'hôpital soient de même style que ceux du mihrab et du portail Nord de la mosquée, ils sont répartis avec beaucoup plus de

mesure et traités eux-mêmes avec sobriété. La composition d'ensemble témoigne d'une véritable science architecturale, de qualités d'ordre et de goût dont on ne retrouve point l'équivalent dans le portail principal de la mosquée. Nous verrons plus loin comment se peuvent justifier de telles différences entre les éléments voisins d'un même édifice.

Inscriptions. Dates. Maitres-d'œuvres. — On relève sur l'ensemble du monument — mosquée et hôpital — trois textes de fondation :

1° Au portail Nord, au-dessus de la porte (Pl. LXVI, 1) :

« *A ordonné la construction de cette Grande Mosquée (al-masdjid al-djâmi') Aḥmad Shah, fils de Sulaimân Shâh... A la date de l'année 626* » (1228-1229) (1) ;

2° Au portail Ouest de la mosquée (Pl. LXVIII, 1) :

« *Celui qui a jeté les fondations de cette Grande Mosquée (al-masdjid al-djâmi') bénie est Aḥmad Shah, fils de Sulaimân Shah, fils de Shahanshah dans l'un des mois de l'année 626* » (1228-1229) (2) ;

3° Au-dessus de la porte de l'hôpital (Pl. LXXII, 2) :

« *A ordonné la construction de cette maison de santé (dâr al-shifâ') bénie, Turan Malik, fille d'al-Malik al-Sa'îd Fakhr al-dîn Bahrâm Shah dans l'un des mois de l'année 626* (1228-1229) (3).

Ainsi, le fondateur de la mosquée fut le Mengoudjékide Ahmed Shah, petit-fils de ce Shahanshah qui fit construire la Mosquée du Château et la turbé de Sitte Melik. Turan Melik était la fille d'un Mengoudjékide de la branche d'Erzindjan et de Kamakh (4). Fut-elle l'épouse d'Ahmed, comme le prétend la tradition locale? Le fait, dont on ne possède aucune preuve historique, paraît acceptable et l'on conçoit, dans ce cas, que la princesse ait été, au moins nominalement, la fondatrice de l'hôpital annexé à la Grande Mosquée bâtie par son époux (5).

La signature du maître-d'œuvres figure en deux endroits différents, une première fois dans la travée de la mosquée contiguë, à l'Ouest, à la coupole du mihrab et, une deuxième fois, au fond de l'ivan de l'hôpital. Dans l'une et l'autre de ces inscriptions on lit le même nom, *Khurremshah*, et le même ethnique, *Akhlat* (6). D'autre part, comme les trois textes de fondation portent la même date de 626 H., on peut affirmer que l'ensemble du monument fut construit, sans interruption, sous la direction générale d'un maître unique, Khurremshah, originaire de la ville d'Ahlat (7).

(1) *C. I. A.*, III, p. 73, n° 41. — Au-dessus, au sommet de la baie, on lit le nom du suzerain, Kaikubad, fils de Kaikhusrau (n° 42).

(2) *C. I. A.*, III, p. 74 sq., n° 43.

(3) *C. I. A.*, III, p. 77 sq., n° 44.

(4) Cf. *C. I. A.*, III, p. 78, n. 1.

(5) Dans l'acte de fondation de la mosquée, daté de 641 H., on trouve à côté du nom d'Ahmed Shâh celui de sa mère Fatime Khatun. On peut se demander si *Turan Melik* et *Fatime Khatun* ne correspondaient pas à deux dénominations différentes d'une seule et même personne (*C. I. A.*, III, p. 82 sq.).

(6) L'inscription placée à l'intérieur de la Mosquée porte :

Œuvre de Khurremshâh, fils de Mughîth, de Khelat

et celle de la médressé :

Œuvre de Khurremshâh, d'Akhlat.

(Voir *C. I. A.*, III, p. 79-80, n°s 46 et 47). Malgré la différence de rédaction et d'orthographe, l'identité des deux signatures n'est pas douteuse.

(7) La forme *Ahlat* répond à l'orthographe

Cependant, comme je l'ai noté plus haut, on observe, d'un portail à l'autre, des différences de style telles qu'il paraît difficile d'attribuer toutes ces compositions à un seul maître. On admettrait plutôt que, sous la direction de Khurremshah, des équipes autonomes d'ornemanistes travaillèrent séparément au portail Nord de la mosquée, à son portail Ouest et au portail de l'hôpital. Il se peut, d'ailleurs, que certains artisans aient collaboré avec plusieurs équipes, mais il semble bien qu'on ait utilisé des maîtres et des sculpteurs d'origines diverses dont chacun apportait des thèmes et des conceptions spéciales.

Quant au portail de l'Est qui tranche nettement sur le reste de l'édifice, il est signé du nom d'*Aḥmad*, suivi de mots illisibles. Cette indication, bien qu'incomplète, laisse penser que ce portail fut édifié séparément, plusieurs années après l'achèvement de l'édifice, par un maître, d'origine inconnue, en possession de formules d'un usage courant au XIIIe siècle (1).

TOMBEAUX

Les tombeaux anciens de Divrik répondent au type des mausolées sur plan octogonal, coiffés d'une pyramide de pierre et contenant une salle sépulcrale voûtée d'une coupole. Ici, les salles s'ouvrent de plain-pied avec le sol extérieur, très sensiblement surélevé, mais l'amoncellement de terre à la base du monument recouvre certainement, dans tous les cas, des soubassements auxquels correspondent des caveaux et des escaliers qui conduisaient à la salle supérieure.

Tels sont, entre autres, le tombeau nommé *Kemankesh türbesi*, daté de 638 (1240-1241) (Fig. 109, n° 7) (2) et un autre mausolée anonyme et anépigraphe, situé dans le voisinage du précédent (n° 6).

Dans la *Turbé de l'émir Kamareddin* (Pl. LXXXIX, 2), on remarquera la découpure en festons de l'arcade qui surmonte la porte d'entrée. Sous la corniche qui reçoit la toiture pyramidale, des cavités circulaires de diamètre variable ont été creusées dans la maçonnerie. Sans doute étaient-elles remplies autrefois de cabochons de céramique dont il ne reste, aujourd'hui, aucune trace. L'édifice est daté de shaban 592 (29 juillet 1196), par une inscription placée sous l'arc festonné. Au-dessus de cet arc, une seconde inscription, légèrement désaxée vers la gauche, donne le nom du fondateur, *le grand chambellan Kamar al-dîn* (3).

turque actuelle. Sur les monuments d'Ahlat, voir W. BACHMANN, *Kirchen und Moscheen in Armenien und Kurdistan*, pl. 44 à 58. — Les inscriptions ont été recueillies par ABDURRAHIM ŞERIF dans une publication récente, en turc : *Ahlat ḳitabeleri*, Istanbul, Hamit Matbaasi, 1932. — On a supposé, avec quelque vraisemblance que Khurremshah d'Ahlat et Ahmed de Tiflis (Cf. sup., p. 181) avaient émigré en Anatolie pour fuir les troubles dont leurs pays d'origine furent le théâtre vers cette époque (*C. I. A.*, III, p. 80 et 82).

(1) Il se pourrait que le signataire du portail, dont l'ethnique n'est pas lisible, soit le même que cet Ahmed, de Tiflis, qui en 638 exécuta le minber de la mosquée. On admettrait volontiers que le portail de l'Est ait été bâti une douzaine d'années après l'achèvement de l'édifice. En tout cas, le style du portail et celui du minber offrent de nombreuses analogies.

(2) *C. I. A.*, III, p. 86, n° 53.

(3) *C. I. A.*, III, p. 62, n° 34.

Le tombeau, nommé communément *Sitte Melik türbesi* (1) (Pl. LXXIX, 1), s'élève au Nord de la ville (Fig. 109, n° 3). La porte flanquée de colonnettes et surmontée d'une voussure alvéolée est encadrée d'un panneau d'arabesques géométriques que limite un cadre à redans rectangulaire. Les faces contiguës à celles de l'entrée sont décorées l'une et l'autre de niches cylindriques. Celle de gauche, dont la conque sphérique est décorée d'une coquille, est entourée d'une large moulure. Celle de droite, plus élevée, est creusée dans l'axe d'un panneau d'arabesques géométriques.

Une inscription placée sur la face de l'entrée, au-dessus de la voussure, relate que ce tombeau est celui de l'émir *Saif al-dîn Shahanshah, fils de Sulaimân*. Sur une ligne inférieure, en caractères plus grossiers, on lit la date : 592 (1195-1196) (2).

Un bandeau de 40 centimètres de hauteur se développe au sommet du monument suivant les huit faces : il était compris entre un cours d'alvéoles et une corniche moulurée dont il ne reste en place que quelques éléments. Une longue inscription gravée sur ce bandeau donne la titulature du défunt et sa généalogie (3).

Sur la face contiguë à droite à celle de l'entrée figure la signature du constructeur : « *Œuvre de... fils de Bahram...* ». Ni le nom du maître-d'œuvres ni l'ethnique ne sont lisibles (4).

(1) Le nom de *Sitte Melik* qui peut-être fut ensevelie dans cette turbé est connu par un testament de 766 (voir *C. I. A.*, III, p. 83, n. 1.).

(2) *C. I. A.*, III, p. 64-65, n°s 36 et 37.

(3) *C. I. A.*, III, p. 65-66, n° 38.

(4) *C. I. A.*, III, p. 69, n° 39.

BRITISH INSTITUTE
ANKARA
OF ARCHÆOLOGY